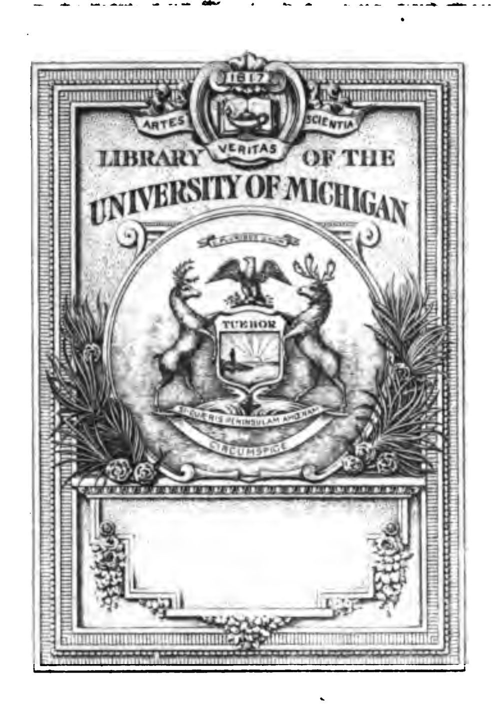

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

CH. D'HÉRICAULT

THERMIDOR

PARIS EN 1794



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

THERMIDOR

Paris. — Imprimerie E. De Soye et fils, place du Panthéon, 5.

CH. D'HÉRICAULT

THERMIDOR

PARIS EN 1794



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35.

1872

INTRODUCTION

Un prince indien, nous disent les conteurs arabes, entra, un jour, dans une ville morte. Cela se passait au temps des enchantements, et la ville restait morte d'une étrange façon.

Un enchanteur l'avait frappée brusquement, et tout être y demeurait immobile, muet, exactement dans la position où la léthargie l'avait trouvé quand elle l'avait saisi. Le sultan, à la porte de son palais, mettait le pied dans l'étrier de son cheval qui semblait prêt à piaffer; le juge, sur son siége, ouvrait les lèvres comme pour prononcer son arrêt au coupable qui baissait la tête; le soldat tenait sa flèche

ajustée sur la corde de l'arc; le porteur d'eau fraiche tendait son outre sous la fontaine qui ne coulait plus, et le cuisinier versait ses épices dans une marmite qui paraissait vouloir bouillir.

Puis, longtemps après, vint un génie plus puissant que le premier. Il prononça, sur la cité, les paroles de l'anneau de Salomon; et la ville retrouva brusquement la vie. La phrase commencée s'acheva, le geste se termina, le mouvement reprit, au point même où il était quand la léthargie était venue.

J'ai toujours aimé à trouver dans cette légende le symbole du roman historique. L'enchanteur, plus fort que la mort, c'est le romancier qui prend le temps passé exactement au point où l'histoire le lui livre, immobile, muet, mais prêt à revivre.

Ainsi jugé, préparé et élaboré, c'est-à-dire, à la condition absolue d'être la résurrection fidèle du passé, le roman historique doit être la conquête intellectuelle du dix-neuvième siècle et son grand titre de gloire dans nos annales littéraires. C'est, d'ailleurs, dans une société démo-

cratique comme celle qui se développe sous nos yeux, le plus charmant et aussi le plus noble et le plus puissant instrument de la vérité et de l'éducation.

Mais, je le répète, il doit être un instrument précis, donnant une reproduction exacte, produisant une véritable résurrection.

C'est seulement après avoir acquis l'érudition complète, après avoir conquis, si je puis dire, l'âme du passé, après être parvenu à vivre aisément sous les vêtements, dans les meubles, à côté des faits, surtout au milieu des pensées journalières et familières de l'époque qu'il veut peindre, c'est alors seulement que l'écrivain a le droit de s'abandonner à l'imagination romanesque.

Ces idées demanderaient, je le sais, d'amples développements. J'ai hâte d'entrer dans le Paris de l'an II. C'est là que je désire transporter le lecteur, et c'est l'époque que je voudrais ressusciter.

Mais comme j'ignore les mots qui étaient gravés sur le sceau de Salomon, je veux dire cette

parole des génies, ce verbe qui donne la vie, j'ai essayé de remplacer cette puissance divine par l'humble puissance de l'homme, qui est le travail. J'ai toujours eue présente à l'esprit cette idée que je racontais mon drame à un homme intelligent de la fin du dix-huitième siècle. Je ne me suis tenu pour satisfait qu'en le voyant satisfait lui-même, et en ayant la certitude qu'il reconnaissait sa ville, sa rue, ses voisins, ses habits, ses préjugés, le cercle de ses idées, les émotions de son entourage, les mille nuances des événements de son époque. Alors seulement je me suis imaginé que la ville morte, il y a près de cent ans, pouvait sortir aujourd'hui de la léthargie pour l'agrément de mes contemporains.

Si donc l'on veut bien, à ma suite, mettre le pied, dans la rue des Aveugles-Saint-Sulpice, à sept heures du matin, le 25 juillet 1794, le pis qui puisse arriver c'est qu'on apprendra un peu de vraie histoire de France, et je ferai tous mes efforts pour qu'on ne dorme pas en chemin.

THERMIDOR

PARIS EN 1794

PROLOGUE

Ce qu'on pensait dans Paris, au commencement de thermidor, an II.

Au milieu de juillet 1794, selon l'ancien style, le style *esclave*, ou plutôt au commencement de thermidor, le onzième mois de l'an deuxième de la République une, indivisible et impérissable — les trois qualités divines, — la population parisienne éprouvait un sentiment qu'elle avait oublié depuis la défaite des Girondins : l'inquiétude.

Elle avait été inquiète deux fois, une fois pour son salut, une autre fois pour sa suprématie : en 92, quand les Prussiens prirent Verdun; en 93, quand la France se soulevait contre le despotisme parisien. Dès lors la grande ville avait passé, avec une rapidité vertigineuse, par toutes les nuances de la haine et de l'enthousiasme; depuis la férocité la plus lâche jusqu'au dévouement le plus touchant, le peuple parisien

avait tout montré. Il croyait qu'il dirigeait non-seulement la France, non-seulement l'Europe, mais l'Humanité. Il avait ressenti toutes les joies, toutes les fiertés, toutes les fureurs, toutes les impressions nobles et bestiales du triomphe, d'un triomphe combattu, sanglant, mélangé de cruauté, de folies, et de glorieuses exaltations; mais il n'avait jamais plus éprouvé l'inquiétude.

En ces premiers jours de thermidor an II, la nation parisienne redevenait anxieuse. Elle sentait faiblir ce à quoi elle attribuait sa force, sa victoire et sa suprématie; elle sentait faiblir la Montagne, la sainte Montagne, comme on disait, le palladium de la liberté humaine, la Montagne que les purs révolutionnaires se plaisaient à regarder comme le point central de ce centre de l'humanité, qu'on nommait la Convention nationale.

Que se passait-il? On ne savait. Mille bruits étranges couraient, mille susurrements mystérieux s'échangeaient, mille nouvelles obscures se murmuraient. Pourtant on ne savait rien, on n'affirmait rien. On ne pouvait rien savoir, ni rien dire, puisqu'il s'agissait d'une question où était directement intéressé le terrible saint-office de la Révolution, le Comité de Salut public, la plus puissante force gouvernementale qui ait existé en ce monde.

Mais la tyrannie avait, comme toujours, excité et raffiné les esprits; et d'un regard, d'un geste, d'un froncement de lèvre, par une nuance de la plus banale phrase, chacun, pour la joie comme pour la crainte,

se communiquait ses impressions. A défaut de connaissance, on avait le pressentiment, l'instinct, un instinct nouveau.

En effet, l'usage de la politique avait tout remplacé dans l'ordre intellectuel, comme l'usage de la liberté d'abord, de la tyrannie ensuite, avait pris la place de tout dans l'ordre moral : il n'y avait plus d'artistes, plus de philosophes, plus de penseurs, plus même de créatures humaines qui eussent le droit de ne pas penser; il n'y avait que des politiques, des êtres forcés de parler ou de penser politique; il n'y avait plus d'hommes, il y avait des citoyens; plus de France, il y avait la république. Ainsi s'était créé l'instinct nouveau, l'instinct politique, très-sensible même chez les plus brutaux, l'instinct républicain, très-susceptible, surtout chez les plus grossiers.

C'est ce double instinct, rendu très-délicat par une pratique constante, qui avertissait le peuple parisien qu'il y avait quelque mystère dans l'ordre politique, et que la république courait un danger.

De là naissait l'inquiétude.

Mais ce sentiment variait singulièrement selon que l'on observait les trois classes, la populace, la bourgeoisie ou l'aristocratie républicaines.

La populace s'agitait plus vivement, elle redoublait de menaces, de désirs tyranniques, et se préparait à de nouvelles horreurs. C'était son seul principe de gouvernement, son plan de bataille et d'organisation : exterminer tout. Elle était protégée, dans ses tendres inquiétudes pour le bien-être de la mère-république,

par son ignorance, son ivresse, par sa foi. Pour elle, la république était bien divine : une, indivisible, impérissable.

La bourgeoisie de la république, cette masse d'exploiteurs de la Révolution, cette nuée de gens corrompus qui *commerçaient* la Liberté, qui négociaient l'Égalité et se nourrissaient, se vêtaient, s'enrichissaient de la Fraternité; les chefs en sous-ordre; les ambitieux de seconde classe, les capitaines de la populace, ceux-là s'inquiétaient davantage. Ils ignoraient un peu moins. Ils étaient les clients de chacun des chefs du peuple, de chacun des Montagnards, de chacun des membres des deux grands comités de Salut public ou de Surveillance générale, et chacun de leurs patrons, dans un sens ou dans un autre, leur avait montré son angoisse.

C'était bien là, en effet, le sentiment que les aristocrates de la Révolution, ces chefs de la foule, Montagnards de toutes nuances, éprouvaient. Mais eux-mêmes ne savaient pas tout. Ils voyaient que le centre républicain s'émiettait, que la Montagne se divisait. On leur affirmait que Robespierre, rêvant la dictature, voulait supprimer les plus énergiques d'entre eux. Ils n'ignoraient pas qu'il y avait division dans les hautes sphères gouvernementales. Mais quels dangers courait chacun d'eux? quel danger menaçait la République?

Nul ne le savait.

Robespierre était-il bien décidé à monopoliser la tyrannie démocratique, mais sans vouloir enrayer la Révolution? Fallait-il s'entendre avec lui pour le salut

de la République, en consentant à subir un peu plus la domination de Maximilien? Ou bien n'y avait-il plus de ménagement à garder, et fallait-il lutter contre lui, à tout prix, et malgré toutes chances contraires?

C'était toute la question au commencement de thermidor. Il ne faut pas l'oublier.

Les destinées de la France sont suspendues à la moindre notion certaine que les Montagnards auront sur les projets réels de Robespierre.

Une lutte contre lui est un danger grave pour la République, cela est certain; mais ses projets ne sont-ils pas plus dangereux encore pour la République?

Pendant que toutes ces pensées s'agitent dans le fond des âmes, la grande ville présente, à peu de différence près, la physionomie qu'elle avait prise depuis le commencement de la Terreur, ici complètement morne, là follement fiévreuse. Il n'y avait nul milieu, nulle transition.

Paris était une réunion de rues de cimetière qui venaient aboutir à des places où avaient lieu des danses échevelées.

Il en était de tout ainsi; la Terreur avait supprimé toutes les nuances, tout ce qui est le fond de l'humanité, le médiocre, le moyen, l'entre-deux. La vie ordinaire pour l'homme comme pour les villes, pour l'âme de l'individu comme pour la France, était détruite. On ne pouvait causer, il fallait hurler ou être muet. On ne circulait pas, on courait ou l'on se cachait.

Tout était poussé à l'extrême violence ou n'existait pas.

C'est que la Révolution n'était pas un gouvernement, une idée, une philosophie, un problème, une tentative : c'était une religion, une religion de l'ordre le plus primitif, de l'ordre des fétichismes, religion naïve, grossière, implacable comme les superstitions des sauvages.

Elle possédait, outre cela, les qualités des cultes plus perfectionnés. Elle était infaillible, impeccable. Elle apportait le bonheur complet et absolu ; elle avait dès lors logiquement le devoir et le droit d'exiger une obéissance sans bornes, et de l'imposer aux ignorants ou aux méchants qui s'opposeraient au salut du monde. Comme elle s'adressait, par ses promesses, aux plus malheureux et aux plus ignorants, les instruments grossiers qu'elle employait venaient encore donner un caractère plus âpre, plus brutal, plus implacable à son absolutisme logique. Sa violence était ainsi légitimée d'avance jusque dans ses plus bouffonnes ou ses plus horribles conséquences.

Paris, en ce temps où notre roman débute, montrait donc le caractère que la Terreur lui avait imposé, et que le pressentiment instinctif d'un danger couru par la République contribuait à rendre encore plus tranché.

Cette ville était non pas une cité peuplée de concitoyens, mais une ville conquise où les uns avaient tout pouvoir, où les autres devaient tout souffrir.

Elle était pleine des espions du Comité de Salut public ; et du reste, comme la constitution de l'an II avait érigé la trahison en vertu morale, la dénonciation

en devoir civique, ces espions étaient aidés dans leur besogne par beaucoup de citoyens qui, officieusement, soupçonnaient tout et dénonçaient tout.

Le luxe était devenu dangereux; l'oisiveté, la richesse, l'élégance étaient criminelles. Le grand commerce était tué par la loi du maximum; le petit commerce était empêché par la dépréciation morale des assignats, dont la valeur n'avait d'autre protection que la peine de mort menaçant quiconque les dédaignait. En fait, l'industrie était arrêtée par cette mort du commerce, par cette haine de la richesse et cette imposition d'une monnaie décriée; et comme toute promenade était impossible, toute réunion suspecte, toute visite difficile, tout rendez-vous douteux, les rues étaient mornes, muettes et sombres.

D'autre part, les lieux fréquentés habituellement par les jacobins, les sectionnaires à deux francs par jours, les furies de guillotine et les séides des principaux Montagnards, des chefs de la Commune et des meneurs de la Société-mère, toutes ces places étaient bruyantes et grouillantes. C'étaient le Palais-National (ci-devant les Tuileries), où siégeait la Convention, et surtout le pavillon Égalité (au midi) où se tenait le fameux Comité de Salut public; le jardin de la maison Égalité, ci-devant Palais-Royal, le seul endroit où ceux qu'on appelait les Muscadins, c'est-à-dire les gens propres, tenaient tête aux sans-culottes; la maison du menuisier Duplay, rue Saint-Honoré, où demeurait Robespierre; le club des Jacobins, rue Saint-Honoré; les diverses prisons, le Palais, les mai-

sons où siégeaient les comités révolutionnaires de chacune des quarante-huit sections; l'Hôtel de ville; les corps de garde, qui étaient nombreux; enfin et surtout les barrières. Là, et dans le voisinage de ces endroits, tout était vivant, fiévreux; c'était le va-et-vient affairé, le bruit, la clameur, l'inquiétude. Là on parlait de tout ce qui menaçait la République. On revenait principalement sur cette fameuse *Conspiration de l'étranger*, qui semblait la mère de toutes les autres. L'on maudissait avec une rage civique les fameux chefs de la conspiration, le ci-devant baron de Batz et Leroy, chefs jusque-là insaisissables, mais que l'on avait enfin découverts, et que l'on allait saisir.

Nous exposons ces faits et ces idées au début de ce roman, qui a le désir d'être absolument historique. Nous demandons pour lui la foi qui est due aux œuvres d'érudition laborieuse et sincère, quelle que forme qu'elles prennent pour pénétrer dans le public.

Dans l'ordre des faits, nous espérons nous être mis à même de prouver jusqu'à la plus minutieuse de nos affirmations, fût-ce le nombre de maisons qui se trouvaient dans telle rue de Paris et le temps qu'il faisait dans les plaines et les bois des environs de Paris, en ces premiers jours de thermidor.

Mais comme la preuve de nos assertions n'est pas aussi facile à donner dans l'ordre des idées, nous prions les lecteurs de garder en mémoire les quelques explications qui précèdent, et sans lesquelles il serait difficile de croire à l'existence de bien des folies qui vont se dérouler ou grotesques ou furieuses.

PREMIÈRE PARTIE

LA VILLE SOUS LA TERREUR

I

Deux observateurs de l'esprit public.

Septidi, armoise, 7 thermidor an II (25 juillet 1794), avant sept heures du matin, une jeune femme, suivie par trois hommes, entrait dans une petite rue très-étroite qui longeait le côté septentrional de l'église Saint-Sulpice, et que l'on nommait, sous l'ancien régime, la rue des Aveugles-Saint-Sulpice.

Cette ruelle tenait, d'une part, à la rue du Petit-Bourbon, et, ayant juste la longueur de l'église, elle touchait, d'autre part, à la rue du Vieux-Colombier, qui commençait alors au portail Saint-Sulpice.

La place de ce nom n'existait pas encore. Son emplacement était occupé par les bâtiments du grand séminaire. La rue Férou descendait de la rue de Vaugirard à la rue du Vieux-Colombier, et longeait ainsi le portail.

L'église ne servait plus qu'aux assemblées générales

1.

de la section de Mutius-Scévola, autrefois section du Luxembourg. Toutefois, depuis que Robespierre avait bien voulu reconnaître l'existence de Dieu, les gens qui voulaient politiquement quelque bien à l'Être Suprême avaient le droit de venir en ce temple, le décadi, chanter quelques hymnes patriotiques, danser avec les citoyennes patriotes au chant du *Çà ira* et de la *Carmagnole*, et entendre la lecture des bulletins des armées de la République.

La rue des Aveugles était le soir assez animée. On y donnait bal aux jeunes sectionnaires dans le grand bâtiment délabré qui faisait face à l'église. A cette heure du matin elle était déserte. Toute l'activité se portait rue Férou, où se trouvait la porte de ceux des bâtiments du grand séminaire que le Comité révolutionnaire et de surveillance de la 43ᵉ section occupait. Comme cette rue des Aveugles était d'ailleurs étroite et encaissée, la jeune femme, en y arrivant, après avoir traversé assez vite toutes ces ruelles qui sillonnaient l'ancien champ de la foire Saint-Germain (à l'endroit où l'on a percé depuis le haut de la rue de Seine), la jeune femme s'arrêta comme pour respirer à l'aise.

Ce septidi était, en effet, l'un des plus chauds jours de cette première décade de thermidor, qui fut si remarquable par sa chaleur étouffante. Le soleil, dès cette heure matinale, était déjà brûlant et annonçait une après-midi semblable à celles des jours précédents, orageuse, écrasante, où des bourrasques de vent desséchant grondaient concurremment avec le tonnerre et

laissaient tomber des averses violentes qui ne rafraîchissaient pas l'atmosphère.

La jeune femme s'arrêta donc un instant, et, chose singulière, les trois hommes qui se suivaient derrière elle, séparés les uns des autres par des espaces inégaux, s'arrêtèrent aussi au même moment, comme s'ils avaient pour mission d'imiter les mouvements l'un de l'autre.

La citoyenne paraissait avoir environ trente ans; et elle montrait, si l'on veut me permettre cette expression, toute la beauté de la force féminine : une taille haute et souple, sous une gorge ample; un cou fièrement posé, des épaules rondes, une démarche ferme, aisée et plus vive que légère; un visage d'un ovale plein; une bouche large aux lèvres fortes et rouges qui laissaient voir en s'entr'ouvrant des dents blanches et très-petites — la seule chose mignonne qu'il parût y avoir en elle; — un nez droit aux narines mobiles; un teint hâlé qui accompagnait merveilleusement des sourcils épais, finement courbés, de longs cils bruns et de longs yeux dont les prunelles d'un noir mat s'illuminaient sans cesse d'un éclat insoutenable. Ses cheveux, très-noirs aussi, légèrement ondulés, se relevaient sur un front un peu trop proéminent et assez étroit. C'était la seule portion de son visage qui ne fût pas attrayante. Mais ce front énergique et obstiné caractérisait plus particulièrement encore ce visage, où tout marquait la volonté, la fierté et une sorte de grandeur simple de l'âme qui eût paru trop virile, sans l'ardeur gracieuse et passionnée qu'on sentait

contenue et renfermée derrière le calme du regard.

Elle était vêtue avec une élégance simple, un peu sévère, un peu rustique peut-être. En la voyant, l'on ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle n'avait personne à qui plaire, ou que, si elle était aimée, elle l'était gravement pour des qualités où la coquetterie, la grâce même n'avaient que faire.

Une ample jupe de grosse soie unie, de couleur marron, tombait de façon à cacher même l'extrémité des pieds, et était serrée à la taille par le bas d'un corsage de soie, d'un rouge plus clair, qui se terminait par derrière en deux queues de veste très-courtes. Le haut de ce corsage très-échancré, en carré, sur la poitrine, laissait voir un plastron de mousseline blanche, opaque, très-bouffant, et qui, en développant le volume du sein, cachait la gorge et le col. Un léger châle de dentelle noire, couvrant la nuque et le haut du dos, venait se croiser sur l'estomac au-dessous du sein; les deux bouts se nouaient par derrière, justement au-dessus de ces deux petits pans de veste. Les manches du corsage ne descendaient pas plus haut que le coude où elles se serraient et où elles étaient rejointes par de longues mitaines de soie noire qui couvraient la moitié de la main et laissaient voir des doigts assez rouges. Une cornette en dentelles, qu'on se représentera bien en se rappelant la célèbre coiffure de Charlotte Corday, était posée sur le haut de la tête, et portait au côté gauche une ample cocarde de soie tricolore. Une double chaîne d'or tombait sur le fichu et soutenait une médaille d'argent.

La jeune femme maniait très-délibérément une haute et très-solide canne à pomme de bronze, et, en regardant bien on croyait apercevoir, cachée dans les plis croisés du châle, la crosse d'un petit pistolet.

Elle marchait d'un pas vif, mais tranquille, ne se retournant pas, mais regardant à droite et à gauche sans effronterie, sans embarras. Elle paraissait avoir hâte, mais nulle inquiétude. Et c'était un caractère de physionomie remarquable, que ce calme, à une époque où tous les visages respiraient une violente préoccupation : l'insolence du conquérant, l'inquisition du chasseur d'hommes, l'effarement du timide, l'effroi du vaincu; en somme, et pour tous, l'agitation.

Le premier homme qui la suivait portait une longue soutanelle boutonnée, des culottes de drap brun, des bas blancs, un large chapeau rond qui lui cachait le haut du visage. Ce n'était pas un muscadin, ni un sans-culotte, il était oiseau et souris, et pouvait frayer avec tout le monde. Nous allons parler tout à l'heure du troisième personnage, le héros de ce livre. Le quatrième était ignoble, sale, en loques.

Le premier suivait la jeune femme depuis le haut du faubourg Saint-Denis; le quatrième suivait notre héros depuis les environs de la prison de la Force, non loin de la ci-devant place Royale. Tous deux, j'entends le premier homme et le quatrième, s'étaient rencontrés au bout du Pont-Neuf, suivant chacun son personnage, et je ne veux pas cacher plus longtemps qu'ils étaient deux de ces espions du Comité

de Salut public qui étaient connus sous le nom d'*observateurs de l'esprit public.*

Le premier, c'était l'illustre Latour-Lamontagne, homme de lettres, dont les rapports élégants faisaient supposer qu'il était propre à toutes les bonnes sociétés; l'autre était le célèbre Bacon dont le patriotisme était à la hauteur des motions les plus civiques; on le destinait à la canaille. Ils étaient, du reste, les plus distingués de leur bande, après le grand, le héros de la corporation, le nommé Pourvoyeur. Mais Pourvoyeur avait pris depuis quelque temps, disait-on, sa retraite, entraîné par un amour irrésistible pour les champs, la belle nature et la sombre horreur des forêts.

Comme Latour-Lamontagne suivait la jeune femme, et que le personnage encore inconnu s'était mis, de propos délibéré ou autrement, à la suite de Latour-Lamontagne, Bacon, qui suivait ce personnage-là, fermait la marche.

Ils étaient tantôt à dix, tantôt à vingt pas l'un de l'autre, hâtant la marche au détour du chemin, et élargissant l'espace qui les séparait quand les rues étaient longues.

Notre héros voyait-il qu'il était espionné? il était difficile de le dire. Bacon n'en fût pas convenu pour beaucoup d'assignats. Il était trop sûr de son habileté dans l'art de *filer* les gens. Pourquoi le suivait-il? Il n'en savait trop rien. Il avait flairé un homme suspect. Il l'avait jugé tel à sa démarche. L'homme paraissait, en effet, vouloir singer l'ivrogne.

Pour Bacon, expert en cette partie, il n'était évidemment pas ivre. Il s'en allait, les yeux à demi-clos, le pas roide et hésitant, la tête tombant et brimballant, mais il savait évidemment où il voulait et devait aller; Bacon ne s'y était pas trompé.

Il n'y avait, d'ailleurs, rien dans l'accoutrement de l'inconnu qui pût inspirer la défiance. Tout son costume respirait le pur civisme sans-culotte. Un bonnet rouge, orné d'une cocarde très-fripée couvrait son front, ou plutôt rabaissait jusque sur les yeux une forêt de cheveux hérissés qui masquaient tout le haut du visage, comme une longue barbe blonde non moins hérissée cachait le bas. On ne voyait du personnage que le nez, qui était, lui, voilé de poussière pour ne pas dire de boue. Mais ce pouvait être un grand patriote malpropre. Il n'y avait pas incompatibilité.

Toutefois Bacon trouvait diverses petites choses qui clochaient. Une carmagnole — veste ronde — couvrant une chemise; un pantalon tombant jusqu'à la cheville et montrant des pieds nus, dans des souliers à lacets de cuir; ce n'était pas là de l'aristocratie ni un vêtement de muscadin, de feuillant, de brissotin, de modéré. Mais ce pouvait être un habit de Dantonien, de l'un de ces gens sensibles de la secte des *indulgents* qui avaient voulu arrêter le char de la Révolution sur le premier monceau de cadavres. Car enfin la carmagnole était déchirée, mais en étoffe légère, et c'était un luxe que, malgré l'affreuse chaleur, un pur républicain n'eût pas songé à désirer. Le pantalon était, sans doute, rapiécé de la façon la plus patrio-

tique, mais la chemise de grosse toile, n'était pas sale. Enfin pourquoi des souliers et non des sabots? N'était-ce pas indiquer qu'on voulait, au moment donné, se préparer à fuir le glaive de la loi?

L'homme était de taille moyenne, vigoureux, il portait un de ces renommés gourdins que les *tape-dur*, les pères des Jacobins, appelaient jadis *une constitution;* enfin un sabre de longueur notable était pendu à ses épaules par un baudrier de cuir tordu.

Bacon le suivait obstinément, en attendant un moment favorable pour éclaircir ses soupçons.

Ce moment allait venir. On approchait de la porte du comité révolutionnaire. Il y avait là un corps de garde avec cinquante hommes de la milice, garde nationale, ou section armée, et huit canonniers pour servir le canon braqué, dans la cour du séminaire, en face de la porte de la rue.

Le personnage suspect, l'inconnu au gourdin et au sabre, qui avait repris toute la rectitude de sa marche, depuis qu'il s'était mis à la suite de la jeune femme, sembla pressentir qu'il pouvait y avoir quelque ennui pour lui dans le voisinage d'un des plus farouches comités révolutionnaire de Paris. Il se retourna légèrement, et sans intention apparente. Il reconnut le même individu qu'il avait vu derrière lui depuis la rue Antoine.

La jeune femme avait repris sa marche. Chacun avait suivi. Mais comme le premier s'était rapproché d'elle à mesure qu'on approchait du comité, chacun encore, imitant ce mouvement, s'était trouvé plus près

de son voisin ; si bien que la distance de cent pas environ qui séparait le premier individu du dernier, était réduite de plus de moitié.

La femme, arrivée au bout de la rue des Aveugles-Saint-Sulpice, s'arrêta de nouveau. Elle tira d'une poche cachée entre les plis amples de sa longue robe, un mouchoir dont la finesse ne laissa plus le moindre doute à Latour-Lamontagne sur l'aristocratie de sa *cliente*. Elle s'essuya tranquillement le front, et se retournant, regarda autour d'elle avec nonchalance, comme quelqu'un qui hésite entre deux chemins, du reste à peu près indifférents.

Sa figure sortant de l'ombre de la rue des Aveugles recevait alors en plein la lumière qui venait de la rue Férou. Animée par la course, l'œil brillant, les lèvres éclatantes, le teint chaud et coloré, elle présentait réellement un type de beauté fière, saisissante et hardie, sans rudesse et non sans un grand attrait. On sentait la hauteur de l'âme derrière ces nobles traits, et quoique l'on devinât l'absence des grâces, on comprenait qu'il devait y avoir dans un tel cœur une grande puissance de dévouement.

Elle promena son regard qui avait tout le calme dédain de la force sur ces trois hommes qui étaient évidemment pour elle des étrangers. Pour deux d'entre eux, elle aussi était manifestement une inconnue.

Mais en voyant en pleine lumière ce beau visage animé, notre héros tressaillit comme au choc d'une vision inattendue. Un rayon de colère traversa son œil lourd et alangui. Puis un sourire erra sur ses

lèvres. Il se redressa, se secoua comme un homme qui vient de se réveiller en sursaut et bondit.

D'un croc en jambes, il renversa Latour-Lamontagne et se précipita vers la jeune femme.

« Citoyenne, cria-t-il d'une voix retentissante, je te suis depuis une heure. Tes allures sont celles d'une contre-révolutionnaire. Tu t'habilles en aristocrate. Je te dénonce comme suspecte. Tu vas me suivre à la section... »

La jeune femme en entendant cette voix avait tressailli, une rougeur subite envahit son visage et une douceur charmante parut dans ses yeux fiers. Elle jeta un regard vif sur son interlocuteur.

Mais ce visage hérissé, ces joues marbrées et jaunâtres comme d'un homme qui vient de passer plusieurs nuits sans sommeil, ces prunelles éteintes, ces paupières lourdes et qui semblaient pouvoir à peine s'ouvrir, ne lui présentèrent aucun trait connu. Elle devint pâle, comme sous la réaction du souvenir qui venait de la saisir. Puis elle sourit légèrement, et secoua doucement le front. Mais l'impression sympathique créée par la voix de l'étranger demeura. Elle répondit d'un ton ferme et harmonieux et dont le timbre sonore n'était pas sans quelque douceur :

« Allons à la section, citoyen. Tu remplis le devoir d'un franc républicain en me dénonçant, si tu me crois ennemie de la République. D'ailleurs, je ne serais pas fâchée de me reposer un instant. »

Le cri et le geste de l'homme au gourdin avaient attiré une dizaine de sectionnaires armés, qui bâillaient

aux portes du comité. Ils accoururent, et entourèrent les deux personnes en criant :

« Au comité ! au comité ! A mort les aristocrates mâles et femelles. »

Bacon avait relevé Latour-Lamontagne. Celui-ci furieux et sali voulait se précipiter sur son agresseur :

« Tiens-toi en repos, murmura Bacon. Ils vont se jeter d'eux-mêmes dans la souricière. Suivons-les à la section. Je me charge de faire leur affaire.

— Soit, dit Latour-Lamontagne à haute voix, mais n'oublie pas d'agir conformément aux principes.

— Les principes, dit un petit citoyen bossu qui comme eux s'approchait du groupe, il n'y a que cela, citoyens. Êtes-vous pour les principes, tout est sauvé. Êtes-vous seulement à côté des principes, tout est rompu, citoyens. La sainte guillotine elle-même n'est qu'un principe, sans cela, elle s'arrêterait toute seule.

Le petit bossu, voyant qu'on ne l'écoutait pas, jeta un regard furieux sur les deux *observateurs* et sur le petit groupe inattentif à ce début de discours. Il suivit le monde qui entrait à la section.

II

Comment l'inconnu obtint une carte de civisme du comité révolutionnaire de la section Scévola.

On traversa la foule des sectionnaires armés, gardes et canonniers, que le bruit avait attirés hors du poste. On se dirigea vers la salle du grand séminaire, qu'on

nommait autrefois la salle des Étrangers. C'est là que la section, les hommes comme les femmes, venait se réunir régulièrement le quintidi et le décadi de chaque semaine, et les autres jours sur convocation spéciale, pour discuter, moyennant quarante sols, les intérêts de la section, de la patrie et de l'humanité.

Le reste du temps cette salle était le lieu des séances permanentes du comité révolutionnaire, qui représentait le gouvernement absolu de la circonscription, et se composait alors de douze membres.

En entrant, la jeune femme promena son œil calme autour d'elle, tandis que son accusateur, après avoir jeté un regard rapide sur chacun des commissaires présents, arrêtait sa vue sur un personnage assis et écrivant au bout d'une longue table.

L'intérieur d'un comité révolutionnaire n'était sans doute pour l'un ni pour l'autre un spectacle inconnu. L'on n'y voyait d'ailleurs rien de bien caractéristique, rien qui expliquât l'impression d'horreur et d'effroi que ce mot causait alors, et qu'il avait conservé dans les souvenirs de nos pères.

Au fond était élevée une estrade, à cette heure inoccupée, et où se plaçait le président de la section, aux assemblées du soir. Au-dessus d'un fauteuil se voyaient les Tables de la loi, la Constitution de l'an II sur une pancarte en carton, et la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen sur une plaque de cuivre; au-dessus encore, les bustes de Lepelletier et de Marat. A côté des bustes était pendu le drapeau de la section, qui présentait un triangle sur la base du-

quel était posé un faisceau d'où sortait une pique surmontée du bonnet phrygien et entourée d'une flamme portant ces mots : Liberté, Égalité. Aux murailles étaient collés les portraits de Châlier, de Viala, de Barra, des dessins grossiers rappelant quelques nobles scènes de patriotisme, et le long des murs couraient des devises héroïques et bouffonnes.

Des tribunes avaient été établies à gauche et à droite du bureau présidentiel; elles étaient vides. Au milieu de la pièce, une longue table avait été posée sur des tréteaux. Une vingtaine d'escabeaux de bois, et de fauteuils en velours d'Utrecht déchirés, et provenant du pillage de quelque maison d'aristocrate, complétaient l'ameublement de la salle. Sur une chaise, un panier contenait des flacons.

Ce n'était pas bien horrible; mais c'était de là que partaient les ordres d'arrestation, là que l'on dénonçait, là que l'on interrogeait les suspects, de là que l'on envoyait en prison, là que se donnaient les cartes de civisme sans lesquelles il paraissait impossible d'exister même un seul jour. Enfin c'était le vestibule du Tribunal révolutionnaire d'où l'on ne sortait que pour mourir.

Six hommes siégeaient dans cette pièce, au moment où la foule entra, tous armés de pistolets et de piques — longues lances d'environ six pieds — et très-uniformément vêtus de la carmagnole, coiffés du bonnet rouge. L'un dormait étendu sur la table; un autre sommeillait en fumant, assis contre la muraille, sa pique entre les jambes; trois autres causaient en bu-

vant; un seul était occupé : c'était l'homme assis devant la table.

Il lisait les bulletins reçus le matin de la Convention nationale, les ordres du Comité de Salut public, les rapports du Comité de Surveillance générale, et il avait rassemblé en monceau devant soi une certaine quantité de papiers qui renfermaient les dénonciations arrivées pendant la nuit.

« Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? demanda ce personnage d'une voix impérieuse.

— Excuse-moi, citoyen, dit l'homme au gourdin d'une voix profonde et qui de premier abord semblait trop sourde pour être naturelle, il faut savoir avant tout si c'est au président ou au secrétaire du comité qu'on a affaire.

— Citoyen, s'écria le bossu, qui était parvenu à se faire jour jusqu'aux premiers rangs, c'est moi qui vais t'expliquer clairement l'affaire, et conformément aux principes; car sans les principes...

— Citoyen, reprit l'homme au gourdin en bousculant le petit homme, n'écoute pas ce bossu : les bossus sont naturellement les ennemis de l'égalité. »

On entendit un éclat de rire, qui détendit la situation. C'était sans doute ce que désirait notre héros, qui s'avança en disant d'un ton aisé à l'homme étendu sur la table, et qui se réveillait :

« C'est le citoyen secrétaire, hé? »

Mais le bossu ne se tenait pas pour battu.

« Moi, un mauvais patriote! moi, Justin Pourvoyeur, le cousin du grand citoyen Pourvoyeur, qui

fut porteur d'ordres du Comité de Salut public, et qui est aujourd'hui président du comité révolutionnaire de Meudon! moi qui suis connu par tout Paris et dans les campagnes environnantes sous le nom de l'Orateur des Droits de l'homme.

— C'est bon, dit l'homme au gourdin. Commence par aller te redresser, avant de parler des droits. Citoyens, laisserons-nous jaser cet avorton, payé peut-être par Pitt et Cobourg pour faire perdre son temps à la section Mutius-Scévola, la terreur des tyrans? »

Une acclamation mêlée d'applaudissements s'éleva. On repoussa l'orateur, qui protestait avec fureur au nom des principes. Pendant ce temps, notre ami s'approcha de l'homme assis devant la table.

« Tu es le secrétaire de la section?

— Eh bien! oui : Charles Vigneuil, secrétaire par intérim. Tu as l'air d'un bon b... Que veux-tu?

— Te dire vingt mots en particulier.

— Citoyen secrétaire, dit Bacon en s'avançant, il faut que je te prévienne...

— Il faut que je te parle, dit précipitamment l'homme au gourdin, en tirant par la manche le secrétaire, qui se détournait vers Bacon. Il y va du salut de la République peut-être. Si tu as dépouillé ta correspondance avec les Comités de Salut public et de Surveillance, tu dois savoir ce que je veux dire.

— Voudrais-tu, riposta Vigneuil à mi-voix, me parler des grands conspirateurs, le ci-devant baron de Batz et l'aristocrate Leroy, les chefs de la Conspiration

de l'étranger, les plus grands ennemis qu'ait eus jamais la République?

— Oui, c'est ça même; je veux te parler de Batz et de Leroy, les derniers chefs de l'aristocratie armée contre la République.

— Citoyen secrétaire,... dit de nouveau Bacon.

— Mais éloigne ce bavard. Je suis envoyé par le citoyen Agent national du district près le département de Paris. J'ai été prendre ses ordres ce matin à la Force. Il m'a dit : « L'affaire est d'une importance capitale; elle peut faire passer à la gloire celui qui s'en chargera. Le président de la section Mutius-Scévola est un sot qui fera manquer tout. Si tu pouvais rencontrer le secrétaire Vigneuil et lui parler en particulier!... »

— Citoyen, s'écria Bacon, je te dénonce l'aristocrate avec qui tu parles. Je l'ai vu ce matin à la Force, ayant des relations...

— Tu vois, que te disais-je?... reprit l'homme au gourdin. Défie-toi, continua-t-il à voix basse; c'est sans doute un ami du président de cette section. Il est jaloux; il veut t'enlever la gloire de sauver la patrie et me forcer à me taire jusqu'à l'arrivée de cet ambitieux président.

— Citoyen Nicolas Chavessey, dit Vigneuil à l'un des commissaires en désignant Bacon, veux-tu faire taire ce bavard-là! Je l'envoie aux Carmes, s'il dit un mot avant que je l'interroge. Toi, parle vite.

— Eh bien! tu sais que le scélérat Leroy a été trahi,

dit l'inconnu en jetant à Vigneuil un regard interrogateur et pénétrant.

— Oui, répondit Vigneuil, trahi par le secrétaire de Batz. Ce secrétaire a dévoilé tous les repaires où ce brigand se cachait. On l'a poursuivi depuis huit jours de tanière en tanière. Enfin, hier soir, il était gardé à vue dans une maison de la rue Antoine : il doit être arrêté maintenant. On dirait que son arrestation importe à tout le monde. Le Comité de Salut public ne la désire pas moins que le Comité de Surveillance générale, et l'éminent et vertueux citoyen Maximilien y attache plus d'importance encore que tous les autres. Il paraît que ce brigand possède des secrets et des papiers d'où dépendent la perte ou le salut de la République.

— Eh bien! reprit l'homme au gourdin, qui avait tressailli en apprenant par qui avait été trahi Leroy, et qui écoutait avec une minutieuse attention tous les détails donnés par le secrétaire; eh bien! le brigand est encore parvenu à s'échapper. On croit qu'il s'est réfugié dans cette section, de complicité avec une femme. La femme, d'après le portrait qu'on m'en fait, je crois que c'est celle-ci, que je viens d'arrêter et que je t'amène. Maintenant, vois si tu veux sauver la patrie et porter le nom de Charles Vigneuil jusqu'aux dernières limites de la postérité.

Le secrétaire serra énergiquement la main de l'homme et bondit, l'œil en feu, vers la jeune femme.

— Scélérate, s'écria-t-il avec fureur, où est ton amant? »

Cette violente interpellation ramena de ce côté l'attention de la foule qui encombrait les abords de la salle, et qui était à peu près tout entière occupée autour de l'Orateur public.

Justin Pourvoyeur appartenait bien réellement à cette classe fort curieuse, et fort nombreuse sous la Terreur, à cette classe de tribuns forains qui, parlant dans toutes les rues, sur les places, dans les carrefours, vivaient de leurs discours patriotiques, et qui, souvent espions, parfois chanteurs, parfois comédiens, étaient connus et aimés dans leurs sections.

Pendant les quelques phrases échangées entre l'inconnu et Vigneuil, un des commissaires, Gilbert Lucron, qui ambitionnait la place de secrétaire, comme Vigneuil convoitait celle du président, et qui trouvait quelque chose de louche dans cette conversation particulière, Gilbert Lucron quitta la salle pour aller prévenir le citoyen Jacques Dinanceau, président du comité révolutionnaire.

Bacon ne quittait pas de l'œil son homme.

Latour-Lamontagne promenait son regard vigilant du citoyen qui l'avait renversé à la citoyenne qu'on ne lui avait pas laissé la gloire de dénoncer.

Celle-ci, dans sa sérénité fière, tantôt regardait le citoyen au gourdin, comme si elle persistait à vouloir reconnaître en lui les traits d'un homme qui ne lui était pas étranger, tantôt considérait avec une bizarre expression, rêveuse et souriante, ce bonnet rouge, ces inscriptions patriotiques, surtout la table de la Déclaration des Droits de l'homme.

A l'interpellation de Vigneuil, elle sortit brusquement de sa rêverie, mais sans rien perdre de son tranquille et fier sourire.

« Mon amant? » répondit-elle de sa voix ferme, harmonieuse et vibrante, qui sembla soulever de nouveau quelques vieux souvenirs dans la mémoire de notre inconnu. Mais il n'avait pas le temps de songer à éclaircir ses impressions : il était dans la situation d'un homme qui se tient l'épée haute contre plusieurs ennemis menaçants, et qui ne doit pas laisser son œil se distraire une seconde, sous peine d'arriver trop tard à parer un coup mortel.

Il vit Bacon et Latour-Lamontagne s'approcher du secrétaire.

« Citoyen, dit-il d'une voix basse et précipitée, mais nette et incisive, je commence à me défier de ces deux intrigants-là. Je suis sûr qu'ils ont déjà envoyé chercher...

— En effet, murmura Vigneuil, ce misérable Lucron, mon ennemi, vient de sortir. Mais sois tranquille ; même en présence de Dinanceau je ne suis pas sans pouvoir : je suis le cousin de la citoyenne Duplay, l'amie favorite du vertueux Maximilien. »

Il se redressa triomphalement. Maximilien ! ce nom disait tout.

« Citoyen secrétaire, dit Latour-Lamontagne à mi-voix, je voudrais te dire deux mots en particulier.

— Deux mots en particulier! s'écria Vigneuil en prenant ce ton déclamatoire qui était entré dans les usages et jusque dans la moindre pratique de tout ce

qui touchait à la vie politique des Français. Deux mots en particulier, citoyens! continua-t-il en se tournant vers les sectionnaires. Oublies-tu donc la République, et tiens-tu à me prouver que tes sentiments contre-révolutionnaires t'ont habitué à vivre avec des aristocrates qui, conspirant toujours, ont toujours besoin de parler bas. Prends garde! dès cette heure tu me deviens suspect. »

Un murmure d'approbation courut la foule.

« Mais, citoyen secrétaire, tu ignores des détails que je voudrais en particulier...

— En particulier! reprit Vigneuil d'une voix tonnante. Je t'accuse de vouloir semer les soupçons entre les frères, la division entre les républicains, de vouloir, pour plaire à Pitt et Cobourg, désunir la section Mutius-Scévola, et d'essayer de me corrompre, moi, qui suis un franc républicain montagnard!

— Que le diable vous emporte... commença Bacon, plus rude et moins diplomate que son compagnon.

— Nous allons voir tout à l'heure qui sera emporté : tu as insulté la section, tu vas être puni, répliqua Vigneuil, aux nouveaux applaudissements des sectionnaires qui se précipitèrent sur Bacon. »

Celui-ci se dégagea par un geste brusque et furieux des mains qui le tenaient. Il avança vers le petit groupe des commissaires qui s'étaient réunis au bout de la table, autour de Vigneuil, et non loin de l'homme au gourdin et de la jeune femme.

« Misérables imbéciles! lâches et méprisables Scévolas! s'écria-t-il en menaçant le groupe du poing

fermé, et en cherchant à sa ceinture, par un geste sans doute instinctif, un de ses pistolets qu'il saisit.

— Misérables imbéciles, as-tu dit! s'écria l'inconnu d'une voix retentissante. Il a insulté la section! »

On vit le gourdin décrire en l'air un moulinet rapide, puis retomber. On entendit un cri perçant, un coup de pistolet, le bruit d'un corps qui tomba.

Une seconde de silence se fit au milieu de l'étonnement et de l'angoisse de tous.

L'homme au gourdin bondit sur la table, et, ouvrant les bras avec un geste saisissant :

« Je suis Aristobule Durand, de la section des Piques ; et je me nomme Aristobule, parce que jamais je n'ai entendu une insolence d'aristocrate sans l'en punir.

— Vive Aristobule! hurla la foule.

— Ce scélérat, après vous avoir insultés dans votre dignité d'hommes libres, dans votre intelligence républicaine, voulait assassiner votre comité révolutionnaire. Mais Aristobule était là! Voyez!

Il montra Bacon étendu sur le sol, évanoui, et rendant le sang par les narines.

— Mais, citoyens, s'écria Latour-Lamontagne, décidé à brûler ses vaisseaux, nous allons vous donner la preuve que nous sommes...

— Citoyens, laisserez-vous le complice de ce scélérat continuer de nous insulter. Faudra-t-il que je subisse ses injures après avoir été assassiné par son compagnon? »

Et, relevant son pantalon, il montra un filet de sang

qui coulait sur sa jambe nue : la balle du pistolet, que Bacon avait évidemment tiré par un geste inconscient et convulsif, avait frôlé sa cuisse.

L'enthousiasme de la foule ne connut plus de bornes. On bâillonna Latour-Lamontagne et on le jeta dans la geôle, en compagnie de son compagnon d'espionnage. Puis on saisit l'inconnu et son gourdin, et l'on se préparait à les porter l'un et l'autre en triomphe, quand trois nouveaux personnages entrèrent en scène : Lucron, qui ramenait Jacques Dinanceau, et le célèbre septembriseur Joachim Ceyrat, jadis président de la section du Luxembourg, à cette heure juge de paix de la section Mutius-Scévola.

Il portait, comme la plupart de ses administrés, la carmagnole et le bonnet rouge, et n'était distingué d'eux que par une sorte de collier tricolore en grosse soie qui descendait en pointe jusqu'au creux de l'estomac. C'étaient là les insignes de sa magistrature.

« Eh bien! qu'y a-t-il donc? demanda le président en fronçant les sourcils.

— La section voudrait-elle célébrer les saturnales antiques? demanda Ceyrat, qui avait été séminariste.

— Aristobule a sauvé le comité des mains d'une bande d'assassins, cria la grande voix de la foule.

— Dont le chef m'a paru être, reprit Aristobule, le parent de quelqu'un de ces fanatiques que la justice du peuple a condamnés et exécutés en septembre de l'an 1792, pour me servir du style esclave. Cet homme, le peuple le soupçonne d'être venu dans cette section pour assassiner un des illustres chefs du peuple en

cette solennité de la justice populaire. Je suis fier d'avoir pu sauver la vie au grand citoyen Joachim Ceyrat. »

Le peuple applaudit, et le juge de paix; qui était entré pour interroger sévèrement le personnage, lui tendit la main.

« Mais, dit le président Dinanceau blessé de rester au second plan, tout cela n'explique rien. Qui es-tu?

Vigneuil s'avança et dit froidement :

— Ce citoyen est mon ami.

— Ton ami, soit. Mais il a une carte de civisme?

— La meilleure carte de civisme, la voilà, dit Aristobule, — et il montra le sang qui coulait de sa jambe. — Mais j'en ai une autre, que je vais montrer, puisque je suis devenu suspect en donnant mon sang pour le comité révolutionnaire. »

Un hourrah interrompit Aristobule, qui fouilla dans sa poche et en tira un papier, tout en jetant un regard expressif au secrétaire.

« Je suis prêt à te dire, citoyen président, pourquoi je suis venu...

Mais le secrétaire s'avança vivement.

— Citoyen Dinanceau, je ne crois pas que ma conduite ait jamais été suspecte, pas plus que mes amis. Si tu veux, nous prendrons pour arbitre de cette question mon parent, le vertueux Robespierre, qui n'est pas sans doute suspect à tes yeux; du moins je pourrai le lui demander aujourd'hui même.

Le président devint pâle.

— En tous cas, ce serait une honte pour la section que de laisser insulter par des soupçons un brave citoyen, qui vient de donner sa vie pour elle.

— Oui, oui, cria la voix du peuple, pas de carte de civisme. Nous lui en donnons une.

— C'est conforme aux principes, hurla le petit bossu; tout pouvoir vient du souverain, qui est le peuple, le grand peuple, infaillible et divin.

— Vigneuil a raison, dit Joachim Ceyrat, et d'ailleurs il a l'opinion pour lui, Jacques, ne t'obstine pas.

— Mais qu'est-ce qu'on a dit à Lucron? On lui a dit qu'on a vu ce citoyen, ce matin à la Force, recevant un papier d'un homme suspect. Qu'on le fouille et qu'on le porte ensuite en triomphe. »

On eût pu croire qu'Aristobule avait tressailli, mais c'était une erreur sans doute; car le président eut à peine porté son jugement, qu'un éclat de rire formidable entr'ouvrit la barbe hérissée du personnage. Puis il prit gravement dans la poche de côté de sa carmagnole, d'où il avait déjà tiré son premier papier, un autre papier qu'il ouvrit et agita. C'était un assignat de cinq livres.

« Voilà le papier. Il m'a été remis par le citoyen Agent national du district près le département de Paris. Mais je suis prêt à m'expliquer.

Vigneuil laissa échapper un geste de colère.

— Je garantis sur mon honneur de citoyen la vérité de ce que vient de dire mon ami. Et puisque la guerre est déclarée à la vertu républicaine, je demande à être

mis en accusation avec le courageux Aristobule. »

Un grondement de colère parcourut la foule. Stanley s'avança et dit froidement :

« Nous avons toujours le droit d'épurer nos comités, citoyen Jacques Dinanceau ; au nom du peuple, je déclare que tu veux déshonorer la section par une ingratitude antirépublicaine.

— Citoyens, dit Ceyrat, vous avez mal compris le citoyen président. Il offre de donner l'accolade fraternelle au brave Aristobule.

— Je la refuse dit fièrement ce dernier en promenant son regard voilé sur l'assemblée qui resta muette et indécise devant l'audace de cette manifestation. »

Une légère rougeur colora les deux pommettes jaunâtres d'Aristobule. Il reprit un peu précipitamment, en échangeant un coup d'œil d'intelligence avec Vigneuil qui tenait bon :

« Je la refuse. Les républicains ne veulent pas de caresses, mais la justice. Je demande, puisque j'ai été soupçonné dans le sanctuaire même où bat le cœur de cette section renommée dans la France entière et terrible aux tyrans, je demande à être fouillé, à être traîné au tribunal par les propres mains du citoyen président. Je veux qu'on dise dans l'Europe entière : « Ici gît Aristobule. Il donna sa vie pour les Mutius-Scévola. Le peuple l'avait compris. Il le portait en triomphe, quand parut Jacques Dinanceau, et Jacques Dinanceau le mena à l'échafaud, tout couvert encore de son sang qu'il avait versé pour la République. »

La foule n'hésita plus. Elle se rapprocha d'Aristobule en criant :

« Non ! non ! Jamais ! Les Mutius-Scévola ne sont pas des traîtres, des lâches et des ingrats. A bas le président, à mort Dinanceau ! Nommons un autre président.

— Cède ! imbécile, murmurait Ceyrat à l'oreille de Jacques dont la vanité blessée se roidissait. Cède, va, ou bien ce soir tu es suspect et demain emprisonné. Il est déjà trop tard. Céder n'est pas assez. Si tu ne te mets par un coup hardi à la tête de l'opinion, Vigneuil l'emporte.

Le président jeta un regard sur son secrétaire. Il vit son visage déjà triomphant. Il se précipita au milieu de la foule :

« Silence, citoyens, cria Ceyrat. Il est temps de faire cesser ce malentendu.

— Citoyens, s'écria à son tour Dinanceau d'une voix frémissante encore, au milieu des tyrans coalisés, des contre-révolutionnaires, des feuillants, des brissotins, des hébertistes, des dantoniens, des modérés, des indulgents, des partisans de l'infâme aristocratie, des stipendiés de Pitt et Cobourg, en face de la faction de l'étranger commandée par Batz et Leroy, le soupçon est un devoir. Mais ce serait un crime de douter du génie d'un peuple illuminé par les flambeaux de la liberté. Le peuple a décidé. Il ne peut faillir. Eh bien ! non-seulement j'avoue ma faute d'avoir demandé la présentation d'un certificat à un citoyen qu'entourent les bras de la section, mais il y a plus, je vais sans

rien savoir, et sur la responsabilité de la section, lui en donner un autre, comme une récompense nationale décernée au courage républicain par un peuple de républicains. Citoyens, êtes-vous contents? »

La foule acclama le président. La jeune femme, qui depuis quelque temps tenait ses regards brillants fixés sur le visage d'Aristobule, crut voir un éclair de triomphe traverser ses prunelles. Mais ce ne fut bien qu'un éclair. Il paraissait hésiter.

« Eh bien! répondit-il enfin, j'accepte cet honneur civique que la section veut me faire. Je n'ai nul besoin d'un autre certificat, le mien m'est suffisant. Mais je veux me mettre à la hauteur de la vertu des Mutius-Scévola. Je veux désormais n'avoir d'autre patrie, après la France, que cette section. Je n'aurai plus d'autres titres de gloire que le certificat qu'elle va me donner. Je ne suis plus Aristobule des Piques, mais Aristobule Scévola. Je brûle mon ancienne carte de civisme. »

Et saisissant un bout de roseau soufré que Stanley venait d'enflammer à un brasier pour rallumer sa pipe, il brûla le morceau de papier blanc qu'il tenait plié à la main.

« Et toi, scélérate, s'écria Vigneuil qui sentait le besoin de ramener à lui la faveur populaire, par une grande démonstration de zèle révolutionnaire, tu ne m'as pas dit où est le scélérat ton amant, ton complice? »

III

Une Héroïne.

La jeune femme suivait cette scène où s'agitaient tant d'émotions, où roulaient tant de mots sonores, où apparaissaient tant de pensées énergiques et patriotiques. Dans cet état de fièvre morale et de sensibilité nerveuse qui caractérisait alors les Français, avec cet amour de la déclamation et des grands gestes qui était devenu un des éléments de l'âme républicaine, ces scènes qui sont pour nous bouffonnes semblaient héroïques et mettaient le feu aux cœurs.

Aristobule avait plongé la section dans un enthousiasme complet. La jeune femme avait subi, elle aussi, la loi de l'entraînement général. On eût dit que ces grands mots de patrie, de vertu civique, bondissant au milieu du drame qui venait de se passer, avaient allumé ses regards et ses joues, et soulevaient le fichu qui recouvrait sa poitrine. Elle tenait ses noires prunelles flamboyantes fixées sur Aristobule. C'était bien évidemment l'impression présente, non plus un vague et importun souvenir qui animait ses beaux yeux.

Elle suivait tous les mouvements de ce héros. Elle s'étonnait surtout de voir qu'au lieu de songer à profiter de son triomphe, il en était comme embarrassé. Tout en répondant aux embrassades et aux protestations des sectionnaires, il se dirigeait sournoisement vers la porte.

Elle sentait aussi qu'elle le voyait partir avec une peine secrète et mystérieuse dont elle ne pouvait parvenir à découvrir la cause.

Elle était tout entière à ces pensées, et elle avait oublié sa propre situation ; aussi tressaillit-elle violemment quand elle entendit pour la seconde fois l'insolente question qui l'avait laissée tout d'abord si dédaigneuse.

« Ah ! s'écria Vigneuil, tu te vois prise, louve d'aristocratie, et tu cherches par quel mensonge tu vas pouvoir protéger la vie infâme de ton amant. Mais c'est en vain. Le génie de la liberté saura dénouer les trames de tes ruses.

Déjà la jeune femme avait retrouvé son calme. Elle regarda Vigneuil avec son fier et tranquille sourire.

— Mon amant, répondit-elle, celui qu'au temps passé on eût appelé mon fiancé, tu veux savoir où il est ? Pourquoi le cacherais-je ? Il doit être en ce moment rue Honoré, au numéro 366.

— Mais, c'est la maison auguste qui est illuminée par la vertu de Maximilien Robespierre.

— Sans doute.

— Misérable ! Mais on veut donc assassiner Robespierre ! Et tu l'avoues ! Peut-être est-il encore temps de le sauver ! Sectionnaires de Mutius-Scévola, sauvons le père de la patrie. Courez, dix, vingt, trente, courez avertir Maximilien, de la part de Vigneuil, que ses jours précieux sont en danger. Courez ! et que l'on arrête cette femme.

— Vigneuil, dit Dinanceau d'un ton sombre, prends

garde que je ne te soupçonne d'ambitionner la tyrannie. Tu oublies que j'existe encore et que je suis le président du comité révolutionnaire. De quoi s'agit-il? Qu'est-ce que cette femme? Pourquoi est-elle ici? De quoi l'accuse-t-on? Réponds clairement. Ou je te dénonce à la section comme un intrigailleur, et je t'envoie à ce titre devant le tribunal révolutionnaire.

— Oui, si tu ne réponds pas comme c'est ton devoir, s'écria d'une voix énergique Joachim Ceyrat, le juge de paix, à la face de la section qui est idolâtre de la vérité, et qui sait que la justice et l'amour des lois sont le fondement de la République, je t'accuse de comploter contre les droits du président de la section Mutius-Scévola.

La foule fit entendre un murmure favorable.

— Eh! bien, dit Vigneuil, à mi-voix, après s'être approché de la jeune femme et avoir, d'un geste, rassemblé autour de lui les principaux personnages, écoutez-moi avec attention, car c'est ici le nœud de l'affaire. Vous connaissez toute la fameuse Conspiration de l'étranger sur laquelle Saint-Just et Élie Lacoste ont fait des discours qui firent trembler Pitt et Cobourg sur leurs trônes. Vous savez quels sont les chefs de cette conspiration à qui l'on doit attribuer tous les maux de la patrie, conspiration qui a corrompu les plus fidèles républicains comme Danton, Bazire, Chabot et Desmoulins, conspiration qui a payé les plus féroces assassins comme Cécile Renaud et Ladmiral; ces chefs, ils sont deux : c'est Batz, le ci-devant baron de Batz et Leroy son complice. Eh bien! ces chefs, on

n'avait jamais pu les saisir. Hier on était sur le point de le faire. Ils ont encore échappé. Ils ont repris leurs trames qui mettent en danger la vie des pères de la patrie, et jettent la République à deux doigts de sa perte. Cette femme, savez-vous qui elle est? Elle a été arrêtée par le citoyen Aristobule, et cette femme... c'est... la maîtresse des traîtres Batz et Leroy.

— Misérable calomniateur, s'écria la jeune femme d'une voix qui retentit par toute la salle et arrêta court toutes les conversations. »

Puis d'un geste prompt elle leva la main et asséna sur chacune des joues du secrétaire un soufflet si vigoureux que celui-ci plia sous le coup.

Il se redressa fou de fureur, et tirant son glaive, il le leva sur la jeune femme :

« Tu as insulté la République. Tu vas mourir! »

Celle-ci ne bougea pas.

Mais avant que le fer l'eût touchée, Aristobule avait bondi et jeté son bâton ; et de son sabre relevant le glaive de Vigneuil, il resta un instant l'œil brillant, la pointe de l'arme touchant le cou du sectionnaire.

Puis la prunelle s'éteignit et d'une voix que l'émotion semblait avoir éclaircie et qui fit tressaillir de nouveau la jeune femme, il dit :

« Frère, j'ai voulu t'épargner une sottise. Le sang d'une aristocrate n'importe pas à la République. La République peut attendre patiemment que le jour de cette femme soit venu. Elle se dirige naturellement vers la guillotine ; le vasistas patriotique ne tardera pas à s'ouvrir et à se refermer sur elle. Mais, dans ton juste

ressentiment, tu oubliais que, elle morte, nous n'avons plus de moyen de saisir le fil de ses intrigues liberticides. Sa vie est précieuse à la République jusqu'à ce qu'elle ait dévoilé les crimes de ses complices. Nous devons immoler nos colères sur l'autel de la patrie.

— Bravo, Aristobule, clama la foule.

— D'ailleurs, cria un petit boiteux grêlé qui luttait contre le petit bossu pour arriver au premier rang, la main de Vénus n'a jamais déshonoré le visage de Mars.

— C'est conforme aux principes, cria l'Orateur en saisissant son voisin à la gorge.

— Citoyen Aristobule, dit Joachim Ceyrat, tu as raison ; mais finissons-en. Voyons, toi, coquine, reprit-il tout haut, pourquoi as-tu l'audace de porter la main sur une autorité de la section Mutius-Scévola ? »

La jeune femme le regarda avec un froid dédain et répondit :

« Tu oublies que toutes les vertus ont été mises à l'ordre du jour par la Convention, et la pudeur est la première vertu des femmes républicaines. Ce citoyen m'a insultée dans ma vertu et dans mon patriotisme en m'accusant d'être la maîtresse de deux contre-révolutionnaires, je l'ai puni. Celui que vous appelez mon amant, et qui n'est que mon fiancé, continua-t-elle d'une voix plus fière encore, en voyant un ricanement sur les lèvres de Vigneuil et de Ceyrat, est en effet chez Robespierre, et il y est pour lui annoncer notre prochain mariage.

— Ah ! ah ! dit Vigneuil, et tu veux nous faire

croire que l'éminent citoyen s'intéresse aux noces d'une aristocrate comme toi, et d'un aristocrate comme ton amant. Et qui est-il ce beau fiancé ?

— Qui il est? C'est un franc républicain, et vous, vous n'êtes que des chiens aboyeurs. Il a versé son sang pour la patrie, et vous, vous ne versez pour elle que des torrents d'injures. Qui il est? Vous le connaissez bien. Toi, Joachim Ceyrat, tu le connais mieux que personne, car il t'a souffleté lors des exécutions des Carmes, quand tu déshonorais la justice du peuple en te conduisant non plus en juge exécuteur, mais en cannibale. Veux-tu que je le nomme. C'est Louis-Victor Descluziers, alors président de la section révolutionnaire, ci-devant Pont-Neuf, et maintenant Agent national près l'un des neuf districts de Seine-et-Oise.

— Je demande la parole, s'écria l'homme grêlé; mais le petit bossu le saisit de nouveau à la gorge.

— Et moi, vous voulez savoir qui je suis, continua la jeune femme en levant la voix pour dominer le bruit causé par les murmures de l'assemblée, et en répondant par un sourire méprisant à un geste de menace de Ceyrat! Moi! moi! C'est à moi, que vous devez ces tables sacrées de la loi — et elle tendit le bras vers le tableau de la Déclaration des Droits de l'homme — car la première j'entrai, en compagnie de mon frère, sergent aux gardes-françaises, dans le repaire du despotisme qu'on nommait la Bastille. C'est à moi que vous devez ce glorieux étendard aux trois couleurs, l'effroi des despotes coalisés; car c'est moi

qui le portais, à la tête du peuple, quand le peuple alla chercher le tyran Capet à Versailles! Et ce symbole vénérable de l'égalité, ce triangle, objet de haine des aristocrates, c'est à moi que vous le devez, car la première encore, en compagnie de mon frère, capitaine des canonniers du faubourg de Gloire, j'entrai, le 10 août, dans le repaire de la monarchie. Qui je suis! Je suis celle que Danton — il était pur alors — a nommée, devant les représentants de la nation, la Rose de la Liberté.

— Tu invoques-là un singulier parrain, dit Ceyrat avec un sourire méchant. Crois-tu d'ailleurs que nous ajoutions foi à tes paroles. Tu as toute la tournure d'une aristocrate. Tu es dénoncée par le grand citoyen Aristobule, le fils adoptif des Mutius-Scévola : qui nous assure que tu n'es pas la plus astucieuse des contre-révolutionnaires?

— C'est moi, s'écria le petit homme grêlé en se débarrassant des étreintes de son antagoniste le bossu, moi, Endymion Piqueprune, fils d'Apollon et des neuf Muses, officier municipal de la commune de Meudon, propriétaire du ci-devant ermitage de Vilbon, et le voisin de la citoyenne qui est vénérée dans tous le pays sous le nom de dame Rose.

— Tant pis pour toi, malheureux, s'écria Ceyrat, tu viens de te dénoncer toi-même comme le complice de cette aristocrate! Tant pis pour toi si tu te jettes dans une mêlée où tu n'as que faire.

— Oui, je sais bien que je me jette au milieu du combat des Centaures et des Lapithes. Mais, voici

mon certificat de civisme et ma carte d'affiliation à la Société-mère.

— C'est fort bien, s'écria Ceyrat, tout cela se décidera devant le tribunal révolutionnaire. Qu'on empoigne la coupable avec son complice, le citoyen Piqueprune et dame Rose. Y a-t-il un seul d'entre vous, citoyens, qui puisse croire un mot de toutes ces fables grossières, et cette scélérate ressemble t-elle à la vaillante citoyenne Rose, la présidente de la Société fraternelle des femmes républicaines. Je l'ai connue. Je jure, sur ma foi de franc républicain...

— Prends garde, misérable, s'écria la jeune femme, tu vas mentir et blasphémer la République. Et tu vas être forcé de confesser ton mensonge. Si mes paroles ne t'ont point convaincu, ceci du moins te convaincra. »

Elle tira de son sein une médaille d'argent qui pendait à la chaîne d'or étalée sur la mousseline de son fichu, et passant le tout au président :

« Lis, dit-elle. »

Dinanceau regarda la médaille et il lut :

« La Convention nationale déclare que la citoyenne Rose a bien mérité de la patrie, et la proclame fille adoptive de la République française.

— Mais, cria Ceyrat d'une voix tremblante de fureur, qui nous dit que cette femme n'est pas une voleuse qui a dérobé ce glorieux passe port devant lequel tout citoyen est tenu de s'incliner.

— Ce qui le prouve, s'écria dame Rose! Je vais te le dire, citoyen Joachim Ceyrat. »

Et mettant le pied sur un escabeau elle sauta sur la table.

« Peuple, continua-t-elle — et sa voix frémissait d'un enthousiasme irrésistible — peuple regarde comme tu regarderais le sein de ta mère et la chair sacrée de la patrie. Regarde par où a coulé le sang que j'ai donné pour toi, ô Liberté ! Regarde ! »

Elle éloigna le bout de son fichu et découvrant, d'un geste chaste et fier, le haut de son épaule, elle montra une longue cicatrice qui se détachait en rouge sur la blancheur de la peau.

« Voilà comment j'ai gagné ce certificat de civisme. Voilà la blessure moins cruelle que celle que mon patriotisme a reçue dans votre sanctuaire, ô enfants de Scévola. Voilà la blessure que m'a faite, le 10 août, la baïonnette d'un séide du tyran. Es-tu content, maintenant, Joachim Ceyrat ? »

Elle tourna vers le juge de paix ses beaux yeux que deux grosses larmes mouillaient, larmes d'enthousiasme, de colère et de pudeur blessée.

Alors l'assemblée n'y tint plus.

Il s'éleva une clameur qui fit trembler la maison et se répandit dans les rues voisines où d'autres clameurs les accueillirent et leur composèrent un écho formidable.

« Parle, parle encore, citoyenne. Ordonne, tout notre sang, nos bras sont à toi. Commande, que faut-il faire ? » criait le peuple ; et cent bras se levaient agitant les sabres et les piques.

Ceyrat se détacha brusquement des mains qui le

voulaient saisir, et se précipitant aux pieds de Rose :

« Pardonne-moi, s'écria-t-il en tendant les bras. Tu sais de quelles ruses l'aristocratie nous entoure. Pardonne. C'est l'ardeur de mon patriotisme qui m'a aveuglé. »

Rose descendit.

« Je ne te pardonne pas, Ceyrat, je te méprise et je te dédaigne. Tu es un lâche, après avoir été un menteur. Tu égorgeais les vieillards quand moi, femme, je me battais contre les soldats. Tu es un lâche. Avoue-le en baissant les yeux. Baisse les yeux, te dis-je, ou je te fais cracher au visage par tout ce peuple. »

Joachim Ceyrat baissa les yeux.

« Mais, reprit Dinanceau, qui fort habilement voulut reprendre la corde de la faveur populaire en flattant la passion présente, puisque la citoyenne est l'honneur de la patrie, celui qui l'a dénoncée, cet Aristobule est coupable.

— C'est vrai ! c'est vrai ! murmura la foule en abandonnant son favori de la minute précédente ; à bas Aristobule. A mort ! à mort ! l'ennemi de la citoyenne Rose.

— C'est ma foi vrai, dit vivement Aristobule. Je ne vois que la mort qui puisse expier le crime que mon erreur a commis et la douleur dont j'ai comblé l'âme de la fière citoyenne. Mais Aristobule n'a pas besoin d'aide pour exercer sur lui-même les vengeances nationales et les ordres de la justice. Cette main s'est trompée. Elle réparera son crime en frappant mon

cœur égaré. Que la citoyenne fasse un signe de ses beaux yeux, et de ce fer, qui l'a protégée, je me perce le flanc. »

Il tira son sabre et en appuya la pointe sur sa poitrine.

« Arrête, Aristobule, dit Rose. Tu n'es pas coupable. Les apparences sont contre moi. J'ai, en effet, un costume qui est contraire à la simplicité républicaine, et je m'en accuse devant mes frères les sans-culottes de la 43e section. Mais je suis venue ces jours-ci à Paris pour annoncer à mes parents et amis mon prochain mariage. C'est une faiblesse naturelle aux âmes féminines que de désirer briller aux yeux des amis de celui que notre cœur a choisi. Ce matin surtout mes démarches ont dû paraître suspectes. J'allais à la recherche d'un de mes parents, mais qu'importe ! Je ne t'en veux pas, Aristobule. Je puis le dire devant une assemblée de citoyens, mon âme parle en ta faveur avec des accents mystérieux. D'ailleurs, montagnards sans-culottes, n'oubliez pas que la défiance est la première vertu d'un peuple en révolution.

— Par Minerve, dit Endymion Piqueprune qui vint donner l'accolade fraternelle à dame Rose, vous avez raison, belle voisine. Quel est le mot qui revient le plus souvent dans l'auguste Constitution que la vénérable et sainte Convention nous a donnée l'an passé, quel est ce mot, citoyens ? N'est-ce pas le mot *dénoncer*. Aussi, sous l'égide du dieu de Sminthée et des neufs Vierges dont je suis le fils, j'ai composé,

sur l'air des *Fleurettes*, un chant lyrique en l'honneur de cette vertu civique :

De ce sénat auguste
Je connais bien l'esprit!
Qu'importe qu'on soit juste,
Dénoncer nous suffit.
Je n'ai qu'une réponse
A faire à vos questions :
A-t-on besoin de raisons
Quand on *dénonce?*

— C'est conforme aux principes, s'écria le bossu. La Révolution a triomphé, citoyens, de ces préjugés d'ancien régime qui tendaient à jeter de la défaveur sur l'espionnage. N'est-ce pas ce saint espionnage, cette trahison patriotique qui nous ont permis de saisir les dernières trames de ces scélérats Batz et Leroy dont on vous parlait tout à l'heure? Je propose en finissant que l'on porte la citoyenne Rose en triomphe. »

Des clameurs d'enthousiasme s'élevèrent de nouveau. Rose agita les mains :

« Citoyens, frères sans-culottes, la section Mutius-Scévola restera gravée dans mon cœur, et je reviendrai lui faire une visite de noces, comme à une vieille amie. Mais aujourd'hui n'oubliez pas que j'habite Meudon et que je suis une pauvre fermière. Je vous avouerai que mon officieux a dû quitter ma ferme aujourd'hui. N'oubliez pas qu'il y a une foule de créatures de l'Être Suprême, telles que volailles, veaux,

porcs et chevaux qui attendent leur nourriture. Ne soyons pas cruels. Sectionnaires de Mutius-Scévola, conclut-elle d'une voix impérieuse et déclamatoire — et ce mélange de simplicité triviale et de grandeur ampoulée, c'était tout le caractère du temps — sectionnaires, ouvrez les rangs et faites place à la Rose de la Liberté. »

Les rangs s'ouvrirent avec de nouvelles acclamations.

« Eh bien! dit le président en s'avançant, au moins toute la section l'accompagnera jusqu'à la voiture. En avant les Scévola, honorons la vertu, la pudeur et le sans-culottisme.

— Citoyenne, dit Ceyrat à mi-voix, je demeure rue Férou, 1012. La citoyenne, mon épouse, sera heureuse de te voir. M'en fais-tu la promesse?

— Ceyrat, je t'ai dit que je te méprise. »

Elle fixa sur lui un regard calme, puis se détourna et s'avança vers Aristobule.

« Citoyen Aristobule, dit-elle, il faut que nous nous soyons vus autrefois. Mais je ne puis savoir où. Tes traits sont restés gravés dans mon souvenir et j'hésite à te reconnaître. Dis-le-moi, je t'en prie, dis-le-moi, m'as-tu déjà vue?

— Oui, je t'ai vue.

— Quand cela? demanda-t-elle vivement, quand j'étais une toute jeune fille, n'est-ce pas?

— Je t'ai vue au 10 août 1792, quand tu entras dans les Tuileries, la maison du tyran. »

Les sourcils de la jeune femme se froncèrent. Elle

saisit la main du jeune homme et dit d'une voix concentrée :

« Si je pouvais croire que tu fusses parmi les défenseurs de Capet, je te ferais arrêter ou je te tuerais de mes mains.

— Tu as une belle haine contre les aristocrates, Rose de la Liberté, répliqua Aristobule en souriant. C'est moi qui ai détourné la pointe qui allait te percer le cœur et qui te fit à l'épaule cette blessure que tu viens de nous montrer. Devines-tu de quel côté je me trouvais?

— C'est cela donc. Eh bien! tu m'as sauvé deux fois la vie. Mon mari ira te chercher dans la section des Piques et t'amènera chez nous où je te remercierai.

— Citoyenne, dit le président, la section t'attend dans la rue du Vieux-Colombier pour t'escorter. »

Dame Rose s'éloigna.

« Va-t'en, murmura Aristobule, en la regardant partir, disparais, Rose de la Liberté. Tu m'as servi à avoir un certificat de civisme, c'est tout ce que je voulais de toi. »

Il ne restait plus dans la salle du comité que Ceyrat, Vigneuil et Aristobule.

« Eh bien! dit Ceyrat, il me paraît que tu t'entends à conquérir les femmes comme le peuple. Tu es un habile homme, et j'augure que nous te verrons un jour au pinacle : tu sais manier les multitudes. En attendant, je te félicite, la citoyenne Rose est belle, fort belle et fort aimable. »

Aristobule sourit.

« Oui, sans doute. Mais la gaillarde m'a fait perdre la piste, et je suis un fil qui ne me laisse pas le temps de penser à la beauté. Mon ami Vigneuil va te raconter de quoi il est question. J'espère sauver la République. Vous me verrez avant ce soir. C'est avec vous, puisque la section m'a adopté, que je veux partager le mérite de mes découvertes. Je retourne en chasse. Tu as là, citoyen Vigneuil, une belle pipe à tuyau en bois, suivant la nouvelle mode ; voudrais-tu me la prêter avec un peu de tabac pour que je ne change pas mon unique assignat. »

Vigneuil fit la grimace. Toutefois, il n'osa pas refuser la pipe. Aristobule l'alluma avec toutes les apparences d'une complète béatitude.

Puis il s'éloigna sans autre parole et ferma la porte du Comité.

IV

De quelle façon hardie Aristobule, qui avait son projet, raconta son histoire à l'espion Orateur.

Quand le citoyen Aristobule des Piques se trouva, en sortant de la section, au coin des rues Férou et du Vieux-Colombier, il s'arrêta sur un petit espace légèrement élargi, en face du portail de l'église, et qu'on appelait indifféremment la rue Férou ou la place Saint-Sulpice. Il resta un instant comme indécis.

Il écouta quelle direction suivait le grand et triomphal tumulte qui escortait dame Rose.

« Citoyen Aristobule, dit une voix grêle et perçante, je vois que tu ne connais pas bien le quartier ; je vais te servir de guide et te montrer tout, puisque aussi bien tu es devenu un des nôtres. »

Aristobule se détourna, il ne put retenir un mouvement de dépit en voyant fixés sur lui les regards pénétrants de Justin Pourvoyeur.

Mais Aristobule devait être un citoyen exercé à la patience. Malgré tout le dégoût que lui inspirait ce petit être prétentieux, évidemment lâche, féroce et fourbe, il sourit de bonne humeur :

« Je connais la section, citoyen Orateur public; mais ta compagnie n'est pas à mépriser. Seulement le salut de la patrie exigera peut-être que je m'en prive à un certain moment.

— Bon, tu m'expliqueras la chose, dit tranquillement le bossu, et si je juge que tu as raison, je m'éloignerai.

— Et si je voulais t'éloigner sans te donner des raisons, ou bien après t'avoir donné des raisons que tu ne voudrais pas admettre ?

— Tu n'oserais pas. Je te dénoncerais. »

Aristobule éclata de rire.

« Eh bien ! je ne te dissimulerai pas, dit-il, qu'en te voyant, mon premier mouvement a été du dépit.

— Je l'ai bien vu, murmura le bossu.

— C'est bon à savoir, répliqua Aristobule. Tu es un gaillard malin et il ne fait pas bon te rien cacher. Je disais donc que je t'avais vu avec dépit ; mais tu me

parais un homme fin, de bonne conversation et de bon conseil. Nous allons causer en bons patriotes, et si tu veux me servir de guide, tu ne me seras pas inutile.

— Attends un instant que la foule des citoyens ait cessé son bruit. Ils se dirigent vers l'ancienne Académie de la Guérinière, rue de Vaugirard, d'où partent les voitures pour Meudon. C'est là que va la citoyenne Rose. Je l'aurais suivie, si je n'avais pensé à toi. Mais je vais aller la surveiller à Meudon, et plus tôt qu'elle ne pense.

— Ainsi c'est pour me surveiller que tu es resté ici? demanda Aristobule avec son sourire éternel.

— Sans doute, citoyen, et cela est conforme aux principes. Suis bien ce raisonnement, digne de Cicéron : Si tu es un bon citoyen, que t'importe que je te surveille, je serai un témoin de ta gloire. Si tu es un mauvais citoyen, il faut que je te surveille, il est nécessaire qu'il y ait un témoin de tes crimes. Y a-t-il quelque chose à répondre?

— Absolument rien, citoyen Orateur, répondit Aristobule en se mettant en marche.

— Où as-tu besoin d'aller?

— Au coin de la rue Montagne-des-Champs.

— Pour quoi faire?

— Attendre quelqu'un qui doit me donner les moyens de dénouer une trame, la plus perfide qu'on ait encore vue contre la République.

— Bon, allons-y, je t'aiderai.

— Non. Car s'il voit une autre personne que moi, il ne parlera pas et la République périra.

— Mais qui est-ce qui me dit que ce n'est pas le contraire? C'est peut-être une trame contre-révolutionnaire que tu vas nouer et que ma présence empêchera. Qu'y a-t-il à répondre à une telle puissance de raisonnement?

— Presque rien, en effet. Mais si je te disais à mon tour : Ou je suis un bon citoyen, alors je n'ai pas besoin d'être surveillé par le citoyen Orateur, et je vais lui casser les reins; ou je suis un mauvais citoyen, et alors le citoyen Justin Pourvoyeur m'ennuie et je vais l'étouffer? »

Le petit bossu regarda Aristobule. Celui-ci riait toujours.

« Tu n'aurais pour toi, répondit gravement le citoyen Orateur, que l'apparence de la raison et non les principes, car, étant bon citoyen, tu ne voudrais pas porter, en ma personne, atteinte à la vertu de l'espionnage, qui est une magistrature patriotique, et, étant mauvais citoyen, tu n'oserais pas le faire, sachant que j'ai averti quelques sectionnaires que j'allais te suivre. Veux-tu que nous montions tranquillement la rue Férou en cherchant l'ombre et en fumant tranquillement notre pipe?

— Allons. Vois-tu, citoyen Justin, sans doute je suis frappé de la puissance de ton argumentation, et je ne suis pas étonné qu'on t'ait comparé à Cicéron. Mais il y a quelque chose qui cloche. Car enfin il est possible que les dangers que j'ai à courir en t'exterminant soient moins grands que ceux que je cours en acceptant ta société. Si je profite de ce qu'il n'y a personne dans la

rue et de ce que nous passons dans ce coin désert, là, en face de la rue des Canettes, près du ci-devant hôtel d'Elbeuf, qui n'est guère habité, si je profite de cela pour te sauter au cou, qu'est-ce que tu ferais? »

Et par un geste brusque, saisissant d'une main le bras droit de l'Orateur, et de l'autre la gorge, il la lui serra, toujours en riant.

Le bossu se débattit, trépigna, accabla de coups de poing le flanc d'Aristobule. Mais celui-ci ne lâcha pas jusqu'à ce qu'il vit les yeux de Justin s'emplir de sang. Il ouvrit alors la main et lui dit d'un ton sec :

« C'est pour te montrer qu'il y a toujours un côté faible aux meilleurs arguments. Maintenant viens, je n'ai rien à craindre de la défiance populaire. J'ai pleine confiance en toi et tu m'as plu. »

Le petit orateur bossu regardait son compagnon avec défiance. Un mélange, au fond assez grotesque, d'effroi et de colère, d'admiration, d'hésitation et de haine se peignait dans ses yeux. Il demanda à respirer quelque peu. Aristobule s'arrêta.

Bientôt il ferma les yeux et dodelina de la tête comme un homme qui rêve, ou qui lutte contre le sommeil.

Tout à coup il se redressa, se secoua, et saisissant son voisin, il lui tira le bras violemment.

« Marchons, dit-il rudement. Quand on veut sauver la patrie et partager la gloire et les travaux de ceux qui risquent leur vie pour veiller au salut de la République, on n'a pas le temps de respirer. »

Il fit quelques pas, en entraînant l'espion bossu,

qui commençait à trouver ardue la besogne entreprise.

Puis Aristobule s'arrêta. Il laissa tomber sur son compagnon un sourire qui tranchait étrangement avec la tristesse et l'abattement de sa physionomie habituelle, et surtout avec la colère qu'il venait de montrer tout à l'heure.

« Vois-tu, dit-il en revenant au point de la conversation où il s'était interrompu pour sauter à la gorge de son camarade, il y a encore un autre côté de la question. Dans ton métier d'espion, tu ne risques pas seulement d'être étranglé — et avoue qu'il ne s'en est pas fallu de l'épaisseur d'une langue de chien tout-à-l'heure — mais tu as encore la chance de voir des gens se moquer de toi.

— Que veux-tu dire, citoyen Aristobule? demanda Justin Pourvoyeur d'un ton qui avait perdu beaucoup de sa jactance.

— Voyons, mon rendez-vous n'est que pour midi, au coin de la rue Montagne-des-Champs ou Lucrèce-Vengée, comme tu voudras. Nous avons bien encore deux heures devant nous, suivons bien tranquillement la rue de Vaugirard. Veux-tu gager avec moi ta pipe contre une volée de ce bâton-là qu'avant un quart d'heure tu ne sais pas à qui tu as affaire, et que tu seras incapable de dire si je suis le plus scélérat des aristocrates ou le plus pur des sans-culottes ?

— Bah ! mon opinion est faite, et rien qu'à la façon dont tu qualifies naturellement l'aristocratie et les sans-culottes, on voit que tu es un patriote éclairé, intègre et pur. »

Aristobule éclata de nouveau de ce rire bruyant et railleur qui semblait toujours annoncer à l'espion un nouvel accès de rage. Il secoua de nouveau, à les disloquer, les épaules de Justin.

Puis, tout d'un coup, sa physionomie s'apaisa, ses jambes écartées se rapprochèrent, ses coudes ouverts se serrèrent à la taille, sa marche déhanchée se changea en un pas cadencé, ses épaules enfoncées se redressèrent. Il sembla grandir, et tout, dans son port, prit une apparence de dignité. Sa voix criarde et discordante s'apaisa; des paroles choisies, et flairant la bonne compagnie, sortirent de ses lèvres avec une douceur un peu cherchée, mais mélodieuse et pénétrante. Tout en ce grossier sans-culotte devint mesuré, aisé, élégant.

« Mon ami, dit-il d'un ton qui n'était pas sans une mélancolie touchante, ne vous étonnez pas si je parais connaître ce quartier de Paris aussi bien que vous, qui y habitez sans doute. C'est qu'ici j'ai goûté les plus purs et les plus grands bonheurs de mon existence, et qu'ils ont gravé au fond de mon cœur le souvenir des lieux charmants où mon âme ravie a éprouvé les plus touchantes voluptés du cœur.

Voyez-vous ces grands bâtiments, maintenant vides et changés en désert par la rage révolutionnaire, ce sont ceux de l'ancien hôtel d'Elbœuf. C'est là que je l'ai vue pour la première fois.

Elle avait huit ans, j'en avais dix-huit. J'étais déjà un homme. Je m'étais échappé à quinze ans de la demeure paternelle et j'avais été, non sans gloire, faire

la campagne en Amérique. Je revenais, c'était en 1780. Je visitais une parente qui habitait dans cet hôtel.

Dès que je fus introduit, je vis une petite fille ravissante, grande, élancée, avec les plus beaux cheveux et des yeux qui fixèrent mon attention. Savez-vous ce que c'est qu'une agate, mon ami, et avez-vous remarqué parfois celles de ces agates qui ont des veines d'un brun doré? Eh bien, supposez ces veines pénétrées et illuminées par un rayon de soleil, et vous aurez l'image de ces yeux que je vous dis.

La jeune enfant pleurait à chaudes larmes quand j'entrai. L'on m'apprit que c'était une cousine éloignée de ma parente et un peu aussi ma cousine. Elle était désolée parce que, sa mère était gravement malade de vapeurs qui lui rendaient toute occupation et tout bruits fatigants. Marie-Thérèse — c'était le nom de la jeune fille — devait entrer, dès le jour même, chez une de ses tantes qui était supérieure des Bernardines du Précieux-Sang. Elle pleurait à l'idée d'être enfermée au couvent. Elle invoquait toutes les personnes présentes avec larmes; elle suppliait en joignant ses petites mains, elle se jetait aux genoux de chacun en demandant qu'on la renvoyât chez elle. Croyez-vous à la sympathie, mon ami? »

Et Aristobule se tournant brusquement vers le sans-culotte le regarda d'un air ironique, si railleur que l'Orateur public resta la bouche béante.

Aristobule éclata de rire; puis reprenant de sa voix polie et mélancolique son récit :

« Pour moi, dit-il, je dus, ce jour-là, croire à cette vertu de sympathie. La petite, touchée peut-être de l'attention avec laquelle je la considérais, accourut vers moi, et me fixant de ses yeux humides :

« — On dit que vous êtes mon cousin, monsieur, s'écria-t-elle, ayez pitié de moi, faites que je retourne chez mon père à Meudon. Je n'ai pas mérité d'être mise en prison. Oh! cette maison est si triste.

« — Mademoiselle, lui répondis-je en pressant sa petite main et en y posant mes lèvres, je n'ai pas, hélas! l'autorité que vous me supposez. Mais, à titre de cousin, je suppose que j'ai le droit d'aller vous voir et de vous porter, pour vous distraire, de belles images, des rubans, des jouets. Prenez courage, puisqu'il faut vous décider à entrer dans cette maison si triste, je vous promets de faire tout ce que je pourrai pour l'égayer. »

C'est ainsi que je la vis pour la première fois et que nous commençâmes à nous aimer.

Je revins fréquemment dans ce quartier; je me rappelle même qu'il y avait là — et il montrait la partie de la rue de Vaugirard ou plutôt du Luxembourg, qui est en face de la rue Férou — un très-beau calvaire, et je suis affligé de ne plus l'y voir.

Comment, misérable fanatique, modéré hypocrite, s'écria-t-il brusquement en reprenant sa voix âpre et grossière et ses gestes cyniques, et en secouant violemment le bras du petit bossu, tu ne protestes pas en entendant ces horribles paroles. Dans ton patriotisme, qui devrait s'enflammer, tu ne trouves pas un

mot de colère! Tu ne sais pas me répondre qu'il faut, au contraire, bénir la Montagne d'avoir détruit les trames ensevelies sous le voile d'une fausse religion qui cache les mystères d'iniquité dans le secret impénétrable des cœurs.

— Eh fi! s'écria le petit homme, est-ce que je ne vois pas bien que tu te moques de moi.

— Crois-tu! demanda Aristobule en souriant.

— Mais c'est curieux comme il me semble que je te connais et que je t'ai vu quelque part.

— Vraiment, dit Aristobule, mais avec un sourire peut-être plus contraint. Rien n'a changé, mon ami, reprit-il de sa voix douce, dans ce chemin que je fis si souvent, et pendant tant d'années, pour aller voir Marie-Thérèse. C'est bien toujours ce long mur qui sépare la rue de Vaugirard du Petit-Luxembourg. Des jardins s'étendent derrière ce mur jusqu'à la rue Notre-Dame-des-Champs. Bien souvent j'y ai passé la nuit à rêver, ou bien monté sur un arbre, à regarder, par-dessus le mur et de l'autre côté de la rue de Vaugirard, les fenêtres du couvent où Marie-Thérèse grandissait et devenait la plus ravissante jeune fille, après avoir été la plus charmante enfant. Car, oui, voici bien, continua-t-il en montrant le coin de la rue de Vaugirard et du Pot-de-Fer, le couvent de l'Institution chrétienne; et de l'autre côté de cette rue du Pot-de-Fer — et il montrait l'endroit traversé actuellement par la rue Madame — c'est là que se trouvait le couvent des Bernardines du Précieux-Sang, là que Marie-Thérèse passa neuf années.

— Bon, s'écria Justin, je me rappelle à qui tu ressembles.

— Vraiment, dit Aristobule en se rapprochant.

— Oui, dit Justin Pourvoyeur, tu ressembles au grand patriote Talma, l'acteur citoyen du théâtre de la République.

— Tu brûles, Justin, mais ce n'est pas encore çà. »

On était arrivé devant la maison des Carmes, dont les dépendances s'étendaient alors depuis l'hôtel de Soyecourt, au coin de la rue Cassette, jusque près de la rue du Regard.

« Reconnaissez-vous, ami, reprit Aristobule avec un geste et une voix mélancoliques, ce temple de toutes les vertus, que les lâches cannibales ont transformé en un lieu de honte pour la France et pour l'humanité? Les lâches septembriseurs! ils ont fait de ce couvent des Carmes le temple même de l'assassinat, une prison dont le nom, quand on y joindra le souvenir des jours infâmes de septembre 1792, sera l'objet de l'exécration des âges les plus éloignés! Maillard, Lazowski, Panis, Ceyrat, Prière, Sergent, Marat, Danton, Bentabolle, honte de ce siècle et de l'humaine nature, inspirateurs ou exécuteurs du plus grand crime qui ait fait pâlir le soleil, soyez maudits! Je voue vos noms à la vengeance de l'immortelle histoire! »

L'espion Orateur riait de toute son âme.

« Non, dit-il, ce n'est pas au citoyen Talma que tu ressembles, mais à un autre acteur du théâtre de la République, au grand patriote Boutet-Monvel, dans la

pièce intitulée *la Descente de Louis Capet aux enfers*, après le 10 août. »

Aristobule s'était arrêté au milieu de la rue de Vaugirard, en face d'un petit mur que la rue d'Assas a détruit, et qui séparait l'enclos des religieux des jardins du couvent.

Plusieurs cabarets s'étaient établis vis-à-vis les Carmes, prison fort peuplée. Les détenus recevaient des visites, et quelques-uns voulaient échapper à l'ordinaire du citoyen Langlois et de la citoyenne Magnin, sa sœur, traiteurs des prisonniers; de là, et de quelques autres circonstances, était né un petit mouvement commercial qui apportait un peu de vie à cette partie de la rue.

Aristobule paraissait hésiter. Il regardait et le mur des Carmes et les maisons vis-à-vis, l'une surtout qui, close à côté de plusieurs autres à demi ouvertes, semblait inquiéter notre héros.

Il prit vivement l'espion Orateur et l'amena à côté du mur. Et tout son récit n'avait guère d'autre but que d'exécuter naturellement, sans éveiller de soupçons, ce mouvement et ceux qui vont suivre.

« Ami, dit-il en reprenant son récit, en ces jours néfastes, Marie-Thérèse n'était plus au couvent du Précieux-Sang. Les religieuses avaient été forcées de fuir, et la jeune fille, qui était devenue une nymphe par la grâce, une déité par la beauté, et une sainte de pureté, s'était réfugiée avec ses deux vieilles parentes à l'hôtel de Toulouse, au coin des rues du Regard et du Cherche-Midi. Moi, j'étais caché là aussi dans cet

hôtel, légèrement blessé d'un coup de pique que la citoyenne Rose m'avait porté le 10 août à l'attaque du château des Tuileries. »

L'Orateur espion commença à se tordre de rire, tant il jugeait cette invention bouffonne et merveilleusement bien trouvée.

« Du haut d'une fenêtre donnant sur les jardins de l'hôtel de Toulouse, continua Aristobule après avoir secoué le bras de son compagnon, nous aperçûmes vaguement et d'assez loin quelques épisodes des massacres des Carmes.

Nous avions promis de ne pas donner signe de vie, pour ne pas compromettre les femmes cachées là; mais notre sang bouillonnait dans nos veines. Bientôt je n'y tins plus. L'un des prêtres qu'on massacrait était parvenu à se sauver : il avait pu traverser l'enclos. Il fuyait, déjà ensanglanté, et poursuivi par deux de ces misérables. Je descendis en toute hâte, le bras en écharpe et tenant une épée de la main gauche.

Hélas! mon ami, ce souvenir opprime mon âme! ce fut la perte de cet homme vénérable. Peut-être se fût-il sauvé et eût-il pu se cacher dans les arbres, derrière quelque muraille! Quand il me vit mal et peu vêtu, une arme à la main, il me prit pour un nouveau persécuteur.

En vain je lui criais : « Courage, courage, mon père! » il remonta vers la rue de Vaugirard, craignant de continuer sa route dans ma direction. Il parvint à sauter par une des brèches de la muraille qui donnaient sur la rue. Mais, obligé de retourner un peu sur

ses pas, il avait perdu de son avance. Les deux cannibales escaladèrent la brèche peu de temps après lui. Je les suivis.

Je ne vous dirai pas, ami, combien était affreuse l'angoisse de Marie-Thérèse et de tous ceux qui, réfugiés à l'hôtel de Toulouse, m'avaient vu me précipiter à la défense de la victime, et qui m'apercevaient courant seul, blessé, là où était la foule des bourreaux. Marie-Thérèse tomba évanouie. Elle était persuadée qu'elle ne me reverrait pas.

— C'est-à dire, murmura le petit bossu entre deux éclats de rire, que Volange et Beaulieu, qui faisaient si bien les Jocrisse et les Jeannot, n'étaient que de l'herbe de Jean à côté de toi. Je te demande la permission de redire ce récit, d'un si étonnant comique par la perfection même de l'imitation. Je le raconterai à la prochaine fête des Sans-culottides, le duodi, quand on célèbre la fête du Génie.

— Quand j'arrivai à la brèche, continua Aristobule, dont les yeux se fixèrent sur la muraille, je vis un tableau horrible. Le prêtre avait été rejoint; il avait reçu de nouvelles blessures. De ses mains ensanglantées, qu'il essayait de joindre, il s'appuyait sur la muraille. Il reçut encore un coup et tomba. L'un des deux assassins entendait hurler dans l'église ici proche la bande de Maillard, revenant du massacre de l'Abbaye, pour donner des leçons d'assassinat aux novices scélérats qui étaient venus ici à la suite de Prière, de Violette et de Tanche; il avait hâte d'aller les rejoindre. Il disparaissait par cette porte quand j'arrivai.

L'autre s'était baissé sur le vieillard mourant, et il lui enfonçait encore une fois son arme dans la poitrine. Il était tête nue. Baissé comme il était, il ne me montrait que son crâne, tout chauve et brillant. Je le vois encore. Je ne sais quelle idée me saisit l'esprit : de deux coups de pointe d'épée je dessinai une croix sur ce crâne. Je n'y allais pas de main morte, et s'il vit encore, il peut montrer cette croix sur le haut de sa tête.

Il poussa un cri terrible et se releva. Qu'avais-je dans les regards? Quand il tourna vers moi ce visage, que sillonnaient deux jets de sang descendant du haut du front, le long des deux côtés du nez, quand ses yeux se fixèrent sur les miens, ils peignaient une expression de la plus extrême surprise et de la plus grande épouvante que je vis jamais. Il ne songea pas à se défendre; il resta comme suffoqué et tomba évanoui.

Je dédaignai de le tuer, et m'en suis repenti depuis lors : il faut détruire le plus possible de bêtes venimeuses. Je me baissai vers le prêtre. Il ouvrit doucement ses yeux, que la mort envahissait déjà, et je l'entendis qui murmurait : « Mon Dieu, pardonnez-moi d'avoir essayé de fuir le martyre. » Il murmura encore quelques mots. Mais on hurlait la *Carmagnole* de l'autre côté de la muraille; je n'entendis pas.

J'éprouvais une envie extrême d'aller me faire tuer en détruisant quelques-uns de ces scélérats. Je songeai à Marie-Thérèse! Je donnai du pied quelques coups au massacreur; il resta évanoui. Je balançai encore à lui mettre mon épée dans la poitrine! Je ne le

fis pas, et, encore une fois, je ne sais quel pressentiment me dit souvent que cet homme vit pour mon malheur et qu'il se vengera cruellement de moi. Je lui pris son sabre. Je l'ai gardé ; je le porte quand je me veux déguiser en sans-culottes, afin qu'il me communique la vertu de l'ignominie. Le voici. »

V

Où apparaît Pourvoyeur l'aîné.

L'espion Orateur ne riait plus d'aussi bon cœur. Il regardait son compagnon d'un air hésitant qui était comique. Aristobule éclata de rire à son tour, mais d'un rire âpre.

« Tu ne crois pas que je dis vrai ? reprit-il en saisissant Justin d'une main vigoureuse et en l'attirant violemment. — Il arrivait enfin à son but. — Je vais te montrer les marques du sang sur les murailles... Mais quelle heure est-il ?

— Environ onze heures, Aristobule.

— Il ne s'agit pas d'environ. Les sans-culottes n'ont-ils pas le droit de savoir l'heure comme les aristocrates ? Parce que notre pauvreté ne nous a pas permis, comme à un de ces riches vils et égoïstes, de posséder une montre, n'est-ce pas un crime contre l'égalité que de nous refuser l'heure exacte ? Va, et demande l'heure, tiens, là, à cette maison d'aristocrate, et qui a l'air d'espionner les sans-culottes de la maison des Carmes. Va demander l'heure !

— Mais elle est fermée, citoyen !

— Comment, fermée ! De quel droit est-elle fermée quand les autres sont ouvertes? Comment ! nous aurions renversé l'aristocratie, la royauté, le feuillantisme, le modérantisme, l'indulgentisme, et tous les Brissot, et les Lafayette, et les Hébert, et tous les trônes, et nous ne pourrions pas nous faire ouvrir une porte ! Nous avons fait la révolution, donné notre sang pour la patrie, et nous ne serions même pas assurés d'avoir l'heure exacte ! Va, enfonce la porte au nom de la liberté, demande l'heure au nom de l'égalité, et si l'on veut savoir de quel droit, réponds à ces vils égoïstes que c'est Aristobule des Piques qui la requiert au nom de la fraternité et de son sabre sans-culotte ! »

Quelques personnes avaient mis le nez aux portes voisines en entendant les clameurs d'Aristobule. Mais le tumulte était alors si fréquent et en même temps si dangereux, que chacun rentra chez soi. Ce n'était ni l'heure ni le lieu des assemblées publiques. Du reste, ainsi que nous l'avons dit, l'atmosphère morale semblait s'alourdir sur Paris, l'inquiétude gagnait là où la fièvre ne dominait pas, et chacun paraissait avoir le pressentiment de quelque prochaine et terrible catastrophe.

Justin serra la main de son compagnon, son front se dérida, et il lui dit avec enthousiasme :

« Je reconnais, citoyen, que je n'étais pas sans défiance. Mais je suis prêt à te proclamer le plus grand des patriotes. Quand on comprend comme toi les droits

civiques et les biens de la Révolution, on est un vrai Montagnard. Tu m'as raconté, pour égayer la route, une histoire que j'ai lue dans quelque livre, et tu as gagné ton pari de m'étonner; mais tu es illuminé par le génie de la liberté, tu es un enfant chéri de la République.

— C'est bien, citoyen, reprit Aristobule; je vois que l'on ne peut ni t'effrayer ni te tromper. Compte sur moi. Ce soir même, le vertueux Maximilien connaîtra ton énergie et ta profonde intelligence. Va, fais-toi ouvrir cette porte. Moi, je vais chercher sur cette muraille les traces du sang. »

Il éclata de nouveau en un rire amer. Justin s'avança vers la maison. La porte s'ouvrit immédiatement. Justin entra. La porte se referma.

Il y avait là quelque chose qui eût excité l'attention d'un homme aussi inquiet et aussi sagace que paraissait être Aristobule. Malheureusement, il était alors tout occupé de la recherche qu'il faisait sur les pierres du mur. Il semblait y mettre une méthode bien méticuleuse.

Il commença par se placer perpendiculairement à la muraille, en ayant soin d'avoir juste en face de soi un mur de clôture intérieure qui représentait à peu près la ligne formée aujourd'hui par le côté gauche de la rue d'Assas, en descendant vers la rue du Cherche-Midi.

Aristobule vint s'appuyer nonchalamment contre la muraille de la rue, au point de rencontre des deux murs. Puis il fit dix pas mesurés en avant, dans la di-

rection de la barrière. Il s'arrêta net et regarda à hauteur de son épaule. Sur une des pierres du mur il vit écrit au crayon ces quatre chiffres : 21-25. Il tressaillit.

« Grâce à Dieu, murmura-t-il, je n'arrive pas trop tard. C'est aujourd'hui le dernier jour, aujourd'hui 25 juillet. Et penser que depuis le 21 cet appel est là ! Penser que l'on vient, à travers mille dangers, depuis quatre jours, à un rendez-vous auquel je manque ! »

Une sueur d'angoisse coula de son front. Il songeait à tout ce qui avait pu arriver depuis quatre jours en cette terrible époque.

« Allons, allons, les gens comme moi n'ont pas le temps de s'arrêter, même pour souffrir. »

Il revint se placer contre la muraille l'épaule à la hauteur des quatre chiffres qu'il effaça d'un geste négligent. De nouveau, il fit, toujours dans la même direction, le nombre de pas indiqué par le premier chiffre, c'est-à-dire deux pas. Il s'arrêta encore, et, sur une pierre placée à même hauteur que la précédente, il vit une lettre, un chiffre, et un trait placé avant la lettre, dans ce sens : — E II.

« Barrière d'Enfer, deux heures, bon ! »

Il partit de nouveau de cette dernière pierre, mais en revenant sur la route précédemment parcourue et en faisant le nombre de pas indiqué par le dernier des quatre chiffres, c'est-à-dire cinq.

Là, sans doute, on n'avait pas trouvé de pierre à hauteur voulue, car il vit sur le plâtre de la muraille une lettre et un chiffre : V III.

« C'est tout. C'est bien clair : on m'attendra tous les jours, du 21 au 25, à deux heures à l'ancienne barrière d'Enfer ; ou si l'on ne peut venir là, à trois heures à la barrière de Vaugirard. Oui, c'est bien cela : il faut que je sois aujourd'hui à deux heures à la barrière d'Enfer, ou à trois heures à la barrière de Vaugirard. J'espère, mon Dieu, qu'il n'est pas trop tard, et que depuis cinq jours on n'aura pas éveillé les soupçons. »

Il effaça soigneusement ces indications, comme il l'avait fait des autres, et revint vers la maison où était entré Justin. Mais là il se passait certains incidents qui étaient destinés à contrarier les plans d'Aristobule.

Justin, en entrant dans la maison si soigneusement close, avait entendu une voix qui lui avait dit vivement, d'un ton bas toutefois :

« Justin, ferme la porte. »

Il avait levé la tête.

« Comment, c'est toi, cousin ? s'écria-t-il. »

C'était en effet celui qu'on nommait Pourvoyeur l'aîné, le célèbre Commissaire observateur de l'esprit public, dont les rapports, remarquables par leur sagacité, leur incorrection civique et leur violence sanguinaire existent encore aux Archives de l'empire.

« Oui, c'est moi, » répondit celui-ci, qui était un homme petit, trapu, au front bas et large, à la bouche immense, aux longues oreilles pointues, au nez camard ; homme, en somme, d'une figure énergique et repoussante. Ses prunelles brillaient d'un remarquable éclat entre des paupières malades et sans cils, dont la

rougeur semblait donner des reflets de sang au blanc de l'œil; c'était ce qui attirait tout d'abord l'attention sur lui.

Il était président du Comité révolutionnaire de Meudon.

Il portait le costume de ceux qui avaient trouvé le moyen de renchérir sur les sans-culottes, le costume de ces Vincent, Varlet, Leclerc, Jacques Roux, Gonchon, Bourgoin, pour qui les Montagnards étaient des aristocrates, les Jacobins des modérés et les Cordeliers des indulgents. Il avait des pieds nus dans des sabots, un pantalon qui tombait en loques jusqu'à la cheville, une chemise de grosse toile ouverte au col, et laissant nue la poitrine, sur laquelle une guillotine était gravée en bleu; point de gilet, ni de cravate, ni de carmagnole; une casquette de loutre pelée, à longue visière. Un beau sabre de cavalerie pendait à un baudrier de cuir solide; une paire de pistolets demi-arçon était passée à une ceinture de laine rouge. Une carte, portant imprimé en assez grosses lettres : *Comité révolutionnaire de Meudon*, était cousue dans la ganse de la casquette, au-dessous de la cocarde tricolore.

« Oui, c'est moi, cousin, continua-t-il avec bonhomie. Je suis ici à l'affût. Tu es un citoyen intègre et enflammé du feu républicain. On peut tout te dire. D'ailleurs, tu sais qu'à la moindre indiscrétion, toi et ta femme vous ne tarderiez pas à faire *atchit* dans le panier patriotique. On peut te dire beaucoup de choses. Puis je crois que tu pourras m'être utile. On peut te dire quelques petites choses. Tu sais que l'incor-

ruptible Maximilien n'a de confiance qu'en moi, et quand, étant dans l'exercice de mes fonctions d'*observateur de l'esprit public,* j'envoyais un rapport au ministre de l'intérieur, j'en envoyais deux au vertueux Robespierre.

Quand le Comité de Salut public, pour diminuer le Comité de Surveillance générale, où les Dantoniens dominaient, attacha à ses travaux une section de police, l'incorruptible Maximilien, non plus que ses amis Saint-Just et Couthon, les pères de la Révolution, n'eurent plus besoin de moi ici. Déjà, tu sais, on voyait les Montagnards pencher vers l'indulgence et faire jouer tous les ressorts de l'intrigue et de la corruption pour pousser au modérantisme diverses sections de Paris. Alors les pères de la patrie avisèrent à contre-balancer ces efforts pour le moment où la lutte suprême s'engagerait, et ils envoyèrent leurs amis dans la banlieue et les villages voisins, afin d'avoir là une force prête à marcher sur Paris.

C'est donc à Meudon que je fus envoyé, et là que j'étais quand, ces jours-ci, l'Incorruptible m'a fait revenir. Il paraît que le moment approche.

— Quel moment, cousin?

— Écoute-moi, je te dis. Il y a une trame épouvantable de nouée contre Robespierre; je crois que j'en tiens quelques fils. Je sais, entre autres choses, que ce mur de la prison des ci-devant Carmes, ces monstres hideux du fanatisme et de la superstition, je sais que ce mur joue un rôle dans cette trame, la plus dangereuse qu'on ait vue depuis la prise de la Bastille. Je

sais donc beaucoup de choses; je ne sais pas encore tout. Je surveille ce mur depuis tridi, 3 thermidor, c'est-à-dire le 21 juillet, style esclave. Maintenant je t'ai dit tout, pour te montrer que je n'ai rien perdu de ma puissance et pour que tu m'obéisses à la lettre.

— Je suis prêt à verser tout mon sang pour toi et la République, dit le petit bossu, qui tremblait devant son redoutable parent.

— Tant mieux pour toi, c'est le meilleur moyen que tu as de vivre. Qu'est-ce que tu viens faire ici?

— Savoir l'heure. Je suis envoyé par le citoyen Aristobule des Piques, un crâne!

— Ce citoyen-là, dans la rue! il a bonne tournure. Mais il se promène d'une façon bien suspecte auprès de ma muraille!... Hé là! est-ce que je tiendrais le fil?

— Il cherche des traces de l'exécution de septembre, et voulait me montrer quelque chose du sang des fanatiques.

— C'est une récréation civique. Mais comment le connais-tu?

— Je viens de le rencontrer à la section Mutius-Scévola, qui l'a adopté, je ne sais pas bien pourquoi. Ah! oui, pour avoir livré une citoyenne qui s'est trouvée être justement une grande citoyenne... Tiens, justement, tu dois la connaître : c'est la citoyenne Rose.

— Oui, je la connais, dit Pourvoyeur avec un rire cynique, et j'espère mieux la connaître. Je lui ai offert mon cœur, elle l'a méprisé. Mais je suis justement en train de l'amener à se mettre à mes pieds et à me

demander mes bonnes grâces. Nous en reparlerons. Tout ce que tu me dis de ce citoyen n'est pas clair. Il est peut-être solide. Malheur à qui s'approche de mon mur! Je te recommande une chose sur ta vie : tu ne le quitteras pas jusqu'à deux heures. Si alors il s'approche de la barrière de l'Observatoire, fais-le arrêter. Tu sauves la patrie. Va-t'en maintenant. Ah! tâche d'être adroit, si tu ne veux pas aller mettre le nez à la fenêtre de la place de la Révolution. Avant tout, fais qu'il se retourne de ce côté-ci, pour que je le voie bien. Va. »

Justin fit un pas.

« Ah! reprit Pourvoyeur, tu me retrouveras, en tout cas, vers deux heures, à l'enseigne du *Garde-française*, à la barrière de l'Observatoire. »

Justin sortit au moment où Aristobule approchait.

« Tu as été assez longtemps, dit ce dernier en fixant un regard défiant sur le bossu.

— Imagine-toi, citoyen, que je ne trouvais personne, et qu'il m'a fallu aller dans une autre chambre. Regarde-moi cette maison-là. Croirais-tu que ça ne ferait pas bien l'affaire d'un vrai patriote qui voudrait établir un cabaret pour les...

— Va-t'en à tous les diables, s'il en reste! Tu as l'air... Mais prends garde. N'oublie pas que c'est moi qui attrape les autres... Maintenant, quelle heure est-il?

— Mais, ils n'ont pas de pendule, là. Ils m'ont dit qu'il était environ onze heures.

— C'est bon, va-t'en. Je n'ai plus besoin de toi.

— Mais, citoyen Aristobule, il est convenu que nous partageons la peine et les profits. Je ne te quitterai pas. »

Aristobule le regarda de nouveau dans le blanc des yeux. Le petit bossu n'était pas absolument à son aise. Il se rappelait heureusement les pistolets du cousin; il fit à peu près bonne contenance.

« Tu as une drôle de mine, sais-tu, camarade. Allons visiter cette maison qui ferait un si bon cabaret. »

Il fit un pas. Puis une nouvelle idée lui traversa l'esprit.

« Au diable! dit-il. Si tu me trahis, Maximilien saura bien te retrouver.

— Sois tranquille, répondit l'Espion-Orateur à qui ce nom redonna toute sa confiance. Je travaille avec autant de zèle que si j'obéissais à l'éminent citoyen Maximilien.

— Viens donc; mais si j'étais de toi, je m'en irais tout tranquillement. Le génie de la liberté dont je reçois les inspirations, tu le sais, m'annonce qu'il t'arrivera malheur. Après ça, tu as peut-être une tête de rechange et tu ne crains pas qu'on te la casse. »

Justin secoua le front. Aristobule avait repris sa marche vers la barrière.

Ils ne tardèrent pas à arriver au coin de la rue de Vaugirard et de la rue Notre-Dame-des-Champs.

Aristobule chercha, entre une borne et la muraille, un endroit où le soleil ne fût pas encore arrivé.

« J'ai l'âme tellement pure, dit-il avec ce ricanement

qui troublait l'espion, et je me sens tellement sous l'égide du génie de la patrie que je vais me coucher là. Puis il y a trois jours que je veille. Toi, tu vas veiller sur mon sommeil.

— Je le jure sur le bonnet sacré de la liberté.

— Parfait!... Tu vas empêcher qui que ce soit de me réveiller avant midi. A cette heure-là, tu me réveilleras quand tu devrais m'enfoncer une épingle dans le cou.

— Je le jure sur les saintes couleurs de la République.

— Très-bien. N'oublie pas que nous pouvons sauver à nous deux la France. J'ai eu un moment de défiance et le génie de la patrie, dont je suis le disciple chéri, m'a révélé que ta foi en moi avait été ébranlée. Les traits de ton visage m'ont parlé le même langage que mon génie; mais il dépend de toi de me retirer ces défiances. Bonsoir. »

Il se coucha, le dos contre le mur, la tête appuyée sur la borne. Il passa ses pistolets dans la poche de côté de la carmagnole qu'il boutonna. Il mit son sabre entre ses jambes, et son bâton noueux sous son coude. Il attira son bonnet sur ses yeux pour éviter le soleil, dit-il à Justin.

Moins de cinq minutes après, il dormait. L'Espion-Orateur, fort anxieux, alla s'asseoir au coin de la rue du Regard sur une borne, à l'ombre d'un grand arbre qui étendait ses branches sur la rue de Vaugirard. L'arbre sortait de derrière la muraille qui séparait cette rue de l'enclos du prieuré de Notre-Dame-des-Prés.

Le soleil brillait de tout son éclat. Les oiseaux chantaient dans les arbres de ce large enclos. Quelques rares voitures, quelques rares passants traversaient la rue se rendant vers la barrière. Justin partageait son attention entre Aristobule qui dormait toujours et quelques-uns de ces passants. Deux ou trois surtout le frappèrent par ce qu'il y avait de suspect et d'inexpliqué dans leurs allures.

VI

Au coin de la rue Montagne-des-Champs.

L'enclos du Prieuré de Notre-Dame-des-Prés comprenait toute la partie qui s'étend entre les rues du Regard, de Vaugirard, de Bagneux et des Vieilles-Tuileries ; ainsi alors nommait-on la continuation de la rue du Cherche-Midi, à partir de la rue du Regard, jusqu'à la rue de Bagneux. De là, la rue des Vieilles-Tuileries ou du Cherche-Midi se nommait rue du Petit-Vaugirard.

C'était par cette voie que, vers l'heure où Aristobule s'endormait d'un sommeil lourd et agité, un homme grand, mince, qui marchait au pas gymnastique, se dirigeait vers la section Mutius-Scévola. Il venait probablement de Meudon, du moins était-il entré dans Paris par la barrière qui s'ouvrait sur la route la plus directe de Paris à Meudon. Il avait quitté la

rue de Sèvres au boulevard, avait enfilé les rues du Petit-Vaugirard, et de Bagneux, puis la grande rue de Vaugirard, sans rien perdre de son pas leste et cadencé qui ressemblait à un trot.

Mais en arrivant au coin où l'Espion-Orateur était assis à l'ombre, il fut sans doute frappé du spectacle que présentait ce petit bossu, huché sur une borne, au frais et guettant cet homme endormi en plein soleil. Il s'arrêta, s'approcha de Justin et le regarda fixement sans faire un geste, sans qu'un muscle de son visage remuât.

Justin eût bien voulu le prendre pour un fou; mais il y avait dans son œil déteint, dont le globe ressemblait à de la corne dépolie, une si évidente netteté d'intelligence et de volonté, que l'on pouvait se contenter de constater la bizarrerie du personnage. Son apparence était, en effet, des plus originales.

Un bandeau de toile grise, qui entourait sa tête sous une perruque noire, lui tombait jusqu'au sourcil, cachant complétement le front. Une casquette ronde, en drap vert, semblable à celle des gardes-chasse, recouvrait la perruque. Sa figure longue, hâlée et brune comme celle d'un Indien, était allongée encore par une immense barbe noire qui descendait jusqu'au creux de l'estomac. Un ceinturon soutenant un couteau de chasse lui serrait la taille sur une blouse grise, qui tombait jusqu'au haut de grosses guêtres noires emboîtant le genou comme celles des gardes-françaises. Deux courroies se croisaient en guise de buffleteries sur la poitrine, portant, l'une une corne à poudre, l'autre

une boîte à plomb; en haut de l'une de ces courroies était attachée une plaque en argent où était écrit en lettres noires : *Chef des gardes de la forêt.* Un fusil que ce personnage portait en bandoulière complétait son harnachement.

Quand il eut bien regardé l'espion, il haussa les épaules et s'avança vers l'homme endormi. Aristobule, que le soleil atteignait et qui sans se réveiller s'était agité fiévreusement, avait soulevé son bonnet, et, à force de remuer le bras sur la borne, il avait relevé une de ses manches jusqu'au coude.

Son front et son bras, brûlés par le soleil, étaient devenus tout rouges, sauf deux lignes qui paraissaient s'être teintes en bleu, comme il arrive quelquefois aux cicatrices de vieilles blessures. L'une de ces lignes était marquée à la racine des cheveux, l'autre montait du poignet au coude.

L'étranger tressaillit comme un homme qui retrouve brusquement quelque vague souvenir. Il se pencha sur Aristobule après avoir choisi une situation qui n'empêchât pas le soleil de continuer à tomber sur l'homme endormi. On eût dit qu'il voulait laisser à celui-ci toutes les conditions de température où il se trouvait, sachant bien que le plus petit changement brusque peut, aussi vivement qu'un coup très-fort, interrompre le plus profond sommeil. D'ailleurs, comme il s'était approché sans bruit, avec un pas léger et sourd comme d'une ombre, il se pencha avec un mouvement si svelte et si aisé qu'on eût dit un roseau.

Il regarda de nouveau le visage et le bras, s'éloigna

doucement comme s'il glissait et vint se poser en face de Justin.

Il fit un geste qui signifiait évidemment : Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

« Mêle-toi de ce qui te regarde, citoyen, dit le petit bossu, fort blessé dans sa vanité d'avoir été regardé dédaigneusement par un homme si grand et si droit. Prends garde de te mêler d'affaires politiques où ton fusil ne sauverait pas ta tête. »

Le garde-chasse ne sourcilla point; pas un trait de son visage ne bougea. Il fit un nouveau geste en ayant l'air de vouloir enfoncer sa casquette sur ses yeux, comme s'il eût engagé Justin à ramener le bonnet d'Aristobule sur les yeux de celui-ci.

« Va-t'en au diable, te dis-je! Prends garde de te mêler d'affaires où le vertueux Maximilien n'aime pas qu'on mette le nez. Si tu ne déguerpis immédiatement, j'appelle les sectionnaires qui sont de garde au poste de la rue Montagne-des-Champs et je t'envoie au Tribunal révolutionnaire.

Le garde ne sourcilla point encore; les lignes de son visage étaient rigides comme celles d'une statue.

D'un geste aussi prompt que le mouvement d'un ressort, il prit le bonnet du petit homme et le lui rabattit jusqu'au menton. Puis, le saisissant en lui serrant les deux coudes contre le flanc, il le souleva, comme il eût fait d'un enfant, monta, avec son fardeau qui se débattait, sur la borne, passa l'Orateur par-dessus le mur et le laissa tomber négligemment de l'autre côté dans

l'enclos du Prieuré. Il redescendit sans que son visage se fût animé.

D'un saut léger, il se jeta rue du Regard, dans une encoignure de la porte de l'hôtel de Chaulnes, resta une seconde l'œil au guet pour voir si on l'avait aperçu, si on pouvait l'apercevoir.

Il tira vivement un portefeuille d'une poche de sa blouse, en arracha une feuille de papier sur laquelle il écrivit quelques mots, tordit cette feuille autour d'une petite pierre et remonta jusqu'au coin de la rue Montagne-des-Champs.

Il se baissa sur le dormeur et laissa tomber le papier entre la peau et la chemise qui bâillait auprès du cou.

Il s'élança de son pas léger et disparut dans le cul-de-sac Montagne-des-Champs, qui occupait la place où commence aujourd'hui la rue de Fleurus.

Il se rendait à l'hôtel Lameth, auprès de Roussillon, seul des jurés du Tribunal révolutionnaire qui se fût déclaré l'ennemi de Robespierre. C'était chez lui que, ce matin même, Tallien, Lecointre de Versailles, Legendre (l'ami de Danton), Barras, Moïse Bayle, Dubarran, Jouland, Amar, Cambon, Carnot, Bourdon de l'Oise et les plus menacés des Montagnards et des membres du Comité de Surveillance générale, s'étaient réunis et qu'ils devaient siéger encore en ce moment.

Quand le petit bossu, après avoir trouvé une brèche — et il n'en manquait pas alors à tout ce qui n'était pas mur de prison — eut rejoint la borne qui lui servait d'observatoire, tout était rentré dans le calme.

Aristobule dormait toujours ; seulement un nouveau personnage s'était arrêté en face de lui.

Celui-là était bien connu de Justin, comme aussi de tout le bas peuple de Paris, qui l'avait surnommé le Boulanger. C'est un de ces personnages historiques et mystérieux que les chroniqueurs nomment et dépeignent, dont ils ignorent l'origine, dont ils perdent la trace, et qui resteraient une énigme pour la postérité, si des Mémoires et des correspondances de famille ne nous apportaient parfois la clef du mystère, et l'explication de l'action sourde mais puissante que de tels hommes ont exercée.

Le Boulanger avait ce jour-là le costume sous lequel nous le dépeignent les Mémoires de l'époque. Il avait endossé une espèce de soutanelle en grosse bure ; une perruque de laine telle qu'en portaient les matelots couvrait sa tête. On ne lui avait jamais vu ni bonnet ni chapeau. Il marchait lentement, boitait légèrement en s'appuyant sur un long bâton d'un poids énorme, et dont on disait qu'il savait se servir assez habilement pour mettre en fuite plusieurs assaillants.

Il avait une figure ronde et pleine de bonhomie, et paraissait constamment préoccupé de cacher l'éclat qui sortait de ses yeux perçants. Une barbe grisonnante lui cachait le bas du visage. Il était renommé pour la lenteur de ses paroles.

Il avait conquis son surnom — on ignorait son vrai nom — sa célébrité et la faveur populaire grâce à ceci : on assurait qu'il connaissait tous les marchands de blé et de farine entre Paris et Orléans. Et de fait,

en plusieurs circonstances où, en l'an I, la famine avait menacé Paris, on avait vu le bonhomme boiteux, appuyé sur son long bâton, entrer dans Paris par la barrière de l'Observatoire, précédant plusieurs chariots de grains qu'il allait vendre sur la place du Panthéon-Français.

Là, il distribuait à toute citoyenne, moyennant le prix fixé par le maximum — et il recevait volontiers en payement les assignats, assez discrédités pourtant — une livre de blé.

A diverses reprises, le Comité de Salut public avait désiré savoir quel était, au fond, ce personnage. On l'avait plusieurs fois emprisonné. Il s'était laissé faire en souriant et avait répondu à tout, que c'était au peuple à répondre pour lui.

En effet, chaque fois, dès le jour même, une députation des sections du Panthéon-Français, de Mutius-Scévola, de Marat, de Châlier, de l'Observatoire, des Sans-Culottes, du Finistère, s'était présentée au Comité en annonçant que les sections étaient mécontentes, et que le peuple réclamait son *boulanger*, qui pouvait trouver du blé là où personne n'en savait chercher.

Il ne fallait pas plaisanter avec la question des subsistances, la seule qui présentât aux Comités une menace vraiment dangereuse, même pour eux, et un péril dont on ne pouvait mesurer la portée. Lesdites sections n'avaient pas la renommée d'être patientes, et on ne pouvait pas décemment les faire passer pour des repaires d'aristocratie; elles étaient les plus pures, les plus révolutionnaires de Paris.

On avait donc relâché le Boulanger qui, disparaissant, reparaissant, dépistant les espions, détestant les ovations, était arrivé à se faire considérer comme un être très-bizarre, qu'il était inutile en même temps que dangereux de tourmenter. Il n'avait cherché aucune position, avait refusé toute place. Mais Robespierre lui-même, à moins d'avoir en main une preuve évidente de l'incivisme du Boulanger, n'eût pas voulu lutter directement contre sa popularité, aussi solide que peu bruyante.

On avait essayé maintes fois, et surtout dernièrement, de l'enrôler dans l'un des deux partis — Montagnards ou Robespierristes — qui se préparaient à se disputer le pouvoir dans une lutte suprême ; il avait toujours paru incapable de comprendre ce qu'on lui voulait. Il s'était toujours contenté de dire lourdement qu'il n'avait besoin de personne et qu'à la première nouvelle de son arrestation, toutes les citoyennes sans-culottes des sections de la rive gauche accourraient à sa délivrance. Comme c'était vrai, on le laissait momentanément en paix, sauf à lui faire expier cruellement, à la première chance défavorable pour lui, l'audace qu'il avait de vouloir échapper, à la fois, à la servitude et à la mort.

Il s'était arrêté un instant en face d'Aristobule, qui s'agitait convulsivement dans son sommeil, et dont la face, empourprée par le soleil, ruisselait de larges gouttes de sueur. On eût dit qu'un sourire mélancolique traversait la physionomie austère du Boulanger, à l'aspect du jeune homme endormi.

Il se baissa comme pour le réveiller. Puis il se redressa et regarda autour de lui.

Il vit venir du haut de la rue de Vaugirard, le long du mur des Carmes, un jeune homme habillé comme les bons paysans du nord de la France : brodequins ferrés et lacés, gros bas de coton bleu montant jusqu'aux genoux, et recouvrant le bas de la culotte de velours, blouse bleue, cravate d'indienne à la Colin, chapeau à trois cornes. Le jeune paysan, rasé, un peu maigre, de taille moyenne, portait sur le dos un sac de réquisitionnaire, en grosse toile. Il s'avançait d'un pas indécis et craintif, comme un étranger qui a perdu son chemin au milieu d'une contrée hantée par des monstres.

Ce personnage n'était sans doute pas intéressant pour le Boulanger. Il le considéra un instant d'un air distrait. Mais il ne put s'empêcher de tressaillir en apercevant l'Espion-Orateur, dont toute l'attention avait été encore surexcitée par l'arrivée du Boulanger, et qui, le cou tendu, ses vilains yeux écarquillés, toute sa rusée petite face mise en éveil, ressemblait bien à quelque lâche et immonde bête se demandant si le lion qu'il guette est endormi ou mort.

Le Boulanger se dirigea vers Justin qui, midi approchant, avait quitté son poste ombragé pour venir réveiller Aristobule.

« Eh bien ! dit le Boulanger d'une voix singulièrement lente, citoyen Orateur, qu'est-ce qui t'a recommandé de surveiller ce citoyen ?

— Citoyen Boulanger, répondit Justin, je ne le sur-

veille pas. C'est un ami, le fameux citoyen Aristobule des Piques, qui vient d'être adopté par la section Mutius-Scévola, et qui m'a demandé les agréments de ma conversation.

— Tu mens. On ne trompe pas le Boulanger. Tu es chargé de le surveiller, à moins que tu ne veuilles le voler. Tu mens. Quand on ment au Boulanger on s'en mord les pouces. Je vais détacher sur toi deux ou trois citoyens de la section du Panthéon-Français. Au premier discours que tu commenceras, ils te casseront les reins et te dénonceront comme ayant prononcé des paroles sentant l'hébertisme et l'incivisme ultra-révolutionnaire. »

Le petit espion se sentit serrer le cœur. Il savait mieux que personne que tout était coupable et suspect, depuis la prudence la plus sage et la plus habile, qu'on condamnait sous le nom de modération et d'indulgence, jusqu'au zèle le plus ardent, qu'on notait de crime sous le nom d'ultra-révolution. Dès lors tout accusé était nécessairement voué à la mort. Il ne voulait pas s'attirer l'inimitié du populaire Boulanger. Mais d'autre part, il se rappelait la froide et implacable cruauté de son cousin Pourvoyeur l'aîné, et les immenses intérêts qui, selon ce dernier, s'agitaient en ce moment. Il supposait qu'Aristobule était mêlé de près à ces intérêts; il avait réfléchi, et trouvait des singularités étranges dans la conduite de ce dernier.

Il avait une mine si anxieuse que le Boulanger dut conserver peu de doutes. Justin chercha à éluder la question.

« Nous allons le réveiller, dit-il. Voici l'heure qu'il m'a signifiée. Il te dira lui-même si nous ne sommes pas des amis. »

Ils se dirigèrent vers le dormeur.

En ce moment-là, le jeune paysan naïf était arrivé au coin de la rue Montagne-des-Champs. Il regarda autour de lui, comme un homme absolument déconcerté, perdu, ahuri. L'homme endormi attira son attention. Il se dit sans doute que si quelque chose pouvait encore ressembler à la bonne foi en cette ville corrompue, c'était le sommeil, et qu'un homme réveillé brusquement aurait plus de chances d'être sincère que tous ces passants qui se moquaient de lui depuis plusieurs heures.

Il se baissa et toucha Aristobule.

« Citoyen, dit-il en rougissant, et en tâchant de raffiner de son mieux son patois picard. Je suis le neveu de la citoyenne Rose, de la fameuse dame Rose, *voudrêtes-vous* bien me dire, mais là, droitement, s'il n'y a point quelque part ici un pays qu'on appelle Meudon, qu'est peut-être bien une ville, village ou hameau, selon ce qui se trouvera, s'il vous plaît, au nom de la liberté, citoyen. »

Aristobule, se sentant touché, avait fait un bond, et, l'œil encore noyé, vague, il agitait son bâton. Le jeune paysan recula effrayé. Aristobule regarda le Boulanger, puis Justin, et, après une nuance de surprise, son œil reprit toute sa clairvoyance.

Justin crut remarquer qu'il échangea un geste d'intelligence avec le Boulanger. Il vit bien que ce dernier

le désigna, lui Justin, à Aristobule d'un léger signe de tête; Aristobule répondit par un mouvement d'épaules.

« Citoyen, dit gravement le vieux boiteux, je te dénonce le citoyen ici-présent comme nourrissant l'idée de te dépouiller.

— Le vil aristocrate, vipère que j'ai réchauffée dans mon sein! s'écria Aristobule, de sa voix la plus retentissante, pour attirer l'attention d'un personnage qui remontait la rue du Regard et s'approchait d'eux. Non, je ne saurais retenir plus longtemps ma juste colère; il faut débarrasser le sol sacré de la République de ces êtres vils qui le déshonorent. »

Il fit un moulinet, et, couvrant de sa voix les protestations de l'espion, il lui asséna sur la tête un coup qui l'abattit, et se mit à crier : Au voleur! avec énergie.

L'homme qui montait se joignit à lui et hurla de son mieux : Au voleur! le jeune paysan se colla effrayé contre la muraille. Quelques sectionnaires armés qui occupaient le corps de garde de la rue Notre-Dame-des-Champs accoururent en criant à leur tour : Au voleur!

« Et toi, misérable! vil scélérat, tu es sans doute le complice de cet infâme brigand dont l'âme aristocrate avait conçu le projet de déshonorer la Révolution par tous les excès?

— Moi! dit le pauvre garçon, reprenant en ce moment d'angoisse le plein usage de son patois natal, je ne suis point (ce n'est point pour vous démentir), ce que vous avez en pensée. On peut demander dans

tout le pays si Louis Jougleux n'est point le plus honnête et le plus poli, seigneur! J'ai mon certificat de civisme signé de M. Gabriel Sauvage, qui est le premier officier municipal et le premier du pays, avec le sceau tout neuf du Conseil général de la commune de Samer. Je voulais vous demander bien honnêtement le chemin d'un pays qu'on appelle Meudon, où ma tante Rose, la grande citoyenne Rose m'attend. Je l'ai manquée ce matin, ma tante Rose; elle m'attendait à l'arrivée de la voiture, mais j'avais descendu avant de rentrer dans Paris, pour épargner d'autant; car c'est un voyage coûteux, quoique ma tante Rose doive me rembourser, ou bien mon père se fâcherait.

— Samer! Louis Jougleux! » murmura Aristobule en écoutant ce patois, auquel il semblait sourire.

Le Boulanger lui appuya sur le pied le bout de son bâton.

« Bien, s'écria Aristobule en revenant à lui, tout ça est bon, mon garçon, mais voyons ce certificat.

— Oui, voyons ça, dit le nouveau venu, qui avait si bravement crié au voleur et qui était habillé comme les paysans des environs de Paris : souliers noués, bas et haut-de-chausses, gilet à manches non boutonné, bonnet orné d'une large cocarde. C'est moi qui le demande, moi, Brutus Rendu, l'ami du citoyen Legendre, boucher, représentant du département de Paris.

— Voilà; mais ne le perdez pas, citoyen,» dit le jeune paysan en confiant le papier au Boulanger, qu'il jugeait le plus raisonnable du trio.

Le Boulanger lut à haute voix : « le Conseil général

de la commune de Samer, district de Boulogne-sur-Mer, département du Pas-de-Calais, après avoir fait afficher la demande pendant trois jours à la porte de la maison commune, et sur l'attestation de trois citoyens connus, constate que le citoyen Louis Jougleux, âgé de vingt-six ans, réside en France depuis le 1er mai 1792, sans interruption; qu'il a toujours fait son service de garde national; qu'il n'a été soumis à aucune contribution; qu'il n'est pas sur la liste des émigrés; qu'il n'est détenu pour cause de suspicion ou de contre-révolution; certifie qu'il nous a présenté en bonne forme : 1° sa quittance d'impositions mobilières depuis 1788, 2° celles de ses contributions patriotiques; déclare qu'on a toujours remarqué en lui un vrai patriotisme et qu'on le regarde comme un vrai républicain. » Suivait le signalement.

« Je réponds de lui, dit avec majesté le paysan, moi, Brutus Rendu, l'ami du citoyen Legendre, représentant du département de Paris. Alors, continua-t-il en jetant sur le pauvre diable, tout tremblant, un regard haineux, c'est toi qui es attendu à la Grange de dame Rose?

— Oui, reprit Louis Jougleux avec un tressaillement d'étonnement.

— Eh bien! je suis l'officieux de ta jeune et aimable tante. Je suis envoyé par elle pour t'amener chez nous, où tu dois prendre ma place. Si tu veux venir avec moi voir mon ami le citoyen représentant du département de Paris, je te ramènerai, cette après-midi, à Meudon.

— Ah! saperlipopette, s'écria le jeune Picard, tan-

dis que des larmes de joie lui couvraient les cils, on peut bien dire que ça tombe comme une pluie de louis d'or, et je vous régalerai bien.

— Et moi, dit Aristobule sévèrement, je t'apprendrai qu'il n'y a plus de louis, mais des capets d'or; et si tu veux t'éviter la peine d'aller jusqu'à Meudon, tu n'as qu'à continuer à ne pas tutoyer les frères : on t'enverra à la Conciergerie pour apprendre la politesse républicaine.

— Sois tranquille, dit Brutus Rendu à mi-voix, il n'y est pas encore à Meudon. J'approuve la sensibilité de ton civisme.

— Eh bien! qu'y a-t-il à faire? demandèrent les gardes nationaux qui arrivaient sur le champ de bataille.

— Il y a, citoyens sectionnaires de Mutius-Scévola, répondit Aristobule avec emphase, que moi, Aristobule des Piques, j'étais endormi ici, au sein de mes frères, confiant dans la probité de la section, probité connue de l'Europe entière, autant que son patriotisme est redouté des tyrans coalisés, quand cet être vil, serpentant par des voies obliques, est venu pour me dépouiller durant mon sommeil. Je me suis réveillé. Dans mon indignation républicaine, j'ai pensé que les mœurs étaient mises à l'ordre du jour par l'opinion nationale; j'ai rougi pour ce scélérat, en songeant à la probité incorruptible de Maximilien, et, ne pouvant retenir la colère d'une âme naturellement intègre, j'ai puni ce misérable avec le glaive de l'égalité. Ces citoyens peuvent le certifier.

— Je le jure! s'écria le jeune paysan en levant la main. »

Le Boulanger fit un signe de tête.

« Moi, je prête serment devant la Nature, dit Brutus Rendu, moi, l'ami du citoyen Legendre, représentant du département de Paris.

— Legendre! dit le sergent des sectionnaires. Ne t'en vante pas trop fort. Il a été pur, mais c'est le chef de la séquelle dantonienne, et son sort est fixé. Nous sommes aujourd'hui septidi; dans trois jours, décadi prochain, nous verrons où il sera, ton Legendre. Il sera avec tous les ennemis de Robespierre, il sera anéanti dans la poussière. C'est moi qui le dis, Pierre Malpèce, cousin de Fleuriot Lescot, maire de Paris. Et toi, citoyen sensible, voyons ton certificat de civisme. Nous saurons bien si ton cœur est aussi chaud que tes paroles, et si tes états de services républicains...

— C'est-à-dire, citoyen Malpèce, répliqua Aristobule en ricanant, qu'ils sont tels que je pourrais te casser la tête et me faire encore porter en triomphe. D'ailleurs ce misérable bossu n'en a pas pour longtemps, je n'ai fait que l'effleurer. Emportez-le dans votre corps de garde et relâchez-le dans deux heures, je n'en demande pas davantage.

— Ton certificat, hurla le sergent, ou c'est toi qui vas y marcher au corps de garde, et au Comité révolutionnaire, vil intrigant! »

Aristobule éclata de rire.

« Citoyen sergent, dit-il en tirant de sa poche un pistolet, tu viens de prononcer un mot qui t'interdit de

promener tes regards calomniateurs sur le monument de patriotisme que je vais tirer de ma poche. Je vais montrer mon certificat à l'un de tes camarades, au premier venu, à celui-ci, tiens. Mais je jure par la sainte Liberté, que si, après m'avoir appelé vil intrigant, moi Aristobule, tu y jettes les yeux, je te brûle la cervelle ! Le comité révolutionnaire de la section, qui vient de me mettre à l'ordre du jour, me jugera. »

On lut à haute voix, et au milieu des applaudissements, le certificat de la section, déclarant qu'Aristobule avait bien mérité de la patrie. Laurent Malpèce ne dit rien. Tout ce que le peuple acclamait était saint et respectable. Le sergent s'éloigna en faisant signe qu'on transportât le petit bossu au corps de garde.

A peine eut-il tourné le coin de la rue, que le bruit d'une foule considérable envahissant le bas de la rue du-Regard attira l'attention du groupe qui félicitait Aristobule.

VII

La mise hors la loi.

La foule monta la rue du Regard et vint s'arrêter à l'angle formé par la rencontre des rues de Vaugirard et Montagne-des-Champs.

En tête marchait Lelièvre, l'aîné, le tambour bien connu de la section Mutius-Scévola. Il sortait justement de prison, où il était resté bien longtemps pour

avoir rappelé aux citoyens et citoyennes leurs devoirs civiques en ces termes : « Vous êtes invités à vous transporter à la section des *Cervelas.* » Lelièvre était un vieux et joyeux soldat aux gardes-françaises, de ceux qu'on nommait « les hommes du 14 juillet ; » il avait été relâché par l'intervention directe d'amis qu'il avait dans les bureaux du Comité de Salut public, et il était resté à la disposition de ce Comité.

Un sourire éclaira sa figure hâlée et ridée, quand il se vit sur le territoire de son ancienne section. Il échangea un regard cordial avec quelques-uns des sectionnaires présents, et particulièrement avec le Boulanger. Puis il reprit son sérieux. A côté de lui marchait un collègue, un ennemi, un tambour attitré de la Commune de Paris.

Derrière eux venait, monté sur une haridelle qui semblait avoir à peine le souffle, un officier municipal, vêtu avec une véritable recherche de saleté. Il portait, quoiqu'il fût un des quarante-huit magistrats qui formaient, avec les quatre-vingt-seize notables, le gouvernement de Paris et presque de la France, un costume auprès duquel celui d'Aristobule était un habillement de muscadin.

Son bonnet rouge semblait avoir été sali à plaisir. Sa carmagnole de toile brune était déchirée sous les bras. Une large ceinture tricolore, à laquelle pendait un grand sabre de cavalerie, indiquait seule sa qualité. Il s'avançait de cet air morne, las, ennuyé, des gens énergiques et actifs qui remplissent un devoir banal, en attendant le moment de la lutte.

Il était du reste livide, et ses ennemis disaient, avec un clignement d'œil, que ce n'était pas le sang du cœur qui devait lui manquer.

Ce personnage était, en effet, Arthur Riche, fabricant de papiers peints, célèbre pour avoir mangé, au 10 août, le cœur d'un Suisse qu'il venait de massacrer.

A ses côtés, marchait un agent du Comité de Salut public, Dulac, encore inconnu, mais bouillant d'activité et d'ambition.

Celui-ci, simplement, mais proprement vêtu, en bottes qui montaient rejoindre les culottes sous le genou, en veste gris bleu, portait un chapeau pointu et à larges bords, comme ceux des représentants du peuple, mais sans plumes. Il n'avait d'autres signes distinctifs que des boutons de métal qui, disposés en deux rangées sur sa veste, portaient inscrit : « Comité de Salut public. » Un glaive — c'était bien l'ancien glaive romain, à poignée droite — était suspendu à un baudrier très-court. Deux pistolets étaient passés à sa ceinture. Il ne perdait aucune occasion de jeter un regard de colère sur l'officier municipal, qui lui répondait par un coup d'œil de mépris.

Dulac était escorté de deux gendarmes; Riche de deux canonniers. Les gendarmes, exécuteurs plus habituels de la loi, étaient dévoués à la Convention; ils détestaient les canonniers, séides d'Henriot, commandant en chef de la garde nationale et l'homme de la Commune.

Tout enfin rappelait cet antagonisme qui arrivait à son comble et qui mettait en présence Paris et la

France, la Commune et la Convention, Robespierre et les Comités.

Chacun même de ces infimes détails de la vie publique et politique persuadait aux moins clairvoyants que la lutte suprême ne pouvait plus être retardée, et forçait chaque citoyen à se demander qui allait l'emporter. Cette demande, chacun se la faisait avec angoisse, car tout le monde ignorait, en somme, pour quel principe se disputaient ces ennemis qui paraissaient jusqu'ici avoir voulu exactement la même chose, qui s'accusaient des mêmes crimes, en invoquant les mêmes idées, en agitant les mêmes drapeaux.

Le cortége s'arrêta donc au coin de la rue du Regard et de la rue de Vaugirard. Riche et Dulac s'entre-regardèrent comme pour savoir qui prendrait le premier la parole.

L'officier municipal haussa les épaules et regarda son tambour, qui battit un ban. La foule augmenta, se serra. Les sectionnaires du poste de la rue Lucrèce-Vengée accoururent tous. Un second ban, puis le bruit cessa.

Le Boulanger, en voyant arriver le cortége, avait fait un signe à Aristobule, qui avait commencé à s'esquiver en se dirigeant vers la rue Lucrère; mais la vue de l'officier municipal sembla le faire changer d'avis. Il s'arrêta et s'avança; ses pommettes pâles se rougigirent et ses prunelles éteintes s'allumèrent.

Le Boulanger fronça les sourcils en le voyant rester aux premiers rangs de la foule. Il le rejoignit toutefois, et sans grand'peine, chacun s'écartant volontiers devant lui.

On entendit un troisième roulement. Il se fit un silence profond. Le municipal déploya un papier, et il lut d'une voix morne :

« Ce 7 thermidor an II[e] de la République française, une et individisible, et la V[e] de l'Egalité.

« Les conspirations toujours renaissantes des ex-nobles, des prêtres, des étrangers, agents de Pitt et de Cobourg, et de tous les tyrans coalisés, exigent autant de surveillance pour les découvrir, de sévérité pour les réprimer et les punir, que les conjurés emploient de manœuvres, d'intrigues et de perversités à les préparer et à les conduire à leurs fins.

« Cette surveillance doit être exercée par le peuple tout entier, puisque c'est lui tout entier qu'on attaque par des trames qui ont pour but de répandre la calomnie sur les pères de la Patrie, d'affamer la nation et de la livrer aux séides des despotes étrangers.

« Les Français n'ont pas oublié la grande conspiration des Soixante ou de l'*étranger*, dont les coupables ont subi la peine de leurs crimes le 30 prairial dernier. La patrie a couru alors le plus grand péril qu'elle ait jamais vu ; tous ses ennemis avaient réuni leurs efforts comme pour livrer à la République un dernier combat ; et l'assassinat, la famine, la fabrication de faux assignats et de fausse monnaie, la dépravation de la morale et de l'esprit public et le soulèvement des prisons n'étaient que leurs moindres crimes.

« Les interrogatoires et aveux des scélérats Admiral et Cécile Renault ont dévoilé que le but des infâmes conspirateurs était d'aller poignarder le grand citoyen,

le père du peuple, l'incorruptible Maximilien Robespierre, et quelques autres des représentants du peuple, membres des Comités de Salut public et de Sûreté générale, de lui arracher le cœur, de le griller, de le manger...

— Il y en a qui l'aiment mieux cru, cria une voix. »

Arthur Riche s'arrêta; ses regards dédaigneux parcoururent la foule et s'arrêtèrent, dans la direction d'où partait la voix, sur la figure d'Aristobule, dont la physionomie ardente et haineuse le frappa sans doute, car il y fixa un instant ses regards.

Il reprit sa lecture :

« Les griller et les manger, et faire mourir les plus marquants dans un tonneau garni de pointes. Tous les scélérats s'étaient réunis, les ci-devant et leurs esclaves, et jusqu'à des magistrats que le peuple avait investis de sa confiance. Mais quel est le crime assez atroce pour faire reculer une âme aristocrate?

« La nation fut sauvée alors par la prévoyance des sans-culottes et la protection de l'Être suprême. Aujourd'hui le péril recommence plus que jamais. Les chefs de la conspiration, avec une astuce infâme, avaient échappé au supplice dû à leurs crimes.

« Ces chefs, vous les connaissez. »

Il s'arrêta de nouveau, et son œil se fixa encore sur le visage d'Aristobule. Un léger tressaillement lui échappa. Il continua toutefois.

« Oui, le peuple français tout entier les connaît. Ce sont deux scélérats, les plus grands que le crime ait

vomis depuis que l'univers a été formé des mains de la Nature !

« Ce sont les deux infâmes brigands au nom desquels toute âme républicaine se révolte et regretterait la douceur du supplice de la guillotine et l'abolition des tortures. Faut-il les nommer et salir le ciel pur qui nous entoure, et dans lequel voltigent sans doute les mânes sacrées des héros morts pour l'humanité, des Marat, des Pelletier, des Lazowski !

« Je les nommerai, un citoyen ne doit reculer devant rien. C'est le monstre ci-devant baron de Batz et un autre monstre plus effroyable encore, car on ignore même son vrai nom. Ses complices l'ont nommé Bord, Ker, Lerey, Leroy, et de vingt autres façons.

« Il est inutile de donner leur signalement. Ces infâmes, pour qui rien n'est sacré, ces lâches, habiles en toute fourberie, ces vils poltrons qui n'ont même pas le courage de leur aristocratie... »

Il s'arrêta encore. Il regarda Aristobule, dont le visage était devenu pourpre. Arthur Riche lança un signe d'intelligence à l'un de ses canonniers, et il acheva :

« Ces misérables changent de visage comme de nom.

« Aussi pour appeler tous les citoyens au salut de la patrie, la Commune rappelle que ces deux monstres sont mis HORS LA LOI. »

Un silence plus profond que jamais s'étendit sur la foule, tant ces mots *hors la loi* étaient alors redoutables et sacrés.

« Une récompense civique sera accordée à celui qui les appréhendra. S'ils font résistance, comme ils sont par leur mise hors la loi supprimés du nombre des humains et rangés parmi les bêtes féroces et venimeuses, qu'on les tue. Seulement, il faut que le secret de leurs papiers soit respecté...

« Respecté sous peine de mort, continua-t-il d'une voix solennelle. Et, comme la loi donne aux officiers municipaux la mission de constater l'identité de ceux qui sont hors la loi, c'est à l'Hôtel-de-Ville que ces papiers doivent être apportés. LE SALUT DE LA PATRIE Y EST CONTENU. »

Un murmure grave et craintif succéda au silence qui avait régné jusque-là. Rien, encore une fois, ne peut donner une idée de l'effroi que causait aux masses ces mots : *Mise hors la loi !*

La Révolution, tout en surexcitant les instincts sceptiques et destructeurs, avait habilement concentré sur elle-même, sur ses hommes et ses institutions, cette immense somme de respect que la Monarchie avait peu à peu rassemblée. La République était devenue culte, religion, foi, divinité, infaillibilité. Ses menaces étaient épouvantables, et ses anathèmes sacrés, comme s'ils sortaient de la voix même de l'Être suprême. L'homme que la Convention mettait hors la loi tombait bien réellement, dans l'opinion des foules, à l'état de bête immonde et dangereuse, et l'on éprouvait la même satisfaction à en purger le sol de la patrie, que s'il se fût agi d'un chien enragé.

Les citoyens rassemblés au coin de la rue Montagne-

des-Champs se communiquaient à mi-voix leurs impressions. Jamais, depuis le commencement de la Terreur, il ne venait plus à l'esprit de cette alerte, malicieuse et caustique race parisienne de discuter les plus étranges affirmations de l'autorité, et l'on n'entendait que le retentissement de toutes les variétés d'injures qui avaient eu cours depuis les premiers jours de la Révolution :

« Complices et satellites de Capet !

— Esclaves de la liste civile !

— Chevaliers du poignard !

— Assassins du peuple à la journée du 10 août !

— Chefs de la faction fédéraliste !

— Agents de Pitt et Cobourg !

— Intrigants ! Accapareurs ! »

Arthur Riche avait profité de ce moment d'émotion pour se baisser vers celui des canonniers, auquel il avait déjà fait un signe. Il lui avait dit quelques mots. Le soldat s'était redressé ; il mit son pied dans l'un des étriers que l'officier municipal laissa libre, et se soulevant, il regarda dans la direction d'Aristobule, que lui indiqua Riche.

Ce mouvement ne fut pas sans frapper le Boulanger, qui murmura deux mots à l'oreille d'Aristobule. Celui-ci se baissa comme pour ramasser son bâton qu'il venait de laisser tomber ; puis il se faufila, tête basse, à travers la foule.

Quand le canonnier arriva à la place qu'on lui avait montrée, il trouva le Boulanger qui se carrait, en criant d'une voix retentissante :

« Nous venons d'entendre la Commune réclamer pour elle les féroces conspirateurs. Voyons ce que va nous dire le Comité de Salut public. Allons, Lelièvre, vieux lapin, un ban pour le Comité de Salut public, comme si nous montions encore à l'assaut de la Bastille. »

Le peuple écouta ces paroles avec faveur, et le Boulanger continua :

« Qu'est-ce que nous veut donc ce petit canonnier-là qui court dans nos jambes? Est-ce que le peuple paye les *majoriens* du citoyen Hanriot pour empêcher les citoyens d'entendre les proclamations du Comité de Salut public? »

La figure morne de l'officier municipal s'éveilla.

« Voilà un imbécile ou un intrigant d'aristocrate qui veut s'opposer à la justice du peuple, et qui insulte à ses mandataires.

— Ah ! ah ! cria le gros boiteux en riant de tout son cœur et en montrant des dents d'une blancheur éclatante, vous entendez, citoyens, le municipal dit que je suis un aristocrate ! Moi, je dis que je suis le Boulanger ! »

Quelques applaudissements, au milieu desquels on entendit le rire de quelques mégères, s'élevèrent.

Riche s'anima décidément, et son visage prit comme subitement une expression farouche.

« Lâche esclave et vil accapareur ! cria-t-il. Je vais donner l'ordre au comité de la section de te faire arrêter. Dans vingt-quatre heures, tu répondras au Tribunal révolutionnaire de ton... »

6.

Un nouvel éclat de rire lui coupa la parole.

« Eh ben, cria à son tour le Boulanger, il faudra voir si on met à c'te heure les citoyens en prison parce qu'ils veulent entendre ce que le Comité de Salut public leur publie. Faut savoir avant si c'est le maire Fleuriot Lescot, un Belge ou un Autrichien, qui est le nouveau Capet de la France, avec les officiers municipaux pour courtisans, ou bien si c'est un crime de vouloir obéir aux Comités de Salut public ou de Surveillance générale.

— Vil hypocrite! hurla le municipal, dont les yeux commençaient à s'injecter de sang, en attendant que le bourreau mette ta vilaine tête à la lucarne patriotique, je vais te saigner un peu, pour que ton sang impur salisse moins le panier national. »

Et il mit la main à son sabre.

« Du sang! répondit le Boulanger d'une voix grave, j'en ai peut-être moins que toi, car je n'en ai jamais bu, moi; mais il m'en reste assez pour te fricasser, toi, ton sabre, ta haridelle et tes canonniers. »

Là-dessus il leva son énorme bâton, et avançant un pied et tenant sa massue des deux mains, il se mit en garde.

Le peuple lui était évidemment favorable. Riche put s'en assurer en promenant un regard vif autour de soi.

Mais telle était la lâcheté que la Terreur avait répandue par toute la France, que, dans les choses équivoques, là où l'on ne retrouvait pas le patient ordinaire, l'aristocrate, nul n'osait bouger.

Une expression bien fugitive de désappointement traversa le visage du Boulanger. Quelques voix féminines toutefois s'élevèrent :

« Lâches, criaient-elles, laisserez-vous égorger par ce muscadin déguisé, notre père, celui qui nous a nourris?

— Non, non, murmura la foule.

— Allons, au diable les ivrognes de canonniers! cria le Boulanger en repoussant le soldat du bas bout de son bâton. »

Riche tira à demi son sabre. Le murmure populaire grandit. L'on commençait à arracher les épaulettes du canonnier.

L'agent du Comité, qui suivait d'un regard évidemment satisfait ce mouvement populaire, intervint.

« Silence, au nom de la loi! cria-t-il. Malheur à celui qui, municipal ou canonnier, chercherait à s'opposer à une proclamation du Comité de Salut public! Citoyen Riche, dans ton intérêt même, reste en paix, c'est le peuple qui te le dit. Tambour, un ban! »

Lelièvre sonna un roulement auprès duquel les *ra* et les *fla* du tambour de la Commune n'étaient qu'un son de tambour de basque. Riche lança un regard méprisant à Dulac, un coup d'œil menaçant au Boulanger, dont l'attitude était devenue plus provocante.

« Rira bien qui rira demain, dit-il. »

Et il s'éloigna avec son tambour et ses deux gardes.

« Citoyen cannibale, cria le Boulanger, quand tu seras fatigué de te nourrir d'étrangers et que tu vou-

dras connaître le goût d'un cœur français, ne m'oublie pas : je m'appelle le Boulanger.»

Quelques rires féminins se firent entendre; mais nul des hommes présents n'osa pousser des huées.

« Les lâches! murmura le Boulanger en se détournant, il n'y a plus rien à espérer d'eux! »

Et ouvrant violemment les rangs de la foule, il disparut, prenant le chemin qu'avait suivi Aristobule.

Personne ne fit attention à son départ.

Tous les regards étaient tendus vers Dulac. La proclamation du Comité était presque identique à celle de la Commune; elle mettait hors la loi les deux mêmes individus, presque dans les mêmes termes.

Seulement elle ordonnait de mener ces deux criminels au Comité morts ou vifs. Elle recommandait, sous peine de mort, de respecter les papiers qu'on pourrait saisir sur eux, et de ne les remettre à qui ce fût au monde, sauf aux Comités de Sûreté générale ou de Salut public.

VIII

La rue Notre-Dame-des-Champs en l'an II.

Nous pouvons reconstituer par l'histoire, à laquelle, comme on le voit, nous donnons la plus grande part en cette première partie de notre roman, la rue Notre-Dame-des-Champs, ou Montagne-des-Champs, ou Lucrèce-Vengée, telle qu'elle existait sous la Terreur.

Nous devons, avant tout, avertir le lecteur que le haut de la rue des *Citoyennes* (rue Madame) n'existait pas, non plus que la rue de l'Ouest. Le jardin du palais du Luxembourg et l'enclos des Chartreux poussaient leur muraille de clôture jusqu'à l'endroit justement où l'on a tracé cette dernière rue.

Maintenant, montons la rue avec Aristobule.

Au coin à droite, en face de l'endroit même où il s'était étendu pour dormir, s'élevaient les murs du petit couvent de Sainte-Thècle. Au delà, toujours à droite, se dressaient les bâtiments de l'institution des Frères des écoles chrétiennes, puis l'hôtel de Maillé et la rue du *Montpernasse*, comme on disait alors. En face, c'est-à dire à gauche en montant, quelques petites maisons allaient jusqu'au cul-de-sac de Notre-Dame-des-Champs, lequel représentait, avons-nous dit, la partie de la rue de Fleurus qui s'étend aujourd'hui jusqu'à la rue de l'Ouest. Ce cul-de-sac venait finir à la muraille qui closait à l'ouest le jardin du palais du Luxembourg. L'autre partie de la rue de Fleurus, celle qui est aujourd'hui entre la rue de l'Ouest et la rue Bonaparte, représente à peu près la muraille qui séparait ce jardin de l'enclos des Chartreux.

Cet enclos était rempli de jardins très-ombragés e fort abandonnés.

Au sortir du cul-de-sac, pour continuer à monter la rue Lucrèce-Vengée, en regardant toujours à gauche, on voyait quelques maisonnettes, puis l'hôtel de Laval, situé à peu près en face de la rue du Montparnasse, et

où l'on avait établi le troisième corps de garde de la section Mutius-Scévola.

Au-dessus de cette partie, la rue devenait champêtre.

Puis à partir de l'endroit où elle rencontrait la rue de Chevreuse, la rue Montagne-des-Champs n'était plus une voie urbaine, mais un simple sentier de village bordé par une haute muraille d'un côté, de l'autre, par une haie qui commençait, du reste, un peu au-dessus de l'hôtel de Laval. Six maisons — je compte bien — qui s'appuyaient sur le mur de l'enclos des Chartreux, envoyaient l'extrémité de leurs jardins jusqu'à ces haies, c'est-à-dire jusqu'à la rue.

La dernière de ces maisons se trouvait à la hauteur du moulin des religieux, lequel tenait la place occupée aujourd'hui par la grille du jardin du Luxembourg qui s'ouvre sur le carrefour de l'Observatoire.

Le jardin de cette maison était clos de murs. Une double allée de vieux ormes lui servait de ceinture.

Si l'on veut bien imaginer que, entre la muraille des Chartreux et la rue d'Enfer, tout l'espace que nous nommons aujourd'hui le carrefour de l'Observatoire, était aussi planté et désert; si l'on veut encore se rappeler la description que nous venons de donner de cette partie de la rue et du voisinage, on comprendra que cette maison pouvait être considérée comme étant en pleine campagne, en vraie solitude, à l'extrémité de cette ville, dont les parties les plus populeuses tendaient, du reste, à se dépeupler.

Pour qui connaissait le quartier, il y avait bien

des moyens d'arriver à couvert jusqu'à cette maison : le long des haies du bas; sous les arbres du haut; par les brèches du clos des Chartreux.

Aussi cette maison était-elle le plus sûr et, à vrai dire, le dernier lieu de réunion et de refuge qui restât aux chefs des royalistes parisiens en ce moment où, après avoir entamé et perdu tant de parties, ils se préparaient à courir une suprême aventure.

Aristobule, une fois sorti des jambes au milieu desquelles il avait cherché un refuge contre les soupçons de l'officier municipal, avait continué tranquillement sa route vers le haut de la rue Montagne. Tout y était désert, les maisons paraissaient fort vides et closes.

Il s'arrêta un instant à côté du corps de garde, et demanda du feu à la sentinelle pour allumer une belle pipe à tuyau recourbé sur laquelle le sectionnaire jeta un regard d'envie. Mais il n'y avait pas trop moyen de faire passer ce farouche *moustachu* pour un muscadin, et de lui confisquer sa pipe comme à un ennemi de la patrie. D'ailleurs, le sectionnaire était seul et peu zélé, peut-être point brave; tous ses compagnons avaient quitté le poste pour assister à la proclamation, et le gaillard qu'il avait devant lui paraissait de taille à se défendre hardiment.

Il se contenta donc de lui demander des nouvelles. Aristobule lui raconta que la Commune de Paris venait de déclarer la guerre à la Convention, laquelle, pour se venger, venait de mettre toutes les sections de Paris hors la loi.

Le garde national avait déjà entendu murmurer qu'il

s'agissait d'une mise hors la loi. Il regarda avec épouvante Aristobule, qui alluma sa belle pipe tranquillement et continua son chemin. Le sectionnaire le suivit de l'œil; puis, aimant mieux risquer un jour de prison qu'être mis hors la loi, il jeta son fusil dans le poste, ferma la porte, sans songer au petit bossu qui commençait à se réveiller de son étourdissement, et il disparut.

« Bon! se dit Aristobule, en voilà un qui ne dira pas de quel côté je me suis dirigé. »

Il fit encore quelques pas, puis se retourna d'un air négligent.

« Pas une âme dans la rue! Ah! qu'est-ce qui agite ce volet vermoulu à la fenêtre de ce grenier? Bon! c'est un petit souffle d'air embrasé qui essaye de remuer cette lourde atmosphère qui m'étouffe, et qui pèse sur mon cerveau et sur mes paupières comme si j'avais encore sur la tête ce pavé que je reçus à l'attaque d'Yorktown, à côté de mon pauvre camarade Baillehache. Il a disparu depuis, le brave compagnon, enlevé par les Indiens, nous dit-on. La Fayette ne l'aimait guère. Mais n'en disons pas de mal, de ce pitoyable marquis, puisqu'il a l'honneur d'être le parent de ma chère Marie-Thérèse. Allons, je ne vois personne.

Il s'appuya sur son bâton et sauta par-dessus la haie, derrière laquelle il se blottit. Il se tint coi un instant, puis se releva sur les genoux.

« Maudit sommeil! murmura-t-il. Mon heure de repos là-bas, au soleil, sous l'œil du citoyen Orateur, ne m'a pas suffi. Marchons, je n'ai pas le loisir de

dormir de nouveau. Ah! il me semble que je donnerais tout pour une nouvelle heure de sommeil, tout, ma vie, la France et... Allons donc, misérable corps! »

Il arracha une longue épine à la haie et s'en piqua la poitrine.

Quelques minutes se passèrent. Il laissait tomber sa tête, sommeillait, puis se relevait en sursaut, et piquait avec une sorte de colère sa gorge et sa poitrine. On entendit un pas pesant qui marquait en cadence une molle variation sur l'air de *la Marseillaise*.

Aristobule se leva.

« Eh! citoyen, cria-t-il, me voilà perdu! On se croirait dans la forêt de Romainville. Je voulais aller au comité de la quarante-septième section, autrement dit l'Observatoire, si tu ne le sais pas. On m'a raconté qu'il se tenait au faubourg Jacques, chez les ci-devant Feuillantines, et qu'il y avait un passage plus court en passant par ces jardins. Des jardins, c'est une forêt comme au Missipipipipi! Atchitt! citoyenne, que l'Être suprême t'accorde beaucoup d'enfants pour le salut de la République, ou la mort! »

Une jeune fille qu'Aristobule avait aperçue à la fenêtre d'une maison voisine se retira et ferma la croisée.

« C'est bon, cria le Boulanger, — le survenant n'était autre que notre ami, le père des citoyennes, — tu as célébré le septidi comme un bon républicain, et tu es tombé dans les épines. Viens avec moi, je vais t'enseigner un chemin de traverse par le clos des ci-devant enfroqués. »

Aristobule envoya un baiser à la jeune fille, qui disparut définitivement, et il se mit à marcher côte à côte du Boulanger.

Ils entrèrent tous deux sous les arbres et arrivèrent en face d'une muraille sur le haut de laquelle on avait laissé quelques brèches, ainsi que le voulaient l'usage civique, l'égalité et la fraternité. Un bon citoyen, qui n'avait rien à cacher, n'avait pas besoin d'être bien remparé, et une maison très-close était fort suspecte de renfermer des conspirateurs, des modérés, ou au moins de ces êtres égoïstes qui ne font rien ni contre ni pour la révolution.

Cette muraille servait de clôture à cette dernière maison de la rue Notre-Dame-des-Champs, dont nous avons indiqué l'aspect solitaire et la situation pleinement champêtre.

Le Boulanger frappa à la porte d'une certaine façon et à plusieurs reprises. Elle s'ouvrit. Deux gros chiens de la race, fort rare alors en France, des doguins, s'approchèrent gravement des deux personnages. Ils remuèrent doucement et flegmatiquement leur petite queue et retournèrent se poster au pied des deux plus grandes brèches des murailles.

L'homme qui vint ouvrir resta aussi muet, moins démonstratif encore que les chiens. Un bonnet phrygien enfoncé sur une perruque rousse attachée en-dessous du menton par une ficelle, une carmagnole luisante de graisse, des pantalons tombant sur les chevilles nues, et des sabots, composaient son costume.

Une vive et fugitive nuance d'étonnement et de

colère anima son visage flegmatique à l'aspect d'Aristobule. Ce fut un éclair que nul n'aperçut. Il reprit immédiatement sa physionomie impassible.

« Rien de nouveau, Yvon ? demanda le Boulanger à mi-voix. »

Celui-ci secoua la tête et rentra dans une petite maisonnette qu'il occupait à côté de la porte.

Les deux autres personnages s'avancèrent à l'ombre des grands ormes jusqu'à la maison cachée par ces arbres, de façon à échapper aux regards même des très-rares habitants du voisinage. Le Boulanger ouvrit la porte avec une clef compliquée qu'il portait attachée à une chaînette d'acier sous sa houppelande.

IX

Ce qu'étaient Aristobule et le mystérieux Boulanger.

A peine entrés, les deux hommes se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Mon pauvre vicomte, dit le Boulanger, c'est à peine si j'espérais vous revoir encore.

— Hélas ! baron, c'est à peine si c'est moi que vous voyez : les trois quarts de mon être sont engourdis.

— Bah ! l'autre quart n'en vaut guère mieux, vicomte, puisque la Convention a mis le tout hors la loi.

— En votre compagnie, baron. Mais vous connaissez le jeu : Petit bonhomme vit encore. Quoique, à

vrai dire, depuis cinq jours, j'aie recommandé plus de vingt fois mon âme à Dieu.

— Vous allez me raconter cela, vicomte. Je vous savais en danger imminent, rien de plus, et je ne pouvais vous aider. Mais il faut que j'aille voir à l'étage s'il n'y a rien de dérangé dans le signal qui doit appeler Ker et Boid. Vous savez que c'est sous ce nom que les Jacoquins connaissent nos amis Kéraudren et Boisdicourt. Auparavant, que j'enlève cette défroque. »

Il enleva sa perruque de matelot, sa houppelande, et laissa voir un homme vigoureux, trapu, qui semblait avoir quarante ans environ. Le baron de Batz — car c'était ce célèbre personnage que cachait la houppelande du Boulanger — n'en avait pas encore trente-quatre, étant né en décembre 1760. Mais l'énergie de sa volonté, la merveilleuse activité de sa vie, et les graves préoccupations qui accablaient le chef et le directeur du parti royaliste à Paris lui avaient donné, avant le temps, les apparences de l'âge mûr, presque de la vieillesse. Sa barbe était quasi blanche, ses cheveux coupés ras grisonnaient, son front large et peu élevé était coupé de rides droites et profondes. Seuls, ses yeux noirs brillaient d'un éclat pénétrant et impérieux sous ses sourcils épais. C'était, nous le répétons, le célèbre baron Jean de Batz.

Il disparut lestement et sans boiter, tandis que son compagnon, avec une colère comique, jetait à terre et piétinait son bonnet rouge.

« Pouah! l'immonde harnais de jacobin! Je pue le

démagogue ! Peuh ! peuh ! désinfectons-nous et réveillons-nous. »

Et avec cette mobilité d'impression, dont il faut que nous prenions notre parti quand nous avons à juger nos pères du dix-huitième siècle, il se mit à pirouetter en sifflant l'air de la *Monaco*.

Il avait redressé et lissé avec les doigts ses cheveux blonds chatains qui, rejetés en arrière, laissaient voir un beau front ouvert, jeune et pur, lequel s'harmonisait à merveille avec des yeux d'un bleu clair, pleins de franchise, d'esprit, de hardiesse et de bonté.

Quand il eut fait quelques entrechats il s'arrêta.

« Au diable la carmagnole ! s'écria-t-il. Qu'elle aille rejoindre le bonnet de la liberté ! »

Il enleva vivement ladite carmagnole, qu'il avait gardée boutonnée jusque-là.

Un papier plié tomba à terre. Le jeune homme le saisit, le déplia et le lut. Il pâlit.

Jean de Batz rentrait à cet instant.

« Et quoi ! allez-vous vous trouver mal, mon pauvre Vulmer ? »

— Nous sommes trahis, baron ! Lisez ! Notre dernier refuge va être découvert. Ce sera le dixième d'où je suis forcé de fuir depuis cinq jours. Cette fois, je ne résiste plus.

— Bah ! Et mademoiselle Marie-Thérèse de Lugnières ! Voyons ce papier. Trois mots : « Lozembrune. Meudon. Danger. »

C'était le papier que l'homme maigre et silencieux avait jeté dans la poitrine d'Aristobule, pendant que

celui-ci dormait au coin de la rue Notre-Dame-des-Champs.

« Vous le voyez, baron, dit Vulmer de Lozembrune, on m'a reconnu. Je suis sûr qu'on n'a pu mettre ce billet sur moi que pendant mon sommeil.

— Eh bien! dit Batz, qui réfléchissait, pourquoi ne serait-ce pas un ami qui ne veut pas se compromettre, et qui vous donne un conseil?

— De cette façon? Un ami! Il n'y en a plus. Ne sommes-nous pas traqués comme des bêtes fauves, et n'y a-t-il pas longtemps que nous sommes hors la loi et l'humanité?

— Mais si c'était un ennemi, pourquoi ne vous eût-il pas fait arrêter immédiatement?

— Justement pour connaître notre refuge.

— Pourquoi vous avoir donné cet avertissement?

— Pour me faire souffrir une plus cruelle angoisse.»

Batz réfléchit un instant.

« C'est trop compliqué, vicomte, pour les sans-culottes. Il faut leur rendre justice. Ils sont simples, jusque dans leur férocité. Ils ont besoin de sang, ils le prennent naïvement. Ils tombent sur leur ennemi, l'insultent quand ils l'ont et l'écrasent; mais ils ne songent pas à la métaphysique, même en fait de haine et de cruauté. Je suis convaincu que c'est quelque bonne âme timorée, ou surveillée qui aura voulu...

— Mais alors Marie-Thérèse est en danger, s'écria Vulmer en saisissant le bras du baron.

— Tout est possible, mon ami, dit froidement celui-ci. Mais le billet ne dit pas cela. Il paraît vouloir dire

qu'il y a danger pour vous à aller à Meudon. Peut-être, au contraire, signifie-t-il qu'il faut aller à Meudon pour fuir le danger ou pour protéger mademoiselle de Lugnières. Réfléchissez ; moi je monte à mon observatoire avec ma lunette pour voir la physionomie du voisinage. »

Il rentra au bout de quelques minutes.

« Rien, dit-il, paix, solitude, soleil brûlant, poussière qui poudroie, l'herbe qui ne verdoie pas. Quand je dis rien, je me trompe. Ce petit espion bossu, que vous avez eu tort de ne pas assommer comme une lâche hyène qu'il est, ce petit bossu flâne, en allant de ci de là, comme un homme ivre, et en cherchant votre trace qu'il ne trouvera pas.

— Décidément, baron, vous avez raison, dit Vulmer qui n'avait pas quitté le billet des yeux; oui, cela veut dire que Marie-Thérèse a besoin de moi à Meudon.

— Parbleu ! vicomte.

— Du reste, je vais le savoir; j'ai rendez-vous à deux heures à la barrière d'Enfer, ou à trois heures à la barrière Vaugirard pour apprendre le jour de notre mariage.

—Et ils eurent beaucoup d'enfants,» dit un homme mince, dont la physionomie cynique, la voix grêle et pénétrante, étaient en même temps antipathiques et impérieuses, et dont toutes les paroles étaient à la fois irritantes, lumineuses, répugnantes et irrésistibles.

Il était entré comme en glissant, sans bruit.

« Maintenant à nos affaires, continua-t-il ! Le jour

de gloire est arrivé, comme disent ces imbéciles.

— Ce diable de Keraudren ! dit le baron de Batz. Je crois, Dieu nous garde ! qu'il a hérité de l'anneau de Gygès.

— Aux affaires !

— Et Boisdicourt? demanda Batz.

— Arrêté depuis hier soir, torturé moralement demain pour qu'il livre nos secrets, jugé et guillotiné après demain. »

Les deux gentilshommes ne purent retenir un cri d'angoisse et de surprise.

« Allons aux affaires, vertudienne ! Comme M. le vicomte se marie et que M. le baron ne peut sortir du pétrin du boulanger, j'augure que ce sera moi qui hériterai de la besogne de Boisdicourt. Du diable ! aux affaires ! je viens de recevoir une lettre de M. de Calonne. Nous avons à discuter la plus importante question qui puisse être soulevée, puisque de sa solution dépend sans doute l'avenir de la monarchie dans les siècles futurs. »

X

Le comité royaliste du 7 thermidor.

« Pauvre Boisdicourt ! dit Vulmer de Lozembrune, que peut-on faire pour le sauver?

— Rien, dit froidement Jean de Batz, qui s'était assis, et qui, en reprenant ses fonctions de président du

comité des affaires royalistes de Paris, avait retrouvé cette froide et sèche impassibilité qu'il avait imposée à sa nature bouillante. Nous avons à discuter ici une situation, non pas un incident, une situation suprême où la vie d'un homme est peu de chose, puisqu'il s'agit de sauver ou de pousser à la mort des milliers d'êtres humains. Boisdicourt sera dévoré par la Révolution comme l'ont été tant d'autres de nos compagnons...

— Et voilà pourquoi, conclut le cynique Keraudren, moi, humble disciple de d'Alembert, petit bailli de petite ville, obscur journaliste de *l'Ami du roi*, après avoir été le trentième, par faveur et hasard, le soir du 10 août, quand nous formâmes notre comité royaliste, je suis le troisième... et dernier. Les princes et les ducs, Saint-Mauris et Laval-Montmorency ont été emportés : petit Keraudren vit encore.

— Et vous voudriez bien être le premier? dit Lozembrune avec une imperceptible nuace de mépris.

— *Impar tanto labori!* murmura Keraudren, tandis que son astucieuse physionomie prenait une expression de regret véritable. J'y ai souvent pensé, continua-t-il avec son effrontée franchise, mais c'est un rêve. Je suis le premier en second ordre. Je ne suis pas un homme du premier ordre. Je vois clair dans la nuit, le grand jour m'éblouirait. Je serai le ministre de la police de la monarchie restaurée. Cela m'est promis et cela me suffit. Mais, conclut-il en regardant Vulmer avec un méchant sourire, du troisième je pourrais bien devenir le second.

— Messieurs, dit Jean de Batz, avant de nous oc-

cuper de nous et de demander à M. Keraudren les renseignements qui lui font croire que la vie du vicomte de Lozembrune est sérieusement menacée, traitons les affaires générales. Permettez-moi de vous rappeler où nous en sommes. A notre dernière réunion, il y a huit jours, nous décidâmes que la situation était décidément intolérable, et qu'il fallait en finir, dussions-nous recourir à des moyens qui nous avaient répugné jusqu'ici. Je veux indiquer, entre autres moyens, des relations à nouer, une sorte d'alliance à conclure avec les Montagnards, les régicides, avec tous ces hommes dont les mains sont teintes du sang de nos meilleurs amis. »

Keraudren haussa les épaules. Il était sans ombre de préjugés.

« La situation, continua Batz, vous la connaissez et elle s'est empirée encore depuis huit jours. Le danger n'est pas seulement pour l'avenir de la monarchie, pour l'avenir de la noblesse française et de la religion, il met en question l'existence même de la France. Bientôt le roi et la foi n'auront plus un seul défenseur, ni la morale ni le bon sens un seul partisan. On a guillotiné plus de mille personnes à Paris seulement depuis un mois, et l'on prépare des moyens d'aller encore plus vite en besogne.

Si vous ajoutez à cette boucherie celle qui a lieu dans toute la province, aux frontières, aux armées, et les émigrés que la misère décime, vous voyez que la France est logiquement en voie de se suicider.

— Soit, dit Keraudren qui restait froid.

— C'est l'honneur, c'est la vertu, c'est la sagesse qui quittent la terre avec tous ces braves qui meurent. Nous voyons dès aujourd'hui qu'il y a impossibilité morale de vivre au milieu de ce peuple jadis si doux, si facile, si gracieux ; non, il n'y a plus moyen de vivre, sinon pour les ignorants, les fous, les coquins et les lâches. Ce sont les imbéciles et les hommes corrompus qui mènent nécessairement tout. Enfin, si le présent est horrible, l'avenir est épouvantable. Une nouvelle génération s'élève au milieu des théories, des conversations, des chansons, des préceptes d'éducation, des exemples les mieux faits pour détruire toute idée de morale, de raison, de bon sens. La tyrannie des comités directeurs de la Convention, en concentrant toute la vie politique, en centralisant, comme on commence à le dire, toute l'activité à Paris, annule désormais le reste de la France et lui ôtera toute influence dans les gouvernements à venir. J'ai donc raison de dire : La France est en voie de se suicider.

C'est un devoir pour nous royalistes, chrétiens, hommes sensés, et bons Français, de ne plus reculer devant les moyens les plus douloureux pour délivrer la patrie de cette épouvantable et immonde tyrannie.

Vicomte de Lozembrune, et vous, Thomas Keraudren, puisque la volonté de Dieu et du roi Louis XVI, martyr, que Dieu récompense ! puisque la volonté présumée du roi Louis XVII, martyr, que Dieu sauve ! ont remis entre nos faibles mains, — après que tant de nos frères, de nos maîtres et de nos compagnons, sont

morts à la tâche, — le devoir de sauver la monarchie et la patrie, je vous le demande, qu'avez-vous fait pour cette œuvre? Moi je n'ai pu rien. Vous connaissez la mission qui m'a été assignée. Je suis l'homme populaire. Toute activité compromettante m'est interdite et j'ai juré d'être égoïste, de sacrifier tout et tous à la préoccupation de mon salut, du salut de celui qui est le chef, la tête, le pivot sur lequel tout tourne. J'ai donc dû tout sacrifier au salut du Boulanger, le dernier espoir, le refuge dans les moments de danger suprême, et le seul être qui, en conservant la faveur populaire, puisse sauver et le roi Louis XVII et Madame Royale.

— Eh bien! qu'a fait le Boulanger? demanda Keraudren.

— Peu de chose, je le répète. J'ai pu seulement constater qu'il n'y a pas à compter sur l'opinion ni sur le peuple. L'une est hébétée par la Terreur, l'autre est tombé au dernier degré de la lâcheté. Vous l'avez vu tout à l'heure, vicomte, l'occasion était belle pour soulever cette foule, la Commune et le Comité de Salut public étaient visiblement en hostilité. J'ai agité toutes les cordes, rien n'a osé bouger. Il faut décidément perdre tout espoir de soulever le peuple. On l'a rendu si couard que, dût-on l'écorcher vif, il courbera le front et tendra la tête aux bourreaux. Nous n'avons donc qu'un moyen, la division, la guerre civile entre les bourreaux. Qu'avez-vous fait, Lozembrune et Keraudren, pour engager au combat suprême Robespierre et les Montagnards, la Commune de Paris et la Con-

vention, la Société-mère et le Comité de Sûreté générale, les Jacobins contre les Républicains, c'est-à-dire l'égalité contre la liberté?

— Un instant, s'il vous plaît, baron, dit Keraudren, je demande la question préjudicielle, comme on disait du temps où j'étais bailli. »

Sa voix âpre, sceptique et railleuse, contrastait avec l'émotion qui avait gagné jusqu'à Batz, et qui illuminait les prunelles maintenant vivantes et ardentes de Vulmer.

« Vous voyez un côté de la question, monsieur le président, le côté moral, c'est-à-dire, le côté faible de la question, permettez-moi de le dire.

— Chacun de nous a le droit de tout dire, c'est une des règles de notre *constitution*, répondit froidement Batz, parlez.

— Voici ce que j'ai à proposer. Le mal que vous dépeignez est fait; le vice républicain est entré dans les mœurs, la Terreur a produit son impression désormais ou de longtemps ineffaçable. Jusque-là je suis de votre avis, baron de Batz. Mais je conclus différemment. Je dis donc : le mal est fait, nous ne pouvons le réparer; eh bien ! laissons-le durer, laissons-le continuer en se développant jusqu'à ce qu'il atteigne des limites de honte, d'infamie, de monstruosité inouïes. Moi, je dis que si nous voulons sauver le principe monarchique, sauver la société future, il faut que la Révolution dure et se développe, il faut que la République commette tant de crimes, tant de sottises, qu'elle devienne à tout jamais un objet d'horreur, il faut

que son nom épouvante la postérité, que son souvenir produise la même impression de dégoût, d'effroi instinctif et irraisonné que produit celui des Néron, des Attila. Moi, je dis que si nous voulons sauver la France, il faut soutenir Robespierre.

— Mais, s'écria Vulmer, avec indignation, c'est le crime, c'est la honte que vous conseillez là !

— Il n'y a pas de crime en politique. Il n'y a de honte qu'à ne pas réussir. Vous connaissez mes principes sur la distinction entre la morale et la diplomatie, et l'homme d'Etat...

— Nous les connaissons, dit tranquillement Batz. Vous avez parlé, monsieur. Vicomte, vous avez la parole.

— Sans doute, dit Vulmer, il y a de dures nécessités. Ne croyez-vous pas que mon cœur se révolte contre toutes ces hypocrisies, tous ces mensonges, tous ces déguisements qui me sont imposés? Il le faut, hélas! Nous sommes trois contre une armée de tigres. Mais il y a une limite que nous ne devons jamais dépasser, sous peine de n'avoir plus de droits contre les Jacobins. Si nous les imitons, pourquoi les mépriserions-nous? Nous devons nous arrêter devant le crime, devant le déshonneur, devant la félonie. Eh! bien, moi, je dis que c'est un crime à un Français de froidement livrer à la mort des milliers de ses compatriotes! Je dis que c'est un déshonneur pour un gentilhomme de voir tant de ses frères qui marchent au supplice et de ne pas vouloir les délivrer. Je dis que c'est félonie pour un royaliste d'abandonner son roi

qu'on martyrise. Louis XVII, mon roi, est dans son agonie. Mais en frappant demain Robespierre, après demain je briserai les portes du Temple. Et je soutiendrais Robespierre ! Non.

— Ce sont des préjugés. Il ne faut jamais discuter contre les préjugés, dit tranquillement Kéraudren. On les enchaîne et on les condamne au silence jusqu'à ce qu'ils soient oubliés. Voici la chaîne. »

Il déplia un petit papier chiffré et le donna au baron de Batz, en disant à Lozembrune :

« Vous connaissez, vicomte, le premier article de la loi qui nous régit : « Chacun des membres du comité jure sur son honneur, sur son salut, qu'il obéira à la majorité, lui commandât-elle quelque chose qui fût contraire à son sentiment, à ses désirs, à son intérêt, à ses convictions.

— Je me rappelle mon serment, répliqua sèchement Lozembrune.

— Voici ce que dit le papier que vient de me remettre Kéraudren, dit Batz : « Soutenez Robespierre à tout prix, » signé Calonne.

— M. de Calonne, ajouta Kéraudren d'un ton triomphant, est le ministre dirigeant de la politique de Mgr le comte de Provence, régent de France. C'est lui qui est accrédité auprès de nous pour nous faire passer les ordres de la régence. »

Lozembrune était resté comme hébété. Batz, le front appuyé sur sa main, réfléchissait.

« Calonne ! murmura Vulmer, d'une voix altérée, mais n'oubliez pas que le roi martyr, que notre au-

guste reine sont morts en le maudissant. C'est à lui qu'ils ont attribué une partie de leurs malheurs, et presque toutes les fautes que les émigrés, nobles et princes, ont commises. Et croyez-vous donc, continua-t-il en jetant un regard perçant sur le bailli, que Son Altesse Royale le régent veuille laisser mourir le roi son neveu en nous interdisant le dernier moyen qui nous reste de le sauver? »

Kéraudren haussa les épaules :

« Le roi n'est rien, murmura-t-il, la royauté est tout. »

Vulmer se détourna avec colère. Batz réfléchissait toujours. Il prit enfin la parole :

« L'article, dans cette loi qui nous régit et que vous invoquez, monsieur, dit aussi que, vu la gravité des circonstances, nous agirons sous notre propre responsabilité, sans être absolument tenus de suivre les ordres ou avis de qui que ce soit, jusqu'à ce que Sa Majesté ait recouvré sa liberté. Nous ne sommes donc pas tenus d'obéir à cet ordre de M. de Calonne, si clair qu'il soit, mais qui représente sans doute uniquement l'opinion personnelle du ministre. Car je dois dire, que les dernières notes que j'ai reçues de Mgr le régent, de Mgr le comte d'Artois me recommandaient de travailler à en finir avec cette horrible situation, par tous les moyens possibles. Vicomte de Lozembrune, qui représentez ici la noblesse de France, vous connaissez tous les éléments de la question, que décidez-vous?

— Je regrette d'être resté seul de tant de gentilshommes qui ne voulurent pas quitter la personne du roi,

mais puisque j'ai, cette dernière fois peut-être, la mission de parler au nom de la noblesse de France, j'invoque l'honneur, l'honneur qui a été son guide et son drapeau, et je jure que tout gentilhomme français eût demandé comme moi qu'on n'épargnât rien pour mettre fin à la Terreur.

— Monsieur Kéraudren, depuis longtemps nous n'avons plus à notre comité les représentants du clergé de France. Des membres du Tiers, qui avaient été nos associés, vous êtes resté seul. Vous avez entendu les observations de M. de Lozembrune, que décidez-vous?

— J'ignore si beaucoup de bourgeois sont de mon avis, mais au nom de la raison d'État, et en me demandant ce qu'eussent décidé, à notre place, mon maître d'Alembert, le grand Frédéric, l'illustre Mirabeau et tous les vrais philosophes, je demande que, pour le salut, sinon du roi, du moins de la royauté, bien loin d'attaquer Robespierre, nous travaillions pour lui et l'aidions à triompher de tous ses ennemis. »

Batz réfléchit de nouveau. Chacun des deux personnages avait les yeux fixés sur lui, de qui dépendait la décision.

Ils étaient tous deux convaincus que de cette décision sortiraient non-seulement le triomphe de Robespierre ou de ses ennemis, mais le salut de milliers d'hommes et une nouvelle révolution.

Robespierre vaincu, ou Robespierre triomphant, c'était l'histoire universelle qui changeait de voie selon l'événement.

Kéraudren paraissait toutefois moins préoccupé que Vulmer. Il était légèrement distrait par un aboiement de l'un des chiens du jardin.

« Messieurs, dit tranquillement le baron de Batz, nous allons travailler de toutes nos forces à la chute de Robespierre.

— J'en suis fâché, pour l'amour de la logique, dit non moins tranquillement Kéraudren. J'obéirai à la décision de la majorité. Mais c'était une belle et grande partie à jouer. Nous agissons comme de bons marchands dont les idées sont confinées dans le comptoir. L'avenir punira nos enfants de notre faiblesse. »

Il avait déchiré le papier en vingt petits morceaux, qu'il avalait dans l'intervalle de ses phrases. C'était un homme aussi peu solennel que possible.

Tout d'un coup il glissa sur le parquet, comme pour écouter, en faisant signe à ses compagnons de garder le silence. Puis il se releva, ouvrit brusquement la porte.

« Que faites-vous là, mon garçon, dit-il à un personnage qui se trouvait justement derrière cette porte. »

Celui-ci s'avança. C'était le domestique flegmatique qui avait ouvert la porte d'entrée.

Était-il là depuis longtemps? Arrivait-il? N'avait-il pas laissé échapper un geste d'effroi en voyant paraître brusquement le rusé bailli? C'est ce que celui-ci se demanda. La vérité est que le domestique s'avança avec un calme parfait.

« Monsieur, dit-il au baron de Batz, les chiens aboient. Je me suis mis aux aguets. Il y a un petti

bossu accompagné d'un homme de mauvaise mine, qui, après avoir monté la rue et interrogé une jeune fille qui était à une fenêtre, sont venus rôder dans le voisinage. S'ils demandent à entrer pour faire une perquisition, que dois-je faire?

— Tâche de les en dissuader, Yvon. S'ils insistent laisse-les pénétrer. Seulement ferme tout dans le corridor, et tu refermeras la porte de la maison sur eux. Avant qu'ils aient eu le temps de s'habituer à l'obscurité, ils seront assommés.

— Raison d'Etat, murmura Kéraudren en ricanant.

— Nous nous défendrons, répondit Batz avec la placidité qui ne le quittait plus. Je pense qu'ils n'accepteraient pas un duel; et j'ai dans l'idée que saint Louis lui-même ne nous conseillerait pas de les engager à aller chercher une escouade de gendarmes pour nous arrêter.

— La lunette d'approche est toujours à notre observatoire? demanda Kéraudren après avoir vu le domestique s'éloigner. Je vais observer la figure d'Yvon. »

Il monta vivement à l'étage supérieur. Les chiens aboyaient toujours avec fureur. On entendit frapper à la porte d'entrée. Batz prit son énorme bâton.

« Prenez le vôtre, vicomte. Il faut ici une arme de coquin, et rendons-nous dans le corridor pour nous habituer à l'obscurité. Vous redoublerez sur votre bossu. Seulement cette fois je vous engage à frapper de bon cœur. »

Ils quittèrent la place. L'on n'entendait plus que l'aboiement des chiens et de sourds grondements de

tonnerre qui depuis quelque temps déjà se faisaient entendre, mais fort loin.

Kéraudren redescendit soucieux.

« Baron, dit-il, je sais que vous êtes entiché de votre domestique. Je n'essayerai pas de vous persuader qu'il n'est pas fidèle. Vous m'accuseriez d'immoralité, d'impiété et de philosophie. Eh bien! j'ai pu apercevoir, un peu vaguement il est vrai, l'expression de son visage quand il a parlé aux deux personnages auxquels il a ouvert la porte. Je jurerais qu'il les connaît et qu'il a échangé avec eux des phrases de connivence. L'un de ces personnages, c'est le plus rusé, le plus habile et le plus décidé coquin que je connaisse, le plus dévoué à Robespierre. Je lui fais l'honneur de penser parfois à le redouter. C'est Pourvoyeur l'aîné. Je le croyais retiré dans ses terres, je veux dire à Meudon. Je donnerais mille écus pour savoir quelles phrases ils ont échangées. Mais, quoique je ne sache rien, j'en sais assez pour me croire en droit de brûler la cervelle à Yvon.

— Vous auriez tort, monsieur le bailli. Vous êtes vif pour un homme de robe, répondit froidement Batz. J'ai eu cent preuves du dévouement fidèle d'Yvon. Il nous est nécessaire. D'ailleurs je me défierais plutôt de moi que de lui.

— Dieu bénisse votre vertueuse confiance, baron, riposta le bailli en ricanant, elle sera récompensée... dans l'autre monde. C'est votre affaire. Ce garçon ne peut rien contre moi personnellement. Une fois hors d'ici, je défie tout, vous le savez. Mais je ne don-

nerais pas un fêtu de vos existences. Maintenant aux affaires. J'ai hâte de disparaître. Heureusement les chiens se taisent, sans quoi, vous ne me verriez pas longtemps dans le voisinage de ce fidèle portier. Je donnerais dix mille écus pour connaître cette phrase qu'il a dite à Pourvoyeur. »

Cette phrase était longue. Pourvoyeur l'aîné avait exhibé un blanc-seing du Comité de Salut public et avait demandé au nom de la loi à visiter la maison, pour savoir si un certain Aristobule n'y était pas entré. Yvon avait répondu vivement :

« La maison n'est pas suspecte. Il n'y a pas à la visiter. Pourvoyeur, je te connais bien. Nous nous sommes vus en septembre à l'Abbaye, à la Force et aux Carmes. Je suis sur la piste d'une conspiration terrible contre Robespierre. Moi seul je puis le sauver. Si tu entres tout est perdu : L'Incorruptible est livré à ses ennemis. Tais-toi. Je sais où te trouver, à Meudon. Mais à Paris, où?

— Chez Duplay. Mais je n'y suis pas toujours.

— Où seras-tu cette après-midi?

— Au cabaret du *Garde-Française* à la barrière de l'Observatoire, où j'ai à surveiller un complot, deux complots contre Maximilien.

— C'est bien. Va-t'en.

— Mais qui me prouve...

— Va-t'en, te dis-je, je suis le *Brestois.* »

Yvon ou le Brestois avait refermé vivement la porte. Les deux Pourvoyeur, dont l'un fort gémissant, pleurnichant et furieux, continuèrent leur che-

min en montant la rue jusqu'à son extrémité, en face de la rue de la Bourbe.

XI

Comment les royalistes préparaient le 9 thermidor.

« Je vous garantis la fidélité d'Yvon, reprit le baron de Batz d'un ton plus froid encore. Il m'a été recommandé par notre pauvre et cher de Vaux qui fut guillotiné en prairial, après l'avortement de ce que ces imbéciles appellent la grande Conspiration de Batz ou de l'étranger. De celui-là vous ne vous défierez pas, Kéraudren, je suppose?

— Pardonnez-moi, monsieur le baron, répondit tranquillement celui-ci. Je me défie de tout, reprit-il avec énergie. C'est ma seule force. Elle est immense. Vous êtes intelligent, baron. Vous êtes brave, vicomte. Vous avez échoué l'un et l'autre en tout ce que vous avez entrepris. Moi je ne suis ni un homme à talents, ni un Roland. J'ai réussi en tout. Vous avez laissé périr le roi, la reine, Madame Élisabeth. Vous n'avez jamais pu parvenir à délivrer Mgr le Dauphin, actuellement Louis XVII. Et Dieu sait qu'à cela vous avez dépensé tout votre esprit et toute votre énergie, et la plus grande partie du trésor considérable que les royalistes ont mis à notre disposition. Pourquoi cela? Vous avez été trahis. On vous a toujours laissés aller jusqu'au bout et au moment où vous croyiez le succès as-

suré, un fil se dérangeait dans la trame de votre combinaison, un fil léger, un fil choisi pour ne faire aucun bruit en se rompant, et l'affaire manquait, et tous ceux qui étaient avec vous étaient pris et payaient de leur vie l'insuccès. Vous seul jusqu'ici, baron, vous vous en êtes sauvé sain et sauf...

— Que voulez-vous dire, monsieur? demanda Batz en relevant fièrement la tête.

— Ah! répliqua Kéraudren, avec un demi-sourire, je me défie de vous, non de votre honneur. Ce que je veux dire, je le dirai tout à l'heure. Permettez que j'achève. Vous avez été sauvé seul, jusqu'ici, baron, seul avec M. le vicomte et l'humble bailli Kéraudren. M. le vicomte me paraît, en ce moment, fort aventuré, continua-t-il avec un froid cynisme. L'humble bailli tient à ne point partager votre sort, avec votre confiance. Il a réussi jusqu'ici, le pauvre bailli, là où vous échouiez. Il a fait passer ou obtenu tous les renseignements que vous vouliez, il a fait échapper heureusement Mgr le comte de Provence, Mesdames de France, et cent autres. Il vous met en main la dernière carte que vous ayez à jouer pour sauver la France et le roi. Pourquoi donc ai-je réussi là où vous échouiez? C'est que je me défiais de tout. C'est que je n'avais que des instruments, des agents, pas de complices. C'est que ne craignant rien ni à droite, ni à gauche, ni derrière, je puis réserver toute ma force, toute mon intelligence, tout mon souci pour aller en avant. Voilà mon secret. Je me défie absolument de tout.

— Vous nous avez promis de vous expliquer, monsieur, sur une sorte de phrase qui pourrait être mal comprise.

— Ah! oui. Comment il se fait que vous seul, baron, avez échappé! Vraiment, il y a là un mystère. Je suppose que les traîtres avaient quelque intérêt à vous épargner. Quel intérêt? le champ est ouvert aux suppositions. — Veut-on saisir tous les fils? épargne-t-on le métier jusqu'à ce que toute la trame soit rompue? Il m'a semblé parfois que le fidèle Yvon m'épiait, était inquiet de savoir par où je venais, par où je m'esquivais. Qui sait si ma défiance ne vous sauve pas la vie, baron, et si l'on n'attend pas d'avoir découvert mon secret, le dernier des secrets, pour vous faire subir le sort commun. Mais ils ont affaire à plus malin qu'eux, et si le hasard, qui dérange les plus serrées combinaisons, veut être neutre, je ferai la figue à tous les sans-culottes. »

Batz réfléchissait.

« Il y a quelque chose de bizarre, en effet, en tout cela, mais ce serait une indignité de laisser planer un soupçon sur un homme qui m'a sauvé la vie.

— Enfin, quoi qu'il y ait, baron, il y a quelque chose, et surtout ceci : Vous avez toujours échoué ; j'ai toujours réussi. Nous jouons de notre reste. Il s'agit de tout perdre, sinon de tout sauver. Voulez-vous me laisser mener cette dernière affaire à ma guise. Je jure sur tout ce qui vous est sacré, sur tout ce qui m'est cher, que je réussirai. Je sauverai l'enfant royal, et je le remettrai sur le trône de France. Mais je veux être

seul, seul pour la peine, seul pour la gloire, et... le profit. Je veux ne rendre aucun compte. Je veux employer les moyens, tous les moyens qui me conviendront. Et je le dis, je ne me bornerai pas à renverser la République. Je relèverai le trône des Bourbons. Réfléchissez. Vous avez l'avenir de la France entre les mains. Décidez, en enfants ou en hommes d'État. »

Le baron avait fixé son regard profond sur l'astucieuse et énergique figure du bailli. Il y voyait la conviction sincère, l'audace, la ruse, la pleine foi en soi-même. Il songeait à tous ces grands esprits, à tous ces hommes d'État de race bourgeoise comme ce petit homme, à tous ceux qui depuis les moines ministres du Moyen-Age, jusqu'à Colbert et jusqu'à Turgot, avaient guidé si noblement les destinées de la France. Sa pratique des affaires, ses voyages en Angleterre, ses études économiques, et ses relations à la Constituante avec les vigoureux représentants du tiers-état avaient émancipé son esprit de bien des préjugés nobiliaires. Il était trop du dix-huitième siècle pour ne pas incliner un peu à donner le pas aux moyens politiques sur les préoccupations morales.

Mais Lozembrune s'y opposa énergiquement. Il ne voulait pas abandonner son honneur, l'honneur de la noblesse française qu'il se croyait la mission de représenter, entre les mains de ce sceptique.

« Le temps presse, monsieur le vicomte, dit le bailli en l'interrompant ; voici une heure qui va sonner ; et je ne sais pas quelles paroles a prononcées le fidèle

Yvon. Que M. le baron décide. Cette fois encore, il est maître de nos destinées.

— Nous ne pouvons vous donner ce blanc-seing, bailli. Mais indiquez-nous...

— Je n'ai plus qu'à obéir, répondit Kéraudren, dont la voix, pour la première fois, garda trace de quelque émotion. Mais j'userai de mon droit. Dans la limite posée par le conseil, chacun de nous reste maître des moyens à employer et n'a nul compte à rendre.

— C'est juste, dit Batz.

— Posez les limites, déterminez l'action puisque vous ne voulez pas vous en fier à moi seul. Mais n'exigez de moi nulle indication. Ne me demandez pas si je suis ici ou là. Au premier signal du rendez-vous, je suis toujours accouru ici. J'y viendrai encore. Vous avez voulu avoir des papiers, qui semblaient impossibles à trouver, à enlever : je vous les ai fournis. Mais vous ne saurez pas quels moyens j'ai employés. Vous ne saurez pas quels moyens je compte employer pour exécuter la suite de nos desseins. Aux affaires, messieurs, aux affaires. J'écoute.

— Vous usez de vos droits, bailli. Peut-être eût-il été bon pour la cause, que nous puissions savoir par quelle merveille d'habileté vous avez pu vous introduire dans l'intimité de Robespierre, quelle est la mesure de cette intimité, et comment vous avez pu lui arracher ces papiers, qui mettent à nu son ambition, ses projets, son âme...

— Aux affaires, monsieur le baron, s'il vous plaît, le temps me presse.

— Ainsi qu'à moi, baron, dit Lozembrune. Vous savez où je dois être vers deux heures. Et au milieu de toutes ces angoisses, de toutes ces fatigues, que chaque coup de fouet que je reçois me fait momentanément oublier, il me semble que je vais devenir fou.

— C'est fait, murmura entre ses dents Kéraudren.

— Voici donc où nous en sommes, reprit M. de Batz. Nous avons essayé de lutter contre la Révolution avec les seules forces des royalistes. Partout, de la Vendée à Marseille, les honnêtes gens ont été vaincus. L'énergique génie des scélérats et la volonté de la Providence irritée contre les fautes de nos pères, l'ont emporté sur nos efforts et nos prières. Nous avons alors essayé de faire révolter le peuple contre cette tyrannie, contre cette misère, contre cette injustice insolente et cette sottise continue. Le peuple de France est devenu si lâche qu'il a tout supporté, même la faim, même le désespoir, sans oser se révolter. Alors nous n'avions plus qu'un moyen, qui nous répugna longtemps.

Nous résolûmes donc, après avoir longtemps hésité, de recourir à notre tour aux ruses, à l'espionnage, aux déguisements, à nous mettre en relation avec les divers chefs de la République. Car, ainsi que je l'ai dit, ce seul moyen nous restait : la division entre les chefs, la lutte entre les Montagnards. Il fallait détruire la République par les républicains, puisque tout autre moyen direct avait échoué.

— Et, murmura Kéraudren, ce sera toujours le meilleur et le plus facile à employer.

— Nous ne tardâmes pas à voir que nous nous rencontrions dans la même ligne de conduite que Robespierre. Seulement il la suivait depuis l'Assemblée législative, et son but n'était pas, comme le nôtre, de supprimer, mais d'escamoter la Révolution. Il n'alla pas, comme Danton, du premier saut, aux extrêmes, à la République. Il comprit qu'il fallait procéder en visant simplement le progrès immédiatement au-dessus de la situation acquise, pour ne pas effrayer l'opinion. Il fit dévorer les royalistes par les constitutionnels; ceux-ci par les républicains; les républicains modérés par les Girondins; ceux-ci par les Montagnards; enfin, entre ces derniers, les divers groupes l'un par l'autre. Nous l'avons aidé à détruire les Montagnards, hommes d'affaires, les Chabot, les Bazire, les Delaunay, les Fabre; puis les Montagnards, hommes d'État, les dantoniens; puis leurs contraires, les hébertistes, les démagogues irréfléchis et effrénés. Maintenant voici que Robespierre n'a plus qu'un combat à livrer, qu'un groupe de Montagnards à détruire, le groupe des habiles, pour être nécessairement le seul maître de la situation, pour être le Dictateur. Monsieur le bailli, je vous cède la parole.

— Moi j'avais reçu pour mission de pousser Robespierre à ce combat suprême. Il est prêt. Dans trois jours, décadi prochain, 10 thermidor, an II, autrement dit le 28 juillet 1794, fête de saint Samson et de saint Victor, les derniers Montagnards passeront devant le Tribunal révolutionnaire.

J'avais une seconde mission qui était de trouver

parmi les papiers intimes de Maximilien les preuves irrécusables de ses projets politiques. Je vous les ai trouvés et je vous les ai remis.

Enfin, je devais exaspérer, affoler Robespierre, lui faire perdre la tête, user, tour à tour, pour le mettre hors de garde, des trois défauts qui sont particuliers à sa nature; la vanité, la superstition, la lâcheté, la lâcheté surtout. Voici une lettre qu'il trouvera ce soir sous sa main. Par là vous jugerez du reste. »

Il lut cette lettre qui fut trouvée avec tant d'autres, parmi les papiers de Robespierre (1) :

« Où est Danton, où est Marat, l'infâme Marat? Où sont les autres? Vous êtes encore, David! Saint-Just! Couthon! lâches et vils meurtriers!

« Tu es encore, tigre imprégné du plus pur sang de la France... bourreau de ton pays, furie sortie du tombeau d'un misérable régicide moins coupable que toi!

« Tu es encore, écoute, lis l'arrêt de ton châtiment :

« J'ai attendu, j'attends encore que le peuple affamé sonne l'heure de ton trépas; que, juste dans sa fureur, il te traîne au supplice.

« Si mon espoir était vain, s'il était différé, écoute, lis, te dis-je!

« Cette main qui trace ta sentence, cette main que tes yeux égarés cherchent à découvrir, cette main qui

(1) Cette lettre fut remise, en effet, et trouvée par Courtois de l'Aube, qui la cite dans son *Rapport* fait au nom de la Commission chargée de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre, an III de la République.

presse la tienne avec horreur, percera ton cœur inhumain.

« Tous les jours je suis avec toi ! Je te vois tous les jours ! A toute heure, mon bras levé cherche ta poitrine !...

« O le plus scélérat des hommes, vis encore quelques jours pour penser à moi ! Dors pour rêver de moi ! Que mon souvenir et la frayeur soient le premier appareil de ton supplice.

« Adieu ! ce soir même en te regardant, je vais jouir de ta terreur. »

— Voilà, messieurs, de quoi l'on régale Maximilien, continua Kéraudren en tournant vers ses compagnons ses petits yeux remplis de malice, et en montrant dans un sourire âpre et silencieux ses dents qui semblaient vouloir mordre. Je vous jure que Robespierre n'aura pas tout son sang-froid, le jour de la bataille. Il ne sait déjà plus de qui ne se point défier. Nicolas, Didier, Gérard, Chatelet, Tacherot, Boulanger, ses principaux gardes du corps, lui deviennent suspects et bientôt les Duplay seront soupçonnés. Mais il ne peut découvrir la main que je guide. »

Il était vraiment éblouissant de malice diabolique.

« Vous avez bien rempli votre mission difficile, bailli, dit Batz. Moi j'avais reçu le plus facile devoir, puisqu'il est entendu que le Boulanger ne doit à aucun prix se compromettre gravement, ni risquer rien qui ne puisse s'expliquer en un franc républicain. J'avais à utiliser les quelques relations que mon ardent amour pour le peuple m'avait créées. J'avais à retrouver, pour

les encourager à la révolte contre l'horrible tyrannie, les chefs obscurs, quoique non dénués de puissance, du parti de la Gironde, c'est-à-dire les amoureux bernés, mais sincères de la République. Ces honnêtes et vénérables niais commencent à se réveiller. J'ai rendez-vous ce jour même, ce soir, au Petit-Bicêtre, au coin de la route de Versailles et du chemin de Bièvre, avec quelques-uns des plus notables de tous ceux qui ont pu quitter Paris. Je dois trouver là, le plus énergique et le plus noble d'entre ces Girondins de second ordre, Louis Victor Descluziers, Agent national du district de Versailles, un homme que l'on pourrait estimer s'il n'était républicain. Voilà ce que j'ai pu faire. Veuillez, vicomte, nous donner connaissance des résultats de votre mission. Nous étions en grosse inquiétude. Depuis cinq jours, je vous attends en vain, à onze heures, chaque jour au coin de la rue Notre-Dame-des-Champs, notre lieu de rendez-vous.

— Vous me pardonnerez, baron, quand je vous dirai que depuis quatre jours je n'ai pas dormi trois heures, et aussi vous pardonnerez cet état d'hébètement chamarré de fièvre, où vous me voyez. Il me semble, encore une fois, que je ne puis me tenir éveillé qu'en faisant des folies ou des gestes insensés.

— Qu'est-il donc arrivé, mon pauvre vicomte?

— Il a été trahi, parbleu, dit Kéraudren, par quelques-uns de vos fidèles, baron.

— Je le crains, dit Lozembrune en secouant le front.

— Et moi, j'en suis sûr actuellement. J'avais entendu murmurer, dans l'entourage de Robespierre,

quelque chose qui était obscur pour moi. Mais veuillez parler, monsieur le vicomte, dit Kéraudren.

— Je commençai par me mettre en relation, grâce à nos amis de Bordeaux, avec Tallien. Vous connaissez nos vieilles accointances avec Barère. Par leur intermédiaire je parvins à tous ceux qui, dans la Convention, redoutaient le sort de leur chef Danton, à Legendre, Ruamps, à Lecointre de Versailles, à Bourdon de l'Oise; à tous les autres qui, comme Léonard Bourdon et Audouin, maudissaient l'ambition dictatoriale de Maximilien; à ceux qui, au Comité de Salut public, jalousent son autorité, à Collot-d'Herbois, au sombre et féroce Billault-Varennes; à tous ceux qui, dans le Comité de Sûreté générale, s'effrayent de voir les empiétements du Comité de salut public, je veux dire les Amar, les Vadier, Lavicomterie, Élie Lecoste; à tous ceux enfin qui pour une cause ou une autre haïssaient ou craignaient Robespierre. Je leur donnai connaissance des révélations contenues dans les papiers qui sont en notre possession. Je leur démontrai, du moins j'espérais l'avoir fait, qu'ils avaient tout à craindre non-seulement pour l'existence de la République, mais pour leurs jours. Je comptais leur avoir prouvé qu'ils n'avaient pas de temps à perdre s'ils voulaient sauver leur vie menacée.

— C'était bien là, en effet, la mission que vous aviez reçue, vicomte. Eh bien?

— Eh! bien, il y a quatre jours, tout parut changer. Vous devinez bien que je ne dévoilai à qui que ce fût quelle personne j'étais. Chacun dut voir en moi un

révolutionnaire inconnu, obscur, que le hasard avait mis en possession de tels renseignements et que l'amour de la République en général, et la tendresse pour chacun de ces scélérats en particulier, poussaient à dévoiler tout le mystère. Qu'arriva-t-il? Robespierre fut averti par les deux espions, *les écouteurs*, comme on les nomme, qu'il a au Comité de Sûreté générale. Les Montagnards furent mis en défiance, je ne sais comment; mais tant et si bien que je me vis traqué et poursuivi.

La chasse dure depuis quatre jours. Je fus dépisté dans chacune des dix retraites que nous avions et que nous croyions sûres dans Paris. J'étais précédé dans l'une, suivi de près dans l'autre. On vint faire une visite domiciliaire dans cette maison de parfumerie de Mme Laboullée, 83, rue de Richelieu ou de la Loi, comme on dit aujourd'hui, et qui avait échappé à tout soupçon.

Si bien que toujours en éveil, en crainte, en angoisse, pourchassé, vingt fois sur le point d'être pris, je n'ai guère osé fermer l'œil depuis quatre fois vingt-quatre heures. Je n'ai échappé que par la folie de l'effronterie, du cynisme, de la violence. Vous me voyez à bout de forces, marchant comme un homme ivre, courant comme ces somnambules du chevalier Mesmer, sachant à peine si je vis et ne me soutenant, comme les gens ivres qui boivent encore pour ne pas tomber, que par la succession même de nouveaux dangers. Je vous dis cela, bailli, afin que vous m'excusiez si j'ai été un peu emporté et rude pour vous.

— Oh! ce n'est point cela qui m'inquiète. Je cherche qui a pu vous trahir. Car vous avez été trahi et par quelqu'un qui connaissait presque tous nos secrets et qui les a dévoilés en bloc; qui a déclaré à Robespierre que ce n'était pas un révolutionnaire qui avait ces importants papiers, mais un des deux chefs royalistes, Batz ou Lerey.

— Si bien, dit Batz, que Robespierre et ses ennemis ont poussé l'un la Commune, où il est le maître, les autres le Comité de Salut public, où ils sont tout-puissants, à s'évertuer pour entrer en possession de ces papiers compromettants. De là la proclamation que vous venez d'entendre il y a une heure.

— Oui, dit Vulmer, Maximilien veut rentrer en possession de ces renseignements qui doivent le perdre s'ils tombent aux mains de ses ennemis; les Montagnards, de leur côté, veulent les compulser à loisir pour savoir s'ils contiennent vraiment leur arrêt de mort.

— Enfin, dit Kéraudren, toutes nos retraites ont été découvertes du même coup. Ce n'est pas le hasard qui a fait cela. Toutes, vicomte.

— Toutes, sauf deux, celle qui est proche du Marché aux grains que nul autre que nous trois ne connaît....

— Et que le fidèle Yvon ne connaît pas, dit Kéraudren.

— Et celle-ci.

— Que le fidèle Yvon connaît à merveille, répliqua Batz.

— Mais qu'il est à peu près seul à connaître, continua le bailli ; et ce serait bien maladroit, ce serait se déceler que de la découvrir tout d'abord.

— D'autres aussi le connaissent, dit gravement Batz. Tenez, quand les chiens aboieront, quelqu'un s'approchera de la porte et y laissera un billet que j'attends avec impatience, presque avec angoisse.

— Et que doit dire ce billet?

— Il doit contenir un renseignement qui est plus que notre arrêt de vie ou de mort. Il doit nous dire si nous sommes vainqueurs ou vaincus, si nous avons réussi ou irrémédiablement échoué.

— Eh! bien?

— Il doit nous dire si les ennemis de Robespierre réunis en conciliabule, chez Roussillon, là, cul-de-sac Notre-Dame-des-Champs, ont décidé de se courber sous le joug de Maximilien, ou bien, suivant notre conseil, de se révolter.

— Soit. Mais accordez-moi cette faveur, baron, laissez-moi aller chercher moi-même ce billet, afin que j'aie la certitude que son contenu ne sera connu que de nous.

— Vous avez tort de vous défier d'Yvon, quelles que puissent être les apparences. Mais qu'il soit selon votre désir!

— Enfin, conclut Lozembrune, ce matin je me décidai à tenter un dernier effort. J'allai à la Force où est renfermée madame de Fontenay. Je savais qu'elle cherchait une occasion de communiquer avec Tallien. Je pus, par l'entremise d'un guichetier, arriver auprès

d'elle. J'en reçus une lettre pour ce Tallien. J'étais espionné. Je ne sauvai ma lettre et ma personne que par une suite de coups de bâton et de folies comiques et tragiques, à l'aide desquelles j'extorquai un certificat de civisme qui me manquait, mais qui me servira de bien peu, maintenant que tout est découvert.

Pour tenir mon pauvre esprit en éveil je me donnai le soin de rendre un espion, — notre bossu, baron — presque imbécile en lui racontant comme un roman le récit de mon...

— Les chiens aboient, s'écria Kéraudren en bondissant dans le jardin. »

XII

Où Lozembrune et le roman reprennent leur course.

Il arriva à la porte à temps pour l'ouvrir lui-même. Un homme inconnu lui remit un papier en disant à mi-voix :

« De la part du citoyen Roussillon au grand patriote le Boulanger. »

Après quoi il reprit sa route vers le haut de la rue, non sans avoir ajouté à voix basse :

« Tu diras au Boulanger que c'est son ami Heurtevent, l'aubergiste du Garde-Française, au coin de la barrière de l'Observatoire qui a apporté le papier. »

Kéraudren referma la porte. Il fixa son regard pénétrant sur le visage impassible d'Yvon.

« Vous avez tort, monsieur, dit celui-ci, de montrer comme ça votre visage à la porte d'une maison qui n'est pas la vôtre. Tout est suspect en ce moment-ci. Et on pourrait vous reconnaître.

— Tu n'as pas tort, Yvon, répondit le bailli, qui n'avait pu s'empêcher de tressaillir. Mais rassure-toi. J'ai des visages à ma disposition, et la preuve, mon ami, c'est que je t'ai frôlé, il y a deux jours, le 5 thermidor, au soir, rue Saint-Honoré, non loin du numéro 366, et tu ne m'as pas reconnu. Et là-dessus, je veux te dire que tu as tort, n'ayant pas, comme moi, des figures de rechange, de te hasarder dans le voisinage de la demeure de Robespierre.

— Oh ! je suis si obscur et si peu connu, » répliqua Yvon, qui n'avait pas sourcillé.

Le coquin est ferré, pensa Kéraudren en regagnant la maison.

« Mon pauvre vicomte, avait dit le baron après le départ du bailli, croyez que cette maison est sûre, quoi qu'en puisse penser notre sceptique compagnon. Vous allez y rester et y prendre du repos.

— C'est impossible, mon cher baron. Cela est étrange à dire, mais je me marie sans doute aujourd'hui. Cela est ridicule, fou, invraisemblable. Toutes mes chères pensées d'amour jurent de se trouver au milieu de ces idées politiques. L'image de ma fiancée, de ma douce Marie-Thérèse, que vous connaissez, baron, se heurte à chaque minute avec celle de Robespierre et de tous ces scélérats qui me coudoient, me menacent, me poursuivent. Mais elle me soutient

aussi, elle me donne l'énergie et le bonheur. Vous n'ignorez rien de notre longue tendresse. Vous savez comment, il y a peu de mois, le père de Marie-Thérèse, qui était un des nôtres, et qui fut pris et guillotiné comme tant des nôtres, nous fit jurer à elle et à moi que, malgré l'horreur des circonstances, nous ne retarderions plus ce mariage arrêté depuis si longtemps. Vous jugez si je prêtais ce serment avec bonheur. Marie-Thérèse se réfugia à Meudon, chez deux des anciennes religieuses bénédictines du couvent où elle fut élevée, et qui y avait trouvé un asile. Il fut entendu que le jour où l'on aurait pu rencontrer un prêtre non-jureur notre mariage serait célébré. On devait m'en donner avis à l'aide de signes convenus, de mots écrits sur une muraille.

— Et ces signes?

— Je les ai rencontrés aujourd'hui. Ils m'indiquent que, depuis près d'une semaine, on m'attend chaque jour vers deux heures à la barrière de Vaugirard pour me fixer un rendez-vous. C'est aujourd'hui le dernier jour. Je dois prévoir que, ce soir, peut-être, nous recevrons la bénédiction nuptiale. Et rien, rien au monde, ne doit me faire manquer au serment que j'ai prêté à Marie-Thérèse et à son père. Je n'ose pas penser à mon bonheur, quoique tout mon sang semble vouloir sortir de mes veines, quoique mon cœur batte comme s'il voulait briser ma poitrine à l'idée qu'aujourd'hui cet amour si long, si ardent sera enfin récompensé.

— Mais, mon cher vicomte, n'est-ce pas un piége

que l'on vous tend? Vous savez comme nous sommes environnés d'embûches. Avez-vous réfléchi à ce papier qui vous a été remis si mystérieusement? Et quand j'y songe mûrement, il m'inquiète. Oui, il vous affirme qu'il y a danger pour vous à Meudon. N'est-ce pas mademoiselle de Lugnières qui vous l'a fait remettre? Que n'a-t-il pas pu se passer depuis cinq jours que l'on vous attend? Son asile est-il sûr? N'est-elle pas comme nous tous entourée d'espionnage? Quelqu'un n'a-t-il pas pu saisir le secret de vos communications? N'a-t-elle pas employé un messager infidèle? Je sais que c'est à Meudon que s'est retiré le plus habile des *observateurs* de la police de Robespierre, ce Pourvoyeur, auquel moi-même j'ai toujours eu tant de peine à échapper. Encore une fois, ne veut-on pas vous tendre une embûche, à vous et à votre fiancée?

— Ah! mon ami, vous me déchirez l'âme! Hélas! hélas! quelle horrible vie! Mon Dieu, faites que je ne devienne pas fou! »

Et poussant un sanglot convulsif, il laissa tomber la tête entre les mains.

Kéraudren rentrait, à ce moment. Lozembrune releva le front, essuya ses yeux, que remplissaient de grosses larmes.

Kéraudren haïssait singulièrement toutes les circonstances accessoires qui éloignaient l'esprit de l'œuvre principale, et les idées du but final; il fit semblant de n'avoir rien vu.

« Voici le billet que vous attendiez, baron, dit-il. »

Batz le saisit d'une main impatiente. Il le lut, le laissa tomber et resta comme anéanti. Kéraudren ramassa le papier.

« Parbleu, dit-il en souriant, c'était logique. La Terreur ne peut faire de la France qu'un peuple de lâches. M. de Calonne avait raison et aura raison. Laissons faire. Êtes-vous curieux de savoir ce qu'il y a là-dedans, vicomte? Quelle insupportable chaleur, hé! et quel temps orageux! Vos joues sont couvertes de sueur...

— Et ce billet, dit Vulmer, d'une voix brisée?

— Il est bref mais expressif. « On n'a pas confiance. « On n'ose. On va chercher à désarmer M. (c'est-à-« dire Maximilien, hé?) à force de concessions, de défé-« rences et d'humiliations. » Cela veut dire que les Montagnards, ennemis de Robespierre, et réunis chez Roussillon, n'osent pas engager la lutte contre lui. Oui, les Jacobins, la Commune de Paris, l'armée révolutionnaire, les sections, les canonniers, la garde nationale, tout cela tient pour Robespierre. Il y a de quoi épouvanter ces braves, qui égorgeaient si vaillamment à la Force, à l'Abbaye, les vieux prêtres, les hommes désarmés et les femmes. Montagnards! Montagnards! vous avez laissé faire les massacres de Septembre! Vous avez créé le Tribunal révolutionnaire! Ah! ah! on va se servir de tout cela contre vous.

— Messieurs, dit Batz, qui avait retrouvé son sang-froid, les circonstances paraissent plus fortes que notre volonté. La Providence veut peut-être effacer la France du nombre des nations. Peut-être ne la juge-t-elle pas

assez punie encore. Continuons notre œuvre courageusement, mais attendons avant d'arrêter quelque nouveau plan. N'oublions pas que nous avons à sauver notre roi, et nos frères, que chaque jour emporte par centaines. Je comprends que la Convention ait jugé Robespierre trop fort et trop bien appuyé.

— Mais qu'allons-nous faire? demanda Kéraudren.

— Moi, j'irai au rendez-vous que j'ai donné au citoyen Descluziers, dans cette auberge isolée du Petit-Bicêtre. Vous la connaissez, vicomte. Demain allez demander à l'hôte s'il n'a rien à vous dire. Je serai cette après-midi à l'auberge du Garde-Française. Mais je ne vous retiens pas. Vicomte de Lozembrune, vous restez détenteur de nos papiers, de ces papiers si précieux dont nous parlions tout à l'heure, qui compromettent irrémédiablement Robespierre et qui mettent toute la République française à vos trousses, mon pauvre vicomte.

— Vous savez où ils sont, cousus dans le collet de ma carmagnole et dans la ceinture de mon pantalon.

— Oui : il vaut mieux qu'ils soient avec vous à Meudon, hors Paris, puisque Paris nous devient si périlleux. Il ne faut pas qu'on nous les enlève. Gardons-en la libre disposition, puisque nos ennemis tiennent tant à les voir. Nous pourrons les employer plus utilement en meilleures circonstances. A tout le moins, ils pourront servir à racheter la vie de plusieurs d'entre nous. Allez, mon ami, que Dieu vous conduise et vous bénisse ! »

Il ouvrit ses bras. Vulmer s'y précipita. Tous deux s'embrassèrent silencieusement.

« Ma foi, mon cher vicomte, dit Kéraudren, je tiens que la morale est une belle fille, qui n'a rien à faire au milieu de tous ces coquins de diplomates, mais je ne suis pas dénué de quelque sensibilité. Permettez que je vous serre la main. Eh! eh! Kéraudren fera quelque chose pour vous, et plus que son intérêt ne le lui conseillera. »

Le vicomte serra distraitement la main du bailli, bondit hors de la maison et disparut, sans remarquer le regard sombre avec lequel Yvon le suivait, tandis qu'il montait la rue Notre-Dame-des-Champs.

« Voilà un homme que nous ne reverrons plus, baron, dit Kéraudren. Quand on a à ses trousses la Révolution tout entière, tous les Jacobins, tous les Robespierrots, toute la police du Comité de Salut public et de Sûreté générale, on peut préparer son oraison funèbre. Vous avez eu tort de lui laisser nos papiers.

— Je ne pouvais les brûler, ni les laisser ici, puisque l'on se défie d'Yvon, ni les porter sur moi, ni vous les confier, vous savez pourquoi. Il faut bien qu'il les garde. J'augure mieux de son sort. Il est plein de cœur et de sensibilité...

— Et de préjugés et de faiblesses...

— Mais de ressources et d'énergie. Maintenant, je vais m'absenter de Paris. Vous connaissez notre loi, continua Batz en regardant le bailli entre les yeux.

— Oui, qui est seul est le maître.

— Vous allez donc nécessairement agir à votre guise. Seulement, sous les peines que vous savez, point d'assassinat, point de projet qui compromettrait, même en paroles, madame Royale. Je n'ignore rien des étranges plans de mariage qui ont été suggérés à cet horrible Robespierre. Vous me comprenez bien ?

— Trop bien. Mais, enfin, vous entendrez parler de moi, de la Convention, de Robespierre, des Jacobins et de la Commune pendant ces vingt-quatre heures qui vont venir. Ah ! ah ! je vais jeter de la poudre dans la fourmilière.

— J'ignore les moyens que vous employez, mais le but c'est de tenir tout en suspens, en empêchant toute réconciliation entre Robespierre et les Montagnards. Ceux-ci paraissent vouloir céder. Il faut que l'autre n'écoute rien.

— Allons, baron, il y a plaisir à traiter des affaires avec vous; si vous avez des préjugés, vous avez de l'esprit aussi. »

Il disparut. Il rentra un instant après.

« Vous croyez que le fidèle Yvon est à garder la porte. Nenni. Il sait que je ne pars jamais par là. Il est dans un de ces taillis, prêt à sauter sur une brèche pour voir quel chemin j'enfile. Pauvre diable, il n'est pas très-malin. Savez-vous ce que je vais faire? Je vais passer tout uniment par la porte. En l'entendant fermer le fidèle Yvon saura...

— Je n'ai pas défendu à Yvon d'être dans le jardin. C'est l'heure où l'on donne la pâtée aux dogues.

— Parfait. Il ne la donnera jamais à Kéraudren. »

Voilà aussi un homme que je ne reverrai plus, ce pauvre baron, pensa Kéraudren, en glissant le long du taillis. Bon : je resterai seul, et c'est assez.

DEUXIÈME PARTIE

LE FAUBOURG DE PARIS PENDANT LA TERREUR

I

L'auberge du Garde-Française.

Avant 1786, la ville finissait — du côté de Paris où se trouvent en ce moment une partie de nos personnages — au bout de la rue d'Enfer, c'est-à-dire au carrefour où le boulevard Montparnasse, la rue Notre-Dame-des-Champs, la rue de la Bourbe et cette rue d'Enfer venaient se rencontrer. C'est ce que nous nommons aujourd'hui le carrefour de l'Observatoire. C'était alors un vrai carrefour, une intersection de voies, au bout de l'enclos des Chartreux, à l'ombre du grand moulin des moines.

Quand, en 1786, on avait porté les murs d'octroi aux endroits où nous les avons vus il y a quelque dix ans, la rue d'Enfer avait continué son chemin jusqu'à la barrière, ou plutôt elle avait donné son nom à la voie *faubourienne* qui, partant du carrefour indiqué plus haut, avait, jusqu'à cette date, le nom de chemin d'Orléans.

Mais pour être devenu voie urbaine et avoir changé

son nom rustique en l'illustre et antique appellation de rue d'Enfer, le chemin d'Orléans n'avait guère perdu de sa physionomie paisible.

Il longeait à sa gauche les murs des jardins de l'abbaye de Port-Royal, jardins dont il nous reste encore l'avenue qui mène au bâtiment de l'Observatoire. A sa droite, en face de l'abbaye, la rue d'Enfer côtoyait de vastes cultures qui occupaient tout le terrain situé aujourd'hui entre le boulevard Montparnasse et l'hospice des Enfants-Trouvés. Cet hospice était alors l'institut des Pères de l'Oratoire.

Au bout des bâtiments de cet institut, la rue d'Enfer s'élargissait et s'ombrageait de vieux arbres. Ce couvent de l'Oratoire était, en 1786, la dernière maison du faubourg d'Enfer. En 1794, on pouvait voir, entre le monastère alors désert et la barrière, trois maisons de chaque côté de la voie publique, à demi-cachées dans les arbres qui ombrageaient le chemin.

Une seule de ces maisons était bâtie sur la rue : c'était celle qui occupait l'angle formé par la rencontre de la rue d'Enfer et du boulevard du même nom. C'était là l'auberge du Garde-Française, la plus célèbre taverne des deux sections Mutius-Scævola et de l'Observatoire. — Nous avons, en effet, quitté la 43e section pour la 47e, depuis l'extrémité de la rue Montagne-des-Champs.

Il est important que nos lecteurs voient bien la situation de cette auberge, où vont se passer toutes les scènes de cette partie de notre récit.

Elle occupe par ses bâtiments, par sa grande cour

ombreuse et ses jardins, un îlot de terrain ayant exactement la forme d'un angle, côtoyé dans sa plus grande longueur par le boulevard d'Enfer, dans sa portion la plus étroite par la rue d'Enfer, et de l'autre côté par la rue La Caille, ruelle maintenant détruite et qui mettait alors la rue et le boulevard en communication.

Cette maison, isolée ainsi, occupant un vaste terrain très-planté dans un quartier populeux, était, du reste, la seule qu'on aperçût autour du large hémicycle précédant la barrière d'Enfer et nommé la place de la Barrière. Une telle situation avait, sans doute, contribué à achalander l'auberge; d'autres causes, nous le verrons, et particulièrement la personne de l'aubergiste, n'y avaient pas nui.

La place de la Barrière était fort fréquentée : elle était le centre de la vie politique du voisinage. Le décadi et le quintidi, dans l'après-midi, les sectionnaires (dont les comités étaient fermés ces jours-là) venaient chercher ici leur forum. Les jours de fête, d'émeute ou seulement d'effroi, elle se remplissait de façon à rappeler le Jardin-Égalité, la place du Palais-National, les abords des Champs-Élysées, la place de la Bastille, les carrefours du faubourg de Gloire, enfin les lieux de réunion les plus aimés de la populace parisienne.

Nous aurons bientôt occasion de montrer sur ces lieux mêmes ce qu'était alors la vie de la place publique. Mais, à l'heure matinale où nous la prenons, l'au-

berge du Garde-Française était encore à peu près vide, et le voisinage à peu près désert.

Quelques joueurs de boules courent çà et là silencieux et timides. Seulement comme ils ne manquent pas, dans leur candeur, d'une petite pointe de diplomatie, le plus audacieux d'entre eux, qui est l'ex-portier de l'Observatoire et le seul habitant de la rue des Deux-Anges, s'en va, trottinant, acheter demi-setier ou chopine à l'auberge du Garde-Française. Car l'illustre hôtelier de céans est une autorité, et aussi a-t-il parfois protégé de son poing redoutable ces humbles clients dont la queue poudrée, sautillant sur les collets de ratine jaunissants, a la vertu d'irriter les sectionnaires en goguette.

A cette heure, les sectionnaires sont encore à leur besogne domestique. Les passants sont rares. Les difficultés qui entourent le passage des barrières parisiennes pendant la Terreur, la nécessité de montrer sa carte de civisme, les interrogatoires qu'il faut subir, arrêtent la circulation.

On entre assez facilement dans la ville, beaucoup plus aisément que l'on n'en sort. Mais après l'heure des approvisionnements, quand les paysans du voisinage, les quelques ouvriers de Montrouge et les fariniers de la vallée de la Bièvre ont passé, la barrière est peu fréquentée. Tout se tait dans le voisinage, et le cabaret reste vide jusqu'à ce que, après leur dîner de midi, les politiques, les bateleurs, les oisifs viennent envahir l'hémicycle.

Aujourd'hui septidi, ce bout de la rue d'Enfer est plus morne que d'habitude. Le poste de la barrière a été augmenté. Les six sectionnaires armés de piques qui, sous la conduite d'un sergent, font habituellement le service de police, ont été renforcés d'une dizaine d'hommes commandés par un lieutenant.

Un aide de camp du général Hanriot est venu faire une ronde, en recommandant un redoublement de surveillance, une extrême sévérité dans l'examen de ceux qui tenteraient de sortir. Il n'a pas dissimulé qu'à l'Hôtel-de-Ville — ou plutôt à la maison Commune — au bureau du département de police, on parlait d'un arrêté qui devait ordonner la fermeture des barrières. Il avait fait donner lecture d'un ordre du jour du citoyen Hanriot, rappelant à ses camarades que la patrie est toujours en danger; que les séides des despotes coalisés, donnant la main aux infatigables conspirateurs à l'intérieur, se préparaient dans l'ombre à tenter quelque coup horrible et mystérieux. Il espérait donc que les braves sectionnaires auraient honte de profiter des périls de la patrie, leur mère, pour quitter leur poste et aller se rafraîchir au cabaret.

Aussi l'auberge avait-elle été à peu près vide pendant la matinée.

Qui l'eût vue, en passant de l'autre côté de la route, avec son avant-cour pleine de soleil, avec sa maison le long de laquelle grimpaient les vignes vierges et les rosiers, et sur le toit de laquelle se versait l'ombre des grands arbres s'élevant d'un clos voisin, qui l'eût vue ainsi calme et fraîche, parfumée et silencieuse, l'eût

prise pour une de ces paisibles demeures champêtres qui semblent être, dans les dessins du dix-septième siècle, le symbole du bonheur et de la paix domestiques.

La grand'porte était tout ouverte, à deux battants. Une cour carrée, entourée de murailles, pavée au milieu, précédait une maison dont l'extérieur, avons-nous dit, était tapissé de feuillage. Le long des trois côtés de la muraille qui, avec la maison; formaient le carré de cette cour, on voyait des tables au milieu de petits bosquets très-maigres et qui défendaient à peine chacun des clients contre les regards de tous les autres consommateurs réunis dans la cour.

Ainsi l'avait voulu le civisme de la 47e section, qui avait forcé le cabaretier à arracher ses bosquets trop touffus. Nul n'avait ni raison ni droit de dissimuler quoi que ce fût aux regards de ses frères.

Cette cour et cette maison avaient été prises, nous l'avons déjà indiqué, sur un enclos très-boisé qui occupait tout ce triangle que nous avons dessiné entre la rue d'Enfer, le boulevard d'Enfer et la rue La Caille.

L'enclos était resté tel qu'il se trouvait au milieu du dix-huitième siècle : il entourait de deux côtés la cour et la maison, était séparé des voies voisines par des murs bien entretenus. On y avait accès par le derrière de la maison. Personne n'y avait jamais pénétré. Le cabaretier avait, sans varier, décliné toutes les propositions des meilleurs clients, désireux, quand la cour était pleine, de pénétrer dans cet endroit frais et mystérieux. Il avait toujours répondu sèchement que ce

clos était à la citoyenne son épouse, qui y élevait une vache et des lapins, et, sur une nouvelle insistance, il s'était mis en fureur et avait joué des poings.

Jacques Heurtevent, cabaretier du Garde-Française, avait des poings formidables, un courage que rien n'intimidait, et des colères effroyables pendant lesquelles il tuait, disait-on, un homme comme il eût brisé un verre. Il était d'ailleurs un des hommes les plus connus de Paris, cela pour beaucoup de causes; mais une raison dominait toutes les autres : *Jacques Heurtevent était le premier qui fût entré dans la Bastille conquise!!!*

Or on sait quelle profonde impression la prise de la Bastille exerça toujours sur l'esprit des Parisiens. Ce fut pour eux la première et la plus grande date, la date de la victoire du peuple sur l'aristocratie et la monarchie.

II

L'hôtelier et la citoyenne son épouse.

Jacques Heurtevent, sergent aux gardes-françaises et l'un des plus beaux soldats de ce corps d'élite, représentait un type assez commun alors. Hardi, médiocrement intelligent, plutôt bon que mauvais, prenant les choses avec une ardeur nerveuse qui jouait bien le noble enthousiasme de l'âme; exalté par les grandes idées et les mots sonores que les initiateurs de la Révolution eurent soin de faire pénétrer surtout

dans ce corps des gardes-françaises, corps choyé, vaniteux, toujours en contact avec la canaille et la philosophie parisiennes, Jacques, excité encore par les succès d'amour-propre que lui avait valu sa belle prestance, se mit à la tête du mouvement révolutionnaire qui porta les gardes à l'attaque de la Bastille.

On sait combien ce combat fut inoffensif et, en vérité, bouffon. Mais il avait, en effet, un caractère de révolte radicale, et Jacques bénéficia de la gloire de cette prise. On aima à incarner l'idée de la Révolution dans cet homme de cinq pieds huit pouces, vigoureux, au port fier, à l'allure hardie, à la face militaire, à la physionomie où un observateur eût trouvé un fond de bêtise, d'étroite obstination et de niaise infatuation, mais ouverte, bonne et surtout populairement belle avec ces yeux noirs, brillants et francs, ces joues rondes et rouges, ce nez vigoureux et finement dessiné.

Il n'avait ni la hauteur d'âme et d'esprit, ni l'ambition de son camarade Hoche. Au lieu de chercher à devenir un grand général, il mena, pendant les années qui suivirent, une existence toute de fantaisie et d'aventures. Tantôt chef de clubs, il menait à quelque sac les sans-culottes du faubourg de Gloire; tantôt officier supérieur de miliciens, il désertait, accourait à Paris en criant à la trahison, puis revenait aux frontières comme capitaine de volontaires. Mais la patrie avait besoin de lui à Paris : il désertait de nouveau.

Il était en Belgique lors de la prise des Tuileries, au 10 août. Furieux de n'avoir pas été le premier à

cette attaque, comme il avait été le premier à celle de la Bastille, il revint à Paris et, cherchant des aventures qui pussent le réhabiliter, il se lia avec Maillard. Il partagea avec lui le commandement des effroyables coquins qui devaient faire les Journées de septembre.

Pendant ce temps-là se passa quelque aventure mystérieuse qui eut sur sa vie une influence extraordinaire. Les bruits les plus étranges coururent là-dessus. Le fait était qu'il s'était marié quelques jours après ces Journées de septembre 1792.

Il était arrivé, en effet, un incident que Vulmer de Lozembrune n'avait pas complétement connu et que, en tout cas, il n'avait pas cru devoir signaler lorsque, ce matin même du 7 thermidor, il racontait ses aventures à Pourvoyeur le jeune.

Jacques Heurtevent, qui n'avait pas perdu tout sentiment d'honneur et d'humanité, s'était senti un peu révolté en voyant à nu les projets de ses camarades les septembriseurs. Quand il eut reconnu qu'il s'agissait non pas de combattre, mais d'assassiner, d'assassiner des vieillards et des femmes, il s'était éloigné. Il avait emmené avec lui les moins vils de ses compagnons, avec l'espérance de découvrir dans le voisinage de l'Abbaye et des Carmes quelque repaire d'aristocrates où l'on trouverait en face de soi des hommes.

On lui avait dénoncé l'hôtel de Toulouse, rue du Regard, comme l'un de ces repaires. Il y arriva peu de temps après le départ de Lozembrune. Là, outre les religieuses bénédictines du Précieux-Sang et plusieurs de leurs jeunes pensionnaires, se trouvaient

quelques royalistes blessés à la défense des Tuileries.

Quand la troupe des septembriseurs eut pénétré dans l'hôtel, après avoir brisé et saccagé les meubles des premières pièces, elle arriva dans une grande salle. Une dizaine de femmes et de jeunes filles étaient agenouillées, psalmodiant les sept psaumes de la pénitence. Quatre vieillards, pâles, à peine habillés, et incertains dans leurs mouvements, comme des convalescents qui viennent de se lever à la hâte, se tenaient l'épée nue au-devant du groupe des femmes. Dans l'angle le plus rapproché de la porte, une jeune fille faisait mille efforts pour retenir dans le lit un autre vieillard qui, l'un des bras en écharpe, se débattait pour se mettre sur son séant et saisir son épée.

Marie-Thérèse de Lugnières, la fiancée de Vulmer, était au milieu des religieuses, la tête voilée, redoutant sa beauté plus que la mort, et bénissant Notre-Seigneur d'avoir éloigné son fiancé dans ce moment terrible.

Il y avait eu un mouvement d'hésitation, dans la bande, à l'aspect de cette scène.

Tout à coup la jeune fille quitta le vieillard couché, et comprenant que Jacques était le chef de la troupe, elle bondit jusqu'à lui, se précipita à ses pieds, et joignant les mains :

« Monsieur, dit-elle, vous n'avez pas l'air d'un monstre. Quel mal vous avons-nous fait? Quelle gloire retirerez-vous de tuer dix femmes et cinq vieillards. Ayez pitié de nous, ayez pitié de nos sœurs ! Ah ! ayez pitié de mon père. »

Jacques avait tressailli. Il avait reconnu cette jeune fille. Il était le fils d'un paysan boulonnais, du hameau de Dalles et cette femme, c'était la fille de M. de Mimont, châtelain de Dalles. Une idée diabolique lui traversa le cerveau.

Il se dit qu'il serait bien glorieux à un sans-culottes de prendre pour femme l'une de ces insolentes filles de l'aristocratie, d'en faire son jouet, de la forcer à travailler comme une servante, de l'humilier à chaque heure du jour dans sa fierté féodale et dans sa délicatesse nobiliaire.

« Citoyenne, dit-il, avec un froid et cynique sourire, si tu veux abaisser ton insolence, voir en nous des frères et des égaux, et en preuve de ton civisme et du patriotisme de tes compagnons, si tu veux m'épouser, nous oublierons tout ce qu'il peut y avoir ici de suspect. Sinon..... »

Isabelle de Mimont s'était sacrifiée, comme tant d'autres femmes nobles dont nos pères nous ont raconté l'héroïsme. Elle consentit à épouser le Jacobin, elle exigea seulement que le mariage serait célébré par un prêtre non constitutionnaire. Jacques hésita, mais comme, au moment où elle souleva cette exigence, les réfugiés de l'hôtel de Toulouse avaient déjà choisi d'autres asiles, il accepta, en grinçant des dents, et en promettant un redoublement de tortures morales à cette fanatique.

Il commença par acheter le cabaret de la barrière d'Enfer (qui n'avait pas encore pris le nom de barrière de l'Observatoire), afin d'humilier l'aristocratie en for-

çant cette fille noble à devenir servante d'auberge et à servir les sans-culottes.

Mais il arriva une chose bien imprévue pour Jacques Heurtevent. Ce fut lui qui fut vaincu. La douce et patiente sérénité d'Isabelle, après avoir commencé par porter à l'excès la fureur du Jacobin, l'apaisa peu à peu. Les bons instincts qui n'avaient pas été absolument détruits par cette vie de débauche, de férocité et de folie politique, se réveillèrent assez vite.

Il devina bientôt tout ce qu'il y avait d'élévation morale, de dignité intime, d'énergie d'âme dans la fière douceur de cette épouse docile en tout ce que lui commandaient les devoirs de la position acceptée, de cette femme indomptable et prête à la mort là où le Jacobin, oubliant le mari, voulait déshonorer cette aristocrate dans laquelle il ne voyait plus sa femme.

Ainsi Isabelle avait été bien des fois battue jusqu'à l'évanouissement et tailladée de coups de sabres, parce qu'en consentant à servir son mari et les plus ignobles de ses amis, elle n'avait jamais voulu partager leurs orgies, ni chanter leurs horribles chansons, ni boire à la mort de la reine et de Mme Élisabeth.

Bref la brute avait été vaincue. Le sans-culotte avait compris qu'il avait en face de lui une foi plus puissante que sa foi politique, une force supérieure à sa force. Soumis à son tour à la force morale, il s'était, en s'inclinant devant elle, senti éclairé et apaisé. Il avait, sans abandonner sa haine contre l'aristocratie, vu plus clair dans la situation politique. Ainsi l'un des plus ardents séides du Terrorisme était devenu

intérieurement l'un des plus décidés ennemis de la Terreur.

Il avait subi complétement l'influence de sa femme, depuis surtout que celle-ci lui avait donné un fils. Son intelligence s'était développée, son âme s'était purifiée. Mais en se raffinant et en s'ennoblissant, son cœur était devenu malheureux. Jacques avait compris toute la supériorité de cette femme sur lui, tout le crime des moyens qui l'avaient faite son épouse, toute l'horreur des procédés conjugaux des premiers temps du mariage. Il se disait qu'il était impossible qu'il ne fût pas haï et méprisé par une telle femme. Il nourrissait ainsi secrètement au fond du cœur une angoisse jalouse qui le rendait fou et furieux.

En ces moments, qu'il montrât ou qu'il cachât cette angoisse, il était absolument hors de lui-même; et il souffrait une torture cent fois plus déchirante que celle dont il avait menacé Isabelle.

Ce désespoir de jalousie était heureusement fort rare. La tendresse maternelle d'Isabelle, sa douce et persévérante docilité le rassuraient. Il se sentait même heureux d'être conseillé et guidé par elle en affaires politiques. Il sentait qu'il y avait là une communauté, cette fois toute volontaire. Mais là encore, il rencontrait parfois l'angoisse. Car si son bon sens développé et son intelligence agrandie lui montraient toute la folie et l'horreur du règne des Jacobins, d'autre part il redoutait tout ce qui eût pu amener le retour des aristocrates, et offrir ainsi à Isabelle des points de comparaison, des regrets, des visages amis, des types

d'élégance, peut-être même la vue de quelque jeune parent aimé jadis.

C'était pour lui autant de pensées qui le torturaient. Sous la Terreur, il était presque un grand personnage et Isabelle était sa protégée. Si l'on revenait à un état régulier, sa position changeait : Il n'était plus qu'un cabaretier brutal et grossier. Isabelle était sa victime et sa supérieure.

Heureusement pour lui, avons-nous dit, son imagination n'était pas très-développée ; et l'intelligence le cédait à l'impatience de suivre en tout l'impulsion présente.

Enfin, à part ses grosses orgies de désespoir jaloux, il était heureux, heureux et fier de cette dignité nouvelle qui était venue en lui, heureux et fier de cette sorte de pacification que ses instincts avaient subie.

Il se sentait, du reste, toujours aussi fort, toujours et plus que jamais respecté dans la section. Il était riche, car son commerce allait bien et il savait éluder adroitement les difficultés du *maximum*. Il avait un fils, une bonne femme, beaucoup d'amis. Il était capitaine de la quatrième compagnie de la section, et c'était une rude compagnie et qui lui était dévouée. Aux premières assemblées primaires, il se ferait nommer commandant du bataillon !

Mais il avait un ennemi mortel, il le savait. Cet ennemi, c'était Robespierre.

Jacques Heurtevent était un de ceux-là qui, braves, francs, énergiques, étaient un objet d'exécration pour Maximilien. Les instincts autant que les projets politi-

ques du futur dictateur étaient hostiles à de tels personnages. La sincérité et l'énergie même de leur républicanisme étaient leur plus grand crime aux yeux du tyran, qui redoutait surtout la dignité personnelle chez autrui. La conception politique de l'Incorruptible ne comprenait, en effet, que ceci : *un peuple* d'égaux sous une dictature vénérée, indiscutable et implacable. Il n'aimait que la tourbe des sans-culottes parce qu'il trouvait là un niveau à la hauteur duquel il voulait réduire toute la France ; et quant aux têtes qui s'élevaient au-dessus de cette masse vile, il ne leur permettait de se montrer que si elles étaient hébétées par l'ivresse, ou exaltées par l'adoration de Robespierre.

De plus, Heurtevent avait été l'ami de Danton, qu'il avait poussé à cette *indulgence* cause ou plutôt prétexte de la mort de ce grand et débauché tribun. Or les amis de Danton étaient devenus l'objet de toutes les haines des Robespierristes.

Mais en cette matinée de septidi thermidor an II, Jacques Heurtevent paraissait être tout simplement un cabaretier, très-satisfait d'avoir une enseigne neuve. En attendant les clients, il se promenait tranquillement le long de sa maison, à l'une des fenêtres de laquelle, au milieu d'un encadrement de verdure, apparaissait la tête pâle et fine d'une jeune femme blonde, dont les yeux bleus souriaient à un petit diable d'enfant tout rouge.

Jacques portait son costume habituel, habillement dont il était fier, son uniforme de garde-française qui rappelait à tous l'homme entré le premier dans la for-

teresse de la Tyrannie : les grosses guêtres froncées au-dessus du genou, la culotte collante, la veste ou gilet tombant sur le ventre, les cheveux poudrés et noués en queue par derrière. Seulement au lieu de mettre sur le gilet l'habit bleu à la française, il portait en hiver une carmagnole et restait bras nus en été.

Ce costume convenait parfaitement à sa belle taille, et Jacques tenait à ne pas laisser oublier à sa femme qu'on l'avait surnommé le plus beau des gardes. Il portait toujours aussi cette décoration en losange qu'on avait donnée aux vainqueurs de la Bastille, décoration qui était devenue suspecte d'aristocratie sous la Terreur. Mais que pouvait craindre le populaire Heurtevent? Il était le seul dans Paris qui osât la porter, avec ses chaînes brisées et sa devise : « La liberté conquise. »

Comme, en parcourant la ville pour son commerce, Jacques était souvent exposé, à cause de ce losange d'or et de cette queue poudrée, à s'entendre appeler aristocrate, il ne sortait jamais de sa maison sans son vieux sabre de garde-française, qui avait fraternellement coupé bien des oreilles jacobines, Jacques ayant conservé une grande horreur de cette injure et ne pouvant s'entendre appeler aristocrate sans mettre flamberge au vent.

C'était donc en ce costume que, ce septidi matin, Jacques traversait sa cour remplie de tables inoccupées et allait se porter à quelques pas de la porte d'entrée, sur la chaussée, pour admirer son enseigne repeinte à neuf.

Cette enseigne était une large plaque de fer pendue comme un drapeau, au bout d'une barre de fer, au-dessus de la porte. Elle portait une peinture qui était censée représenter la prise de la Bastille.

Au-dessus de la barre de fer était écrit en grosses lettres : Liberté, Egalité, Fraternité, ou la Mort ; puis au-dessous : AU GARDE-FRANÇAISE.

Diverses inscriptions décoraient la façade ; ces deux-ci, par exemple :

Ici on donne tout à crédit aux patriotes, on refuse tout pour de l'or aux aristocrates.

Ici on donne tout au prix du maximum, mais les étrangers à la section devront un pourboire. On ne les engage pas à entrer, mais ils ne sortiront pas sans payer le pourboire.

C'était pourtant cette petite phrase, ridicule en apparence, qui avait été la cause de la fortune du garde-française. On sait qu'au nom de la loi du *maximum* les denrées étaient taxées à un prix que les marchands ne pouvaient dépasser sous peine de mort. Ces prix n'étaient pas rémunérateurs. D'autre part les assignats étaient tombés dans un discrédit considérable. Personne ne les acceptait volontiers à moins de leur faire subir une réduction de 25 pour 100. L'assignat de 100 francs ne valait donc que 75 francs et, partout où on le pouvait sans un extrême danger, on le refusait. Les marchands poussés à bout essayaient de quitter le commerce. Mais là ils trouvaient la peine de mort qui les forçait à rester marchands. On cherchait donc à éluder la loi le plus prudemment possible.

Jacques Heurtevent avait trouvé l'un de ces moyens; il vendait ses marchandises au prix du *maximum*, recevait les assignats en payement, sans froncer le sourcil; mais à tous ceux qui n'étaient pas ses habitués, il imposait la nécessité de donner un pourboire. Comme le pourboire n'était naturellement pas une des marchandises prévues et taxées par la loi du *maximum*, il fixait un pourboire à son gré. Il y avait eu souvent des résistances, mais Heurtevent était fort, redouté, appuyé par sa section. Comme il était le seul cabaretier abordable à plusieurs centaines de pas à la ronde, et comme, en outre, le bon sens public sentait que, sans quelque accroc à la loi, il fallait fermer boutique, la volonté de Jacques avait prévalu et lui avait même procuré un redoublement de popularité.

III

Un ménage en ce temps-là.

Après avoir admiré quelque temps la façon triomphante dont, sur son enseigne, il montait seul à l'assaut de la Bastille, Jacques Heurtevent tira du gousset de sa culotte une grosse montre d'argent.

« Bientôt dix heures, murmura-t-il, et Roussillon ne me fait rien savoir. »

Il lança d'un air indifférent un regard vif dans la direction du Clos des Chartreux. Puis il tira un briquet, une boîte à amadou ; il alluma une grosse pipe à tuyau

recourbé. Il se remit à considérer son enseigne, mais comme un homme qui cherche moins un sujet d'étude artistique qu'un prétexte pour garder une situation suspecte. Car on était suspect pour être sur le seuil de sa porte sans raison mathématique, pour être hors de chez soi sans nécessité évidente, aussi bien que pour être chez soi. L'on était responsable envers tous et chacun du plus indifférent de ses actes, et tous et chacun avaient le devoir de vous soupçonner et de vous accuser.

Un grand bruit d'applaudissements qui s'éleva du côté opposé à celui où il venait de regarder attira ses regards vers la barrière. Il entendit crier à pleine voix :

« Vive le citoyen Lunion Gosse, le meunier du peuple. »

Une voiture de farinier vivement enlevée par deux énormes chevaux s'avançait. Elle était conduite par un homme jeune, blond, aux yeux bleus et riants, dont la face et la barbe étaient couvertes d'une plaque de farine. Ce conducteur, en manches de chemises, faisait claquer son fouet avec enthousiasme. Il s'arrêta brusquement à côté de Jacques Heurtevent.

« Tu les entends, citoyen? dit-il d'une voix un peu enrouée, avec les gestes désordonnés d'un homme qui n'a point passé sa matinée à jeûner. Si j'avais le temps, les braves sectionnaires de la 47e me porteraient en triomphe. Il ne faut pas les forcer pour leur faire crier Vive Gosse. Ils savent bien à qui ils ont affaire! Premier officier municipal de la commune de Bièvre, ca-

pitaine de la garde civique, farinier sans peur! Jamais je n'ai refusé chopine à un frère, ni un sac de farine à la patrie. Et quand les Parisiens mouraient de faim en l'an Ier et aussi un peu en l'an II, qu'est-ce qui arrivait tous les jours par la barrière ci-devant d'Enfer avec peu ou beaucoup de sacs? Qui? qu'on ose le dire? Le meunier Gosse, premier officier municipal, pas fier, bon citoyen et bon père.

— C'est vrai, dit Jacques avec gravité; tu étais digne de marcher derrière moi à la conquête de la Bastille.

— Eh! bien! je ne sais ce qui se passe depuis quelques jours dans nos villages des environs de Paris, mais il vient une foule de n'importe qui pour soulever le pays contre les honnêtes patriotes! Des étrangers qui crient : « Vive Robespierre! A bas les législateurs corrompus! » Si bien que me voilà devenu suspect, moi, premier officier municipal! Est-ce raisonnable et civique? Je te le demande! Etre accusé par des paresseux et des ivrognes! »

Jacques lui jeta un regard perçant.

« Citoyen, dit-il, il n'y a pas de paresseux; il n'y a que le peuple souverain. Malheur à ceux dont il se défie.

— Ah! c'est comme ça. Eh! bien je lui ai cassé deux ou trois côtes au souverain. Et je ne te dis que ça! On verra s'il suffit d'envoyer des scélérats dans la banlieue! Nous avons bu ce matin avec ma compagnie tout entière à la santé de la République et des vrais républicains. Je suis venu chercher de l'argent qu'on me

doit à la Halle, parce qu'il faut commencer par mettre ordre à ses affaires, moi bon père! C'est connu! Demain, nous verrons la mine que fera la compagnie de Brutus l'huissier. Et d'ailleurs ce soir...

— Citoyen! dit vivement Jacques, je ne te demande pas tes secrets, mais je me dis que si on veut faire connaître un secret à tout le monde, c'est de te le confier.

— Ah! Ah! tu crois! Eh bien, tu verras demain si je t'ai dit où je vais aujourd'hui. D'ailleurs on dit que tu n'es pas si méchant que tu en as l'air, et la citoyenne la Belle, ta digne épouse, ne passe pas pour une lécheuse de guillotine.

— Mille noms de tous les diables, ivrogne maudit, te tairas-tu...

— Ah! ah! ah! continua Lunion Gosse, on en dit bien d'autres sur les Fous, qui sont des aristocrates que tu recueilles chez toi. Mais la paix! bien, bravo! Moi, premier officier municipal, je t'aime. J'ai cassé les reins déjà une fois à Brutus l'huissier, parce qu'il disait que ta digne épouse était une aristocrate. »

Jacques repoussa avec un geste furieux son sabre qu'il avait à moitié tiré du fourreau.

« Allons, fais-moi donner un demi-setier de vin. Il fait un soleil de Saint-Jean. »

Jacques siffla et s'éloigna en grondant, pendant que le meunier éclatait de rire.

Un petit homme, très-maigre, parut sur le seuil. Jacques lui dit quelques mots. Le petit homme revint et s'avança d'un pas timide vers la voiture, tenant

gauchement une petite mesure d'étain qu'il donna au meunier, en en répandant la moitié.

« Tiens, voilà un des Fous! cria celui-ci en riant plus haut que jamais. Bonjour, citoyen Crassus ».

Le petit homme jeta un regard effaré autour de lui. Il présentait vraiment l'aspect le plus grotesque. Sa maigreur extrême, ses deux yeux louches, qui avaient l'air de fuir à droite et à gauche, l'aspect d'un immense nez, surmonté d'une paire de grosses lunettes rondes; l'air effrayé, embarrassé qu'il avait toujours, la gaucherie de tous ses mouvements, ses bas tombant sur ses sabots, ses culottes dénouées au genou, la chemise sale qui lui servait d'unique vêtement de dessus, ses cheveux gris, hérissés, tout contribuait à lui donner un air de folie.

« Avoue que tu es un aristocrate? s'écria Lunion Gosse.

— Un aristocrate, moi, répliqua le pauvre diable en essayant de regarder ses misérables chausses.

— Bon! bon! Pauvre diable! Si tu es entré jamais dans le repaire de la féodalité, tu n'y as pas mangé grand'chose. Et si jamais on te tourmente, n'oublie pas le chemin de mon moulin. Inscris ça sur mon compte. Je payerai ce soir en revenant. Moi, bon père! C'est connu! Premier officier municipal! »

Il reprit son chemin vers l'intérieur de Paris en hurlant:

« A bas tous les tyrans ».

Puis il entonna une ignoble chanson alors fort à la mode, intitulée la *Guillotine d'amour*.

« Crassus, s'écria Jacques.

— Citoyen, répondit le petit homme louche en tremblant de tous ses membres.

— Tu inscriras dix sols de pourboire, en plus, au compte du citoyen. Et dire, murmura-t-il en regardant s'éloigner la charrette du farinier, que voilà un imbécile qui possède sans doute une partie du secret d'où dépendent mon salut et celui de tant d'honnêtes républicains. Il est convoqué pour assister ce soir à cette réunion que le citoyen Descluziers doit présider au Petit Bicêtre, après nous avoir, chez le citoyen Roussillon, rendu compte de son entrevue suprême avec Robespierre. »

Il se promena de long en large avec agitation.

« Eh bien ! je me retire d'une conspiration d'où, je le crois, peut sortir le salut de la patrie et de la liberté, mais dont le secret est confié à de pareils bavards. Je ne suis pas encore compromis. »

Il se préparait à rentrer, lorsqu'il vit sortir du cabaret un vieillard fort pauvrement et fort proprement vêtu d'une culotte et d'une veste de toile. Ses cheveux tout blancs, qu'il portait très-longs, l'air de dignité que respirait toute sa personne, la finesse de ses traits et l'aisance de sa démarche attiraient invinciblement l'attention.

« Voilà un autre de mes *fous*, se dit Heurtevent, et le plus dangereux.

— Monsieur mon gendre, dit le nouveau venu, après avoir salué avec une exquise politesse, je veux vous remercier et vous féliciter des embellissements que

vous avez faits à votre château, où vous daignez me recevoir avec une si délicate urbanité. Ces festons, ces astragales — il montrait les inscriptions — tous ces ramages sont d'un goût parfait. Ce tableau, que vous avez fait restaurer, peut être cité pour le modèle des tableaux d'histoire. Avant nos malheurs, dans lesquels, avec une affabilité qui transporte, vous nous avez secourus, j'avais quelques tableaux de prix. Mais le Seigneur donne et enlève, que son saint nom soit béni ! Maintenant que me voici tombé tout à plat, plus bas que terre, et réduit au plus étroit nécessaire, ce ne m'est pas une mince consolation d'avoir trouvé pour gendre un gentilhomme dont on peut dire les dix-sept merveilles. Maintenant que je vous ai présenté, monsieur mon gendre, comme il convient à la reconnaissance que je vous ai, mes baise-mains du matin, je vais me rencoigner et tâcher de faire à tout venant beau jeu ».

Jacques Heurtevent n'avait pas répondu. De grosses gouttes de sueur avaient coulé sur son visage en entendant ce discours.

On a deviné que ce vieillard n'était autre que le chevalier de Mimont. Il était devenu fou à la suite de ses blessures et des scènes de l'hôtel de Toulouse. On a aisément compris en quoi consistait sa folie : il s'obstinait à voir dans Heurtevent un gentilhomme. Folie dangereuse, qui pouvait mener irrémissiblement à l'échafaud Jacques et sa femme, coupables d'avoir donné asile à un aristocrate aussi effronté. Mais qu'y faire? Le fou, du reste, semblait avoir instinctivement

conscience de quelque vague et continuel danger. Sauf en quelques circonstances où sa tête s'exaltait, il restait muet et ne parlait son vif et poli langage d'ancien régime que quand il se trouvait seul avec monsieur son gendre.

« Voici un carrosse qui vous vient visiter, vicomte, avait dit le vieux gentilhomme. Me voici terriblement en guenille. Je ne suis pas en posture d'être présenté à vos hôtes. Je ne veux pas qu'on prenne le chevalier de Mimont pour un trop petit compagnon. Je me sauve et vous laisse à vos hôtes. »

Un fiacre arrivait, en effet, mais vide. Le cocher descendit; un gros cocher, cachant à grand'peine, sous une belle barbe, une belle figure fleurie.

Il s'avança vers Heurtevent et lui dit d'un air indifférent et avec un visage qui était devenu subitement niais :

« Les républicains de Bordeaux vous attendent au jury. »

Il laissa son cheval à la garde de Dieu et entra dans la cour de l'auberge. Deux des joueurs de boule du voisinage, l'un jeune, à la figure énergique, et couvert d'un bonnet de papier qui dénotait l'ouvrier d'imprimerie, l'autre grisonnant, à la face grave et martiale, et portant le tablier de cuir des forgerons, entrèrent peu de temps après au cabaret.

« Voilà mes *fous* réunis, pensa Jacques. Bon, c'est bien aujourd'hui samedi, le jour ordinaire de leur réunion. Pauvres diables! ils ne sont pas méchants! Mais qu'importe, ils deviennent dangereux. Je vais les

envoyer à tous les diables. Je n'irai pas non plus au rendez-vous que me rappelle Roussillon. Les *républicains de Bordeaux,* c'est bien Tallien, et le *Jury,* c'est bien la maison du Cul-de-sac-Montagne-des-Champs. Tant pis! La France et la patrie se sauveront comme elles l'entendront. Je n'irai pas me compromettre pour voir ma femme envoyée à l'échafaud comme tant d'autres femmes, et mon fils traité comme on traite le petit Capet au Temple. »

Il baissa le front à ce souvenir, en se rappelant que Simon avait été l'un de ses meilleurs amis. Il rentra vivement et se dirigea vers la fenêtre de la maison, à l'embrasure de laquelle Isabelle cousait une petite robe blanche à côté d'un berceau d'osier où dormait l'enfant.

« La bataille va commencer, dit-il à mi-voix. Roussillon me convoque, sans doute pour prendre les derniers arrangements contre Robespierre!

— Eh bien! répondit la jeune femme d'une voix douce et froide, il faut y aller.

— Y aller, dit Jacques d'un ton colère! Mais tu sais bien que c'est risquer ma vie! J'ai toujours pensé que tu voudrais bien être débarrassée de l'homme, du fils de paysan, du démocrate qui avait arraché plutôt qu'obtenu ton consentement. »

Isabelle releva la tête et fixant sur lui un regard sans tendresse, mais franc, elle le laissa retomber sur l'enfant avec une expression si claire que Jacques ne put s'y tromper.

« Oui! pardonne-moi. Je comprends. Je suis in-

juste. C'est que j'ai de la peine à me pardonner le mal que je t'ai fait. C'est que je sens que tu es au-dessus... Qu'importe! continua-t-il avec un jurement. Tu es la mère de mon enfant et tu ne peux me vouloir du mal. Oui, c'est bien cela que tu veux dire. Mais si c'est dangereux pour moi, c'est aussi dangereux pour toi et pour l'enfant. Et je pensais justement au petit du Temple. Je l'ai vu muet, abruti, comme une bête sauvage, et je me dis que si jamais...

— L'enfant du Temple avait eu une mère, contre laquelle on lui a fait chanter des chansons insultantes, pourquoi ne serait-il pas muet?

— Assez, tonnerre! s'écria Jacques en élevant sa voix de stentor. Je deviendrai fou si tu me rappelles toujours ça, et je voudrais... je voudrais... je voudrais être mort. Mais toi et lui, qu'est-ce que vous deviendriez?

— Tu es devenu trop bon et trop honnête, Jacques, dit Isabelle, de sa même voix implacablement froide, pour n'être pas désigné à la haine des tyrans. Maximilien sait que tu le méprises et il te déteste, car tu as été son ami, son esclave, et tu t'es éloigné.

— Eh bien! il n'osera pas faire du mal à Jacques Heurtevent. La 47e section marcherait pour le défendre.

— Il osera tout et personne ne marchera pour te défendre. La terreur vous a rendus tous lâches. Vous avez laissé tuer vos meilleurs amis sans bouger. Est-ce que Danton n'était pas un autre homme que Jacques Heurtevent! Est-ce que Hébert et Chaumette n'avaient

pas mille fois plus d'amis que Jacques Heurtevent! Eh bien! ils sont morts. Maximilien les a fait juger et condamner, et vous autres tous, lâches esclaves, vous avez applaudi! Lui seul, il ose, parce que dans votre république tous les citoyens tremblent et que le maître seul a du courage. Il osera tout, car il arrive au temps où il peut tout oser! Il osera tout, parce qu'il arrive au moment où il n'a plus qu'à oser une fois pour être le maître absolu et définitif de la France!

— Comme tu sais bien parler et penser grandement, dit Jacques avec une admiration naïve! Quel malheur que tu n'aies pas été une femme républicaine!

— Pour aller insulter Mme Élisabeth sur son échafaud et l'enfant dans sa tannière du Temple! »

Jacques serra le poing.

« Quand tu parles, il me semble que je ne m'entends plus, que je n'entends plus mes pensées d'autrefois qui me semblaient si belles, et que j'irais mettre le feu aux Jacobins et égorger Robespierre et sa bande. Mais qu'arrivera-t-il? Nous détruirons la République. Tes riches parents, ton frère avec eux, reviendront. Il seront les maîtres et tu me mépriseras, et tu ne m'aimeras plus.

— Je ne t'ai pas encore aimé, Jacques Heurtevent, dit froidement Isabelle. Mais je commence à te moins mépriser. Je puis t'estimer. Quant à t'abandonner, j'ai juré d'être ta femme, je l'ai été. Aucune de tes injures, aucune des horreurs que tu as commises ne m'a éloignée de mes devoirs.

— Assez! assez! assez!

— Ce que les crimes n'ont pas fait quand tu étais criminel, comment veux-tu que la vanité le fasse quand tu seras vertueux? Va, si tu veux mériter mon pardon, va le gagner par quelque noble acte de courage. Mais si tu crains pour ta vie, reste en paix ou fuis. Je sais bien que notre vie court plus de risques en laissant faire Robespierre qu'en l'attaquant. Mais que m'importe! Je ne crains pas la mort, moi qui n'ai pas craint de t'épouser. Et pour mon enfant, je sais qu'il y a un Dieu à qui je le confie. »

Elle reprit tranquillement sa petite robe blanche.

Jacques la couvrait d'un œil sombre.

« Je ne sais jamais, dit-il d'une voix rauque, si je dois te tuer ou t'adorer. »

Il resta quelque temps le front baissé, puis il s'éloigna sans ajouter une parole et se dirigea vers la rue Montagne-des-Champs. Il allait assister à la réunion des Montagnards ennemis de Robespierre, réunion dont il a déjà été plusieurs fois question.

IV

De quelques gens de l'ancien régime que l'on nommait les fous.

Pendant ce temps là, les *fous* s'étaient réunis dans leur coin habituel, à l'ombre des feuilles du bosquet qui était le plus éloigné de la porte d'entrée, mais en face d'elle. Car le timide citoyen Crassus, bien qu'il fût le président naturel de cette assemblée, n'en était

pas moins garçon de cabaret. Quand la besogne donnait fort et que son collègue Barthélemy, l'autre garçon de cabaret, n'y pouvait suffire ou que les fonctions civiques d'arbitre public et l'office militaire de sergent de la 10e compagnie de la section, éloignaient ce Barthélemy, Crassus devait veiller à la pratique.

Cette réunion des fous, que nous n'avons pas pu passer sous silence, est un des coins du tableau de Paris pendant la Terreur. Elle est une des manifestations les plus curieuses et les moins connues de l'état de la France d'alors. Nous ne nous y arrêtons pas et notre drame nous emporte, mais nous pouvons dire sérieusement et tristement que ces fous représentaient en quelque sorte l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et qu'ils avaient été bien heureux qu'on eût voulu les tolérer dans ce cabaret et les mépriser sous cette qualification. Partout ailleurs une réunion de quelques lettrés eût mis le Comité de Surveillance générale en émoi, et ici même, au grand jour, si on ne les avait pas jugés imbéciles, ces lettrés, on les eût arrêtés comme contre-révolutionnaires. Les Belles-Lettres étaient suspectes, les Inscriptions étaient féodales; Horace et les Étrusques étaient des ci-devant, l'érudition était une occupation de fanatique, d'ex-prêtre; toute connaissance spéciale était une atteinte à l'égalité, un lettré était un aristocrate et devait mépriser nécessairement le peuple; la République n'avait pas besoin de savants, on l'avait signifié à La Place; « les arts, toujours conspirateurs, » ainsi l'avait-on proclamé du haut de la tribune française.

Les *fous* n'avaient dû un peu de tranquillité qu'à une circonstance fortuite, à un hasard qui avait amené parmi eux Endymion Piqueprune, officier municipal de Meudon et habitant l'ermitage de Villebon, ce poëte boiteux et grêlé que nous avons vu, le matin même, aux prises avec Justin Pourvoyeur, à la section Mutius-Scævola.

Pourvoyeur l'aîné connaissait cet Endymion, il le croyait aussi bavard que poltron. Sûr d'être renseigné par lui sur tout ce qui se passait parmi ces ci-devant, il se dit qu'il valait mieux savoir ce qu'ils faisaient que les forcer à se cacher, et qu'on serait toujours à temps de les saisir en bloc.

Au fond, ces pauvres gens étaient, pour la plupart, dans le principe, d'honnêtes lettrés, qui risquaient leur vie par amour et curiosité des choses d'érudition. Ils se réunissaient pour mettre en commun les quelques bribes de connaissances que l'Europe savante envoyait, par grand hasard, à grand'peine et à bâtons rompus, dans le Paris hébété, muet, sourd, abruti sous la tyrannie des plus ignobles et des plus soupçonneux des barbares.

On devinait que presque tous ces gens-là étaient d'ex-professeurs, d'ex-prêtres, d'ex-précepteurs, d'ex-officiers des corps d'élite. Mais ils se connaissaient à peine l'un l'autre.

Crassus avait été recueilli par Isabelle, à laquelle il avait sans doute jadis donné des leçons, car il avait bien, lui, toutes les apparences de quelque régent de l'Université. En effet, c'était le savant Dubertrand,

ex-principal des grammairiens au collége de Champagne ou de Navarre, comme l'on voudra. Les spectacles de la Révolution et les dangers qu'il avait courus l'avaient rendu un peu maniaque : ainsi il marmottait constamment en marchant des bribes d'Horace. Un jour le cocher joufflu — un jeune, original et savant chanoine de Notre-Dame — que nous venons de voir porter à Jacques Heurtevent une commission de Tallien, avait donné la réplique à Crassus et achevé la citation. Les autres étaient venus, amenés par un des anciens, ou par quelque hasard.

On nous pardonnera cette légère digression sur cette espèce d'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en plein vent, si oubliée par les chroniqueurs de la Révolution.

Ce matin du septidi la réunion était peu nombreuse. Un autre cocher et un autre ouvrier étaient venus. Le vieux chevalier de Mimont avait été se mettre à côté du groupe, ainsi qu'il le faisait chaque fois. Il se passait alors quelque chose de touchant et d'extrêmement comique. Le pauvre vieillard, dans sa folie, s'imaginait qu'il était un élève, au milieu de tous ces savants qui étaient ses professeurs. Il prenait la pose d'un écolier attentif, humble et docile, et il écoutait avec un respectueux silence ce cours que tous ces gens faisaient à cet unique écolier, mais bien souvent il ne comprenait rien à tout ce qui se disait, il donnait alors les signes du plus profond désespoir et tendait les mains pour recevoir une punition.

Endymion Piqueprune arriva bientôt en sautillant.

« Cénacle des fils d'Apollon, je vous salue, moi le plus humble de ses enfants. Hélas! j'ai une nouvelle cruelle à vous annoncer! Quand je dis cruelle, reprit-il, en regardant craintivement autour de lui, je sais bien que le peuple souverain ne peut pas se tromper et que ses arrêts sont toujours justes et bienveillants et.... »

Il mesura mentalement la distance qui le séparait de Barthélemy, le seul dont il pût, selon lui, se défier, car nul client étranger n'était entré depuis le départ de Jacques.

Barthélemy était sur le seuil, fort attentif à ce qui passait à la barrière, dont on renforçait encore la garde.

« C'est cruel, continua le petit homme vraiment touché. Je viens de la Conciergerie et du Tribunal révolutionnaire. Ils ont condamné à mort deux des plus illustres de nos frères, Roucher et André Chénier. »

Le jeune ouvrier imprimeur pâlit, se leva comme d'un bond :

« Les misérables! » cria-t-il d'une voix rauque.

L'épouvante se peignit sur tous les visages. Le second cocher disparut sournoisement. Le serrurier à la face énergique tira en bas le jeune homme qui retomba. Il cacha son front dans ses mains et on l'entendit bientôt qui sanglotait.

« Vous savez, continua Endymion, que chaque fois que je puis venir à Paris, je vais faire la cour aux geôliers pour qu'ils me livrent les vers que font les pri-

sonniers et qu'ils entendent réciter. Voici le quatrain que Roucher a fait, le dernier.... »

Barthélemy se rapprocha.

« Il va se passer quelque chose dans Paris aujourd'hui, dit-il, voici qu'on renforce le poste de la barrière, il me semble que j'ai vu venir un piquet du corps des vétérans. C'est contraire aux droits de la section, je vais voir ça. Crassus, quitte les Fous et veille à la boutique. »

Le serrurier-forgeron dit à voix basse au cocher joufflu, en employant l'argot usité par les émigrés :

« Le commerce ne va pas fort, les amis se fatiguent d'attendre de meilleurs jours. On avait dit que l'on attendait un coup de commerce sur les fers qui améliorerait la position.

— C'est vrai, répondit le cocher. J'ai mené avant-hier le patron Roucidsoib (Boisdicour), il m'avait dit que nous aurions bientôt de l'ouvrage à retrousser nos manches, et que c'était la fin de la crise du commerce. Je ne l'ai pas revu depuis. Il se sera soûlé, on l'aura mis au poste. Sans lui, tout est arrêté. C'était notre seul lien avec les camarades. Nous n'avons plus qu'à nous laisser couper la laine sur le dos. Les derniers mots qu'il m'a dit....

— Eh bien !

— Attends. Ah ! oui. Voici ses derniers mots : Tous les bons citoyens doivent quitter tout, pour aller dans les tribunes de la Convention écouter les représentants du peuple !

— Bien, dit le serrurier en se levant et en emmenant

le jeune homme, auquel il dit à voix basse : Encore un peu de patience. Il se prépare quelque mouvement. On nous recommande de ne pas quitter les tribunes de la Convention, sans doute pour y paralyser les forces et l'influence des sans-culottes. Hélas ! chevalier, que d'amis chers n'avons-nous pas perdus et que de parents bien-aimés !... »

Tous disparurent. Il ne resta bientôt plus que le citoyen Crassus et Endymion. Celui-ci se tourna alors vers son compagnon et après avoir regardé minutieusement autour de lui, il lui dit à voix basse :

« Écoute, citoyen, les derniers enfants de ma muse. C'est une épigramme qui pourrait me mener à l'échafaud, mais quand le feu divin nous enflamme et que parle la fureur du dieu des vers, comment, au risque de la vie, refuser les dons de son père Apollon !

D'un bataillon de sans-culottes
Un ancien officier fut nommé commandant.
Mais ne pouvant sur eux prendre aucun ascendant,
Il les assemble un jour : Citoyens patriotes,
Depuis assez longtemps, je crois,
J'obéis à toutes vos lois.
Or, comme un pareil joug me lasse,
Permettez que, sans plus tarder,
Je me défasse de ma place,
Attendu que je veux à mon tour commander.

Hein ! il n'en est guère de meilleurs !

— Hou ! hou ! pas mauvais, répondit Crassus en grommelant. *Défasse* mauvais mot, trop près de *place*. *Ascendant* trop nouveau vocable ».

Et, tournant le dos, il tira de sa poche le tout petit Horace de Westenius d'Amsterdam, et alla s'asseoir à côté du chevalier de Mimont, qui était resté comme un enfant mis en pénitence.

Endymion se promena, en boitillant, de long en large, cherchant des synonymes.

Un silence doux et charmant, interrompu par les chants d'oiseaux qui sortaient du fond du clos voisin, s'étendit sur le cabaret. Isabelle, encadrée dans ses vignes vierges, chantonnait quelque chanson de son enfance en berçant son fils. Le soleil faisait étinceler les cailloux, les vitres et la poussière qui chargeait les feuilles grêles des bosquets. Un vague murmure venait de la barrière. On se fût cru au milieu des champs, dans une chaumière perdue au fond des bois paisibles. Qui eût pu songer à la Terreur, à cette ville hébétée, ensanglantée, effroyable? Qui eût pu imaginer que ce lieu si calme était le but de tant de pensées, l'objet des préoccupations des plus énergiques esprits? C'était bien pourtant dans ce bocage ensoleillé que s'étaient donné rendez-vous un certain nombre de ceux qui travaillaient à la révolution de Thermidor, la plus prestigieuse évolution de la fin du dix-huitième siècle.

Au milieu du calme profond qui régnait, une voix claire, joyeuse et railleuse d'adolescent se fit tout à coup entendre de l'autre côté de la muraille.

Elle chantait une chanson comme on n'en entendait plus, elle chantait, comme il semblait que nul être, en cet enfer démagogique, n'eût osé le faire, une chanson satyrique contre les sans-culottes :

Fraternisons, chers jacobins,
Longtemps je vous crus des coquins
Et de faux patriotes.
Je veux vous aimer désormais,
Donnez-moi le baiser de paix,
J'ôterai mes culottes.

Tous, et Isabelle elle-même, tressaillirent d'effroi à l'audition de ce chant blasphématoire, qui paraissait capable d'ébranler les murailles à l'écho desquelles on le jetait et qui menaçait de mort tous qui l'entendaient sans dénoncer ou arrêter le chanteur.

Une voix grave et enrouée, une voix de vieux soldat, s'empressa de couvrir les derniers vers par un chant patriotique, l'*Hymne des Versaillais:*

Quels accents, quels transports, partout la gaieté brille!
La France est-elle donc une seule famille?
Aux lieux mêmes où les rois étalaient leur fierté,
On célèbre la liberté.
Est-ce une illusion? Suis-je au siècle de Rhée?
J'entends chanter partout d'une voix assurée:
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

« Ah! ah! ah! cria la voix jeune! Vieux farceur de commandant! J'en mourrai de rire. Je vais vous dénoncer comme voulant vous moquer de la République, comme voulant vous moquer d'elle en lui faisant des éloges outrées qu'elle ne mérite pas. Partout la gaieté brille! Mais c'est un tombeau, que votre Paris! Une seule famille! Ah! ah! ah! Non, commandant!

C'est trop de raillerie. Je vais vous dénoncer pour avoir raillé les jacobins du fond du marais fangeux du fédéralisme. Ah! ah! ah! »

Il entra dans le cabaret en répétant ces derniers vers :

Donnons-nous le baiser de paix,
J'ôterai mes culottes.

« Tiens, s'écria le chanteur qui était un joli garçon de dix-sept ans, à l'œil fin et malin, voilà le fils d'Apollon, Endymion Piqueprune. Je vais te dénoncer comme ayant composé cet hymne ridicule que chante, pour le déshonneur de la République, monseigneur le commandant de toutes les gardes nationales de Meudon! Couic, j'irai voir comment s'entendent vos têtes dans le même bonnet, je veux dire dans le même panier, vos deux têtes, l'une grêlée et l'autre couturée de cicatrices. Elles se mordront. Ah! ah! Toi, citoyen officieux, petit singe en lunettes, apporte-nous un litre de vin de Clamart, c'est suret.

— Ah! dit Endymion, qui avait fait la grimace à ces dangereuses plaisanteries! Toujours joyeux, Paul Pourvoyeur. »

C'était, en effet, le fils, la punition providentielle, l'angoisse, l'adoration et l'enfer du terrible Pourvoyeur l'aîné.

L'enfant gâté, malin, spirituel et généreux, avait pris en un mépris indicible la République et il ne manquait aucune occasion de le témoigner avec audace.

Pourvoyeur tremblait à chaque heure de sa vie pour cette tête bien-aimée.

C'était la folie et le désespoir de son existence. C'était pour cela qu'il avait émigré à Meudon où les incartades antirépublicaines de son fils seraient exposées à moins de publicité! C'était pour pouvoir racheter à chaque heure cette vie que l'enfant sacrifiait et risquait à chaque heure, c'était en partie pour cela que Pourvoyeur s'enfonçait chaque jour plus avant dans l'ignominie. Il était l'âme damnée de Robespierre, et il s'était fait un monstre, afin de pouvoir offrir, à un moment donné, en holocauste, un monceau de crimes, c'est-à-dire d'épouvantables services rendus à la démocratie, à la République, à Maximilien.

Quand au commandant, c'était un vieux soldat, brave comme l'épée et lâche comme un eunuque, dont Pourvoyeur avait fait son esclave, au nom de la Terreur. Ce soldat était chargé d'obéir à tous les caprices de l'enfant et de le sauver de tout danger. Il avait, comme nous l'avons vu, particulièrement pour mission de chanter de sa voix de rogomme des chants patriotiques quand Paul chantait des chansons d'aristocrate, et de tousser désespérément quand Paul insultait la majesté des sans-culottes.

V

Où l'auteur, qui vient de sacrifier le drame à l'histoire, revient au drame sans abandonner l'histoire.

Pendant ce temps, Pourvoyeur l'aîné et son cousin l'Espion-Orateur quittaient la maison du baron de Batz, à la porte duquel Yvon leur avait dit les quelques mots que le lecteur se rappelle.

« Et qui est ce Brestois, demanda Justin à qui, de son accident, il ne restait qu'un peu de pâleur et un âpre désir de vengeance.

— Patience, mon parent, dit le grand Pourvoyeur en clignant d'un œil satisfait ses paupières rouges et sans cils. Voilà un soleil qui a l'audace de piquer un vrai républicain comme un simple mortel! Patience! On peut te dire quelques petites choses. Dailleurs j'ai besoin de toi. Ainsi donc, tu n'as pas oublié qu'à la moindre distraction, maladresse ou mauvaise chance, atchitt! je t'envoie avec ta femme faire le mariage républicain dans le panier national.

— Tu n'as pas besoin de menaces, Pourvoyeur, dit Justin, que ses mésaventures rendaient maussade et courageux.

— Menacer! Pourvoyeur l'aîné est connu pour ne jamais menacer! Il fait et exécute. Je te donne un conseil, à cause de la grande tendresse que j'ai pour toi avec qui j'ai été élevé, et pour ta femme qui est une jolie femme. Mais assez. Écoute-moi avec la même attention que si tu entendais l'Être suprême.

— Je t'écoute, va.

— Tu n'ignores pas que le génie de la liberté est fécond en ressources et que, sans la vertu, les sans-culottes ne pourraient résister aux trames de leurs perfides et sanguinaires ennemis. Mais la vertu républicaine enflamme les âmes les plus vulgaires, elle les fait sortir du marais fangeux de l'égoïsme et les pousse à dénoncer leurs parents et leurs plus chers amis. Sans l'amour vertueux de la dénonciation, la France serait perdue. J'ai donc appris qu'il y avait à Meudon un repaire de vieilles aristocrates fanatiques. Ces ex-religieuses bénédictines avaient une servante jeune et fidèle, mais à qui j'ai communiqué le feu de la crainte républicaine et de la vertu patriotique. J'ai su par elle que ces vieilles fanatiques avaient avec elles une jeune fille fort belle.

— Bon, je devine, dit Justin avec un ignoble sourire.

— Tu ne devines pas. Cette jeune fille a un amoureux qui doit l'épouser ces jours-ci, et, à ce que suppose la servante, cet amoureux pourrait bien être un homme important dans l'infâme parti des scélérats aristocrates. Quand doit-il l'épouser? La servante n'en sait rien. Elle ne sait pas tout...

— Quoique tu lui en aies appris beaucoup! hi! hi!

— Je te pardonne cette gaieté. Elle me rassure sur l'état de ton cerveau, fort endommagé. La servante sait seulement qu'on communique avec l'amoureux à l'aide des signes inscrits sur les murs des Carmes. Elle sait aussi que tous les jours une vieille femme, habillée

comme une vendeuse de légumes des environs de Paris, doit passer à deux heures à la barrière de l'Observatoire ou à trois heures à la barrière de Vaugirard.

— Et puis?

— Tu es bien pressé, parent, dit sévèrement Pourvoyeur. Cette vieille femme doit donc dire à l'amoureux un mot, un seul, qui indique si c'est aujourd'hui le mariage. Or je guette tous les matins ceux qui s'arrêtent devant le mur des Carmes, et à deux et trois heures j'ai des affidés aux barrières. Je n'ai encore rien saisi. Cela m'occupe. Car je vois, d'après ce que m'a dit cette servante...

— Que c'est quelque chef du parti aristocrate.

— Je te ferai remarquer, parent, dit Pourvoyeur d'un ton sec, que tu m'interromps comme si j'étais un simple suspect ou l'un de tes semblables, et que tu manques ainsi au respect que tu dois à un homme honoré de l'entière confiance du vertueux Maximilien. Que ça ne recommence plus. Je conclus : Ton Aristobule m'est suspect : je m'attends presque à le trouver à la barrière. Hé! qu'en dis-tu?

— Je me tais, répondit froidement Justin.

— Tu as tort, répondit plus sèchement encore Pourvoyeur. Tu interromps ou tu te tais, à tort et à travers, sans songer à la personne avec qui tu es. Tu as tort. Je vois que tu conserves encore un peu de vieux levain d'aristocratie et que tu n'as pas assez de vénération pour les vrais républicains. Attention! Songe qu'il y va de ta tête si tu te trompes d'un point; je dis un point, et c'est bien peu, un point.

— Je t'écoute avec attention, dit humblement Justin.

— Tu vas donc aller à la barrière de l'Observatoire, et comme les barrières sont fermées, ou à peu près, tu auras le temps de voir. Si tu vois une vieille maraîchère dire un mot à un homme, tu fais arrêter l'homme au nom de la loi. J'accours : j'ai un blanc-seing. Si tu n'as rien vu quand deux heures auront sonné, tu viendras en toute hâte m'avertir au *Garde-française*, je courrai en voiture jusqu'à la barrière de Vaugirard, où j'arriverai avant trois heures.

— C'est entendu, parent, dit Justin avec un joli sourire. Mais si je rencontre cet Aristobule?

— Un vrai sans-culottes, dit avec majesté Pourvoyeur, doit sacrifier même ses colères sur l'autel de la patrie. L'hypocrisie est une vertu, si c'est pour la République qu'on l'emploie, et le parjure est saint, si c'est pour mieux respecter son serment civique qu'on en prête un autre faux. Si tu vois Aristobule, tu lui sauteras au cou et tu le remercieras du fameux coup de bâton qu'il t'a donné. Voilà qui est bien entendu, n'est-ce pas, citoyen parent? Oui, on peut te dire quelques petites choses, tu comprends à demi-mot. Nous passons donc au numéro 2. C'est ici que je réponds à la question sur le Brestois. Je ne sais pas pourquoi, murmura-t-il, je ne puis m'empêcher de rattacher le numéro 1 au numéro 2, et de croire que ce fameux aristocrate, cet amoureux, qui est en rapport avec les gens de Meudon, est peut-être un proche parent du même aristocrate que Maximilien cherche.

Apprends donc que les conspirateurs de la grande conspiration de l'Étranger se remuent comme ils ne se sont jamais remués.

— Je le sais, murmura Justin.

— Ils sont parvenus à mettre la zizanie entre les républicains, à soulever les hébertistes, les dantoniens, les buzotins, les brissotins, les corrompus, les modérantistes et les indulgents, avec le reste des fédérés et des feuillants, contre le vertueux Maximilien qu'ils vont forcer à la sévérité pour se défendre, lui et la République, menacée par la coalition de toutes ces scéléralesses. Ces infâmes ont inventé des papiers dangereux. Pour saisir ces scélérats d'aristocrates et leurs papiers, Maximilien sacrifierait son bras gauche. Mais on ne savait rien sur ces misérables. Batz, Boid, Ker étaient-ils une même personne, trois personnes, deux personnes, ou des masques cachant d'autres personnages plus dangereux? Le Comité de Sûreté générale, qui travaille pour son propre compte et en haine de Robespierre...

— Afin d'avoir les papiers compromettants pour Robespierre?

— Tu l'as deviné. Donc, le Comité, la police particulière de Maximilien, la police de la Commune de Paris, les bureaux de surveillance du Comité de Salut public et le système d'espionnage, de suspicion et de dénonciation des jacobins, système si bien arrangé, rien n'avait réussi, lorsqu'un nommé Yvon le Brestois donna à l'Incorruptible les plus sûrs et les plus patriotiques conseils. Il dit que c'était un certain Le Rey

qui était l'âme de tout et qui avait les papiers. Il nous dévoila les tannières où les aristocrates, et ce Le Rey en particulier, se cachaient. En effet, on a failli le prendre dix fois; on lui a fait une chasse terrible. On a saisi un de ses principaux compagnons, nommé Boisdicour. Le Rey n'échappera pas, tout Paris est soulevé contre lui. On n'a pas exactement son signalement; mais comme les ordres les plus sévères sont donnés aux barrières, à moins de voler comme un oiseau, Le Rey ne quittera pas la ville, le Brestois va s'expliquer et donner aujourd'hui même le signalement exact.

— Pourquoi ne pas le lui avoir demandé, pendant que tu lui as parlé tout à l'heure?

— Je te permets cette interruption. J'y ai pensé; mais un bon républicain doit avoir toutes les vertus, même la prudence. Cet homme nous est nécessaire absolument, donc il ne faut pas le tourmenter. Il serait capable de se laisser guillotiner sans rien dire. De plus il est probablement fidèle à la république. Pourquoi le pousser, en lui montrant de la défiance, à être infidèle? Mais je garde ma défiance, toujours, toujours : c'est la première vertu d'un Républicain. Ainsi, dès ce soir, la maison où nous venons de voir le Brestois va être surveillée, et demain fouillée. Mais il faut auparavant qu'il vide tout ce qu'il a dans son sac.

— Permets-moi, ô Pourvoyeur, d'être fier de compter parmi mes parents un homme de ton génie.

— Oui, répondit l'Observateur de l'esprit public

avec simplicité. Je crois que j'honorerai mon nom et ma famille devant la postérité et l'impartiale histoire. Je vois que tu comprends les choses. On peut tout te dire. Il y a une troisième anguille sous roche. Je t'ai dit que la fraction des Hommes d'État et des Indulgents, la queue des Girondins et des Dantoniens se remue terriblement. On la coupera; mais en attendant elle met la patrie en danger. Un des Girondins de province, l'Agent national du district, Louis-Victor Descluziers, est suspect de manœuvres contre Maximilien, de concert avec les Tallien, les Bourdon de l'Oise, les Lecointre de Versailles, les Legendre de Paris, et tant d'autres. Nous croyons qu'il doit y avoir une réunion ce soir, quelque part aux environs de Meudon. J'espère avoir des renseignements là-dessus au cabaret du *Garde-Française*, car si je les vois dans ces environs, mes soupçons seront certifiés.

— Mais ce Descluziers, n'est-ce pas ton ennemi personnel?

— Oui, oui; aussi je le surveille, je le surveille particulièrement, car il fait la cour à dame Rose, qui l'adore, et sur laquelle toutefois j'ai jeté mon dévolu, me sentant trop veuf. Tu comprends que j'ai intérêt à le prendre la main dans quelque sac. Le commandant Pluc doit être arrivé au *Garde-Française*. C'est lui qui est chargé de surveiller le Desclusiers, comme toi tu es chargé de surveiller une barrière, et moi l'autre. Voilà les rôles bien partagés. Sois habile, et tu y gagneras deux choses : la première, la vie, que la République peut te demander à chaque minute de ton

existence, et que tu lui dois; la seconde, une place de juré au Tribunal révolutionnaire, à dix-huit livres par jour, en place de Roussillon, qui va la sauter.

— Ah! mon illustre...

— Chut! je le sais. Quant à Pluc, il y gagnera la jeune fille que doit épouser l'amoureux l'aristocrate, la jeune fille de Meudon. Pluc sera son heureux époux. J'avais bien pensé à me l'attribuer; mais la polygamie n'est pas encore rétablie, et j'ai vraiment une sorte de quelque chose pour dame Rose, qui est belle et riche... »

Il arrivait auprès du cabaret. Il fut interrompu par une voix claire qui chantait :

Donnez-nous les chemises
A Marat,
Donnez-nous les chemises;
Nous savons à n'en douter pas
Que vous les avez prises.
Donnez-nous les chemises
A Marat,
Donnez-nous les chemises.

« Tiens, dit Justin avec un méchant sourire, voilà mon neveu qui chante... une chanson aristocrate, ma foi! du commencement de la République. »

Pourvoyeur l'aîné était devenu pâle dès les premiers vers, et cependant il écoutait, tant cette voix lui semblait charmante; il écoutait avec une sorte de ravissement qui changeait presque complétement l'expression de son ignoble figure. On n'avait pas tardé à entendre

la voix enrouée du vieux soldat continuant son hymne versaillais :

> Enfants, guerriers, vieillards, épouses, filles, mères,
> Le riche citadin, l'habitant des chaumières...

« Vous arrivez tard à la parade, commandant Pluc, » dit le grand Pourvoyeur en entrant dans le cabaret.

Le vieux brave pâlit. C'était une terrible chose que de n'être pas tutoyé par le tendre ami de Maximilien.

« Je... j'allumais ma pipe, et... il m'est venu une bouffée... de travers.

— On n'allume pas sa pipe quand on a une consigne, répliqua sèchement Pourvoyeur, ou alors ce n'est plus la bouffée, c'est la tête qui va de travers. Comment avez-vous laissé cet enfant venir ici aujourd'hui? Je suis bien heureux de te voir, Paul! Il y a plusieurs heures que je ne t'avais pas vu. J'avais le cœur gros. Mais les circonstances sont difficiles. Il va y avoir quelque combat, quelque tumulte. Après cela, je pourrai protéger même... »

Il allait ajouter : « Même mon fils; » mais il se retint par prudence.

« Tu me promets, n'est-ce pas? continua-t-il, d'être bien sage, bien sage. Pense, je n'ai que toi au monde... et Maximilien et la République, continua-t-il à haute voix, en regardant les assistants d'un air de défi. Ah! je regrette que tu ne sois pas resté à Meudon. Pourtant, pourtant, je suis bien heureux de te voir, mon pauvre Paul. Tu me promets d'être prudent? Tu es léger, tu sais. Tu te plais à me tourmenter, hé! pauvre

petit. Je ne t'en veux pas, au moins, c'est la gaieté de ton âge et de tes jolis yeux. Je m'ennuyais de ne pas les voir. Mais pourquoi es-tu venu? »

Il lui tendait les bras.

« Comment ne pas courir au-devant de son père, dit Paul avec un sourire amer, et en se détournant froidement. Puis j'avais besoin de savoir contre combien de vieilles femmes et d'enfants à la mamelle les sans-culottes avaient protégé la patrie depuis deux jours. »

Le chevalier de Mimont, fatigué de tendre la main sans recevoir un coup de férule, avait quitté sa pose d'enfant mis en pénitence. Il s'était approché de Pourvoyeur l'aîné et l'avait salué avec les courbettes du meilleur ton :

« Baron, dit-il, et vous chevalier, continua-t-il en s'adressant à Paul, je vous remercie de l'honneur que vous faites à ma pauvre gentilhommière. Je suis confus de l'accoutrement où vous me voyez; mais, vous le savez, nous vivons dans un temps où les honnêtes gens ne sont pas de fête et sont obligés de se cacher sous les pourpoints du temps du roi Guillemot. Nous sommes persécutés, espionnés, régentés par un tas de grimauds et de faquins dont nous n'eussions pas voulu autrefois dans nos antichambres. Baron, et vous chevalier, excusez-moi donc, je vous prie, si vous me voyez vêtu comme un vieux Rodrigue. Mon Dieu, je me suis caché sous des habits de ramoneur quand tous ces coquins me poursuivaient, blessé que j'avais été en défendant le roi, que Notre-Seigneur bénisse, contre les

révoltés, au 10 août. Lafleur, offrez à rafraîchir à ces gentilshommes.

— Comment! hurla Pourvoyeur le grand avec un blasphème, c'est à Paris, en thermidor, en l'an IIe de la République, que l'on peut encore être exposé à entendre de pareilles horreurs! Mais il y a de quoi mettre le feu à tout un quartier et faire raser jusqu'aux fondements toute la quarante-septième section! Demain, cette maison, où j'ai entendu ces exécrables blasphèmes contre la République, n'existera plus!... En l'an IIe!... et on nous accuse de cruauté!... Dès ce soir, je demande l'établissement de quatre guillotines supplémentaires! »

Isabelle était accourue.

« Citoyen, dit-elle en s'adressant à Pourvoyeur, excusez mon pauvre père; vous savez qu'il a perdu la raison.

— Eh bien! il n'a plus besoin de sa tête, alors; et ceux qui, fille et gendre, ont pu entendre sans mourir de pareilles horreurs, répétées chaque jour, oui, sans mourir, ou sans devenir fous eux-mêmes, ceux-là sont indignes de vivre, et ce soir même ils seront arrêtés, et demain au Tribunal révolutionnaire! »

Il était vraiment irrité, et il ajouta, en répondant à un regard suppliant d'Isabelle, dont la prière même semblait l'exaspérer encore plus :

« Tais-toi, et bénis l'Être suprême que ton enfant n'ait pas quelques années de plus. Il faut exterminer toute cette race, qui a dans les veines le sang des tyrans. Tais-toi, te dis-je. »

Isabelle se taisait en regardant son enfant; mais une légère rougeur colorait les pommettes de ses joues pâles, et quand elle tournait ses regards sur l'Observateur de l'esprit public, c'était avec une calme et intrépide dignité qui rendait ce dernier fou furieux.

« Tais-toi, si tu ne veux pas que je brise la tête de ce louveteau. Oui, je l'ai dit, demain cette maison sera rasée.

— Qu'est-ce qui dit de ces folies-là? s'écria une voix rude. Qu'est-ce qui ose dire ça devant moi, Barthélemy, sergent de la 10e compagnie de la quarante-septième section et premier officieux de ce cabaret?

— C'est moi, moi, Pourvoyeur. Et tu peux dès maintenant chercher une place, si tu ne veux pas qu'on t'en offre une à la Conciergerie. »

Le grand garçon ne savait de quoi il s'agissait. Mais comme tout le monde était coupable, puisqu'on vivait sous la tyrannie, et comme tout le monde était maître, puisqu'on vivait sous l'anarchie, il suffisait d'être menacé pour être logiquement suspect, et condamnable, et exécutable; il s'éloigna et se tint hors du seuil, guettant le retour de Heurtevent.

« Toi, vas faire tes paquets pour l'autre monde, vieil aristocrate, dit Pourvoyeur au chevalier de Mimont qui ne l'entendait plus et dont toute l'attention était fixée sur Pluc. Et toi, la belle, va embrasser une dernière fois ton enfant puisque la République, dans sa magnanimité, veut bien lui laisser la vie, et vas avertir ton aristocrate de mari qu'il...

— Ne prenez pas tant de peine, citoyenne, dit Paul,

de sa voix claire et douce. Mon père, mon père oui, continua-t-il d'une voix amère, veut rire.. Je vous promets qu'il n'arrivera rien, ni à votre enfant, ni à vous, ni à votre père, ni à votre mari.

— Qui dit cela, s'écria Pourvoyeur avec rage?

— C'est moi, mon père, mon père!

— Eh! bien, petit... petit... tais-toi et va-t'en, tu vois que je suis furieux dans mon amour pour la patrie, et d'ailleurs avoir entendu de pareilles choses et ne pas les dénoncer, ce serait m'exposer...

— Ne l'écoutez pas, continua Paul avec la même sérénité! et rentrez en paix, citoyenne. Je vous garantis votre tranquillité. »

Pourvoyeur jeta sur son fils un regard sombre.

« Cette fois, malheureux enfant gâté, tu ne l'emporteras pas, je le jure.

— Madame, dit une troisième fois le jeune homme, en répondant au regard sombre de son père par un regard dédaigneux, madame, rentrez en paix. Je vous garantis votre vie sur.....

— Sur quoi, misérable enfant? A la fin je me révolte!

— Sur ma vie, répondit Paul, en scandant ces trois mots, et en jetant sur son père un regard si ferme, que celui-ci s'arrêta brusquement. »

Il y eut évidemment en lui un moment de lutte terrible. Et si ce n'eût pas été une sorte de crime contre nature que de supposer une telle sensibilité dans l'âme d'un pareil monstre, on eût pu affirmer que ses yeux se remplissaient de larmes. Peut-être

aussi était-ce des larmes de rage, d'une rage impuissante contre la faiblesse paternelle.

Il se détourna. Il était vaincu.

L'enfant n'était pas lui-même complétement pur. Le milieu où il avait vécu n'avait pas été sans corrompre quelques-uns de ses meilleurs instincts. La haine du crime et le mépris du mal avaient surnagé, mais ils étaient devenus aveugles, ils avaient détruit jusqu'à la dernière ombre de la tendresse filiale; et dans cette lutte de Paul contre son père, il y avait autant de bravade que de générosité. Il se garda bien d'utiliser et d'affermir son triomphe, au profit de ces pauvres gens, en en profitant modestement. Son unique pensée fut de parader devant cette jeune femme, en lui montrant l'étendue de sa puissance, au risque de faire à ses protégés un ennemi mortel et désormais irréconciliable.

Après avoir jeté sur Isabelle un regard d'une admiration un peu effrontée et s'être ainsi payé du service qu'il venait de rendre, il continua sa chanson tandis que son père grinçait des dents :

Avait-il des chemises,
Marat?
Avait-il des chemises?
Moi je crois qu'il n'en avait pas,
Où les aurait-il prises?
Avait-il des chemises,
Marat?
Avait-il des chemises?

« Tonnerre de Dieu! commandant Pluc, s'écria

Pourvoyeur d'une voix tonnante. Vous me paraissez enrhumé aujourd'hui ! Eh bien, si vous n'avez plus de de gorge au service de la patrie, à quoi bon la garder ! A quoi bon conserver une vieille bête comme..... »

Le vieil et brave soldat, tremblant, entonna précipitamment — et c'était par délicatesse que le pauvre homme s'était détourné, au milieu de cette querelle du père et du fils — son hymne patriotique :

Enfants, guerriers, vieillards, épouses, filles, mères,
Le riche citadin, l'habitant des chaumières,
Tous jurent réunis par la fraternité,
De mourir pour la liberté.
En chassant les Tarquins, Brutus ne vit que Rome :
Pour réformer le monde, instruits par ce grand homme,
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Pendant ce duo, Pourvoyeur reprit ses esprits égarés par la fureur, et nous pouvons lui rendre cette justice qu'il avait merveilleusement le génie de l'intrigue. Le sentiment douloureux soulevé en lui disparut vite quand son imagination lui représenta tous les fils bien tendus de la trame qu'il tissait.

« Piqueprune, viens ici, cria-t-il d'une voix railleuse. »

Le petit poëte grêlé, qui causait avec Crassus d'Eupolis et de Cratinus, fit un bond comme si on venait de le piquer par derrière ; et tandis que son compagnon cachait ce précieux trésor, son Horace, au milieu de quelques lambeaux sordides qui doublaient sa carmagnole, Endymion s'approcha.

Pourvoyeur fixa sur lui ses prunelles enflammées qui semblaient plus enfiellées que jamais, et le petit homme se tint tremblant sous ce regard féroce.

« Citoyen poëte, dit d'une voix froide ce pur modèle du terroriste, tu es un de ceux que le scélérat Chaumette, avant sa chute et quand il était encore animé par le souffle de la liberté, avait rangés dans ce portrait admirable qu'il fit de toutes les classes de suspects.

— Citoyen...

— Tu es un de ceux qui, sans avoir jamais rien fait contre la République, n'ont jamais rien fait pour elle avec enthousiasme. Ce sont les pires ennemis de la patrie.

— Citoyen voisin et ami, dit Endymion d'une voix étranglée, je ne te comprends pas. J'ai toujours payé mes impositions patriotiques, toujours rempli exactement mon service de garde national; j'ai offert des premiers ma maison à la recherche du salpêtre; j'ai donné à toutes les quêtes de ma section; j'ai contribué pour un cinquième à l'offre d'un cavalier jacobin; j'ai...

— Oui, oui, je connais ta litanie, la litanie de tous les modérés. Et il y a dans les prisons, en ce moment, cent mille suspects qui ont répété ce que tu dis là aux comités de leurs sections qui les ont fait arrêter. Ton cas est pire encore : tu fais des vers. Qu'est-ce que la patrie peut faire de ça? Un hymne patriotique par an, un poëte sur tout le sol de la République, n'est-ce pas assez! Ne sais-tu pas ce qu'a dit le grand citoyen

peintre David, l'ami de Maximilien : « On peut tirer à mitraille sur les artistes sans craindre de tuer un patriote? » As-tu oublié ce qu'on disait dernièrement à la tribune de la Convention : « Les talents toujours conspirateurs? » Tu entends, *toujours conspirateurs!*

— Citoyen, je croyais que je pouvais compter...

— En ce moment même passent devant le Tribunal révolutionnaire deux poëtes, André Chénier et Roucher. De quoi les accuse-t-on? uniquement d'avoir fait des vers! Ils sont en ce moment même condamnés à mort : pourquoi? uniquement parce que de telles gens sont toujours censés conspirer contre la démocratie, et ne peuvent s'en empêcher. Et quand les maîtres vont mettre le nez à la lucarne nationale, tu voudrais qu'on épargne un *poétraillon* comme toi.

— Citoyen, dit Endymion, en se redressant un peu sous l'injure qui attaquait ses rimes, sans doute André Chénier, oui... heu... mais c'est peut-être un crime anticivique que de louer leurs rimes... Toutefois *poétraillon* me semble, hem!... je ne sais pas si l'obscurité vaut mieux que la gloire, pour échapper... hem! non, ce n'est pas cela que je veux dire... je suis un bon citoyen et je l'ai prouvé en toutes les circonstances de ma...

— Ah! vraiment. Eh! bien, si tu veux, nous prierons le citoyen Fouquier-Tinville d'envoyer demander au citoyen Capronnier, ou au citoyen Van Praet, sous-garde des imprimés à la Bibliothèque Nationale, ce qu'il y a à la louange du tyran, sous la signature d'Endymion dans l'*Almanach des muses* de l'an...

— En ce temps-là, murmura Endymion en pâlissant, le tyran...

— Je crois, cria Pourvoyeur d'une voix tonnante, que tu vas prendre la défense de Louis le Raccourci. Eh bien, si tout cela ne suffit pas, nous relirons, comme je t'ai déjà dit souvent, la pétition des vingt mille. Nous y trouverons un nom mal écrit, mais en demandant au citoyen Couthon de mettre ses lunettes, il retrouvera bien Piqueprune. »

Le pauvre homme était atterré, hébété, vaincu. C'était tout ce que voulait, pour le moment, Pourvoyeur. Il avait besoin des services d'un esclave, il s'en était fait un par la terreur. Il savait que Piqueprune allait être pour lui un instrument aussi sûr, aussi fidèle que les plus enthousiastes sans-culottes.

« Mais j'ai pitié de toi, reprit-il d'une voix moins âpre. Nous laisserons pour aujourd'hui dormir les lunettes du citoyen Couthon. Je veux même, car tu n'es pas un méchant voisin et tu es rempli de finesse et d'intelligence, il ne te manque que la flamme patriotique pour mériter les honneurs de la patrie, je veux donc t'offrir l'occasion de te régénérer dans l'aspect d'un grand citoyen. Je veux te procurer la vue de l'Incorruptible. Écoute-moi bien. Les plus cruels supplices, ou le pardon complet et les honneurs civiques : voilà ce qui t'attend, selon que tu feras bien ou mal cette commission... Tu écoutes bien, hé?

— Oui citoyen, comme si tu avais la voix de la patrie elle-même.

— Bon. Tu vas aller vers le citoyen Robespierre; tu

demanderas à lui parler de la part de l'Observateur. Il est chez lui : il te recevra. Tu as vu ce matin, à ce que m'a raconté Justin, à la section Mucius-Scævola un citoyen nommé Aristobule. Tu as l'œil vif : tu as remarqué son apparence. Tu la dépeindras au citoyen éminent et vertueux ; tu lui demanderas si ce n'est pas le même portrait que lui a envoyé le Brestois. S'il répond oui, tu reviendras le dire ici, sans en toucher un mot à d'autres qu'à moi. Avant cela, tu diras au grand Maximilien que cet Aristobule ne doit pas, ne peut pas quitter Paris avant trois heures. Il faut qu'il envoie d'ici là son signalement à toutes les barrières. Je me charge du reste. Tu as entendu, bien compris. Marche ! Ah ! c'est le plus jeune des fils de Duplay qui est chargé d'introduire les gens chez l'Incorruptible ; tu sais ?... Duplay le menuisier, chez qui demeure Robespierre, et dont la fille aînée à l'honneur d'être... Enfin, dit-il en voyant Paul s'approcher, tu demanderas le plus jeune des Duplay, celui qu'on nomme le *Fou*. Va ; pas un mot ! »

Endymion Piqueprune sortit en trottant, après avoir demandé toutefois s'il lui était permis de prendre une voiture. Ce qu'on lui avait concédé — pourvu que ce fût à ses frais, bien entendu.

« Quant à toi, dit Pourvoyeur l'aîné à Justin en lui montrant de l'œil Paul qui pouvait entendre, tu vas aller à la barrière de l'Observatoire, et tu vas montrer au commandant de la garde l'ordre qui l'autorise à faire arrêter celui que tu désigneras. Si tu vois l'homme à la barbe blonde..., eh bien, si tu le vois, c'est

une présomption que le génie de la liberté, qui s'agite dans mon cerveau, ne m'a pas trompé. Tu lui feras bonne mine à cet homme, malgré les coups de bâton qu'il t'a donnés ce matin. Si tu le vois échanger un mot avec quelqu'un qui vient du dehors, fais-le arrêter immédiatement. Sinon, viens m'avertir en toute hâte. Va. »

VI

Scène conjugale après laquelle reparaît Aristobule.

Paul s'était éloigné après avoir jeté sur son parent Justin un regard de mépris, et tandis que le commandant Pluc, espérant que les chants avaient cessé, retirait sa pipe de sa poche, le jeune homme s'en alla causer avec Isabelle, qui avait repris sa place à la fenêtre.

Pendant ce temps, Heurtevent revenait lentement et l'oreille basse.

« Citoyen vainqueur, dit Barthélemy qui se porta à sa rencontre, il y a là un citoyen qui a voulu tout tuer, en disant que le vieux était un aristocrate. Je lui aurais bien fait son affaire, mais il a dit qu'il était un ami de Robespierre, et je suis parti de crainte de faire un malheur.

— Tu as raison, mon pauvre garçon. Tu es fidèle et solide, toi ; mais il n'y a plus que des lâches dans le monde. Il faut filer doux. »

Il entra. Son premier regard se porta vers la fenê-

tre, et il fronça le sourcil en voyant un beau jeune homme en conversation, qui semblait intime, avec Isabelle.

« Citoyen cabaretier, cria Pourvoyeur, sers-nous une pinte de vin si tu veux boire avec nous. Sinon, car les libertés sont libres et je sais m'incliner devant les désirs de mes frères, sers-nous la chopine, ou plutôt deux demi-setiers, pour moi et le commandant Pluc, et le poisson pour ce jeune homme.

— Crassus, cria Heurtevent, sers les deux demi-setiers et le poisson.

— Ah! il paraît que tu ne veux pas boire avec nous! Tu sais que je paye au prix du maximum, moi.

— C'est la loi.

— Et pas de pourboire, moi.

— C'est bien, nous en reparlerons.

— Ah! non, nous n'en reparlerons pas. »

Heurtevent serra le poing; mais il recevait ce qu'il avait donné : il subissait la brutalité d'une tyrannie plus forte que la sienne.

Il s'avança vers la fenêtre et en éloigna brusquement le jeune homme. Celui-ci s'éloigna, mais en chantonnant, pour se venger, un des couplets de la fameuse chanson de Cadet Rousselle, un de ceux qui avaient le talent d'exaspérer les soldats et les gardes nationaux, c'est-à-dire ceux qu'on nommait vulgairement les *bleus*.

Cadet Rousselle a des plats bleus
Qui sont beaux, qui n'vont pas au feu,

Si vous voulez en faire emplette,
Adressez-vous à la Fayette.
Ah! ah! ah oui vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cette fois le commandant Pluc ne protesta pas et ne chanta pas : il était aussi insulté que Heurtevent pouvait l'être, dans son honneur de soldat. Il trouva ces « plats bleus » durs à digérer, et il avait tué deux hommes pour cet hémistiche : *qui n'vont pas au feu.*

Il baissa les yeux, dont il n'osait même pas montrer la colère; Heurtevent feignit de n'avoir pas entendu.

« Tu as de beaux amis, citoyenne, dit-il amèrement, et qui insultent bien ton mari. Est-ce toi qui lui en as donné commission.

— Je ne sais ce que vous voulez dire. Ce jeune homme nous a sauvé la vie, à mon enfant, à mon père et à moi. Un de vos anciens compagnons de... de guerre voulait nous exterminer, ou tout au moins nous faire arrêter, ce qui revient au même, pour des paroles qui échappent à la folie de mon pauvre père. Ce jeune homme nous a sauvés. Eh bien! quoi?

— Rien. On n'a rien décidé. Les Montagnards sont devenus tous des lâches. Ils tremblent devant le tyran Robespierre : ils n'osent pas remuer, parce qu'ils espèrent qu'on a exagéré la méchante intention du tyran contre eux. Ces Montagnards, si braves contre Capet, ils sont devenus tremblants devant l'Incorruptible. Rien ne les décidera que la certitude qu'ils n'ont pas pas d'autre moyen d'échapper; et tant qu'ils verront

cet autre moyen, ils courberont la tête. Ce n'est pas l'amour de la liberté, ce n'est pas l'amour de la République qui les guide, c'est le vil égoïsme. Ils s'étaient décidés à résister parce qu'on leur avait dit qu'il y avait des papiers de la main de Robespierre qui mettaient leur tête à prix. Puis, comme on n'a pas voulu leur montrer ces papiers, ils font signe de croire que ces papiers n'existent pas. Mais ils savent bien qu'ils existent; seulement ils veulent se donner un prétexte pour ne pas bouger. Ils disent donc que ce sont des machinations de l'étranger pour diviser les républicains.

— Et vous, qu'avez-vous décidé? demanda Isabelle froidement.

— Et quand même on leur montrerait ces papiers, ils trouveraient encore un prétexte pour ne pas bouger. Ils verraient dans ces papiers qu'ils ne sont pas tous exposés, et qu'il n'y en a que quatre de proscrits, quatre ou six, ou dix, et il n'y en aurait que quatre, ou six, ou dix qui bougeraient.

— Et vous? demanda de nouveau Isabelle, plus froidement encore.

— Moi? Eh bien! est-ce que je puis soulever Paris à moi seul?

— Je ne vous demande pas quel prétexte vous avez trouvé pour ne pas bouger; je vous demandais ce que vous aviez décidé. Rien, comme les autres, comme tous ceux que vous blâmez. Et vous ne voyez pas que les reproches que vous leur faites retombent sur vous, et que ce que vous dites pour vous excuser de vous tenir

coi, ils le disent aussi. Et moi, je vous juge comme vous les jugez.

— J'ai dit que c'étaient des lâches, citoyenne, dit Heurtevent qui était devenu rouge, puis pâle, et dont la voix se faisait rauque. »

Isabelle le regarda avec un calme glacial.

« Vous faites ce qu'ils font, je dis ce que vous dites. Vous serez peut-être brave contre votre femme; mais si vous courbez plus longtemps la tête, si vous laissez votre femme et votre enfant exposés à être de jour en jour, d'heure en heure, pris, saisis, emprisonnés, tués, sans raison, sans défense, sur le caprice d'un ivrogne, d'un coquin, d'un de vos clients qui aura voulu m'embrasser et à qui j'aurai refusé, moi qui défends mon enfant, je dis que vous êtes un lâche. »

Heurtevent recula; il tourna sur lui-même. Il crut entendre un ricanement qui sortait du fond du bosquet où était Pourvoyeur.

Il revint pourtant près de la fenêtre.

« Il y a du vrai là-dedans, citoyenne; et comme tu dis, tu défends l'avenir de ton enfant. Mais, demanda-t-il en attachant sur sa femme un regard étrangement inquisiteur, que veux-tu que je fasse? »

Il regarda autour de lui.

« Voudrais-tu donc que j'aille assassiner Robespierre? demanda-t-il à voix basse.

— Interroge cette statue que tu as mise sur l'autel de la patrie en place du Dieu que j'adore; interroge Brutus. Crois-tu qu'il ait demandé conseil à sa femme?

— Eh bien, cette fois-ci, cria Heurtevent, je n'ai plus de doute : tu es une coquine. Tu veux te débarrasser de moi pour épouser quelque muscadin, celui-ci, par exemple, qui soi-disant t'a protégée. Eh bien! celui-là, du moins, ne sera pas un fameux mari. »

Il tira son sabre et se précipita vers Paul.

« Jeune homme, dit-il, tu t'es mêlé de ce qui ne te regarde pas; tu vas me le payer!

— Tiens! dit le jeune homme en ricanant, faut-il que le mari me coupe le cou parce que je n'ai pas voulu que mon père coupe celui de sa femme? Mais tout ça ne me regarde pas : je suis le fils fainéant d'un roi républicain. C'est Pluc qui est chargé de recevoir les coups de sabre pour moi. »

Pourvoyeur et Pluc s'étaient avancés, plus prompts que la parole.

« Tonnerre de Mayence, dit ce dernier en tirant son sabre, ça me fait plaisir de trouver enfin un sabre à qui parler. Là, on n'a pas crainte de se tromper de parole et que la langue fourche. Allons, vieux lapin, en garde! Ah! à la bonne heure. Je t'embrasserais volontiers, Heurtevent; tu me soulages, tonnerre! »

Isabelle s'avançait à son tour. Les deux soldats étaient en face l'un de l'autre, le sabre levé. Le chevalier de Mimont, le fou, bondit. Mais il ne ressemblait plus au fou. Sa tête s'était redressée, sa taille avait retrouvé toute sa fierté, et rien dans son œil ne rappelait ce vague et souriant hébêtement qui lui était devenu habituel.

Avant qu'un coup eût pu être porté, il s'était jeté

entre les deux armes, les relevant l'une et l'autre de ses mains qui laissèrent tomber bientôt quelques gouttelettes de sang.

« Morbleu! sergent Pluc, il paraît qu'on ne reconnaît plus son ancien capitaine? Ah! on ose se tenir en armes devant son officier et dégainer sans permission! Arrière, morbleu! Soldats de Picardie, arrêtez le traître. Ah! c'est ainsi? Eh bien, je vous ferai passer par les baguettes, si vous dites un mot; et, en attendant, deux heures du cheval de bois! »

Pluc reconnaissait, en effet, son capitaine, et par un reste du long respect et de la vieille discipline, il recula. Mais le vieillard avait déjà repris sa physionomie débonnaire.

« Eh! monsieur mon gendre, dit-il, quelles manières et quelle tenue! Est-ce là une conduite à un gentilhomme! Voulez-vous que tous ces gens de condition qui nous entourent vous prennent pour un benêt? Quelle conduite à la Dandin! De la jalousie, comme les petites gens? N'allez-vous pas faire croire que, au lieu de donner ma fille à un homme de qualité, je l'ai laissée prendre à quelque maraudaille, à quelque faquin digne d'être laquais, et qui, n'ayant jamais su se mettre au ton de l'étiquette, montre, par une jalousie bourgeoise, qu'il ne se sent aucunement digne d'avoir épousé une fille de bonne race? Allons, vicomte, ne laissez pas croire que vous êtes je ne sais quel gueux, quel coquin, quel vil et plat chien parvenu par violence à une situation volée. »

Pendant ce discours qui détendait singulièrement

la situation, Aristobule entra dans l'auberge avec son air crâne et en faisant un beau moulinet.

« Citoyen, dit-il en touchant le bras de Paul, si tes moyens pécuniaires et politiques te permettent de porter une montre, sans passer pour un muscadin, je ne serais pas fâché d'y jeter un regard. Tu es un bon drille, tu en as le visage, et tu sais que les montres sont faites pour être regardées comme les jeunes filles, ça ne blesse et n'appauvrit pas plus les uns que les autres. »

Paul se retourna à cette voix joyeuse qui résonnait sympathiquement à son oreille. Barbe blonde! Ces mots qu'il avait entendus dire à son père lui revinrent à l'esprit en regardant Aristobule.

« Je parie, dit-il à mi-voix, que tu veux savoir s'il est deux heures. »

Un nuage passa sur les yeux de Vulmer de Lozembrune. Mais il fit bonne contenance. Comment ce jeune homme pourrait-il savoir... C'était le hasard... la proximité de cette heure-là...

« C'est toi qui as donné un coup ce matin à Justin Pourvoyeur, l'Espion-Orateur, continua Paul. Eh bien! défie toi de tous les Pourvoyeurs. Et surtout de celui-là, que tu vois là, avec ces sabots à bas-reliefs sculptés. C'est le grand Pourvoyeur, il est espion-orateur aussi, et on l'appelle Grand, parce qu'il est bourreau par-dessus le marché. Et c'est mon père. »

Il prononça ces mots d'une voix âpre.

« Il me semble, conclut Paul à voix plus basse,

qu'il a donné ton signalement tout à l'heure à un autre espion.

— Je ne sais ce que tu veux me chanter là, citoyen, dit Aristobule. »

Et il continua son chemin jusque vers Isabelle. Il tressaillit en la regardant, et ne put s'empêcher de laisser échapper un geste de surprise en apercevant M. de Mimont.

VII

Où Pourvoyeur pelotte en attendant partie.

Pourvoyeur avait jeté un coup d'œil vif sur le nouvel arrivant.

« En voilà un, pensa-t-il, dont les traits ne me partiront jamais de la mémoire, quelque déguisement qu'il prenne. »

Puis il avait détourné les yeux et semblait tout entier livré à la somnolence que procure le tabac. Cependant, de temps en temps, ses paupières enflammées se relevaient et le rayon aigu de son regard suivait celui en qui cet espion de génie avait quasi deviné l'ennemi principal de la dictature robespierrienne.

Peut-être avait-il vu les gestes de surprise qui avaient échappé à Vulmer à l'aspect d'Isabelle et de son père. Mais il n'avait pas besoin de nouvelles preuves. Dès l'entrée d'Aristobule au cabaret, tous les soupçons de Pourvoyeur s'étaient presque changés en certitude. Il était convaincu qu'il allait le voir se diriger vers la barrière, car deux heures approchaient.

Seulement on n'a pas oublié — car tous les fils de cette révolution de Thermidor furent si nombreux, si menus, si enchevêtrés qu'il faut rappeler, de temps à autre, la disposition exacte de la trame — à l'heure présente on n'a pas oublié qu'à ce moment c'était seulement le fiancé de Marie-Thérèse qu'il poursuivait. S'il eût pu avoir quelque ombre de certitude sur cet autre soupçon qui l'engageait à voir dans Aristobule un des grands ennemis de Robespierre, il l'eût saisi immédiatement. Mais c'était seulement son instinct de défiance, la vivacité de son imagination diplomatique et peut-être quelques vagues indications échappées à Marie-Thérèse et redites par la servante traîtresse, c'était tout cela, bien confus, comme on voit, qui l'avait décidé à envoyer le poëte Endymion à Robespierre. De là seulement pouvait venir une réponse claire.

Vulmer avait bien reconnu la meilleure amie de sa fiancée. Il n'avait pas eu occasion depuis ces vingt derniers mois d'entrer au *Garde-française*, et depuis les massacres de Septembre, il n'avait pas revu Isabelle ni M. de Mimont. Il comprit toute la suite de cette histoire, qu'on ne lui avait jamais bien expliquée. Un nuage de tristesse traversa son front.

Pourtant tout était alors si changé, toute âme était tellement triste, toute situation si douteuse, la lâcheté si commune, et il y avait tant d'exemples d'infâmes trahisons que le jeune homme n'osa même pas se donner à connaître à cette meilleure amie de Marie-Thérèse. Il reprit vite sa physionomie insouciante et effrontée.

Quant à Isabelle, le reconnut-elle? On eût pu le soupçonner au regard qu'elle lança à Pourvoyeur, et qui semblait dire : ce misérable nous surveille-t-il toujours? En tout cas, pas un muscle de son beau visage ne bougea.

« Que veux-tu, citoyen? demanda-t-elle avec indifférence.

— Tout ce que tu peux me donner de meilleur sur cet assignat de cinq sols, et l'heure par-dessus le marché, ma belle citoyenne, si tu veux que j'y joigne un baiser...

— C'est moi qui vais t'en donner une, d'accolade, scélérat, dit Heurtevent en saisissant Vulmer par le collet. Tiens, continua-t-il, tu as là un drôle de collet à ta carmagnole, il est roide comme du bois.

— Ah! ah! s'écria la voix profonde d'un gros homme qui entrait et qui fit la grimace en entendant cette remarque sur le collet. Ces *mirliflores!* ça dénature tout, même la sainte carmagnole. Il paraît que c'est devenu la mode de les roidir.

— Oui, et mon bâton est plus roide encore, coquin de cabaretier, s'écria Aristobule en faisant le moulinet, tandis que Heurtevent s'était mis en garde le sabre nu. Je vais te faire sauter ton aiguille des mains et avec satisfaction, car tu me parais empesté de *négociantisme.*

— Allons, la paix! qu'est-ce qu'il y a? Faut-il, reprit le gros homme, que les bons patriotes s'exterminent entre eux, quand il y a encore tant d'aristocrates!

— Vois-tu, Boulanger — car c'était notre ami, — c'est cette espèce de muscadin à souliers lacés, dit Heurtevent, qui a voulu embrasser...

— Le poupon ! s'écria Aristobule. Et voilà mon benêt qui s'imagine que je m'en vais, comme ça, en plein jour.....

— C'est bon, s'écria Heurtevent. Bois, va-t'en, et qu'on ne te revoie plus.

— Je bois, je m'en vais, mais tu me reverras. Salut, belle citoyenne. Ton mari m'a mis en goût. Au revoir. »

Il disparut, escorté par les éclats de rire des deux Pourvoyeur et du commandant Pluc. Heurtevent jeta sur eux un regard sombre; mais il fut distrait par le Boulanger, qui l'emmena dans un des coins éloignés et qui commença avec lui une conversation à mi-voix. Il se faisait rendre compte de l'assemblée qui venait d'avoir lieu chez le juré Roussillon, et qui, nous le répétons encore, n'avait pas abouti, tant était grand l'effroi qu'avait inspiré aux lions, aux tigres, aux loups et aux hyènes le renard suivi de son armée de chacals.

Pourvoyeur connaissait bien le Boulanger. La conduite de celui-ci avait été toujours tellement habile que même ce roi des espions, qui avait, comme son patron Maximilien, le génie de la défiance, n'avait pu concevoir aucun soupçon. Il ne le regardait donc pas comme suspect, — et c'était merveille — mais il le détestait.

C'était, en effet, une des lois de la position et du système de Robespierre de haïr, de poursuivre et

d'abattre tous ceux qui, petits ou grands, sur la place publique ou à la Convention, avaient gagné une part de la faveur populaire sans en faire remonter l'hommage à l'être suprême de la République, au citoyen éminent, intègre et vertueux.

Pourvoyeur se dirigea vers les deux causeurs. Il n'était pas fâché, d'ailleurs, de tromper son inquiétude. Il se disait qu'il avait en ce moment, en main, et sa fortune et le salut de son enfant, de Robespierre et de la République. Tout cela reposait sur un mécanisme compliqué, délicat, où le dérangement du plus petit rouage pouvait tout abîmer. Il n'avait pas eu le choix des moyens. Il comptait bien sur sa finesse, son énergie et son sang-froid. Mais il avait la fièvre de l'attente, jusqu'au retour de Justin et d'Endymion.

« Eh bien, qu'est-ce que vous dites là, vous deux, des affaires publiques? demanda-t-il sévèrement.

— Ah ça, dit Heurtevent, d'une voix irritée, est-on libre, ou ne l'est-on pas?

— Mais, tu sais bien que non, répliqua Pourvoyeur, en le regardant avec étonnement. Es-tu devenu fou, par hasard? Est-ce le mariage qui te trouble la cervelle?

— Tonnerre!

— Maïs c'est conforme aux principes, comme dit Justin. Voyons, est-on libre de conspirer? Non, j'imagine. Eh bien, si on n'est pas libre de conspirer, on n'est pas libre de parler bas, et tout individu a le droit et même le devoir de savoir ce que vous dites, ce que vous pensez et de le répéter, afin qu'il n'y

ait plus sur le sol de la patrie que des frères, heureux de vivre à côté les uns des autres et de pouvoir penser l'un comme l'autre et compter l'un sur l'autre. C'est pour cela qu'on extermine avec justice ceux qui ne pensent pas comme les autres. Et c'est pour cela, continua le personnage, en se redressant avec fierté, que moi qui ai été chargé d'observer l'esprit public et d'en rendre compte au gouvernement, j'ai été et je suis honoré.

— Il a raison, dit gravement le Boulanger. Tais-toi, Heurtevent. Tu es un brave et le vainqueur de la Bastille, mais tu n'entends rien aux principes. Seulement, continua le vieillard, avec la bonhomie que respiraient toutes ces paroles, nous ne parlions pas des affaires gouvernementales. Moi, ce n'est pas ma besogne, et je ne me mêle que des affaires *fromentales*. Hé! ah! hé! hé!

— Ah! je te connais bien, Boulanger du peuple.

— Je me disais aussi : voilà un citoyen dont la mine ne m'est pas inconnue. Mais on vieillit tous les jours d'un jour, hé! oh! hé! Ce temps-là, qui est bon pour la récolte, et le petit clamart du citoyen vainqueur m'ont mis en belle humeur, ha! ha! ha! Ma foi oui, c'est le citoyen Pourvoyeur le Grand. Mais tu demeures à Meudon maintenant. Eh! bien, tu es mon homme. Tu es un vrai frère sans-culottes, et tu aimes à rendre service.

— Ah! Eh! Hi! Oh! Hu! cria Paul? Voilà un brave homme qui connaît la nature humaine. »

Et il entonna sur l'air *Dans Paris la grand'ville*,

le dernier couplet de la fameuse chanson antijacobine :

Jacobin qu'on redoute,
Dont on craint la déroute,
On l'aimera sans doute
Dès qu'il ne sera plus.
Hu! hu! hu! hu!

Le chevalier de Mimont sembla se réveiller de l'assoupissement où il était tombé depuis son discours à Heurtevent. Il prêta l'oreille, un vague sourire entr'ouvrit ses lèvres, et il chanta avec Paul la fin du couplet :

Il faut de sa mémoire
Décorer notre histoire
Et mettre notre gloire
A chanter ses vertus.
Hu! hu! hu! hu!

— Chevalier, dit le fou, en s'adressant à Paul, c'est une bonne chanson, et nous l'avons chantée plus d'une fois, en allant avec des bâtons, attendre la sortie du club des Jacobins. Dame! Nous avions quelquefois du dessous, mais, pour l'esprit, ces drôles ne pouvaient prétendre à lutter. Cette chanson me rappelle...

— Paul! cria Pourvoyeur avec colère.

— Laisse parler mon beau-père, dit Heurtevent, je n'ai pas interrompu ton fils, et ce qui me console, c'est que désormais ils ne passeront pas l'un sans l'autre au Tribunal révolutionnaire, chevalier Pourvoyeur!

— Oui, une bonne histoire, chevalier, pardonnez à

ces faquins mal élevés qui nous interrompent. Je passais un jour en la chantant, rue Saint-Honoré, devant les Jacobins, au moment où la cloche sonnait pour rassembler les sans-culottes, à huit heures du soir; c'était l'heure, et nous la connaissions bien. Une femme passait aussi avec son enfant, qui demanda :

« — Maman, qu'est-ce donc que cette cloche qui fait gredin, gredin, gredin?

« — Mon enfant, lui dis-je, en saluant la mère, c'est l'appel nominal. » Ah! chevalier, cela eut du succès.

— Paul, dit Pourvoyeur, qui était devenu livide, va me chercher une voiture. »

Le jeune homme n'osa résister. Il s'éloigna en chantant :

Il avait trois chemises,
Marat,
Il en avait trois grises,
Avec l'argent de son journal
Sur le Pont-Neuf acquises.
Il en avait trois grises,
Marat,
Il en avait trois grises.

— Suis-le, avait crié Pourvoyeur à Pluc, et celui-ci, quittant sa belle et chère pipe, était parti en chantant de son côté :

Quel spectacle enchanteur! Au nom de la patrie,
Tout s'anime, tout prend une nouvelle vie :
Le vieillard semble encore, par sa vivacité,
Revivre pour la liberté.

Et l'enfant accusant la faiblesse de l'âge,
S'irrite d'être jeune et chante avec courage:
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

— Des fous, jeunes et vieux ! dit le Boulanger avec débonnaireté. Oui, je disais, voilà mon homme ; car je suis parti pour faire un petit voyage dans les environs de Paris pour voir la moisson. C'est la partie du Boulanger, ha! ha! ha! et, comme je commence par la vallée de la Bièvre, je me suis dit : Voilà un brave patriote, qui aime ses frères, il se dérangera un peu de sa route pour me mettre quelque part aux environs de Châtillon, du bois de Verrières, ou du Petit-Bicêtre.

— Du Petit-Bicêtre, ah ! tu vas par là?

— Naturellement, si je veux aller voir les fariniers de Bièvre. Et il me renseignera, me disais-je toujours, en causant en chemin, sur l'état des moissons des environs de Meudon.

— Ah! le Petit-Bicêtre, murmura Pourvoyeur, en regardant le vieillard entre ses deux yeux qu'il trouva bien vifs. Eh! bien, camarade, ça ne sera pas pour cette fois.

— Eh! bien, je trouverai une autre occasion. Je vais attendre ici que la grande chaleur soit passée. Et, en tout cas, je m'en irai de mon pied léger, ah ! ah ! ah ! pauvre boiteux que je suis.

— Hé ! citoyen, il paraît que vous ne boitez pas toujours, et l'on vous rencontre trottant comme le

vent, à la brune, dit Barthélemy, en se mêlant, comme c'était son droit, à la conversation.

— Oui, je m'échauffe en marchant. C'est un vieux rhumatisme plutôt qu'une boiterie.

— Eh bien, mais ça me paraissait drôle. Et savez-vous, comme on disait, avec les vieilles idées, que vous êtes un brin sorcier, j'ai voulu en savoir davantage sur vous et sur votre bâton, et sur l'endroit où vous demeurez, et je suis peut-être le seul à Paris qui sache bien ce que vous êtes et ce que vous voulez. »

Le Boulanger jeta un regard vif à Heurtevent.

« C'est bon, dit celui-ci en arrivant à rescousse, tu nous conteras ça. Va servir ce citoyen. Ah ! c'est notre voisin le cocher, un de mes fous. »

C'était, en effet, le gros cocher — l'ex-chanoine de Notre-Dame — celui qui avait, le matin, apporté un renseignement à Heurtevent, et qui s'était joint au cercle scientifique. Il s'était endormi dans sa voiture, près de ce cabaret où nous ne cacherons pas qu'il avait reçu du baron de Batz l'ordre de stationner, et Paul l'avait envoyé devant la porte.

Celui-ci était resté dehors et s'était dirigé, en chantant, vers la barrière pour voir ce qui allait se passer. On entendit s'éloigner le bizarre duo de ces deux voix inégales qui s'accompagnaient d'une si comique façon. Mais le commandant revint bientôt seul.

Pourvoyeur, alléché, avait retenu Barthélemy.

« Ton autre officieux servira ce lourdaud, dit-il à Heurtevent, s'il a besoin de quelque chose. Moi je suis

curieux. C'est mon ancien métier, et je ne serais pas fâché de savoir quelque chose sur l'éminent et mystérieux citoyen Boulanger, qui a besoin d'aller aujourd'hui au Petit-Bicêtre, et sur son bâton.

— Ma fine, dit le Boulanger en se levant, si tu veux savoir quelque chose sur mon bâton... »

Il le leva, fit un lourd moulinet, en se demandant si la suppression de ce curieux était plus dangereuse que sa curiosité. Il recommença, en songeant au serment qu'il avait prêté de tout sacrifier, même ses amis, à la prudence et à la netteté de sa position révolutionnaire, de ne rien faire au monde qui pût porter la moindre atteinte à sa bonne renommée républicaine. Il hésitait, en se demandant quelle révélation pouvait faire cet imbécile. Il se disait qu'il valait mieux écraser la tête de cet espion qu'être percé à jour et dénoncé par lui.

S'il eût laissé retomber son bâton, notre histoire se fût arrêtée ici, et l'histoire de notre pays eût été singulièrement changée. Il hésita encore.

« Eh bien ! ce bâton, dit-il.

— Eh bien ! cria Barthélemy en se sauvant, on dit qu'il est en or. »

Heurtevent rit de tout son cœur. Il attendait une plus dangereuse révélation.

« La vérité est qu'il est en fer, répondit le Boulanger, dont les sourcils se froncèrent pourtant, et je me charge d'écrabouiller une tête d'aristocrate comme tu écraserais une puce, Pourvoyeur.

— Viens ici, imbécile, criait ce dernier à Barthélemy. »

Le bâton se releva cette fois, nettement et avec décision.

« Hé ! parent, cria une voix. »

C'était celle de Justin. Pourvoyeur courut à la porte et remit à plus tard l'éclaircissement de ses soupçons.

VIII

Où la chasse à l'homme reprend vigoureusement.

« Eh bien ? dit Pourvoyeur l'aîné à Justin.

— Eh bien, le génie de la liberté ne t'avait pas trompé, et ton œil d'aigle avait bien flairé ces trames perfides, contre-révolutionnaires et...

— Veux-tu abréger, imbécile, ou je te...

— Eh ! bien, Aristobule a paru étonné quand il m'a vu. Il a paru étonné de voir que je lui tendais ma main pure. Il a fait ses efforts pour m'éloigner. Alors il a voulu me chercher querelle. Deux heures ont sonné. Personne ne lui a parlé. Il s'est éloigné promptement dans la direction de la barrière Vaugirard.

— C'est bien. Tu n'as pas démérité de la patrie. Maintenant, écoute et prends garde de te tromper d'une panse d'âne. Endymion, avec qui tu t'es pris aux cheveux ce matin, va revenir. Il revient de chez Maximilien où je l'ai envoyé. Il doit me rapporter des nouvelles importantes. Tu auras soin qu'il ne communique mystérieusement, avec personne, pas même avec toi. Tu n'as pas le droit d'être curieux. Commandant Pluc, viens ici.

— Me voici, dit le soldat en faisant le salut militaire.

— Il faut tout prévoir. Voici un ordre de réquisition de la Commune de Paris. Tu sais lire assez pour voir que Fleuriot Lescot, le maire de Paris, autorise le porteur à requérir la force armée. Tu vas aller là-bas à la barrière, où le poste a été renforcé, tu diras que tu auras sans doute bientôt besoin d'un piquet de dix hommes. Ils se tiendront prêts à accourir ici au premier signe que je ferai ; alors si tu me vois revenir à cette auberge dans une heure, tu te tiendras prêt, toi aussi. Au premier signe, donc, que je te ferai, tu galoperas jusqu'ici avec tes dix hommes armés, tu en feras passer deux le long du mur de cette maison, sur le boulevard, deux le long du mur de la rue La Caille, avec ordre d'embrocher avec leurs piques tous ceux qui voudraient sauter par-dessus les murailles. Les six autres hommes seront des fusiliers, ils seront préparés à tirer sur ceux qui feraient résistance. Tu les disposeras devant la porte de ce cabaret. Va.

— C'est compris et entendu, murmura le soldat. J'aime mieux cette besogne.

— Ah ! tu n'es pas quitte de surveiller Descluziers, seulement on ne peut pas tout faire. Mais si tu vois ce citoyen Agent national ici, ou dans le voisinage, tu dois avoir l'œil sur lui autant que possible.

— On tâchera alors, dit le commandant avec résignation.

— Et tu n'oublieras pas Paul. Il est à faire quelques folies à la barrière. Soigne-le, hein, mon vieux ».

Pourvoyeur se frappa le front et s'éloigna en fronçant

le sourcil. Cet enfant empoisonnait la joie qu'il éprouvait au milieu de tous ces fils si bien tendus et qui allaient se changer en chaînes.

« Citoyen cocher, dit-il au chanoine, en montant en voiture, je pourrais te requérir au nom de la loi. Je suis généreux. Je te payerai. Mais ouvre l'œil et sois intelligent. Nous allons travailler au salut de la patrie. Se tromper, en pareilles circonstances, c'est la mort.

Le cocher le regarda fixement et s'inclina.

« A la barrière Vaugirard, et promptement. »

Barthélemy vint toucher son patron à l'épaule.

« Citoyen capitaine, dit-il, il me semble que j'ai entendu parler ce citoyen qui vient de partir, d'aller requérir la section armée contre la maison. Il a envoyé cette espèce de vieux Rodrigue à la barrière. »

Heurtevent se précipita à la porte. Le commandant se dirigeait en effet vers la barrière, où il s'arrêta.

« Barthélemy, dit Heurtevent, tu es un brave, toi?

— Oui, capitaine.

— Tu ne voudrais pas me voir arriver malheur?

— Non, capitaine.

— Tu ne voudrais pas non plus voir arriver malheur à la citoyenne?

— Pour ça, non, capitaine.

— Eh! bien, ces scélérats m'en veulent. Ils veulent faire arrêter comme suspecte la citoyenne. Je dois défendre ma femme et mon enfant. Tu vas aller à la section. Le sous-adjudant général y est. Tu lui diras qu'on veut me faire des misères et que je suis décidé à tout plutôt que de le souffrir. C'est justement notre com-

pagnie qui est de garde au comité de la section. Sur les 120 hommes qu'elle renferme, il y en aura bien là cinquante, tu diras qu'on veut faire des misères au vainqueur de la Bastille et tu reviendras ici avec les trois ou quatre premiers prêts pour lutter contre l'injustice. Il en viendra bien d'autres, et ce sera le commencement puisque ces lâches représentants ne veulent pas commencer. »

Il pensa cette dernière phrase plutôt qu'il ne la prononça. Mais Barthélemy était tout refroidi.

« Patron, dit-il nettement, vous savez que je ne crains rien, et je vous vénère parce que vous êtes le vainqueur de la Bastille et mon capitaine. Je considère la citoyenne votre épouse, comme ma propre mère, sœur et épouse. Mais du moment où on veut vous arrêter, ou elle, c'est que vous êtes suspect et alors on a le droit de vous arrêter, et vous n'avez pas le droit de vous défendre. Vous me l'avez dit plus de mille fois à propos des aristocrates. Vous n'avez pas le droit de défendre votre femme et votre enfant contre la patrie, vous me l'avez dit plus de mille fois à propos des ex-nobles. Si le comité vous juge suspect, c'est la République qui parle et qui ne peut pas se tromper, vous le savez bien. Et si on vous arrête, c'est que vous êtes devenu aristocrate. De quel front oserai-je vous aider à vous défendre contre la volonté des démocrates, contre la patrie. Avons-nous de plus proches parents que la patrie notre mère et les sans-culottes nos frères! Non, patron, vous êtes la crême des hommes, et dites-moi de me jeter sur dix hommes pour vous défendre vous

ou la citoyenne, ou le petit. Mais si c'est le comité, ou un agent de la Commune ou de la Convention, il faut vous laisser faire, vous le savez bien, et vous devez vous fier à la justice du peuple, qui ne peut se tromper. Vous me l'avez dit à propos des ex-curés. »

Heurtevent baissa le front. Il n'avait rien à répondre, il sentait une sourde colère s'agiter au fond de son âme, mais il reconnaissait ses paroles et ses pensées. Il les trouvait aujourd'hui révoltantes et grotesques.

Il entrevit, comme à la lueur d'une pensée nouvelle et éblouissante, mais vague encore et fugitive, la lâcheté et la monstruosité de toutes ces idées qui gouvernaient la France depuis le commencement de la Terreur. Comme Danton, il demanda, sans doute, au fond de sa pensée, pardon à Dieu et aux hommes, de la part qu'il avait prise à l'établissement de ces horreurs.

« Tu es lâche, Barthélemy, dit-il d'une voix sourde. Tais-toi. Tu ne peux pas faire autrement. Je l'aurais été autant que toi, si je ne voyais pas enfin clair. C'est bon. Tu vas servir attentivement la pratique aujourd'hui. Demain tu partiras. Je te recommanderai comme espion et dénonciateur. Tais-toi, je te recommanderai aux citoyens Duplay, Nicolas et Chrétien, les gardes du corps de Robespierre. »

Il rentra et s'avança vivement vers Isabelle.

« Enferme l'enfant et ferme la porte et les fenêtres pour que le bruit du dehors ne le réveille pas. Toi, sors pour surveiller Crassus et Barthélemy. Il faut que je coure jusqu'à la section, tu sais, où se trouvaient

les Capucins. Je vais prendre là en face par la brèche de l'enclos du moulin et par la rue Longue-Avoine, j'y serai en cinq minutes. Je crains que ce scélérat de Pourvoyeur, le plus enragé robespierrot qui soit, et ses hommes, ne veuillent nous jouer un mauvais tour. Je veux voir si la 47ᵉ section laissera arrêter aisément le vainqueur de la Bastille. Tu es contente, Isabelle? »

Il se baissa vers elle en disant à voix très-basse :

« Il ne faut qu'une étincelle pour mettre le feu à une meule. Es-tu contente, dis-le?

— Je te le dirai plus tard. Car tu es habitué à trembler devant la tyrannie que tu as créée sous le nom de liberté. J'ai bien peur que ton courage ne soit qu'une étincelle de courage. »

Heurtevent se précipita dehors, comme un homme voulant, à force de rapidité, fuir une flamme qui l'enveloppe et qui grandit par la rapidité même de la course.

IX

L'heure du rendez-vous de Lozembrune.

La cour intérieure de l'auberge avait repris cette calme et lourde physionomie qui est propre aux lieux très-éclairés pendant les heures les plus chaudes des jours brûlants du plein été. Le soleil donnait presque à pic sur les maigres bosquets où les quelques feuilles poudreuses jetaient une ombre rare.

Le chevalier de Mimont avait été s'asseoir sur un banc, proche de la muraille de la maison, dans un

endroit découvert, mais sous l'ombrage d'un des vieux arbres du voisinage. Le Boulanger, ou plutôt le baron de Batz, avait déjeuné frugalement d'une miche de pain de seigle, d'un reste de merluche, d'un coin de fromage et d'une chopine de vin d'Argenteuil.

Par exemple, il avait demandé du café, ce qui était alors une boisson des plus rares dans les cabarets, et dont il aurait eu peine à se faire pardonner l'aristocratie, s'il n'avait pas fait un petit discours sur sa tendresse fraternelle et patriotique qui l'engageait à se priver de mettre du sucre dans son café pour le laisser aux femmes en couches et aux blessés.

Le banc du chevalier le tentait fort. Ce banc, avons-nous dit, était à l'ombre, tandis que le baron de Batz se trouvait exposé en plein soleil, avec sa perruque de laine et sa grande houppelande ; toutefois, il patienta, pendant quelque temps, car il était moins en vue qu'à côté du vieillard fou, dont il pouvait redouter, d'ailleurs, la bizarre perspicacité.

Bientôt il n'y eut pas moyen de résister davantage. Il alla s'asseoir à l'endroit convoité ; et après avoir allumé une grosse pipe, il s'appuya contre le mur et, les yeux à demi-clos, il parut se laisser gagner peu à peu par le sommeil.

Isabelle avait trouvé un brin d'ombre sous un auvent à l'autre coin de la maison. Là, assise, elle faisait aller ses aiguilles autour d'un bas d'enfant, et parfois elle s'arrêtait pour écouter si quelque cri du dedans n'indiquait pas le réveil de son fils.

Paul Pourvoyeur rentrait et sortait. Il se promenait

de long en large, regardant la jeune femme d'un air rêveur, et reprenant sa promenade le front bas et l'œil morne. L'absence de son père semblait du reste changer du tout au tout ses manières et sa physionomie. Autant il était agressif, éveillé, insolent, amer, en présence du chef des espions révolutionnaires, autant il paraissait triste, abattu, honteux, quand il se trouvait loin de celui-ci. On eût dit qu'il portait alors tout seul le poids d'une humiliation qu'il jetait sans cesse à la face de son père quand celui-ci était présent.

Justin Pourvoyeur, qui tremblait devant Paul, par qui il avait été maintes fois houspillé, se tenait coi dans un coin d'où il pouvait tout observer. Un passant entrait de temps à autre, demandait un poisson ou un demi-setier de vin blanc ou rouge, car c'était alors la seule boisson qu'on vendît communément dans les faubourgs parisiens. Barthélemy servait le client.

Crassus, se sentant inutile, était sorti, et s'était assis sur une borne au coin de la rue La Caille. Là il récitait en paix, avec une volupté à la fois mystérieuse et emportée :

Non semper imbres nubibus hispidos
Manant in agros.

Et le ravissement de cette musique scandée, dont il suivait toutes les sinuosités par des gestes onduleux de la main gauche, l'enlevait loin de terre et jusqu'au troisième ciel.

« Crassus, dit une voix basse et haletante, veux-tu sauver la vie d'un homme?

Il tomba du haut de l'Olympe et jeta un regard effaré sur Endymion Piqueprune. Celui-ci revenait de chez Maximilien en trottinant, en rasant les murailles depuis le coin de l'abbaye de Port-Royal. C'était là qu'il s'était fait descendre de voiture, car ses moyens lui permettaient de monter en fiacre, mais c'était se livrer à une recherche de ses aises un peu suspecte, et sa prudence ne lui permettait d'en sortir que dans les endroits solitaires.

« Je m'intéresse, je ne sais pourquoi, continua la voix, à ce brave citoyen qui ressemble à Phébus-Apollon, avec sa barbe blonde, et, s'il ne doit rien m'en coûter, je veux l'avertir. Il est suspect, veux-tu lui sauver la vie. »

Crassus le regarda d'un air épouvanté.

« Moi, reprit Endymion, après quelque silence, je ne puis échanger aucune parole avec lui; mais toi, tu n'es pas exposé à la méfiance de ces Troglodytes. Tu peux dire en passant à côté de ce jeune homme que le signalement d'Aristobule est donné pour tout Paris. Cela n'aura l'air de rien, mais l'engagera à couper les rayons de sa chevelure d'or; son Églée ne le reconnaîtra pas, mais les fils de Cerbère...

— Misérable imprudent, traître, s'écria enfin Crassus. Tu veux donc ma mort, que tu me proposes de venir en aide à un homme suspect et désigné au supplice? »

Il s'enfuit, tandis que le pauvre Endymion le suivait en le suppliant de se taire, et en se jurant bien que

c'était la dernière fois qu'il essayerait de protéger les jours de l'un de ses semblables.

« Ah! ah! dit Paul en le voyant, voilà le brave Endymion. Le grand Pourvoyeur, mon père, mon père, lui a donné une mission; combien cette mission va-t-elle rapporter de têtes à la patrie?

— Citoyen Piqueprune, dit Justin en s'avançant, le grand patriote Pourvoyeur — cousin Paul, pardonne-moi, mais il faut obéir — m'a chargé de te surveiller et de te dire que, si tu ouvrais la bouche, même à moi, à propos de la mission qu'il t'a donnée, c'est la mort. Viens donc ici à côté de moi, et demande une chopine. Il y a dans la cave du Garde-Française du petit vin blanc d'Orléans qui te rappellera le vin de l'Hippocrate et du Parnasse. »

Endymion s'approcha de lui en tremblant. Paul les regarda tous deux avec mépris.

« Justin, dit-il, quand tu seras arrivé au comble de l'abaissement, je te ferai couper le cou, en rappelant certain procès-verbal, concernant les accaparements de la cousine, ton épouse. Et toi, Endymion, quand tu seras au bout de toute ta lâcheté, je dirai de qui sont ces vers. Citoyenne, ne les écoute pas, mais ils sont bien tournés et l'air en est joli.

Et il chanta :

Ah! reprenons notre ancien caractère
Et retournons à nos antiques jeux.
Rappelons-nous encor ce temps prospère
Où nous chantions, où nous étions heureux.

L'Europe alors accourait à nos fêtes
Et les plaisirs suivaient partout nos pas,
Si nous faisions partout tourner les têtes,
On sait du moins que nous n'en coupions pas. »

Puis l'étrange garçon, après avoir grincé des dents, éclata en sanglots convulsifs.

Barthélemy qui s'apprêtait à protester le regarda avec stupéfaction, tandis que M. de Mimont lui criait :

« Bravo, chevalier! Chanter, cela n'est pas de mon bail; mais je sais écouter, et vous avez une façon de chanter qui tirerait les larmes des pierres ! »

Puis le silence régna, et l'on n'entendit plus que les cris furieux des moineaux francs se disputant dans les arbres feuillus du clos voisin.

Deux heures et demie avaient sonné. Trois heures sonnèrent, puis trois heures et demie. Tout le monde sommeillait ou paraissait sommeiller.

Mais chacun de ces personnages avait sa pensée, une pensée qui veillait derrière ses paupières à demi-closes.

Isabelle se demandait ce qui avait pu retarder son mari. Sous le masque froid de ce joli visage qui s'était fait impassible, un terrible combat se livrait entre le mépris, la haine et l'attachement qu'elle ne pouvait refuser à cet époux, à ce père de son enfant. Mais ce qu'elle savait, c'est que jamais elle ne livrerait son cœur à cet homme, jamais elle ne cesserait de maudire cet homme, de rougir de cet homme, jusqu'à ce qu'il eût effacé, par quelque grand et héroïque service rendu à la France, à la paix et à la liberté, les

honteux services qu'il avait rendus à la Révolution, à la démocratie, à la Terreur. Elle espérait que le temps passé loin d'elle était employé à renouer les fils rompus de la ligue contre le tyran Robespierre. Elle n'était pas, nous le verrons, bien loin de la vérité.

Jean de Batz s'étonnait du retard que mettait l'agent national Descluziers à venir au rendez-vous. Mais en ne voyant pas revenir Vulmer de Lozembrune, il espérait que celui-ci avait eu de bonnes nouvelles de sa fiancée, et l'âme rigide du diplomate se réjouissait du bonheur de ce cœur si ardent, si sensible, si délicat et si généreux.

Endymion, enrégimenté malgré lui dans la grande armée des délateurs, des ouvriers de la Terreur, se félicitait de n'avoir pas vu Aristobule, ni Pourvoyeur l'aîné. Il cherchait dans le coin de son cerveau le quatrième vers d'un quatrain qu'on attribuait à Nostradamus :

> L'an mil sept cent quatre-vingt-neuf,
> France des fous dont l'élite
> Peut arriver, si par la suite
> . . . .

Paul était endormi, ainsi que Barthélemy et Justin. Crassus se promenait, en dodelinant de la tête et en murmurant ses dactyles et ses spondées.

Les yeux du vieil officier brillaient seuls au milieu de ces paupières fermées, et ils se fixaient sur Isabelle avec une lucidité et une tendresse attristée qui n'avaient rien d'un fou.

Le bruit d'une voiture fit bientôt lever toutes les

têtes. L'on entendit la voix irritée de Pourvoyeur, l'aîné :

« Vil scélérat, ennemi et oppresseur des patriotes, tu as voulu me verser dix fois depuis la barrière de Vaugirard et tu as pris, avec ta maudite voiture, le plus long chemin pour m'amener ici. Je vais te faire décréter d'arrestation par le comité de ta section, comme séide de Pitt et Cobourg.

— Là, là, dit la voix railleuse du gros chanoine-cocher, si on fait éternuer dans le sac de la République tous les cochers qui ont pris un coup de trop en attendant la pratique en plein soleil, c'est la ruine de la liberté. Si tu crois me faire peur, beau merle, en sifflant avec fureur, tu ferais mieux de faire apporter une pinte. Tu ne sais pas ce que c'est que l'association fraternelle des cochers, et si tu veux avoir les reins cassés, ce soir, tu n'as qu'à en faire arrêter un cette après-midi. Essaye pour voir. Les cochers, des aristocrates ! Ah ! ah !

— Scélérat astucieux, répliqua Pourvoyeur, le Comité de Salut public n'ignore pas qu'un grand nombre d'ex-nobles et d'ex-prêtres se sont faits cochers.

— Bon, bon, ça se dit. Moi je suis Pierre Nicodème, cocher de père en fils; prendre des renseignements chez le citoyen Racolard, savetier, rue des Deux-Anges, et orateur populaire de la 47e section et de la place de la barrière de l'Observatoire en particulier. Là-dessus je te dis...

— A décadi prochain, Pierre Nicodème, dit vivement l'espion, ce jour-là, dans trois jours, Robespierre

aura triomphé des ennemis de la République, et la tyrannie de l'association des cochers sera brisée comme toutes les autres et réduite à l'obéissance générale de l'égalité et du patriotisme.

— C'est bon, je dirai donc à mes frères les cochers réunis que décadi prochain il n'y aura plus qu'un maître, qui sera Pourvoyeur l'aîné. Je vais les engager à acheter une couronne pour la lui offrir. Hé! donc, mouchard, les cochers t'envoient faire..... »

Il avait fouetté vigoureusement son cheval. Pourvoyeur, furieux, avait tiré brusquement un de ses pistolets et avait mis le fuyard en joue.

« Voilà le seul brave qui reste avec moi, dans tout Paris, cria Paul. Je vous salue, mon père bien aimé, continua-t-il en serrant et en abaissant le bras armé.

— Au fait, cela vaut mieux, murmura celui-ci. N'attirons pas l'attention sur la souricière par un bruit dangereux. Le coquin, son sort est assuré! »

Il entra dans la cour de l'auberge, jeta un regard inquisiteur autour de lui, sans répondre un mot aux paroles et aux gestes de son fils.

« Ici, Endymion, dit-il. Eh bien?

— Eh bien, c'est lui, citoyen président, c'est cet Aristobule qui est à la tête de la conspiration royaliste et dont le Brestois a donné le signalement à Robespierre.

— Ah! s'écria Pourvoyeur, en jetant une œillade de triomphe à la ronde. J'avais bien deviné. Et puis?

— S'il n'est pas sorti de Paris, il ne sortira pas; le signalement est donné, à l'heure qu'il est, à toutes les

barrières, à toute la police, et comme on connaît toutes ses cachettes, avant deux heures il est pris, le citoyen Aristobule.

— Qu'est ce qu'il a dit, quand tu lui as porté la commission dont je t'avais chargé, qu'est-ce qu'il a dit, le citoyen éminemment vertueux?

— Il a souri, et il paraît qu'il ne sourit jamais, et il a dit : « C'est un vrai citoyen que Pourvoyeur. Il vient de rendre à la patrie un service plus grand que Brutus, car celui-ci n'a tué qu'un tyran, et en mettant la main sur ce personnage, sur cet Aristobule, ce Batz, ce Boid, ce Ker, — car il est tout cela ce jeune homme, — Pourvoyeur nous met à même d'exterminer plus de mille tyrans. »

L'Observateur de l'esprit public rayonnait.

« Justin, s'écriait-il, dis-moi si ce scélérat est déjà venu ici et reparti, ou s'il n'est pas encore arrivé, car je ne sais quoi me dit que nous sommes ici au centre d'un complot contre-révolutionnaire. Tout m'y paraît bizarre et sent la révolte contre la République. Ce jeune intrigant à barbe blonde reviendra sans le moindre doute, et sa présence nous aidera, — je ne parle que de moi, Justin, et je ne te conseillerais pas de t'attribuer le moindre honneur dans tout ceci — il m'aidera à découvrir les fils de cette trame perfide.

— Ne me serait-il pas permis, mon illustre parent, puisque tu as déjà daigné m'informer de diverses choses, de te demander...

— Ce qui vient de se passer à la barrière de Vaugirard? Oui, on peut te dire diverses petites choses.

D'ailleurs, tu sais, si tu veux monter à la lucarne républicaine avec ta femme, tu n'as qu'à avoir la moindre envie de parler. Atchit!

— Il est donc venu, cet Aristobule, à la barrière de Vaugirard, vers trois heures, comme ton génie l'avait deviné, demanda Justin?

— Justement, Justin. Arrivé là il m'a regardé sans en avoir l'air, et sûrement il n'était pas content de me voir près de lui. Quelqu'un l'avait mis en défiance, j'en suis sûr.

— Pourvoyeur, je te jure, par ce qu'il y a de plus sacré sur l'autel de la patrie et dans le propre sein de la nature...

— Je ne te soupçonne pas, répondit l'Observateur d'un ton froid et en jetant un étrange regard sur son fils qui, de son côté, le fixait d'un air sombre. Cet aristocrate, dont nous saurons le vrai nom, pour moi, je suis sûr que c'est le fameux Batz, le chef de la conspiration de l'étranger. »

Justin fit un bond. C'était là l'homme qui avait toujours échappé, le chef des ennemis de la République. Ce personnage occupait le premier rang parmi ceux que poursuivait la haine des sans-culottes. La proclamation du matin, en ajoutant un nouveau mystère autour de ce héros de la contre-révolution, avait encore augmenté l'intérêt quasi superstitieux qui s'attachait à ce nom.

« Je te disais donc, reprit l'Observateur, en jouissant de la surprise de l'Espion-Orateur, que cet aristocrate reçut, en effet, un mot de reconnaissance d'une

vieille femme qui traversa la barrière Vaugirard à trois heures. Qu'est-ce que c'était que ce mot? Je n'avais pas à m'en occuper. C'était un signal pour aller à Meudon. Le scélérat hésita à partir immédiatement. Il me jeta un nouveau regard sournois. Je le faisais arrêter s'il essayait de passer la barrière. Il le prévit sans doute et, ne voulant pas faire naître ou augmenter les soupçons, il rentra dans Paris. J'en conclus que le rendez-vous pour Meudon était pour ce soir.

— Oui, dit Justin, ces lâches aristocrates aiment à s'envelopper dans les ténèbres moins noires que leur âme.

— Oui, bon Justin, dit Pourvoyeur en riant, je connais cela, c'est une des phrases...

— Que mon honoré père a répétées mille fois avant de faire jeter d'honnêtes femmes dans la baignoire du Jardin-Egalité, dit Paul, qui s'était rapproché.

— Paul, dit Pourvoyeur d'un ton suppliant.

— Et comment veux-tu, misérable, continua Paul, en regardant Justin avec des yeux étincelants de fureur, qne ces aristocrates se défendent? Vous êtes cent mille contre un, vous avez tout pour vous, les gendarmes, la loi, les dénonciateurs, les calomnies, cent mille espions comme toi, dix millions de poltrons effrontés et menteurs comme toi. Vous leur avez pris leurs mères, leurs filles, leurs pères, leurs femmes, leur fortune. Vous avez ameuté contre eux le ciel et la terre. Vous êtes un peuple ignoble de vingt millions de lâches qui poursuivez quelques pauvres vieillards,

quelques braves gens qui restent ici pour sauver et protéger leurs sœurs, que sais-je, leurs parents infirmes. Et parce qu'ils se cachent, se déguisent, et rusent pour se défendre contre la plus ignoble, contre la plus forte tyrannie, tu les appelles lâches. J'ai envie de te cracher au visage. »

Il serrait les poings, ses yeux lançaient des éclairs. Il était comme un fou furieux. Justin était pâle et tremblant. Pourvoyeur, après avoir regardé autour de lui et vu que personne n'avait dû entendre cette sortie, emmena Justin quelques pas plus loin.

« Tais-toi; par ces temps d'orage, le pauvre garçon perd la tête. Tu sais... C'est sa maladie! Tais-toi, tu seras récompensé. Comme il parle bien, et comme il est beau le gaillard, hein! Tais-toi. Je te disais donc que j'avais détaché à la suite de ton Aristobule une des *mouches* qui stationnent à chaque barrière, avec mission de ne pas le quitter et de le faire arrêter en mon nom, en passant devant un corps de garde de n'importe quelle section. D'ailleurs, son signalement est donné par tout Paris et à toutes les barrières, il est pris. Son certificat de civisme ne servira qu'à le faire reconnaître. Allons, tais-toi, Justin, ta fortune est faite. Ce misérable possède des papiers pour lesquels Maximilien donnerait son bras droit, car ils l'empêchent seuls de sauver la patrie. Tais-toi. Ce pauvre garçon est fou. Malheur à toi si tu te rappelles ce qui vient de se passer. Quand tu verras cet Aristobule entrer ici, tu iras secrètement au dehors du cabaret, et tu agiteras ton mouchoir dans la direction de la barrière.

— Mes-es bons-ons Mes-messieurs, j'ai-ai l'honneur de-de-de vous saluer, dit la voix bégayante et chevrotante d'un petit vieillard qui s'arrêta à la porte du cabaret.

X

Ce qui se passa au cabaret du Garde-Français quand Vulmer de Lozembrune y revint.

Le nouveau venu avait été reconnu immédiatement par plusieurs personnages présents.

« Fidèle Bailli, s'était écrié Pourvoyeur l'aîné, en s'avançant vers lui avec une sorte d'empressement.

— Tiens, ce vieillard, aussi vénérable que Nestor, je l'ai vu dans la maison du grand citoyen Robespierre, avait dit Endymion Picqueprune en se rapprochant de Justin.

— Fi-i-idèle, Tran-tranquille Bailli, pour vous servir, mon-on bon monsieur, ou qui que-que-que qui que vous soyez. Un pauvre vieil-vieillard qui aime la paix, la tran-tran...quillité et la con-on-corde dans-ans les fa-a-amilles. »

C'était un petit homme courbé et appuyé sur une canne à bec de corbin. Son aspect était fort remarquable, en cela que le vieillard avait conservé le costume d'avant 89. C'était audacieux. Mais qui eût osé inquiéter le professeur de grammaire de la fille Duplay, l'*amie* de Maximilien. Le bonhomme avait l'habit, la veste et la culotte en drap léger, noir ou plutôt

roux, usés, brillants, reprisés, mais sans tache, la petite cravate en mousseline descendant en guise de jabot sur le gilet ou veste à larges poches tombant jusqu'au bas du ventre, des bas de filoselle noirs montant jusqu'au-dessus du genou où ils étaient roulés sur le bord de la culotte. Des escarpins à boucles de cuivre sur lesquels on pouvait lire toutes les lettres de l'alphabet, un chapeau à trois cornes roides, orné d'une cocarde tricolore, complétaient son habillement. Il portait une perruque à *trois circonstances*, la perruque médicale, mais poudrée à blanc; et la petite queue roulée à la Cadogan frétillait sur son dos. La poudre lui couvrait le front, de grosses bésicles rondes sautillaient sur son nez tout barbouillé de tabac : poudre, bésicles, tabac formaient ainsi une espèce de masque tripartie.

« Oui, oui, dit Justin à mi-voix. C'est un familier de la maison Duplay où demeure Maximilien. On dit qu'il est parent, mais on n'en sait rien. La citoyenne Duplay, pour être digne de l'amour dont l'honore l'Incorruptible, a voulu refaire son éducation et elle prend des leçons avec ce vieux-là. On lui confie aussi la conduite de celui des fils de Duplay qui est idiot et furieux et que seul ce vieillard peut conduire. Si bien que, malgré ses habits d'aristocrate, il est fort respecté des jacobins. Il ne se mêle jamais de politique. Il ne parle jamais à Robespierre. Il est très-propre, très-poli et très-simple d'esprit; et tu sais que la propreté, la politesse et la bonhomie, c'est ce que l'Incorruptible aime le mieux... après la patrie.

— Il est, conclut Endymion à voix basse, chez le fameux sans-culottes comme Apollon chez Admète. Il civilise les... hum! Ah! ah! la citoyenne Duplay veut être digne des hautes destinées où son ami l'appelle.

— Mes-essieurs, disait le vieillard en faisant à la ronde et tout particulièrement à Crassus, qui s'en épouvanta, des révérences à la huitième position, que M[lle] Camargo n'eût pas désavouées trente ans plus tôt, j'ai bien l'hon-onneur de vous saluer, Fi-i-idèle Bail...ailli. La-a paix, la tran-tran-tranquillité et la con-oncorde dans les familles! Mon-onsieur l'hôte, ou qui-que-qui-que vous soyez, je voudrais prendre la per-per-permission de vous demander, pour un deux sous-ous de clo-o-oche, un verre de vin. »

Un deux sous de cloche! Monnaie contre-révolutionnaire! Crassus se sauva.

« Je me suis éga-ga-garé dans ce qua-qua-qua-quartier où je ne suis pas-as venu depuis l'an 58. C'était la pleine campagne. La vi-ille finis-issait là à côté de l'institutu-tu-tution des Pè... des Pè-pères de l'Oratoire; et ici par-pa-pa-artout, il n'y avait que des mou-mou-mou-moulins. Mais il fait si beau... beau... so-oleil. J'ai voulu me pro-o-o o-omener un peu. Je vous-ous demande mille par-ardons de m'être introduit dans votre compagnie comme un fa-fa-aquin. Mais je ne fais que tou-oucher barres. Seulement, je vous demande la per-ermission de chercher un peu d'om-ombrage là-à-bas à côté de ces deux-eux vénérables et dis-iscrètes personnes. Fidèle Bail-ail-ailli, Fi-idèle... Tran-anquille! Un pau-auvre vieillard, la-a

paix, la tran-tranquillité et la con-oncorde dans les fa-a-amilles. »

Il se dirigea vers le banc où étaient assis le Boulanger et le chevalier de Mimont. Il les salua, les combla de révérences et d'excuses auxquelles le chevalier se joignit bientôt, à la grande joie des assistants qui se tordaient de rire à l'aspect de ces deux vieillards qui s'accablaient de politesses et de courbettes.

Enfin, Fidèle Bailli s'assit comme épuisé à côté du Boulanger qui le regardait d'un air défiant. Un sourire malicieux erra dans les yeux du vieillard tandis qu'il tournait ses bésicles sur Jean de Batz.

« Mon-onsieur, dit-il, je vous de-emande mille pa-ardons de vous impo-po-oser ma compagnie. Je me per-ermets de vous deman-ander si la fu-fu-fumée du ta-abac ne vous gêne pas ?

— Non, citoyen. Tu vois bien que je fume moi-même.

— Fidèle Tran-anquille Bailli, un pauvre vieillard. Mais il faut bien se con-onformer aux usages de son temps. Je me suis mis à fu-u-fu-fumer pour plaire à la jeu-jeu-eunesse. La paix, la tran-tran... »

Il tira une petite pipe et une petite tabatière, bourra sa pipe méticuleusement en disant :

« Tran-tranquillité et la concorde. »

Puis il tira un briquet, une pierre, une boîte à chiffons brûlés et quelques petits bâtons soufrés.

« Et la con-oncorde dans les familles. Monsieur, pour me faire par-ardon-onner mon imper-imper-im-

pertinence, vou-oudriez-vous me per-ermettre de vous offrir le jou-jou-jou-ournal des jaco-co co-cobins. La dernière séance est très-inté-té-téressante. Voici le jour-ournal, avez-vous du feu?

Jean de Batz tressaillit, quoi qu'il pût faire. Le vieillard lui donnait un mot de passe des royalistes. Ils avaient, en effet, un moyen de communications que les sans-culottes ne découvrirent jamais. Ils se transmettaient des journaux entre les lignes desquels étaient écrits quelques mots avec une encre qui ne noircissait qu'à la flamme. Le Boulanger jeta un nouveau regard sur le petit vieillard; il lui sembla qu'il connaissait ce visage. Mais non. Il riposta à tout hasard :

« Voyons le journal, citoyen. Mais je ne suis pas fort sur la lecture des lettres fines. Montre-moi la place la plus intéressante. Et puisque tu es un bon citoyen; allume-moi une de tes allumettes, car, en effet, ma pipe est éteinte. »

Le vieillard lui donna le *Journal des Séances des Jacobins*, et allumant une allumette il l'approcha du papier que le Boulanger tenait devant ses yeux et devant sa pipe qu'il paraissait vouloir allumer. Mais la pipe était rebelle, paraît-il. Il fallut allumer quatre des petits bouts de bois. Au quatrième, quelques pâles lignes, écrites irrégulièrement, apparurent entre les lignes imprimées :

« Tout est découvert. Vulmer signalé, traqué; maison Notre-Dame signalée. Bientôt souricière. Jean courir, brûler ce qui peut compromettre. »

Un nuage de tristesse passa dans les yeux de Jean de Batz en voyant le danger que le pauvre Vulmer allait courir et l'impossibilité où il se trouvait désormais de le protéger. Il jeta un nouveau regard sur Fidèle Bailli. Celui-ci ne sourcilla pas.

Pourvoyeur s'était rapproché. Il n'y avait pas moyen d'échanger un mot. Mais le baron de Batz ne pouvait avoir de doute, tant les signes convenus avaient été correctement échangés. D'ailleurs il ne devait pas hésiter. Il avait chez lui peu de papiers compromettants, puisqu'on avait *revêtu* Vulmer des plus importants, pourtant il y en avait quelques-uns, et qui eussent servi d'acte d'accusation contre une centaine de personnes. Il devait courir toutes chances pour arriver rue Notre-Dame-des-Champs avant la police jacobine.

« Citoyen, dit-il en se levant, tu es un bon diable, malgré ta perruque d'aristocrate.

— Fidèle Bailli.

— Oui, je sais, et je regrette de ne pas pouvoir te tenir plus longtemps compagnie; mais l'heure se passe et la chaleur aussi. Salut. Je t'engage à rester — et il appuya sur cette phrase — quelque temps encore ici, je t'y retrouverai peut-être. Je vais chercher quelque chose que j'ai oublié, et je reviendrai ici attendre des compagnons de voyage.

— Vous êtes trop po-poli, mon bon mon-onsieur, je vais reprendre ha-ha-haleine. Mais je n'aime pas à m'a-a-attarder. La paix, la tran-tran-tranquillité et la con-on-on-on...

— Dieu vous bénisse! baron, dit le chevalier de Mimont en souriant, à Fidèle Bailli. »

Le cercle éclata de rire. Jean de Batz s'éloigna tranquillement, en boitant. Les Pourvoyeur essayèrent d'entamer une conversation avec le vieux professeur de français; mais ils ne purent rien en tirer que la paix et la tranquillité et la concorde. Bientôt, d'ailleurs, il se mit à lire son journal et ne répondit plus.

Pourvoyeur l'aîné, qui avait pour loi de se défier de tout, et qui avait trouvé quelque bizarrerie dans toutes ces affaires de journal et d'allumettes, voulut lui arracher la feuille.

Au milieu du débat, il se sentit vivement atteint à l'épaule par un coup de bâton.

Il se retourna et se trouva en face d'Aristobule. Il fit un signe presque imperceptible à Justin, qui disparut, tandis qu'Aristobule, tout entier à l'homme qu'il avait en face, s'écriait :

« Ah! te voilà. C'est toi, coquin, que je viens chercher ici. Je devinais que je t'y retrouverais. C'est toi qui te permets d'attacher des espions aux pas des braves sans-culottes pour leur enlever leur honneur à la face de leurs concitoyens. Ton espion, je l'ai forcé à confesser ses crimes et les tiens. Puis je l'ai mis en capilotade. Si tu veux en retrouver quelques morceaux, hâte-toi et cours jusqu'à la prison du comité Mutius-Scœvola. Ou plutôt non, scélérat qui couvres ton âme conspiratrice du masque du civisme, ton dernier jour est venu. Je vais consoler par ta mort les

mânes de tant de victimes pures que tu as immolées à tes fureurs liberticides. »

Il fit ce moulinet triomphant dont Justin avait raconté les merveilles à son illustre parent. Mais celui-ci bondit et tirant un de ses pistolets :

« Scélérat, s'écria-t-il, c'est toi qui vas mourir. Je voulais épargner tes jours, traître, mais tu oses me menacer ! »

Vulmer avait, lui aussi, vivement tiré son pistolet de sa ceinture. Il y eut un moment de silence. Isabelle jeta un cri qui fit lever le front au vieux chevalier et elle entra vivement dans la maison dont elle repoussa la porte, comme si elle eût craint un danger pour son enfant.

Les deux hommes se regardaient fixement, les lèvres serrées, le narines palpitantes, ils levèrent lentement le bras. Paul et Fidèle Bailli s'avancèrent.

« Non, s'écria le premier en arrachant l'arme des mains de Vulmer, c'est mon père, après tout. »

Le petit vieillard s'était contenté de tirer avec sa canne à corbin le bras de Pourvoyeur.

« Lais-aissez-moi faire, je vais le décider à se tenir tran-anquille et à se rendre. La tran-tranquillité ! »

Il repoussa, avec une vigueur qu'on n'eût pas attendu de sa débile apparence, Pourvoyeur, puis Paul, et se tint devant Aristobule qu'il poussa avec sa canne jusque dans un coin.

Celui-ci, à qui il répugnait de maltraiter ce vieillard, essayait en vain d'échapper à ce bout de canne.

Quand ils furent à quelques pas de tous les autres

personnages, le professeur de grammaire saisit Vulmer par la carmagnole, et approchant brusquement de son visage, il lui dit à voix basse :

« Vicomte, je suis Kéraudren. »

XI

Un lion dans une cage.

Vulmer avait repoussé le vieillard avec un mouvement instinctif d'étonnement.

Le bonhomme se rapprocha de lui :

« Tout est perdu, continua-t-il. Vous êtes dénoncé, on a votre signalement exact à toutes les barrières et par tout Paris. Tous nos refuges sont connus. La maison de la rue Notre-Dame-des-Champs elle-même va être fouillée. On y veut établir une souricière. Le baron est allé précipitamment pour faire disparaître tout ce qui peut y rester de compromettant. Ces coquins croient que vous êtes porteur des papiers que redoute Robespierre et que désirent les deux Comités de Sûreté générale et de Salut public. Mais on ignore comment ils sont cachés dans vos habits. Monsieur le vicomte, il faut faire votre deuil de la vie. Vous êtes brave, on peut vous le dire : vous êtes un homme mort. Je vous jure que je vous vengerai.

— Et le baron ?

— Je n'augure pas bien de son sort. Avez-vous un dernier vœu à former, je suis votre exécuteur testamentaire ?

— Vous prierez Batz de faire savoir à celle qu'il sait, qu'elle est veuve, et au Roi, que je suis mort pour son service et pour l'honneur de la France. Adieu.

— Qu'allez-vous faire?

— Tuer ce coquin en me faisant tuer.

— Eh! non. Tâchez de fuir d'ici. Vous croyez à la Providence? Hé! hé! hé! Bon. Et aux miracles? Hé! Il faut offrir à la Providence une belle occasion de se montrer en vous sauvant, car il n'y a qu'elle qui puisse le faire. Mais livrez-vous encore à quelques gestes violents, comme un homme qui résiste à de bons arguments. Ah! vicomte, je vous vengerai bien. Et quand je serai le maître absolu, nous verrons si Calonne et moi nous ne pouvons pas lutter d'astuce avec ces coquins de jacobins. Ce sera un beau spectacle. Mais foin de vos préjugés chevaleresques! »

Cette fois Vulmer le repoussa très-sincèrement et très-brusquement. Les soupçons qu'il avait jadis conçus contre Kéraudren lui revinrent à l'esprit. Il bondit jusqu'à la porte.

Il y trouva une dizaine de porte-piques que le commandant Pluc avait amenés au grand trot aussitôt qu'il avait vu le signal de Justin.

Vulmer recula. Il regarda autour de lui. Il vit le regard triomphant et railleur de Pourvoyeur; il porta vivement la main à sa ceinture, mais l'un de ses pistolets lui avait été enlevé par Paul, et l'autre par Kéraudren. Celui-ci était très-persuadé qu'il vaut mieux se faire prendre que se faire tuer, et que tant que l'on

vit il y a une porte ouverte à la fortune. Il avait donc désarmé Vulmer.

Le jeune homme bondit jusqu'à l'une des tables qui touchaient la muraille et grimpa à la crête du mur. Il vit deux sectionnaires fusiliers qui le mirent en joue.

Il sauta de nouveau dans la cour du cabaret, tira son sabre, et, faisant un moulinet qui engagea Pourvoyeur à courir vers ses hommes à la porte de l'auberge, et Justin, Endymion, Crassus, à se jeter à plat ventre, il se précipita jusqu'à l'autre mur, qui donnait rue La Caille. Il retrouva là deux autres fusiliers et reçut, à bout de bras de l'un d'eux, un coup de baïonnette qui lui déchira l'épaule.

Il redescendit, regarda de nouveau autour de lui. La bande de la porte s'était accrue de plusieurs fusiliers.

Pourvoyeur qui avait pris le commandement de la troupe, suivait tous ses mouvements d'un regard railleur. Kéraudren avait disparu sous une table où les trois autres braves avaient été le rejoindre en rampant.

Le commandant Pluc, les bras croisés, et évidemment peu fier de la besogne qui se préparait, s'était avancé jusqu'au milieu de la cour; il semblait attendre une provocation de Vulmer.

Paul, debout près de la maison, suivait toute cette scène d'un regard fiévreux, et de temps en temps il contemplait le jeune homme avec un sentiment de curiosité, peut-être d'admiration.

Le vieux chevalier était toujours assis sur son banc, et avec une baguette il dessinait des profils grotesques

dans la poussière d'or que le soleil faisait scintiller sur les pavés.

Vulmer jeta un regard sur la maison close. Il songea à se précipiter par une des croisées, mais il se fit honte de cette idée. Il savait bien qu'Isabelle ne pouvait lui donner asile, l'aider à se sauver, à se cacher, qu'en risquant sa propre vie.

Alors, comme un homme brave qui est heureux de pouvoir s'abandonner à son instinct héroïque, il sourit doucement. Sa figure, tout à l'heure fiévreuse et furieuse, s'apaisa, se détendit ; son regard devint doux et clair comme le ciel d'une matinée de printemps. Il s'avança d'un pas tranquille jusqu'à la porte close, monta le degré et se retourna :

« Messieurs, dit-il avec un demi-sourire, tirez. »

Il retira son bonnet rouge et regarda la cocarde tricolore ; il fit un geste comme pour la jeter à terre, mais il se rappela sans doute que si elle était portée par des misérables, elle se trouvait aussi au front de braves soldats. Il laissa, avec un geste calme, tomber le bonnet sur le seuil.

Il fit le signe de la croix, leva les yeux au ciel tout étincelant de vapeur d'or. Puis, regardant de nouveau les sectionnaires :

« Tirez, messieurs, dit-il encore, je suis prêt. Je meurs pour Dieu, pour le Roi et pour la Patrie. Et, continua-t-il d'une voix à la fois plus haute et plus touchante, s'il y a ici quelqu'un qui n'est ni un lâche ni un traître, et qui rencontre un jour celle que ma mort va rendre veuve, qu'il lui dise que je suis mort

en pensant à elle. Je l'attends auprès de mon Dieu, qui est le Dieu des chrétiens.»

Le commandant Pluc n'était pas à son aise, et il toussa le moins bruyamment possible. Le vieux chevalier fou avait relevé un peu la tête, et, tendant l'oreille, il semblait écouter une voix lointaine. Endymion, qui avait repris sous la table son combat du matin, lâcha la gorge de Justin pour essuyer une larme. Crassus, malgré son épouvante, ne pouvait se retenir de murmurer le *Justum ac tenacem*.

Kéraudren, qui s'était dissimulé derrière le pauvre savant, avait armé le pistolet de Vulmer, et pendant un instant il ajusta Pourvoyeur.

« Non, pensa-t-il, il n'est que l'instrument. Il me faut Maximilien sur l'échafaud. Qu'importe que Lozembrune meure si le Roi et... Kéraudren sont vainqueurs.

— Eh bien! s'écria Pourvoyeur, exaspéré de l'insolence du calme de sa victime, tirez donc. »

Mais les sectionnaires hésitaient.

« Tirez, scélérats! hurla-t-il. Je vous le commande au nom du Comité de Salut public. Voici l'ordre. Tirez, misérables, ou bien je vous accuse tous d'être ses complices et je vais vous faire mettre hors la loi. N'avez-vous pas entendu qu'il s'est vanté d'agir pour le fanatisme et la tyrannie. Tirez, vils suppôts de la tyrannie, feuillants, modérés, indulgents! Êtes-vous une horde d'esclaves, ou bien le peuple souverain? Tirez, tirez!»

Il écumait. Les sectionnaires mirent en joue.

« Eh bien, non! s'écria Paul en bondissant jusqu'à

Vulmer. Vous ne mourrez pas seul. C'est vous qui avez raison, c'est vous qui êtes brave et qui avez la justice et la vérité pour vous. Lâches sicaires, continua-t-il avec fureur en montrant le poing aux sectionnaires, peuple avili, peuple de cannibales et de poltrons, vils dénonciateurs, plats incendiaires, âmes de sang et de boue, vous ne savez qu'assassiner, et vous êtes courageux quand vous êtes vingt contre un. Eh bien, nous serons deux!

— Mon fils! mon fils! cria Pourvoyeur éperdu.

— Je meurs, continua Paul, pour son Dieu et pour son Roi. Je ne les connais pas, non; mais puisque vous, vils républicains, vous les détestez, ils doivent être bons. Monsieur, voulez-vous que je sois avec vous?

— A côté, monsieur, s'il vous plaît, dit Vulmer en souriant. Vous êtes devant moi, vous me cachez ces braves gens, et l'on pourrait croire que vous me protégez. Toutefois, monsieur, si ce... celui-là est votre père, je vous engage à vous retirer. Avant cette belle république, l'on nous apprenait qu'un père si... —vous me gênez dans mes adjectifs, de vrai!...— un père si... enfin... qu'il soit, est toujours respectable, et il me fâche de vous l'entendre draper comme vous faites.

— Pluc, cria Pourvoyeur avec angoisse, enlève-le. »

Le brave commandant courut, saisit Paul à bras le corps et murmura à Vulmer, en lui indiquant la maison d'un signe de tête :

« Que diable! sautez-moi dans cette fenêtre-là; avez-vous peur de vous écorcher le nez, sacrebleu! »

Puis il emmena Paul dans un bosquet. Le jeune homme résistait, griffait, mordait, blasphémait. Le pauvre Pluc tenait bon.

Les sectionnaires avaient abaissé leurs fusils ; mais ils se sentaient comme humiliés et dégoûtés de leur besogne.

« Maintenant, tirez ! hurla Pourvoyeur. Et puisque vous voulez tout savoir, eh bien ! ce scélérat qui fait là l'hypocrite, savez-vous qui c'est? C'est Batz le chef de la faction de l'Étranger, celui qui a voulu vendre sa patrie à Pitt et Cobourg, et faire égorger, par les séides de tous les despotes coalisés, vos femmes et vos enfants. »

Un cri de haine s'éleva de l'escouade.

« Vous savez le prix que la Commune et les Comités ont promis. Vous voyez bien que c'est le plus dangereux des ennemis de la patrie. Eh bien ! le prix sera partagé entre tous ceux qui auront tiré. En joue ! Voyez, il n'ose pas nier ; l'évidence l'écrase, et le génie de la liberté lui serre la gorge pour l'empêcher de mentir.

— Mais je ne crois pas, dit Vulmer avec son même sourire ; d'honneur, le génie de la liberté ne me serre pas.

— En joue ! en joue ! Il prépare un mensonge ! »

Cette fois, ce fut le vieux chevalier qui s'avança sur le degré.

« Messieurs, dit-il, vous vous conduisez comme des marouffles. Qu'est-ce que tout ce bruit chez moi? Des menaces, des cris, des armes, vingt personnes

contre une seule! Qu'est-ce que cette espèce de lâcheté inconnue jusqu'ici? Messieurs, vous êtes des drôles! je ne suis point fâché de vous le dire. C'est moi que vous insultez et que vous menacez avec vos fusils, dans la personne de mon hôte. Allons, vicomte, prenez votre canne et donnons sur cette maraudaille, pour lui montrer ce que c'est qu'un gentilhomme.

— Tirez! tirez! criait Pourvoyeur.

— Chevalier, disait Vulmer en essayant de repousser le vieillard, éloignez-vous, je vous en prie, je vous en supplie. Vous n'avez rien à faire pour ma cause.

— Croyez-vous que je ne voie pas clair! dit celui-ci avec un sourire lucide et d'une voix calme qui étonnèrent Vulmer au plus haut point. Ma fille! ma fille! dit-il en se penchant vers la porte, et à mi-voix. »

Vulmer essayait toujours de l'éloigner. Le vieillard, sans quitter son sourire, qui n'avait rien d'un fou, luttait doucement pour se tenir toujours devant le jeune homme, et le poussait contre la porte.

« C'est une comédie! criait Pourvoyeur. Ils vont se sauver! Ils nous insultent et se moquent de nous! Tirez, peuple souverain, peuple libre et fier! Un vieil aristocrate et un jeune, c'est tout gain! C'est le génie de la liberté, c'est le dieu de la France qui les aveugle et nous les livre. Tirez, vous sauvez la patrie, vous sauvez Robespierre, vous vengez nos insultes! »

Il arracha un fusil à l'un de ses voisins.

« En joue, hurla-t-il. Feu! »

Il tira. Une dizaine de coups se succédèrent.

Quand la fumée se dissipa un peu, on vit, à travers le nuage, une suite de gestes qui paraissaient inexplicables, et que la vague atmosphère de fumée et l'angoisse qui saisit toute âme, si avilie soit-elle, après un crime lâche, contribuaient à rendre fantastiques.

La porte était ouverte. Le jeune homme, tombé sur le dos dans l'allée de la maison, se relevait. La porte se refermait. Le vieillard, tout rouge de visage, s'affaissait en joignant les mains. La porte se rouvrait, Vulmer reparaissait, se baissait sur le vieillard, l'emportait dans la maison. La porte se refermait encore.

« Ils vont se sauver, les lâches! cria Pourvoyeur. En avant, démolissons la maison, exterminons les scélérats et la louve qui leur a donné asile. Nous mettrons à sac cette maison d'aristocrates. »

Il se précipita en avant, suivi d'une vingtaine d'individus parmi lesquels tous n'étaient pas des sectionnaires. La population s'était assemblée devant la porte, et la canaille du voisinage n'avait pas été sans entendre qu'il s'agissait de démolir et de mettre à sac.

Mais le flot de peuple qui obstruait la porte se trouva bientôt repoussé. Une troupe vigoureuse, dont la course avait été activée par les coups de fusil, arrivait précédée par Heurtevent, pâle, haletant, le sabre à la main. Ils entrèrent comme un ouragan, au milieu des cris de la foule écrasée.

XII

La jalousie.

Heurtevent précédait une dizaine des plus vigoureux sectionnaires de la dixième compagnie, accompagné de Turgan, Millasse, Tevenard, Campenon, quatre des hommes du comité révolutionnaire de sa section sur lesquels il comptait le plus, mais auxquels s'était joint Spiket, un de ses rivaux d'influence.

« Ah! capitaine, s'écria Barthélemy, qui était rentré avec la foule, ces brigands-là, et ce scélérat qui est à leur tête, veulent saccager la maison et exterminer la citoyenne et le petit citoyen.

— Ah! dit Heurtevent, qui devint livide. Ferme la porte extérieure du cabaret et brûle la cervelle au premier qui y met obstacle. Voilà un de mes pistolets.

La porte se ferma, et l'on entendit le grondement de la foule qui grossissait autour de la maison.

« Ah! on veut démolir le cabaret du *Garde-Française!* Ah! on veut piller la maison du vainqueur de la Bastille! Ah! on veut maltraiter sa femme et son enfant! Citoyen Espion, ta dernière heure est venue.

— Tu es fou, Heurtevent, dit tranquillement Pourvoyeur, qui n'était pas couard. En me maltraitant, moi qui ai une mission du Comité de Salut public, tu te mets hors la loi et tu n'améliores pas ta situation. »

Hors la loi! C'était, nous l'avons dit, l'anathème, l'excommunication majeure, la malédiction effroyable,

le mot qui épouvantait toute la France. Un murmure d'effroi interrompit Pourvoyeur.

« Allons donc, dit Heurtevent, un misérable espion comme toi aurait le droit de me mettre, moi, hors la loi ! Et cela parce que je n'ai pas voulu te laisser piller et voler ! Vous voyez bien, camarades, qu'il se moque de nous. C'est un intrigant, un simple voleur, qui abuse des mots les plus sacrés. »

Cela était assez logique. Les amis que le cabaretier avait amenés et qui commençaient à hésiter, retournèrent vivement dans son parti.

« A mort, l'intrigant ! crièrent-ils. A mort, le scélérat qui déshonore la République ! A mort, le vil brigand qui veut se moquer de nous et de nos sentiments patriotiques ! »

Pourvoyeur essayait en vain de se faire entendre, et il hurlait de son mieux les mots d'aristocrate, de contre-révolutionnaire.

« Moi, un aristocrate ! Moi, Heurtevent ! Moi, le le cabaretier du *Garde-Française !* Camarades, frères, sectionnaires de la brave et pure 47ᵉ section, laisserez-vous des misérables venir piller nos maisons et maltraiter nos femmes et nos enfants ?

— Non, non, hurla la bande. A mort ! »

Pourvoyeur put voir que ses propres troupes l'abandonnaient, et que les sectionnaires qu'il avait amenés se rangeaient du parti de leurs camarades venus avec Heurtevent. Il n'avait pas de temps à perdre pour sauver sa vie, et, nous devons le dire, il songeait moins

encore au danger qu'il courait qu'au temps perdu pour chercher et poursuivre son ennemi.

Il s'avança donc brusquement vers Heurtevent, et lui dit à haute voix :

« Eh bien ! tu ne m'as pas compris, tant pis pour toi ! C'est ton honneur de mari que je voulais surtout sauver, je vais tout te dire. »

Heurtevent tressaillit, les bras lui tombèrent et la voix s'arrêta dans son gosier. Spiket et ses plus proches voisins, dont la curiosité maligne avait été excité, firent faire silence, et Pourvoyeur, dont les regards pétillaient de méchanceté railleuse, sauta sur le degré et cria :

« Heurtevent est trompé par sa femme. »

Alors, un profond silence se fit. Heurtevent jeta en vain un cri de rage : on le força de se taire. Du reste, il était, nous l'avons dit, fou furieux de jalousie, et chaque fois qu'on faisait vibrer cette corde, tout ce qu'il y avait en lui de curiosité et de crédulité l'emportait sur l'amour, sur la raison, sur le bon sens. Il voulait tout savoir, et il croyait tout d'avance.

« Oui, continua l'Observateur, nous croyons que Heurtevent est un bon citoyen, pur, intègre, et prêt à donner ses jours pour la République ; mais sa femme est une aristocrate ; nous le savons tous. Elle est restée aristocrate, elle n'aime que les aristocrates ! Son âme avilie par la superstition et le fanatisme n'a jamais pu comprendre la grandeur et l'héroïsme de son époux ; son âme est restée avec les amis de son enfance. »

Tout cela, qui était vrai, entrait comme un fer brûlant dans le cœur du mari.

« Cet homme qui vient de venir ici est le plus cher de ses amis. Heurtevent vous le dira.

— Scélérat ! cria celui-ci d'une voix rauque, mais sans faire un pas vers l'orateur.

— Toujours est-il que c'est celui qui est venu ici ce matin et qui, dans son insolence féodale, a voulu embrasser la citoyenne. Celle-ci ne lui a pas témoigné de colère. Et Heurtevent a été obligé de le chasser. Le jeune scélérat a promis qu'il reviendrait. Il est revenu avec la complicité du vieil aristocrate, père de la citoyenne, qui aime mieux, comme tous les gens de sa caste maudite, mais à jamais détruite, voir sa fille la complice méprisable d'un noble que l'épouse fidèle d'un pur et héroïque démocrate. »

Tout cela était net et bien dit, vraisemblable et logique. Les murmures de la foule approuvaient l'orateur. Heurtevent sentait la conviction entrer dans son âme. La fureur et la honte, l'humiliation et l'amour blessé, lui remuaient le cœur ; ses yeux se baissaient, sa poitrine robuste se soulevait et battait à grand bruit.

« Eh bien ! savez-vous quoi, citoyens de la 47e section ? Ce scélérat, ce jeune muscadin, savez-vous qui il était ? Savez-vous qui était ce misérable qui avait cherché un refuge dans les entrailles de votre section, afin de la déshonorer aux yeux de la postérité, afin que de siècle en siècle les trompettes de la Renommée s'écrient : « C'est dans la section de l'Observatoire qu'a cherché asile le plus effroyable et le dernier des ennemis qu'ait eus la République française ! » Savez-vous qui il était ? C'était celui qui est hors la loi, celui que la Convention,

les Comités, la Commune cherchent et poursuivent comme on n'eût pas cherché et poursuivi Louis le Raccourci lui-même. C'est le chef de la conspiration de l'Étranger, c'est le ci-devant baron de Batz. »

Un hurrah de fureur s'éleva de cette foule.

« Eh bien ! citoyens purs et intègres, nous avions averti la citoyenne que c'était là le grand ennemi de la révolution. Qu'est-ce qu'une de vos honnêtes épouses eût fait, citoyens? qu'est-ce qu'eût dû faire la femme intègre et pure, la citoyenne ornée des vertus civiques de son sexe enchanteur? Elle eût saisi le scélérat de ses propres et faibles mains; elle eût, comme une autre héroïne, plongé, de son bras vengeur, le couteau expiatoire dans le sein infâme de ce tyran. Eh bien, celle-ci, que fait-elle? Elle le sauve, au prix de la vie de son père. Et vous ne voulez pas reconnaître que ce n'est qu'avec un adultère qu'on agit ainsi. »

Un nouveau hurrah s'éleva, qui s'éteignit bientôt dans une sorte d'angoisse de curiosité.

Heurtevent s'avançait, pâle et la figure dégouttante de sueur, la tête roide et d'un pas automatique. Allait-il tuer Pourvoyeur, le calomniateur de sa femme? Qu'allait-il faire?

Il se dirigeait vers la porte de sa maison, sur le degré de laquelle l'Observateur se tenait. Il s'approcha de celui-ci, qui mit la main à la poignée de son sabre.

Heurtevent, avec un ricanement étrange, saisit cette main, prit le personnage à l'épaule et l'envoya rouler au milieu de la troupe. Puis, se baissant, il souleva une énorme pierre qui servait de siége peu de temps

auparavant à Isabelle. Il souleva cette pierre tandis que les muscles de son visage se gonflaient sous l'effort, et, la lançant contre la porte, il la brisa.

« Maintenant, citoyens, dit-il d'une voix rauque, entrez, fouillez partout. Seulement je ne veux pas qu'on parle à la citoyenne ni qu'on s'en mêle. C'est mon affaire. »

Il agita son sabre et entra dans la maison.

« Un instant, citoyens, dit Spiket, commis aux barrières et l'un des plus redoutés membres du comité de la section, nous ne sommes pas ici chez les aristocrates, mais chez un brave sans-culottes qui a des malheurs. Nous exerçons la magistrature et non la vengeance du peuple, par conséquent, pas de pillage aujourd'hui. Le premier qui vole, ça serait une épingle, fusillé. Sergent Barthélemy, garde la porte avec quatre hommes.

La foule acclama l'orateur et se précipita dans la maison. Les commissaires et quelques porte-piques suivirent Heurtevent qui s'avançait vers le jardin.

XIII

La mort du fou.

Le tout était frais, ombreux et fleuri. Les poules caquetaient dans l'herbe drue, les lapins bondissaient effrayés, la vache et la chèvre regardaient de leurs yeux étonnés ce spectacle nouveau. Au pied d'un arbre touffu l'enfant était assis, tirant les oreilles du bon

chien Cadet, lequel acceptait ces caresses avec une résignation langoureuse. Il se redressa toutefois en voyant arriver cette troupe, et se plaçant au-devant de l'enfant, il pointa ses oreilles vers les étrangers, grondant ou remuant la queue, selon qu'il regardait son maître ou les hommes armés.

A côté, la tête appuyée contre le tronc d'un orme immense, le vieillard était assis sur une chaise. Il était d'une pâleur mate, une mare de sang baignait le pied de l'arbre. Isabelle, agenouillée devant lui, serrait une de ses mains qu'elle couvrait en sanglottant de ses baisers et de ses larmes.

Le vieillard, en entendant du bruit, ouvrit ses yeux presque éteints. Il les referma aussitôt. Isabelle ne remua pas. De petits globules de lumière bleuâtre qui passaient à travers les ouvertures du feuillage de l'arbre tremblottaient sur sa nuque, à la racine de ses cheveux, et semblaient indiquer quelque mouvement. Mais elle était bien immobile.

Heurtevent s'avança sur elle le sabre levé.

« Non, je ne puis pas la tuer ainsi. Citoyenne! dit-il d'une voix rude. »

Isabelle ne bougea pas encore. Mais le vieillard ouvrit de nouveau les yeux.

« Ma fille! » dit-il d'une voix mourante.

Elle se redressa. Il lui montra l'enfant. Elle l'alla prendre et le lui apporta. Il le saisit dans ses deux mains tremblantes, l'approcha de ses lèvres décolorées, puis traça sur ce petit front un signe de croix qui se dessina en rouge. Le vieillard était tout sanglant.

Il leva péniblement la petite créature, la face tournée vers les cieux :

« Mon Dieu, murmura-t-il, bénissez-le. Nous avons bien souffert. »

Il rendit l'enfant qui cacha sa petite figure effrayée dans le sein de sa mère.

« Ma fille, reprit le vieillard, tu as bien fait de m'obéir et de sauver ce jeune homme. Il faut faire son devoir, quoi qu'il arrive. Je te bénis. »

Il leva le front en haut, comme pour lui montrer le ciel et lui donner le suprême rendez-vous. Ses regards s'abaissèrent et rencontrèrent la face émue du commandant Pluc. Ils s'y attachèrent avec une fixité étrange, comme s'ils voulaient retrouver un souvenir lointain, un de ces chers souvenirs de jeunesse qui restent les derniers dans la mémoire.

Tout à coup il se leva, et d'une voix qui reprenait une dernière vibration, il s'écria :

« Grenadiers de Picardie, en avant ! Vive le Roi ! Sergent Pluc, tu leur diras que leur capitaine est mort en brave. Vive... »

Il se laissa aller sur la chaise, glissa et tomba dans la mare de sang que son corps fit jaillir en éclaboussures sur les assistants.

« Ma foi, murmura Pluc, je commets un crime contre la patrie et je me perds ; tant pis, à la fin ! »

Il se précipita sur le corps en même temps qu'Isabelle, le releva et l'assit sur la chaise.

« Assez de pleurnicheries, dit Heurtevent en saisis-

sant vivement Isabelle et l'entraînant loin de là. Réponds franchement ou tu es morte. »

Isabelle le regarda d'abord avec étonnement, puis elle sourit dédaigneusement, et embrassant son fils elle envoya un regard d'adieu au corps de son père qu'on emportait :

« Que me voulez-vous? dit-elle froidement.

— Je veux que tu répondes la vérité. Malheur à toi si tu mens!

— Je ne mens pas, vous le savez bien. Que voulez-vous?

— Ne sois pas insolente. Ton dernier jour est venu. Tâche de racheter tes crimes. C'est bien ce jeune homme qui a voulu t'embrassser ce matin?

— Je ne vous comprends pas. Qui donc a voulu m'embrasser? Quel jeune homme?

— Celui que tu as sauvé. Qui est-il? Parleras-tu, misérable! Pourquoi as-tu, au péril de ta vie, sauvé cet infâme? Où est-il? Tu l'as entendu, tous ces gens, nos voisins, mes amis, prétendent que c'est ton...

— N'achevez pas! s'écria Isabelle avec colère. Ce jeune homme, je l'ai sauvé parce que mon père me l'ordonnait. Il est sauvé et loin maintenant. Ne me demandez rien de plus.

— Infâme aristocrate! dit Pourvoyeur, le Tribunal révolutionnaire saura bien t'ouvrir la bouche.

— Coquin! cria Heurtevent en sautant au collet de l'Observateur, si tu insultes la citoyenne!...

— La paix, la tran-tranquillité, dit une petite voix chevrotante.

— Citoyenne, dit Spiket, dis la vérité. Savais-tu que c'était un aristocrate que tu sauvais?

— Oui, je le savais. Faites de moi ce qu'il vous plaira. Je suis lasse de cette vie que vous nous faites, à nous pauvres femmes. Sommes-nous des soldats? Je déclare à la face de Dieu que, depuis votre règne, je n'ai jamais pu me livrer une seule fois en paix aux plus naturels, aux plus purs, aux plus innocents sentiments de l'âme humaine. C'est l'accusation que je porte, au nom de toutes les femmes, contre vous devant Dieu! C'est à lui que j'en appelle, sans haine et sans colère. Vous m'avez imposé un mari par violence, vous m'avez tué mon père, vous aviez fait périr ma mère d'angoisse, vous allez m'enlever mon enfant. Regardez-moi, je suis sans colère. Seigneur, au nom des femmes de la terre entière, au nom des filles, des épouses et des mères, j'appelle sur eux ta malédiction, si tu ne veux que nous devenions toutes folles ou débauchées! Maintenant, je ne parlerai plus.

— Infâme, monstre épouvantable, furie vomie des enfers, s'écria Pourvoyeur se jetant sur elle. »

Heurtevent, qui se précipitait au secours de sa femme, fut retenu par l'imprimeur Campenon, tandis que Turgan, premier commis au bureau de liquidation, homme sage et de sang-froid, saisit l'Observateur.

« Sectionnaires de la 47ᵉ, » cria-t-il.

Quelques hommes accoururent. Il désigna les deux plus vigoureux, et leur montrant Pourvoyeur,

« Cardin neveu, et toi, Jean Legay, saisissez cet

homme, et s'il prononce un mot, je dis un mot, un seul mot, fût-ce pour protester, pour invoquer le nom le plus sacré, bâillonnez-le, jetez-le dans la prison de la section. Tais-toi ; je jure sur l'autel de la patrie, que si tu résistes je te brûle la cervelle, comme à un rebelle. Ici, nous, Comité révolutionnaire de la section, nous sommes les maîtres et représentons cette souveraineté du peuple dont la Convention est le centre... »

Des acclamations saluèrent ces paroles. Pourvoyeur se tut, en grinçant des dents et en promettant à Turgan un supplice épouvantable.

« Pourtant, confrères, dit Spiket, cette femme a avoué son crime, et c'est un crime atroce, il faut qu'elle soit arrêtée, et qu'elle passe devant le Tribunal révolutionnaire. J'en suis fâché pour notre brave et illustre concitoyen. Il le faut, je la décrète d'arrestation. »

Il n'y avait rien à répondre. Les quatre commissaires, amis de Heurtevent, eussent inutilement risqué leur vie à vouloir éloigner, même d'un instant, l'arrestation d'une si grande coupable. Ils se turent en regardant tristement leur ami. Celui-ci restait sombre et le front baissé, qu'il relevait de temps en temps pour lancer à Isabelle des regards menaçants.

« Fi..idèle Bailli, dit la petite voix chevrotante. Je suis con..onnu pour n'être pas l'en..ennemi..i de Ro..ro..robespierre. L'Inco..co..co..corruptible, le Citoyen émi..mi..nemment ver..tu..tu..tu..eux, sensi..sible et bienfaisant ne pou..pourrait pas trouver..er mauvais qu'on laisse cette ci..ci..ci..citoyenne veiller

à l'enterrement de son au..teur et à préparer tou.. tou..tout pour son en..fant. Si elle veut do..onner pa..pa..parole, de ne point qui..qui..qui..itter la maison pendant vingt-quatre..atre heures, et si deux..eux ci..citoyens veulent la gar..arder, on pou..pourrait la lai..aisser ici. La paix, la tran..tranquillité et la con.. oncorde dans les fa..a..a..amilles. »

Les quatre commissaires ne demandaient évidemment pas mieux. Ils regardèrent Spiket.

« Je vais..ais dire un mot en parti..ticu..cu..ulier au citoyen Spi..pi..pi..piket, reprit Fidèle Bailli :

— Fi..idèle, Tran..anqui..qui..quille Bailli, pour vous..ous servir, monsieur, continua-t-il après avoir tiré Spiket à quartier, vous êtes tro..op intelli..ligent, à ce que dit le grand citoyen Maximilien, pour n'avoir pas com..ompris la ruse pa..pa..patriotique. Ces imbé..éciles-là n'y ont rien vu. Vous com..omprenez bien que c'est une sou..ou..ou..ouricière. Si la femme reste ici, l'a..a..amant y reviendra et alors on le pin.. in..in..incera. La paix, la tran..anquillité et la con.. on..oncorde dans les fa..amilles. »

Spiket sourit, serra la main de l'ami de son dieu Robespierre.

« Ce citoyen vénérable a cent fois raison. C'est aussi votre avis confrères. Jures-tu, citoyenne, sur ton honneur d'aristocrate, de ne point quitter ces lieux pendant vingt-quatre heures.

— Je le jure. Laissez-moi, répondit Isabelle. Partez tous, car je cherche, malgré moi, parmi vous quel est celui qui a assassiné mon père. Partez tous. Dans

vingt-quatre heures vous retrouverez votre victime. »

Tout le monde quitta le jardin. Isabelle se préparait à aller rejoindre le corps de son père. Heurtevent la retint brutalement.

« Tu as dit que tu avais obéi à ton père en sauvant ce scélérat. C'est vrai, car tu es sincère dans tes paroles, et cela t'a sauvé la vie... jusqu'ici. »

Isabelle embrassa l'enfant qui pleurait en entendant la voix furieuse de son père, et qui s'apaisa.

« Vous avez confiance en mes paroles et non en ma conduite, je suis sincère en langage et hypocrite en action, dit-elle d'une voix dédaigneuse.

— C'est bon ! je m'entends. Tu ne connaissais pas ce scélérat, n'est-ce pas? Dis-moi non, ah ! je t'en supplie. Tiens trompe-moi. Plus tard tu me diras toute la vérité. Mais aujourd'hui j'ai la cervelle à l'envers. Trompe-moi. Je sais que quand je te le demanderai, tu me diras la vérité. Aujourd'hui, vois-tu, il s'agit de sauver la patrie, tu sais, de faire ce que tu désires. C'est à çà que je viens de passer ces deux dernières heures. C'est pour toi que je l'ai fait. Tu ne voudrais pas profiter de ce moment-là !... Non, tu ne connais pas ce jeune homme. Tu me le jures, n'est-ce pas. Jure-le. Tu sais bien, moi je ne lui en veux pas à ce pauvre diable d'aristocrate. Je comprends mieux aujourd'hui tout ce qu'on leur a fait souffrir. Tu vois, je suis comme tu le désires. Non je ne lui en veux pas. Ils m'ont laissé ici avec toi dans l'idée que je vais te forcer à me dire où il est, par où il s'est sauvé. Je ne te le demande même pas. Tu ne le connaissais pas

avant, hein? Ce n'était pas un de tes anciens amis? Tu ne l'avais jamais vu, hein! Parbleu, je le savais bien. »

Isabelle avait regardé ce pauvre fou, d'abord avec dédain. Puis la pitié avait effacé toute trace d'irritation sur son beau visage. Elle embrassa son fils et tint ses regards obstinément fixés sur l'enfant.

Heurtevent s'éloigna. Il allait rentrer dans la maison. Il s'arrêta. Son front qui s'était éclairci redevint sombre.

« Au fond, dit-il, en revenant sur ses pas, tu ne m'as pas répondu. Tu ne l'avais jamais vu, n'est-ce pas? »

Isabelle se tut et continua de sourire à son enfant, mais son sourire devenait moins franc.

« Réponds-moi, je le veux! Et réponds la vérité. Et je jure que tu vas la dire tout entière. Tu ne l'avais jamais vu? Réponds, je te dis. »

Il la tira et la força à le regarder.

« Oui, je l'avais vu.

— Ah! misère... Ah! oui! Ah! que je suis bête. Tiens, pardonne-moi. J'ai été tant secoué depuis ce matin. Puis il fait un orage de chien! Le soleil sur la tête toute la journée, tu comprends. Oui, oui, moi aussi, je comprends. Bête que je suis! mais là, bête! Oh! oui, tu l'as vu, ce matin. J'y étais. Mais tu ne le connaissais pas auparavant, hein?

— Oui, je le connaissais!

— Ah! dit Heurtevent d'une voix qui devint tout brusquement sèche et âpre. Et tu le connaissais beaucoup?

— Laisse-moi. C'est assez de cet interrogatoire ridicule et déshonorant.

— Déshonorant! déshonorant! Et moi donc! Réponds, je le veux, toute la vérité, comme devant ton Dieu, devant tes prêtres hypocrites et fanatiques, qui t'ont élevée en te disant que ce n'est pas un crime de tromper un gueux, un vilain comme moi, un démocrate, un républicain! Réponds, je te somme de le faire, au nom de ton honneur et de celui de ton père, un autre fourbe d'aristocrate, lui aussi!

— Tais-toi! Je n'ai pas besoin de tant de prières pour dire la vérité, et ces fanatiques que tu accuses, fou que tu es, ce sont eux qui m'ont fait prendre en patience tes insolences et ton odieuse grossièreté. Tu oses insulter mon père, malheureux, et je tiens ton âme dans ma main! Tu oses insulter ma religion, la seule chose qui ait pu me tenir liée à ce tyran qui m'avait volée à moi-même et aux miens!

— Pas de phrases! Le connaissais-tu?

— Oui.

— Beaucoup?

— Beaucoup.

— C'était un de tes amis?

— C'était un de mes amis.

— Scélérate! infâme coquine. Tu pouvais mentir, tu ne l'as pas voulu. Tu as été trop heureuse de me tourmenter. C'est la dernière fois. »

Il tira son sabre. Isabelle ne bougea pas; Heurtevent hésita. Il réfléchit un instant.

« Non, ce serait trop doux. Et puis tu ne dirais

rien. Et ce lâche muscadin resterait libre. Ah! Fouquier-Tinville te fera bien parler, lui. Et puis tu souffriras. »

Il se précipita comme un insensé jusque dans la cour. Elle était pleine encore.

« Citoyens, dit-il, je viens d'interroger la citoyenne. Son crime est trop grand pour que je la défende. C'est une infâme aristocrate. Elle tient tous les fils de la conspiration. Je la livre en holocauste sur l'autel de la patrie. Prenez-la, mais vite, vite, que je ne la voie plus! Emmenez-la en prison. Faites-la interroger par le président Dumas lui-même, par le plus malin de tous vos juges. »

XIV

Comment Vulmer continua son odyssée.

Un grand hurrah d'enthousiasme s'éleva. Une partie des citoyens voulait porter en triomphe Heurtevent, qui acquit ainsi un redoublement de cette popularité destinée à jouer un grand rôle dans les événements des jours suivants. Une autre partie se précipita dans le jardin.

On saisit Isabelle, qui n'opposa aucune résistance. Elle serra plus énergiquement l'enfant contre son sein, et le couvrit de baisers pour apaiser les larmes que tout ce tumulte lui faisait verser.

« Vous voyez bien que vous faites pleurer ce pauvre petit, dit-elle. Vous n'avez nul besoin d'avoir recours à la violence. Je vous suis. »

Les cris s'arrêtèrent. Il n'y avait là aucun de ces misérables, aucune de ces ignobles créatures qui avaient pris la mission de pousser jusqu'à la férocité les instincts de la populace. On s'écarta.

Isabelle s'avança entre deux rangs de sectionnaires. Heurtevent, exaspéré, fou, brandissait son sabre et murmurait mille menaces.

Quand on arriva à la porte d'entrée, Isabelle se retourna.

« Crassus, dit-elle, en voyant le brave homme qui essuyait furtivement une larme derrière ses grandes lunettes, je vous recommande bien de m'apporter ce soir, à la prison, le linge de l'enfant.

— Ce sera fait, citoyenne, répondit une voix. C'est moi qui le jure, moi, Paul Pourvoyeur.

— La pitié convient aux âmes républicaines, se hâta d'ajouter le père. »

Isabelle avait vu les yeux de son mari attachés sur elle avec une si étrange et si folle expression de fureur qu'elle le regarda de nouveau. Une impression triste couvrit son beau visage, qui était resté jusque-là calme et comme dédaigneux. Elle sembla réfléchir un moment.

« Citoyens, dit-elle brusquement, voulez-vous me permettre de dire un mot au... citoyen? »

Elle s'avança rapidement vers lui, qui était resté seul au milieu de la cour.

« J'ai pitié de vous, dit-elle. Vous allez souffrir dans votre jalousie et dans votre amour pour moi. Vos remords ne tarderont pas à me venger. Oui, j'ai pitié

de vous. Je pense que vous souffririez plus encore de votre jalousie que de tout le reste. Eh bien ! je vous le dis, et je pense que vous ne voudrez pas en abuser : ce jeune homme, je l'ai aidé à se sauver parce qu'il est le fiancé de mon amie intime, Marie-Thérèse, que vous connaissez bien — elle était une de ces femmes que vous vouliez maltraiter rue du Regard — et je l'ai fait sauver, car ce soir même, à Meudon, il doit l'épouser. »

Elle s'éloigna aussi vite qu'elle s'était approchée.

Le cortége se reforma et se dirigea, l'escortant, jusqu'au ci-devant couvent des Ursulines où siégeait le comité de la section. Paul suivait en chantant d'une voix railleuse la suite de la *Versaillaise* :

Jadis d'un oppresseur l'injuste tyrannie
Assouvissait sur nous sa fureur impunie
Et l'homme vertueux dans la captivité
Soupirait pour la liberté.
Maintenant l'homme juste a brisé ses entraves :
Les Français, indignés de s'être vus esclaves,
Ne reconnaissent plus, en détestant les rois
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Heurtevent resta quelque temps immobile, hébété. Puis il sembla se réveiller.

« Eh bien, s'écria-t-il, je vais savoir si c'est vrai. Oui, j'irai à Meudon. Et si c'est vrai, quand je devrais faire sauter Paris, je te délivrerai, Isabelle, et je me tuerai après. Je le jure sur l'autel de la Liberté.

Il resserra le ceinturon de son sabre et s'élança, suivi de Barthélemy, dans la direction de la barrière.

Crassus regarda avec étonnement autour de lui. Il

vit qu'il était bien seul. Il alla refermer la porte d'entrée. Puis, d'un pas grave, il revint dans la maison.

Il s'assit à côté du corps du chevalier, étendu sur le carreau de la salle, à la fenêtre de laquelle le visage d'Isabelle apparaissait naguère encadré dans les vignes vierges. Il réfléchit quelque temps, secoua la tête; puis, tirant solennellement de sa poche le petit Horace de Westenius, il se mit à réciter sur un ton de mélopée grave et pieuse le *Carmen seculare.*

Le silence régnait dans le jardin jadis si bruyant.

Seulement, dans le voisinage d'un bouquet de grands arbres touffus, les moineaux francs piaillaient d'une façon désespérée, et se communiquaient avec étonnement les impressions que leur causait le voisinage de quelque monstre peu habitué évidemment à naître sur les arbres. Bientôt ils prirent leur volée en bandes effrayées qui protestaient furieusement.

Les branches s'agitèrent, un corps glissa le long du tronc du plus gros de ces arbres, de celui même contre lequel le moribond avait été un instant adossé. Un homme sauta sur ses pieds le sabre en main, et, s'appuyant contre le tronc, il se mit en garde en murmurant :

« Tant pis! Je tombais de sommeil là-haut. Tiens, personne! Du sang, une chaise brisée, un silence profond. Ici, mon chien. Tiens, tu me reconnais. Ah! mais, c'est toi, oui, attends, oui, hé! Cadet. Ah! mon bon chien.

Le chien, qui avait été chien de garde au couvent

des Bénédictines, tournait autour de Vulmer — on a deviné que c'était lui. — Celui-ci s'avança vers la muraille du fond.

« Il faut sortir d'ici, mon compagnon, et sans passer par la maison. Tu connais les êtres, toi, camarade. Voyons, tâchons de retrouver nos esprits et de chasser le sommeil. Il me semble que si je pouvais dormir tranquillement quatre heures, je vaincrais une armée de jacoquins et de robespierrots. Mais ne nous abandonnons pas à ce doux espoir. Voyons, Kéraudren — mais était-il bien déguisé avec sa poudre sur le visage! — Kéraudren m'a dit que mon signalement est donné partout, que toutes les barrières de Paris sont closes pour moi, et que tous nos refuges sont découverts. Bien! c'est-à-dire que je ne puis ni rester ni m'en aller, je suis comme Gros-René. Et je meurs de faim, de soif et de sommeil, je suis traqué par une ville entière de six cent mille habitants, et, à part un chien, je n'ai pas un seul ami, encore cet ami-ci est-il bien pauvre et de médiocre conseil. Hé! Cadet. »

Le chien hurla doucement et s'en alla gratter une petite porte qui donnait sortie sur la rue La Caille.

« Tiens, tiens, je n'ai qu'un ami et déjà je le calomnie. C'est donc par là qu'on peut sortir, compagnon? Viendras-tu avec moi? Et puis où irons-nous? Tu ne sais pas. Eh bien! mon camarade, je n'en sais pas plus que toi. Il n'y a plus peut-être que la cachette près du cabaret de la Halle au blé qui ne soit pas découverte, car celle-là, Batz et moi étions seuls à la connaître. Veux-tu que nous tentions la fortune? Tu

n'es pas d'avis que nous restions plus longtemps dans le voisinage? Non. Allons. Attends que je voie ce qui se passe. »

Il monta dans un des arbres dont les branches retombaient sur la rue. Elle était déserte. De l'autre côté, en face de la petite porte, une brèche donnait entrée dans un parc, à ce qu'il sembla, du moins, à Vulmer. Il redescendit.

« Veux-tu venir avec moi, compagnon? »

Le chien fit le tour du jardin en furetant. Il alla flairer à la porte de la maison. On eût dit qu'il hésitait. Il secoua sa grosse tête hérissée et revint vers Vulmer.

« Bon, tu viens. Tu serviras à me déguiser, puisque tu n'es pas dans mon signalement. Mais tu vas être extrêmement prudent et plein de sang-froid. Au moindre aboiement, à la moindre indiscrétion, dame, mon pauvre Cadet, nous nous séparons. C'est par cette porte qu'il faut partir, hein? »

Il ouvrit la petite porte, et, traversant la rue comme une flèche, il sauta par la brèche dans le parc, suivi du griffon.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

LES BARRIÈRES DE PARIS PENDANT LA TERREUR

I

Où l'auteur, continuant son roman-panorama, montre ce qu'était une place publique en l'an II.

Une heure environ après les événements que nous venons de raconter, la place ronde, située en face de la barrière d'Enfer, était remplie d'une foule grouillante aussi nombreuse qu'aux décadis et aussi tumultueuse que si l'on célébrait l'une des sans-culottides ou quelqu'un des anniversaires sacrés de la République.

La Révolution avait développé la vie publique, l'existence en plein air, outre mesure et au détriment de la vie de famille et de labeur. On le comprend. La politique, qui jadis n'intéressait que quelques philosophes rêveurs, préoccupait actuellement tout le monde et jusqu'au plus ignorant artisan.

Un grand nombre des plus infimes citoyens avait quelque office à remplir dans sa section. Ceux qui n'avaient reçu ou ne s'étaient donné aucune de ces mis-

sions étaient intéressés aux affaires gouvernementales par les clubs, par les assemblées de la section, ou du Comité révolutionnaire, et par les publications ou proclamations qui se faisaient constamment. Enfin l'on était obligé, sous peine de mort, de s'occuper ou de paraître s'occuper activement de la chose publique, et l'on sait que parmi les douze signes d'après lesquels Chaumette, le procureur de la Commune, reconnaissait officiellement les *suspects*, se trouvaient notamment ces deux-ci : Ne rien faire pour la liberté ; ne pas s'intéresser aux affaires de la section.

La vie sur la place publique avait donc pris un grand développement. L'on avait mille occasions de s'arrêter et de former des groupes. Le quintidi et le décadi, on se rendait aux assemblées de la section, ou tout au moins on allait répondre à l'appel nominal et toucher les deux livres que Danton avait fait attribuer aux pauvres sans-culottes, à titre de jeton de présence. Tous les jours on allait faire *queue* à la porte des marchands, et quand la *queue* avait été moins longue que d'habitude, c'était autant de gagné pour la flânerie politique. Puis, le Parisien avait pris l'habitude de sortir de chez lui au premier bruit mystérieux, à la première émotion, au premier avertissement sourd encore d'une prochaine crise. En toutes ces circonstances, les places adoptées par le populaire des sections se remplissaient et entraient en fièvre.

Ce n'était pas seulement les curieux, les oisifs, les patriotes, les pauvres diables qui accouraient, mais les indifférents qui craignaient d'être notés comme

suspects, les bourgeois qui tremblaient de paraître indifférents, et les nombreux chefs, directeurs, observateurs, exploiteurs de la populace et de l'opinion publique.

Nous verrons tout à l'heure quel rôle tout cela jouait dans la foule d'alors.

La place de la Barrière ou de l'Observatoire, comme on la nomma pendant quelque temps, avait été adoptée par la 47e section pour le *forum* principal. Elle était large, assez éloignée de toutes ces maisons de marchands dont l'aspect attristait les citoyennes. (Les boutiques leur rappelaient, en effet, ce supplice de la *queue* qu'on y faisait chaque jour, avons-nous dit, dès six heures du matin, pour toutes les denrées, depuis le pain jusqu'au savon.) Cette place était, de plus, avoisinée de quelques cabarets célèbres et patriotiques. Elle touchait à la barrière, et bien que le *maximum* eût rendu les octrois à peu près inutiles, on trouvait pourtant quelques avantages dans les cabarets *extra muros*. En outre, elle était joyeusement entourée d'arbres, de champs; et malgré l'orgie de sang à laquelle il se livrait, le Parisien n'avait pas perdu son traditionnel amour pour tout ce qui rappelle la campagne. Puis, quoiqu'il fût imprudent de paraître rechercher la solitude et les discrets ombrages, il y avait encore quelques êtres hardis qui avaient l'audace d'être jeunes et aimants.

Ce 7 thermidor, vers le milieu de l'après-midi, la place avait pris sa physionomie des grands jours, non

pas précisément des grands jours joyeux, mais des grands jours civiques.

L'état de fièvre où se trouvait habituellement Paris avait augmenté, ce jour-là, d'heure en heure.

La querelle de Robespierre et des Montagnards ne faisait plus doute pour personne; les sections étaient sillonnées, dès le matin, de partisans des uns et des autres qui cherchaient, prudemment toutefois, à influencer l'opinion. De plus, la fermeture ou la quasi-fermeture des barrières était toujours une occasion d'angoisse pour les uns, de fête pour les autres. C'était le commencement du signal : « La patrie est en danger! » Et alors il n'y avait plus ni besogne ni famille qui pût retenir les citoyens et citoyennes dans la maison. C'était un décadi de hasard que le dieu de la patrie et de la paresse offrait aux citoyens zélés; et ce que les citoyens zélés jugeaient à propos de faire il était obligatoire aux autres citoyens de le faire avec enthousiasme.

Enfin tout ce qui, dramatique et mystérieux, s'était passé, cette journée même, à l'auberge du Garde-Française avait amené un peuple immense dans le voisinage. Le refoulement causé par la nécessité de passer un à un et lentement à la barrière de l'Observatoire augmentait considérablement la foule.

L'auberge était close. Nul signe, sauf un lambeau de drap noir accroché par une main inconnue et regardé d'un œil indifférent par Spiket et ses collègues du Comité, ne montrait qu'un cadavre reposait dans cette maison. Elle était entourée d'un cordon de sen-

tinelles. Des patrouilles fouillaient tout le voisinage, les maisons, les jardins, les champs. Elles venaient rendre compte de leurs découvertes et observations aux délégués du Comité révolutionnaire. Ceux-ci siégeaient en plein air à l'ombre des arbres, à peu de distance du mur donnant sur la place et qui étalait, comme c'était le devoir de toutes les maisons d'alors, cette devise :

> Unité et indivisibilité de la République,
> Liberté, égalité, fraternité ou la mort.

Les rapports sur ces découvertes et observations couraient la foule, qui s'agitait, interprétait, commentait à son tour les commentaires des citoyens délégués.

La plupart de ces curieux, oisifs politiqueurs, agitateurs, portaient la coiffure classique d'alors, le bonnet phrygien ou le chapeau tricorne dont les pointes s'arrondissaient amollies par l'usage, et dont les bords retroussés indiquaient, selon qu'ils étaient plus ou moins longs, ornés ou non de ganse, plus ou moins raides, les nuances de fortune et de position. Mais à tous, chapeaux et bonnets d'hommes et de femmes, sans exception d'aucune espèce, la cocarde tricolore était obligatoire sous peine de huit jours de prison, et surtout sous peine d'être suspect.

La carmagnole d'étoffe diverse et des couleurs les plus variées formait aussi le fond du vêtement. Les culottes et le pantalon se partageaient également les faveurs du populaire. Ici, c'était le pantalon large, rayé,

tricolore, tombant jusqu'aux chevilles des pieds nus cachés dans des sabots ; là c'était le haut-de-chausses se nouant au-dessous du genou sur des bas de chanvre ou de coton. Mais que de nuances dans ce costume simple, pour indiquer la position, le caractère ou le patriotisme des gens ! Comme les observateurs du Comité de Salut public ou les agents de la police robespierriste savaient bien constater la différence de civisme qu'il y avait entre un homme du peuple qui nouait ses souliers avec des cordons de cuir et le citoyen qui avait des boucles de cuivre, voire de cuivre argenté ; entre l'ouvrier qui avait fixé ses culottes sur ses bas et celui qui laissait ses hauts-de-chausses et les cordons destinés à les attacher flotter sur le genou !

L'extrême chaleur avait forcé bien des oisifs à retirer la ceinture rouge qui ornait habituellement leurs flancs, et la cravate lâche et flottante qui remplaçait le col de chemise. D'autres avaient enlevé le gilet ; d'autres, au contraire, n'avaient que le gilet sans carmagnole. D'autres, enfin, ne montraient absolument rien autre chose qu'une chemise, un pantalon, des sabots ; c'était le plus simple et aussi le plus patriotique des habillements.

Presque toutes les femmes portaient la cornette, le bonnet à la paysanne ou en cul-de-poule, le casaquin ou corset tombant sur la jupe, avec le fichu plus ou moins ample et bouffant sur le sein, et le tablier retroussé ; ce costume dominait dans toutes les foules. Çà et là on voyait passer quelque bourgeoise en pierrot

de toile de coton garni de gaze avec son jupon pareil, ou bien avec un pierrot de taffetas gorge de pigeon sur un jupon d'une autre couleur; ou bien encore avec quelque robe de poult de soie noire, de taffetas vert d'eau ou camelé : robe d'effet ou robe en fourreau, selon le plus ou moins d'élégance de la femme.

Quelque coquette du voisinage, coquette de faubourg toutefois, portait le bonnet rond de mousseline garni de dentelles et le large fichu de mousseline.

A côté de quelques volontaires en convalescence ou de quelques sectionnaires, flânait un ancien soldat ayant conservé le classique habit de garde nationale de 92, l'habit bleu à collet rouge, à revers blanc, la veste et la culotte blanches, les longues guêtres noires, et un petit bourgeois en tricorne, aux cheveux ronds non poudrés, qui portait la soutanelle, la redingote longue sans taille, une vieille veste brodée ou un gilet neuf de casimir écarlate sur une culotte de soie élimée, se rattachant à des bas de filoselle gris.

Un notable à qui son civisme bien connu permet d'afficher un certain faste, et qui doit à la démocratie de se montrer là où le peuple fait foule, se promène avec un chapeau rond sur des cheveux non poudrés, mais noués. Il a un habit-frac, de drap bleu de ciel, ou un frac demi-forme de soie puce, ou encore un vieil habit à la française de velours de coton à boutons en nacre de perle sur un gilet de satin blanc ou de gourgouran à raies blanches ou bleues, ou de bazin brodé, serrant à la taille une culotte de soie camelée ou à

mille points. Un jabot ou une cravate très-ample de mousseline, des bas de soie chinée, des boucles d'argent complètent ce costume, le plus élégant qu'il soit permis de porter après avoir donné mille preuves de patriotisme, et pourtant avec la chance d'être, en une heure de caprice populaire, arrêté comme riche, comme muscadin ou suspect de *négociantisme* et de mépris pour les citoyens qui ne se lavent jamais.

Par précaution, ces *mirliflores*, pour couvrir leur irrésistible et dangereux amour de l'élégance, avaient, selon le conseil du grand Hanriot, pris l'habitude d'attacher à leur chapeau, à côté de la cocarde, une carte où se trouvait le timbre de la section et leurs propres qualités civiques avec leur nom.

Tout ce monde-là était armé d'épées, de sabres, de pistolets, sauf ces terribles *hommes à moustaches* qui restaient fidèles à leur *tape-dur* ou bâton constitutionnel, comme au premier temps de la République; sauf aussi quelques personnages à la physionomie attristée ou étonnée, dont la boutonnière ornée d'un ruban tricolore et d'une plaque portant ce mot *Hospitalité* indiquait un étranger interné. Il faut excepter enfin le personnage le plus antipathique à cette tourbe, je veux dire le muscadin.

Celui-ci paraissait dédaigner de porter ostensiblement des armes, et il répondait par des regards méprisants, qui lui coûtaient parfois la vie, aux huées qui accueillaient sa redingote carrée, ses souliers luisants, ses bas de soie à marbrures bizarres, ses deux cordons

de montre en cuir anglais, et le chapeau-bonnet, le réseau chinois ou le turban asiatique de la femme qui l'accompagnait.

Vers cinq heures de l'après-midi de ce 7 thermidor, cette foule dont nous venons d'esquisser la physionomie générale ondulait, de plus en plus anxieuse, autour de plusieurs points fixes.

L'un de ces points, c'était le coin du mur de l'auberge où les commissaires de la section avaient, nous l'avons dit, établi à l'ombre d'un vieil orme leur tribunal d'informations sur la fuite de Lozembrune. Kéraudren bégayant, sommeillant, paraissant parfois se réveiller en sursaut, s'était assis auprès d'eux, sous la protection de Spiket. Il n'avait pas quitté, nous l'avons vu, l'auberge depuis le moment où il y était venu, trois heures environ après s'être esquivé de la rue Notre-Dame-des-Champs. Il était médiocrement accueilli par les autres sectionnaires moins dévoués à Robespierre, et qui voyaient en Fidèle Bailli l'ami intime de Maximilien. Là, la foule affluait vivement et non moins vivement se dispersait, selon que l'on annonçait ou non des nouvelles. On pouvait reconnaître dans le voisinage de Kéraudren quelques-uns des habitués du *Garde-Française*, quelques-uns des *fous*, entre autres le cocher et le serrurier à la physionomie militaire, qui était, en effet, M. de Dion, ancien brigadier d'infanterie de la promotion de 1784.

Dans ce voisinage, Barthélemy, dont Heurtevent avait refusé la compagnie, ravissait l'attention des citoyennes jeunes et vieilles en racontant avec force dé-

tails émouvants les incidents de la journée. Les citoyennes s'attendrissaient.

L'émotion produite faisait fréquemment froncer les sourcils à divers hommes à moustaches qui sillonnaient les groupes, en pérorant au pied levé. Ils rectifiaient, contredisaient, affirmaient, narraient, juraient dans le sens le plus robespierriste. Ils n'étaient pas comme La Tour la Montagne et Pourvoyeur, ou comme Charmont qui, en cet instant, exerçait son métier sur la place même de l'Observatoire, des *observateurs*, ils étaient des *directeurs* de l'esprit public.

II

Un homme de quatre-vingt-neuf.

Le moment était solennel, les événements se pressaient. Robespierre venait de se décider à faire cesser cette situation indécise, et à porter les grands coups aux derniers de ceux qui pouvaient s'opposer à sa dictature. Il avait envoyé les plus fidèles et les plus énergiques jacobins sur toutes les places, au milieu de tous les centres de réunion, et, comme nous venons de le dire, la narration de notre ami Barthélemy était faite pour émouvoir des sentiments qui n'étaient pas conformes au programme robespierriste.

« Citoyen bavard, lui dit un homme aux épaules carrées, aux sourcils proéminents, à la fine carmagnole de drap noir, qui es-tu ? »

Barthélemy tressaillit à cette question. Mais quoi, il était chez lui, au milieu de son quartier et de ses voisins, à deux cents pas de ses camarades armés ; il répondit avec assez d'assurance :

« Tu n'as peut-être pas le droit de me le demander. Mais n'importe. Je puis lever mon front civique jusqu'aux astres. Je suis Barthélemy, sergent à la 10e compagnie.

— Eh bien, Barthélemy, sergent à la 10e compagnie, tu n'es qu'un crapaud coassant dans les marais fangeux de l'*indulgentisme.* Tu cherches à efféminer le génie de la liberté et à attendrir les citoyens sur le sort des suspects, comme si les ennemis de la République étaient des êtres humains, et comme si leurs souffrances devaient exciter plus de compassion que celle des chiens enragés. »

Un murmure désapprobateur s'éleva. Barthélemy, encouragé, voulut protester.

« L'homme à la carmagnole de drap noir a raison, crièrent deux jeunes femmes à la figure maigre et à la voix sourde, qui portaient un bonnet rouge orné de fleurs flétries. Nous ne voulons que des sans-culottes.

— Nous savons bien pourquoi, cria Paul qui s'avançait, suivi du commandant Pluc, son cornac. »

Le bon public ricana de grand cœur à cette grosse plaisanterie.

« Ah ! ah ! crièrent, en montrant le poing aux deux drôlesses, quelques vieilles marchandes coiffées d'un madras, les voilà donc, ces coquines qui veulent former la Société des Femmes révolutionnaires.

— Ah ! cria à son tour l'étranger d'une voix tonnante, je vois que l'or de Pitt et de Cobourg a fait dans cette section plus d'effet qu'on ne pense. Toi, citoyen sergent, je n'oublierai pas ton nom. Tu me fais l'effet de favoriser sacrilégement la horde conjurée contre la patrie et contre les vrais patriotes. C'est moi qui te le dis, moi, Nicolas, juré au Tribunal révolutionnaire. »

Il s'éloigna un peu en fronçant le sourcil et se mit à la recherche de Boulanger et de Chatelet, comme lui gardes du corps de Robespierre, et qui préparaient les masses au coup d'État du prochain décadi.

La foule s'était dispersée sans protestation. Barthélemy, pâle et tremblant, s'éloigna en baissant le front.

Deux hommes, assurément les plus remarquables de toute cette multitude, regardaient la scène. L'un, grand, élancé, aux traits réguliers, à la physionomie froide, imposante, adoucie toutefois par la sérénité du regard, respirait dans toute sa personne je ne sais quoi de ferme et d'honnête que son compagnon, plus petit, moins noble, moins saisissant, montrait aussi, bien qu'à un moindre degré.

Le plus grand, élégant dans sa tenue, mais sans autre recherche qu'une extrême propreté, portait le chapeau à bords retroussés, à haute forme pointue, la cravate de mousseline brodée retombant sur une fine chemise qu'elle cachait presque complétement. Un gilet blanc à larges revers, très-serré aux hanches qu'il ne couvrait pas, rejoignait là une culotte de soie

noire, bouclée aux genoux sur des bas de soie noire. Des souliers très-découverts avec des boucles d'argent, une longue redingote de fin casimir noir, à revers plus larges encore que ceux du gilet, complétaient son habillement. On pouvait assurer, en le regardant, qu'on avait devant soi un membre élevé de l'administration, quelque magistrat, quelque député, mais en tous cas, un de ces hommes généreux, loyaux, dont le patriotisme et l'intelligent enthousiasme avaient servi à dissimuler les sottises et les horreurs des premiers temps de la Révolution.

Son compagnon, plus simple, avons-nous dit, portait le tricorne, un habit marron sur une vieille veste de bazin et sur des culottes de velours de coton jaunâtre.

Ce dernier était Pierre-François Testart, maire de Meudon. L'autre était Victorien Descluziers, Agent national du district de Versailles, le fiancé de dame Rose que nous avons vue au commencement de cette histoire et que nous devons revoir, avec bien d'autres, dans une seconde série de ce roman de Thermidor.

Descluziers avait jeté un coup d'œil à son compagnon, à la fin de la scène précédente.

« N'est-ce pas, disait ce regard, une stupide et intolérable tyrannie ? »

Le maire avait froncé ses gros sourcils, cligné ses petits yeux bridés et qui n'étaient pas sans éclairs de méchanceté et haussé les épaules. Nicolas avait entrevu nos deux personnages. Il avait salué ironiquement Descluziers.

« Voilà comme il faut traiter, dit-il à l'Agent national, cette canaille qui ne comprend pas les bienfaits de la démocratie ! Il faut les lui inculquer à coups de guillotine, si nous voulons servir l'humanité. Comme le dit le citoyen éminemment sensible et vertueux, le grand Robespierre, les gens d'en bas qui ne veulent pas arriver au niveau sont des aristocrates et des ennemis, comme les gens d'en haut qui veulent le dépasser. Forcer les uns à monter, les autres à descendre, voilà l'égalité.

— Au profit de qui ? demanda vivement Descluziers.

— Ah ! ah ! voilà ! Tu entends le fin ou la fin des choses. Prends garde de vouloir être trop savant, continua le juré. Es-tu content de ton entretien avec Maximilien ? Il t'aimait jadis. Mais on dit que tu te laisses gagner à la révolte et à l'orgueil. Ah ! ah ! Eh ! il faut être docilement un instrument utile, n'est-ce pas vrai, citoyen Chatelet ?

— Ou bien, dit Chatelet qui était facétieux, aller docilement sous l'instrument destructeur. Oh ! oh ! oh ! Ah ! c'est toi, citoyen Descluziers ! Tu étais ce matin chez Maximilien. Que diable fais-tu ici ?

— Je vais, dit froidement et simplement Descluziers, faire une visite de subsistance dans les vallées de la Bièvre pour donner au Comité de l'agriculture des renseignements sur les moissons de mon district. J'ai rendez-vous à ce cabaret avec un homme expert en ces parties, qu'on nomme le Boulanger. Comme le cabaret est fermé, j'attends mon homme en me promenant au milieu de cette foule de citoyens. Puis j'atten-

drai le passage de quelque voiture pour Bièvre. Je la mettrai en réquisition de me conduire jusque...

— Jusqu'où tu dois aller, dit Nicolas d'une voix moqueuse. Eh! je te souhaite d'y arriver sans danger et d'y rencontrer ceux à qui tu as donné rendez-vous. Mais je crois qu'il en manquera à l'appel. »

Il s'éloigna en ricanant suivi de Chatelet. Descluziers avait tressailli.

« Que veut-il dire? demanda Testart. Maximilien saurait-il déjà nos projets? Que t'a-t-il dit, ce citoyen éminemment vertueux?

— Il a paru touché de mes paroles. Quand je l'ai supplié de ne pas donner à l'étranger la joie de voir les discordes entre les fondateurs de la République, il m'a juré qu'il ne dépendrait pas de ses efforts que la paix ne se fît entre lui et les Montagnards, dût-il se sacrifier sur l'autel de la patrie.

— Il a parlé de se sacrifier? demanda vivement le maire en clignant des yeux?

— Oui.

— Alors nous sommes perdus! Il a voulu nous tromper. Ne restons pas trop longtemps ici. Tâchons de nous faire oublier. Approchons de la Barrière pour être prêts à partir au premier moment. »

Pluc, qui avait reçu la double mission d'escorter Paul et de surveiller Descluziers, prit le jeune homme par le bras et suivit l'Agent national en soupirant, car le rôle qu'il remplissait le révoltait; et de plus il avait toujours éprouvé la plus grande estime et sympathie pour Descluziers. Mais il n'osait désobéir.

En se rapprochant de la barrière, la foule se divisait en quatre bandes principales. A chaque coin du boulevard intérieur qui venait aboutir à la place, deux chanteurs et deux orateurs, montés, chacun, sur une chaise, assemblaient le peuple autour d'eux. L'un et l'autre de ces chanteurs indiquaient par une enseigne, ou plutôt par un drapeau, dont le bâton était tenu et agité par un enfant, quel genre de chansons il cultivait particulièrement.

Le drapeau de l'un montrait un coq huché fièrement sur un canon, et entouré de cette devise : « Je veille pour la nation. » On débitait là des chansons patriotiques, et le chanteur jouait les ritournelles sur son violon, en secouant avec animation un flot de rubans tricolores qui se rattachaient à la cocarde de son tricorne en lambeaux. De l'autre côté de la chaussée, se tenaient un homme, une femme et deux jeunes filles, bien connus sous le nom de la troupe des Amazones, à cause de leur drapeau représentant une bande de ces guerrières. Ceux-ci cultivaient la poésie érotique, ils chantaient *le Divorce* ou les heureux effets de la liberté, sur l'air du *Pas redoublé; la Guillotine d'amour; le Régiment des Amazones*. Ils réjouissaient les piliers de cabaret et faisaient fuir les honnêtes gens.

Autour du chanteur patriotique, la foule plus nombreuse applaudissait *la Ronde des guillotinés*, *le Salpêtre républicain*, et surtout le merveilleux *Chant du départ*, cet hymne de guerre que Joseph Chénier venait de composer pour la fête du 14 juillet, ou 26 messidor si l'on aime mieux.

Les sectionnaires trépignaient d'aise, et il fallut répéter jusqu'à dix fois le fameux vers : *Le peuple souverain s'avance.*

« S. n. d. D. ! s'écria Nicolas en couvrant de sa voix de stentor le violon du chanteur public, toi, chanteur, je crois bien que je te reconnais, et je t'ai entendu chanter des vers où Louis le Raccourci était nommé le restaurateur de la liberté. Je crois bien aussi que tu continues hypocritement ton métier d'empoisonneur du peuple. Et tous ces chants guerriers... »

Une protestation s'éleva en faveur du *Chant du départ.*

« Je vous dis, moi, sectionnaires égarés, criait Nicolas, qu'avant d'être soldat, il faut être citoyen, avant de défendre la patrie, il faut en avoir une. Le grand Maximilien l'a dit.

— Oui, oui, hurlait Tacherot, ce n'est pas le courage, c'est la vertu, ce sont les mœurs, qui sont à l'ordre du jour. »

Le peuple protesta encore.

« Mais, citoyen, dit un homme en houppelande, appuyé sur un long bâton, et dans lequel on pouvait reconnaître le Boulanger, le *Chant du départ* plaît au peuple. Cet hymne respire le plus pur civisme. Ne crains-tu pas que le peuple n'accuse de tyrannie les patriotes, pleins de zèle, mais trop exigeants, qui veulent tyranniser jusqu'aux plus pures récréations des sans-culottes.

— Bravo, le Boulanger ! ! ! Il a bien parlé !

— C'est ça! A bas les tyrans! Vive la patrie! *Le Chant du départ!* »

Nicolas fronça les sourcils et agita les bras avec des gestes furieux. Les amis qu'il avait dans la foule parvinrent à obtenir quelque silence.

« Et moi, je vous dis que nous suivons le fil d'une conspiration liberticide, s'écria-t-il, qui cherche à remplacer la vertu et l'amour par les atrocités de la haine; qui cherche à mettre à la tête de la République un tyran guerrier. La Fayette, Dumouriez, Custine, voilà les traîtres qu'enfante la passion guerrière! Je soupçonne que la conspiration féodale et guerrière a pénétré jusqu'ici. Malheur à vous. »

La foule était vaincue. Une partie du groupe se débanda et s'éloigna.

« Allons, chanteur, montre que tu n'es pas un agent déguisé de Pitt et de Cobourg. Puisque les citoyens aiment les vers de Joseph Chénier, chante l'*Hymne à l'Être suprême.*

— La musique de Gossec vaut bien celle de Méhul, dit Tacherot.

— Et cet hymne, inspiré par l'éminent Maximilien, respire le pur parfum de toutes les vertus sans-culottes, criaChatelet. »

Le peuple applaudit. Le chanteur, tremblant, entona : *Source de vérité*, etc.

Le Boulanger s'éloigna, le front bas, sans paraître avoir remarqué la présence, dans le voisinage, de Descluziers et de Testart.

« Comprends-tu, disait le premier à mi-voix, le

degré d'asservissement où est tombé ce peuple jadis si fier et si brave contre le tyran monarchique? Tu as deviné le sens de toute cette scène.

— Oui, Maximilien est jaloux de la gloire militaire, lui qui ne peut avoir que la gloire oratoire.

— Oui, et il voudrait que nos soldats fussent vaincus. Les défaites exaspéreraient la populace. Elles rendraient ainsi possibles tous les assassinats, et nécessaire un dictateur. Je te dis que cet homme demande des revers.

— Peut-être es-tu sévère, Victorien, dit Testart en haussant les épaules, et d'ailleurs, un tyran militaire est à craindre après de longues années de guerre. Tu as vu le Boulanger?

— Oui, répondit Victorien, il fait signe de ne pas nous voir; il a raison. Il nous sait surveillés.

— Mais, reprit Testart, ne dirait-on pas que l'on se bat autour des deux orateurs publics. Je jure que les Robespierrots imposent là encore à la foule quelque nouvelle tyrannie. Poussons jusque-là, en attendant que le Boulanger prudent croie le temps venu de nous parler. »

Le Boulanger s'était rendu dans le voisinage de Kéraudren et avait trouvé le moyen d'échanger quelques mots avec lui.

« J'ai mis tout en ordre à la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs. Mais il n'y a plus d'espoir. Le peuple de Paris est tellement avili par la peur qu'il se laissera écorcher vif.

— Si, dit Kéraudren, il y a encore un espoir : les papiers que Lozembrune porte sur lui.

— Mais où est-il? Arrêté? prisonnier? dévalisé? tué peut-être, en ce moment, si j'en crois les bruits qui courent dans la foule.

— Non, il n'y a rien de sûr encore à l'heure qu'il est. C'est pour cela que je reste ici. La...a paix, la tran...tranqui...i...illité et la con...corde dans les... a...a..atchi...itt, dit-il à très-haute voix en se penchant vers Spiket pour lui offrir une prise, fa...a... milles, les fa...amilles. »

Puis il revint près du baron de Batz.

« Il y a encore un dernier moyen, dit-il à mi-voix. C'est ce rendez-vous au Petit-Bicêtre! Là vous devez vous rencontrer avec les plus honorables et les plus énergiques représentants de la banlieue parisienne. Décidez-les à apporter une pétition, demain, à la Convention. Cette démarche mettra le feu aux poudres. J'avoue que c'est à peu près la dernière chance de détruire Robespierre et son pouvoir, qui va tout dévorer en exterminant encore un millier des nôtres... Con... on...on...oncorde dans les fa...amilles, mon...sieur Spiket, at...at...at...chiit. L'Être suprême vous bé.. bé...bé...bénisse! »

Le Boulanger s'éloigna.

Il se croisa au milieu de la place avec Pourvoyeur l'aîné qui revenait, l'air triomphant, d'une conversation avec Maximilien. Il jeta un regard haineux au prétendu vieillard, qui lui lança un coup d'œil de froid mépris.

« Au prochain décadi, Boulanger, » dit-il en passant.

Et il s'éloigna à la recherche de Nicolas, qu'il trouva écoutant Justin.

Celui-ci, monté sur une chaise, débitait un discours rempli d'une saine morale, comme on disait alors, c'est-à-dire chantant les vertus publiques et privées de Robespierre. Le peuple écoutait avec l'attention extrême et le silence recueilli qu'il offrait à tous les orateurs publics.

Pourvoyeur tira Nicolas à quartier.

« Tout va bien, dit-il, Maximilien est décidé. Dès demain, il entame le combat. Octidi et nonidi seront employés à terroriser les Montagnards. Décadi on fait un nouveau 31 mai, mais le dernier, car cette fois, ce sont les Montagnards qui seront victimes, et la Convention enregistrera désormais et sans discussion les volontés du dictateur.

— Bon ! Et les Tallien, les Amar, les Barère, les Collot ?

— Abattus.

— Et ce Batz ou son séide qui possède les papiers compromettants ?

— On a retrouvé et suivi sa trace, grâce à un chien qui l'accompagne, jusqu'au Marché au grain. Il doit être saisi à l'heure qu'il est.

— Et cette réunion au Petit-Bicêtre dont le secret nous a été vendu aujourd'hui même.

— Ah ! ah ! Fréron et Barras doivent s'y rendre ; j'espère bien les en empêcher. Puis, j'ai demandé à

Hanriot de diriger par là une patrouille des plus solides sectionnaires de la Fontaine de Grenelle. Ah! ce sera un vrai coup de filet. Nous prendrons dans la nasse tous les réacteurs du pays.

— Bravo! dit Nicolas. Mais qu'est-ce qui se passe? Quel est ce jeune homme qui me paraissait déjà tout à l'heure tenir des discours liberticides!

— Ah! s'écria Pourvoyeur en bondissant, c'est mon scélérat de fils. Ah! le malheureux! »

Il se précipita en courant vers le groupe qui entourait le citoyen Brochet, le collègue et l'ennemi intime de Justin.

III

Nouvelles scènes du panorama de l'an II.

Le citoyen Brochet ne cachait aucunement ses opinions, et il agitait un drapeau où était tout simplement dessinée une guillotine. C'était, du reste, un homme disert et savant qui avait jeté le froc aux orties et qui, comme tous les renégats, était arrivé à une haine féroce contre ce qu'il avait respecté jadis. Il paraissait n'avoir plus d'autre joie que celle de blasphémer.

Je copie le début de son discours, et je prie en grâce qu'on ne m'accuse pas de l'avoir inventé. Il ne faut rien moins que les devoirs de l'historien, les droits de la vérité historique pour me pousser à reproduire d'aussi grotesques et révoltants blasphèmes.

« *O cor Jesu, ô cor Marat!* Cœur sacré de Marat!

Des scélérats ont prétendu que le cœur de Jésus avait les mêmes droits à nos hommages que le tien. Ils ont osé comparer les travaux du Fils de Marie à ceux de l'Ami du peuple. Ils ont insulté les Jacobins en les comparant aux Apôtres. Mais ils ont dit vrai en comparant les publicains à des boutiquiers et les pharisiens à des aristocrates.

« A part cela, les discours de ces gens-là, et de ce modéré de Justin Pourvoyeur en particulier, ce ne sont que des fadaises. Il a cru bien faire en comparant la Mère de Jésus à la compagne de Marat, sous ce prétexte que si celle-là a sauvé l'enfant Jésus, celle-ci a sauvé Marat du glaive de la Fayette, qui est un nouvel Hérode.

« Eh bien, citoyens, on se moque de vous : Jésus n'est qu'un imposteur et Marat est un dieu. Le premier fit naître la superstition et défendit les rois. Marat eut le courage de les écraser. Il ne faut jamais parler de Jésus, ce sont des sottises. Ces germes de fanatisme et toutes ces fadaises ont mutilé la liberté dès son berceau. La philosophie seule doit être le guide des républicains. Ils n'ont d'autre dieu que le génie de la liberté.

— C'est bon, ne parlons pas de Jésus, dit un citoyen qui portait un petit bonnet rouge pendu à la boutonnière de sa carmagnole, parle-nous des bottes des aristocrates, qui dévorent plus de cuir qu'il n'en faudrait pour mener à la victoire les pieds de dix soldats.

— Tu as raison, citoyen. Il faut rester, comme le grand Maximilien, inébranlablement attaché aux prin-

cipes, ne composant jamais avec personne, surtout avec les muscadins qui dévorent le cuir de la patrie. D'autant plus qu'il y a une loi du 18 frimaire an II qui ordonne à tous les Français de porter des sabots pour économiser le cuir.

— Eh bien, moi, je dis que c'est vexatoire et tyrannique, cria une voix, à la stupéfaction de l'assemblée. Oui, répéta Paul, je le dis et vous osez à peine m'écouter, lâches que vous êtes. Pourtant, nous avons tous le droit de marcher, et pourquoi voulez-vous m'emprisonner dans une chaussure ignoble et qui m'empêche de remuer ?

— Citoyen, dit Brochet, je te dénoncerai ce soir au Comité de Salut public. Mais je voudrais te convertir auparavant, afin de t'envoyer à l'Être suprême, l'âme pleine de tendresse pour la République que tu méconnais. Ne peux-tu pas donc souffrir pour elle qui a tant souffert pour toi et pour le peuple ? Tiens, la journée d'un homme de peine dans les villes était, sous les tyrans, de 1 franc, et encore en 1790 de 1 franc et 10 sous, et de 1 fr. et 5 sous dans les campagnes. Elle est actuellement de 3 livres 10 sous à 5 livres.

— Et avec leurs 5 livres, s'écria Paul, ils meurent de faim. Il faut faire queue pour le pain, pour la viande, pour le bois, pour la chandelle, queue pour tout. Quand tu peux avoir de la viande à 20 sous, tu es heureux, et sous les tyrans, elle coûtait 5 sous. »

Un murmure s'éleva.

« Laissez-le parler, s'écria un vieux marchand retiré, reconnaissable à la profusion de rubans tricolores

attachés à la boutonnière de son habit. J'ai été, moi, à la Chapelle pour voir mon gendre qui est officier municipal. C'était le 1er prairial; il y a juste deux mois et sept jours. Eh bien, on m'a fait un gigot de quatre livres, 14 livres, sans en rien rabattre; un pigeon, 4 livres; une volaille, 15 livres; une omelette de dix-huit œufs, 5 livres, et le pain, 24 sols les 4 livres.

— Eh bien, répliqua Brochet, toi aussi, tu es un aristocrate, comme tes rubans l'indiquent assez. Si tout est si cher, c'est la faute aux ci-devant nobles, à qui l'on a interdit le séjour de Paris et qu'on a internés dans les villages voisins. Ce sont eux qui affament le peuple et font tout renchérir. A quoi sont-ils bons? Ne vaudrait-il pas mieux les interner dans le tombeau que leurs crimes ont mérité. J'espère qu'un de ces jours, citoyens, nous irons faire une expédition par-là pour exterminer toutes ces vieilles femmes et toutes ces jeunes filles qui font jouer contre nous tous les ressorts de l'intrigue et de la corruption, et qui réchauffent le monstre hideux du fanatisme sur leur sein chargé des bijoux brillants que la République, dans sa folle générosité, leur a laissés.

— Oui, oui, crièrent quelques hideuses furies, allons leur arracher...

— Allons exterminer... hurla une partie de la foule.

— Allons à Meudon, où nous avons déjà été en février 91; allons y purger le sol de la liberté, mugit une autre partie.

— Vous n'êtes que des lâches! s'écria Paul, les

yeux brillants. Vous avez enchaîné des êtres innocents et voulez les égorger parce qu'ils sont enchaînés. Je voudrais, moi, vous exterminer tous, lâches! scélérats! misérables! »

Il trépignait, il écumait. Mais mille clameurs s'élevèrent, vingt bras le menacèrent et le saisirent. Pluc l'arracha, à grand'peine, aux plus furieux.

« A mort! l'aristocrate. Pendons-le à l'arbre! »

Pourvoyeur accourut avec Nicolas et les autres. Mais peut-être ne serait-il pas arrivé à temps si le son d'un tambour n'était venu distraire toutes les pensées.

Chacun se tut bientôt. Un silence profond régna dans cette place pleine de peuple. Le tambour, qui était celui de la section, battit un nouveau ban, et il prononça quelques paroles que cent voix répétèrent :

« La Commune de Paris engage les bons citoyens à se rendre par extraordinaire, ce soir, à l'assemblée de leurs sections respectives, où il leur sera donné connaissance de choses importantes. La Commune engage les bons citoyens à rentrer chacun chez eux, à se tenir prêts à sortir en armes au premier appel pour courir au secours de la patrie contre une dernière poignée de factieux revêtus du masque du patriotisme et qui cachent une âme perverse sous les attributs de représentants du peuple. »

Un profond silence dura quelque temps, envahi peu à peu par un sourd et craintif murmure. Pourtant la sonnette du marchand de coco et de limonade au vin, les cris des journaux : le *Journal du soir*, le *Courrier*

républicain dominaient encore par-dessus le bruissement grandissant de la foule.

Tout à coup se fit entendre le bruit aigu d'une trompette, bruit bien connu sans doute, car le silence devint brusquement aussi complet que lors de l'arrivée du tambour de la section.

C'était la trompette du crieur public qui annonçait les jugements du Tribunal révolutionnaire.

Chacun se pencha dans la direction du crieur à la voix aiguë. Nul ne répétait ses paroles cette fois, et l'on put entendre des lambeaux de l'horrible annonce qui, tous les jours, à heure fixe, venait indiquer le nombre croissant des victimes de la Terreur.

Il est vrai que là aussi, tous les jours, à la même heure, il y avait une protestation, une protestation mystérieure et vaillante qui, par-là même, commençait à intéresser le peuple, à exaspérer les tyrans.

C'était aussi pour entendre cette protestation que la foule s'était assemblée si nombreuse, et c'était pour en saisir les auteurs que les *gardes du corps* de Robespierre avaient voulu venir en si grand nombre, non-seulement Nicolas, Tacherot, Chatelet, que nous avons nommés, mais les Chrétien, les Gérard, les Didier, les Boulanger.

On entendait donc ces phrases des crieurs publics :

« ...Ennemis mortels du peuple souverain et de notre sainte Révolution... Ourdi des trames, fabriqué des complots pour l'assassinat des bons patriotes et du vertueux Maximilien, et la dissolution de la Convention nationale... Secte de Pitt et Cobourg et de tous

les tyrans coalisés... Condamne à mort... André Chénier et Roucher, ex-poëtes; les beaux-arts sont naturellement royalistes, et les talents sont malgré eux conspirateurs; le ci-devant baron de Trenck, qui passa tant d'années dans les cachots des tyrans et que la justice révolutionnaire délivrera des maux de cette vie; l'ex-marquis de Montalembert, général au service du tyran; l'ex-marquis de Roquelaure; l'ex-comte de Bourdeilles... Créquy-Montmorency... Louis-Valentin de Goezman, conseiller au ci-devant parlement Maupeou... »

Quand il eut fini, une seconde se passa. Chacun retenait son haleine. Une voix grave, toujours la même voix, s'éleva :

« Ils meurent en ce moment. Seigneur, absolvez-les. »

Puis, au moment où la troupe des terroristes, des espions, des Jacobins se précipitait en demandant avec force coups : « D'où vient la voix? De quel côté a-t-on parlé? » une autre voix se fit entendre dans une autre direction.

« Mille trente-six et vingt-quatre, cela fait mille soixante martyrs depuis le 22 prairial! »

Tous les jours aussi la même voix additionnait le nombre des victimes guillotinées à Paris, et ce chiffre, qui représentait les exécutions d'un peu plus d'un mois, produisait une impression profonde. C'était comme le cri de la conscience éternelle rappelant aux bourreaux chaque goutte de sang versé.

« C'est par là! c'est par là qu'on a parlé! crièrent

cent voix en désignant le voisinage du citoyen Brochet.

— Non, c'est par là, criaient d'autres voix en désignant le voisinage de Spiket et des commissaires de la 47e section. »

Et tandis que Nicolas se précipitait par là, Pourvoyeur courait vers le lieu d'abord désigné. Il y retrouva son fils, Pluc et le cocher malin à la figure de chanoine.

« C'est ce misérable, j'en réponds, cria-t-il en saisissant le cocher, je le reconnais pour un contre-révolutionnaire.

— Tu crois? dit l'inculpé avec un sourire railleur. Moi, je dis que c'est ce jeune homme-là. Fais-moi arrêter. Je demanderai au Tribunal révolutionnaire s'il faut que le père Pourvoyeur fasse expier aux citoyens cochers les crimes du fils Pourvoyeur.

— C'est une idée, dit Paul tranquillement. J'irai avec toi au Tribunal, camarade, — ta figure me plaît, — pour chanter au citoyen Quentin Fouquier-Tinville la chanson des *Chemises à Marat*, dont il a peut-être hérité.

— Malheureux! s'écria Pourvoyeur en lâchant le cocher qui s'éloigna, malheureux! tu veux donc rendre ton père fou de douleur et de désespoir!

— Combien de pères n'avez-vous pas rendus fous de douleur et de désespoir, mon père! murmura Paul d'une voix sombre.

— Va-t'en! va-t'en, misérable fainéant! dit Pourvoyeur à Pluc; tu expieras tes crimes et ton incapacité. Je soupçonne que tu es ligué avec les ennemis de la

République. Va-t'en, scélérat! imbécile! je n'ai plus besoin de toi ici. Va m'attendre au Petit-Bicêtre avec ce malheureux. Allez tranquillement et en vous promenant, pour ne pas trop vous échauffer. Misérable imbécile, va! »

Paul s'éloigna en chantonnant les *Chemises à Marat*, tandis que Pluc, la mort dans l'âme, humilié, exaspéré, hébété, accablé, le suivait en chantant à voix haute l'*Hymne des Marseillais.*

Pourvoyeur remarqua que son fils ne se dirigeait pas directement vers la barrière, mais il n'eut pas le temps de s'en préoccuper. Nicolas s'avançait vers lui.

« Allons, viens, dit-il à voix basse. Voilà le moment. Fréron et Barras arrivent en voiture pour se rendre à ce rendez-vous du Petit-Bicêtre. Il faut empêcher ça. »

Ils se dirigèrent vers l'entrée de la place, où un cabriolet était arrêté par la foule compacte.

Pendant ce temps, un marchand de limonade au vin s'était approché du Boulanger.

« Je viens de rencontrer ton ami, dit-il, tu sais bien, ce vieux qui bégaye, Tranquille Bailli. Il m'a chargé de te dire qu'il s'en retourne chez les braves citoyens Duplay. Ne l'attends pas, il ne quittera point Paris aujourd'hui. Tu peux aller le plus vite possible à tes affaires. Il ne faut point t'amuser plus longtemps. Il n'y a plus rien à faire ici. On a porté au citoyen la lettre pour le vin de Bordeaux. Il a répondu qu'il tâcherait d'arranger l'affaire, mais qu'il n'y avait plus d'espoir. »

Jean de Batz comprit qu'il s'agissait de Tallien, et de la lettre à lui portée de la part de madame de Fontenay.

« Allons, pensa-t-il, l'amour lui-même est moins fort que la peur. Tallien n'ose pas lutter contre Robespierre, pour sauver la vie à celle qu'il aime. Voyons s'il nous reste encore une chance. »

Il se dirigea vers la barrière, auprès de laquelle il rencontra Descluziers et son compagnon.

« Je m'en vais en avant, dit-il. Ça vaut mieux. Vous me recontrerez en chemin. Mettez en réquisition la première voiture venue. Il commence à faire chaud ici pour tout le monde. »

On le laissa quitter Paris sans difficulté. Il était connu et sa carte de civisme était en fort bon état. Il s'éloigna en boitant légèrement dans la direction du Grand-Montrouge.

De grandes clameurs s'élevaient de nouveau à l'autre bout de la place.

« A bas les muscadins ! hurlait une troupe à la tête de laquelle il était facile de reconnaître Pourvoyeur et les Robespierrots.

— Ce sont des représentants du peuple, disait l'un. Ils quittent la ville quand la patrie est en danger, les lâches !

— Pour aller manger l'argent du peuple dans des orgies champêtres, les corrompus ! hurlait un autre.

— Ils vont corrompre les simples filles des champs !

— Donner l'exemple de tous les vices aux bons

habitants des campagnes, ces simples enfants de la nature.

— Quand les mœurs et la vertu sont à l'ordre du jour !

— Quand l'éminent citoyen Maximilien donne l'exemple de tous les patriotismes.

— Ils portent des habits de soie et des bottes, quand les braves citoyens n'ont que des carmagnoles rapiécées ! »

Fréron et Barras, étonnés, essayèrent de parler, mais les cris redoublèrent.

« A mort, les faux représentants ! à la lanterne les muscadins ! »

Les pierres commencèrent à voler, une d'elles atteignit le cocher qui fit retourner son cheval dans la direction de Paris.

Les constituants, pâles de fureur, et médiocrement rassurés d'ailleurs, gesticulaient, menaçaient, montraient le poing. Les pierres pleuvaient plus drues et plus grosses. Le cheval ardent, effrayé par ces clameurs, atteint, ainsi que le cocher et les maîtres, par les projectiles, se cabra puis se lança au grand galop. La voiture disparut bientôt au bout de la rue d'Enfer, poursuivie par les huées, les railleries et les pavés.

« Voilà qui est fait, dit Nicolas en riant, nous n'avons plus rien à voir ici, et nous avons une rude besogne ce soir aux Jacobins, à la Commune, partout. Toi, Pourvoyeur, va à ton affaire. Si tu parviens à saisir ces papiers, à l'aide desquels on veut déshonorer Maximilien et mettre, par la peur, du cœur au ventre de



ces lâches Montagnards, l'affaire est enlevée. Et, conclut-il, en baissant la voix et en serrant la main de l'Observateur, décadi prochain (c'est dans trois jours), tu seras maire de Paris. »

La bande s'éloigna. La foule, assez effrayée de tout ce qui venait de se passer, sentait ses impressions s'exalter encore au milieu de la température orageuse que la venue du soir ne rafraîchissait pas. Elle se dissipait pourtant peu à peu en raisonnant à mi-voix, à paroles vagues et couvertes, — et après avoir constaté qu'on avait dans le voisinage que des parents et amis, — sur tous ces événements, précurseurs évidents d'une prochaine et terrible révolution.

Paul et son mentor affligé avaient aussi quitté Paris. Mais avant de passer la barrière et tandis que Pluc exhibait ses certificats et répondait aux questions du lieutenant des sectionnaires de garde, ledit Paul avait couru jusqu'auprès de Descluziers, et lui avait dit vivement :

« Citoyen, veillez sur vous. L'on vous espionne et l'on vous prépare quelque embûche. »

Descluziers avait haussé les épaules. Mais Testart avait pâli légèrement.

IV

Comment un citoyen qui se disait L'Union Gosse passa la barrière sans certificat de civisme.

La place s'était vidée peu à peu, il n'y restait plus guère que quelques petits groupes, composés de gens

du voisinage, et plus particulièrement attachés à Heurtevent.

Barthélemy pérorait dans un de ces groupes, non loin de Pourvoyeur, qui semblait écouter, et dont les regards obliques ne se détachaient pourtant pas de Descluziers.

« Ce gueux-là ne partira donc pas, pensait-il. Aurait-il changé d'avis et n'aurai-je pas la joie de le prendre la main dans le sac, mon rival, le beau fiancé de dame Rose ?

— Gare-là, les camarades, cria une voix enrouée qui partait d'une voiture de farinier. Place à L'Union Gosse, le meunier du peuple. »

Le personnage tout blanc de farine et au milieu de la figure duquel de petits ruisselets de sueur dessinaient des zébrures roses sur un fond gris sale, se mit à claquer son fouet en poussant des cris rauques et en lançant des refrains inintelligibles.

— Ah! ah! cria Barthélemy, c'est Gosse, roide comme la Justice, et plus soûl que d'habitude. Vive L'Union-Gosse, le meunier du peuple.

— Vive le meunier du peuple, clama la foule, qui se mit à escorter la voiture jusqu'à la barrière.

— Allons, sectionnaires de mon cœur, cria le personnage, ouvrez les portes toutes grandes pour me laisser passer. Mon cheval va manger la barrière. Ah! ah! Il fait ses trois lieues à l'heure sans éternuer. Et ma femme, la citoyenne, lui a recommandé de rentrer avant la nuit, sous peine d'être battu, ah !

— Ah ! ah ! ah ! fit la foule. Vive la citoyenne Gosse. C'est une luronne.

— Oui, oui ! elle pourrait se tromper et battre son mari, sous prétexte que les hommes c'est tous des ivrognes, comme si d'une pareille chaleur...

— C'est bien, dit le lieutenant des sectionnaires, voyons ton certificat de civisme, et débarrasse-nous la barrière.

— Débarrasser la barrière, lieutenant ! Tu n'es pas poli, biribi ! Ah ! tu crois que je veux embrasser ta barrière ! Moi, Gosse ! C'est toi qui m'attaques, lieutenant. Ta barrière, je m'en...

— C'est bon, maudit ivrogne. Ton certificat, et fiche-nous le camp !

— Le camp ! ivrogne !... C'est encore toi qui commences. Il faut que tu sois plus soûl que la justice. Un certificat de civisme. Ah ! ah ! ah ! Non, c'est trop fort ! Mais j'en ai cinq cents. C'est moi qui les fais, L'Union Gosse, premier officier municipal de Bièvre !

— Va te faire...

— Des gros mots ! Citoyens, je vous prends à témoin qu'il insulte les autorités de la France.

— Voyons ton certificat, je te dis.

— Ah ! ah ! un certificat. Tu veux un, hein ? Eh bien ! regarde derrière. Ah ! ah ! ah !

— Ah ! ah ! ah ! fit la foule.

— Oui, derrière ma voiture. Mon nom y est : L'Union Gosse, qu'on t'a dit. Es-tu content ?

— Ton certificat, ou tu ne passeras pas.

— Eh ! eh ! eh ! Ce sectionnaire a besoin d'aller à

l'école. Une supposition : si tu es un bon citoyen, tu dois avoir dans ta poche, selon le conseil du grand citoyen Couthon, ton livret et ta constitution... Eh bien ! si tu sais lire, ouvre-la. Qu'est-ce tu y vois ? Les citoyens chargés de la subsistance publique, bien connus dans le pays, on leur ouvrira les barrières. Ah ! je connais mes droits, meunier du peuple ! Est-ce pas vrai, peuple ?

— C'est vrai, cria la foule, qui augmentait autour de la barrière.

— Pour lors des certificats, j'en ai dix dans ma voiture ; mais je ne vais pas me faire casser les reins par les camarades les fariniers, qui m'accuseront de laisser perdre les priviléges. Les meuniers ou la mort. Est-ce pas vrai, peuple?

— C'est vrai, crièrent quelques voix.

— Voulez-vous, peuple, que la compagnie des fariniers jure sur l'autel de la Liberté de ne plus mettre les pieds dans Paris ? Peuple, dis-le.

— Non, non, cria la troupe avec une unanimité touchante.

— C'est bon, dit le lieutenant. Mais tu m'as insulté, il me faut un certificat.

— Eh bien ! je te prends à témoin, peuple, que c'est lui qui a tort. »

La foule gronda. Descluziers s'avança.

« Lieutenant, dit-il froidement, je crois que tu as tort. Ce citoyen est connu, et il réclame le privilége admis par tout le monde. Du reste, je mets cette voiture en réquisition au nom du Comité de l'agriculture.

— Ah ! Et qui es-tu d'abord, toi, qui te mêles de me donner des leçons, quoique tu aies plutôt l'air d'un muscadin ?

— Ne m'insulte pas. Je t'en ferais repentir. Reste dans ton droit. Je suis Victorien Descluziers, Agent national du district de Versailles. Je suis chargé avec mon compagnon, maire de Meudon, de faire une visite des subsistances. Voici nos certificats de civisme et mon ordre de réquisition.

— C'est parfait. Vous, vous pouvez sortir et emmener la voiture : mais le meunier restera, s'il ne me montre son papier.

— Plutôt la mort que la tyrannie. C'est ma devise. Vive les fariniers ! Je jure sur l'autel de la Liberté de ne jamais te montrer que le derrière de ma voiture. Venez, citoyens, nous passerons par une autre barrière. Mon cheval ne veut pas se laisser conduire par un autre que moi, ma femme le lui a recommandé. »

La foule s'agitait mécontente. Les sectionnaires donnaient évidemment tort à leur lieutenant.

« Mais puisque je vous dis, s'écria celui-ci, que j'ai reçu les ordres les plus sévères, sur ma tête. Tu le sais bien, toi, citoyen Pourvoyeur.

— Oui, mais si tu m'en crois, répondit celui-ci, tu laisseras passer les trois citoyens. Je le prends sur ma responsabilité. Le grand Maximilien a coutume de dire que la loi n'est pas insolente, mais sévère, et qu'elle est faite pour être comprise, et non pour vexer les citoyens.

— Vive Maximilien l'Incorruptible ! crièrent Justin,

Barthélemy, Brochet, auxquels la foule tout entière se joignit bientôt.

— Qu'il passe donc, et qu'il aille au diable! dit le lieutenant en s'éloignant. »

Descluziers et Testart montèrent. Gosse se mit à chanter un chant de triomphe absolument incompréhensible. Puis, fouettant son vigoureux cheval, il partit au grand trot.

En ce moment, un grand chien vint en gambadant sauter sur Barthélemy; puis, bondissant et renversant un sectionnaire qui refermait la barrière, l'animal courut à la suite de la voiture.

« Tiens! dit Barthélemy, c'est Cadet! Hé! Cadet, ici, hé! »

Mais le chien était déjà hors de la portée de la voix.

« Eh bien! ce que c'est que les bêtes! Voilà un chien, un bon chien! C'est ingrat, ça aime mieux suivre les étrangers que rester à la maison, il s'est dit: « Voilà la maison vide et en deuil... »

— Qu'est-ce que tu nous racontes avec ton chien? demanda Pourvoyeur.

— Je disais, citoyen, mais faut pas vous offenser, que les chiens mêmes, c'est ingrat et malin. Voilà Cadet, c'est le chien de... de... de... hum! de feu la citoyenne.

— Quelle citoyenne?

— Vous savez, la citoyenne Heurtevent, qu'on vient de mener au Tribunal révolutionnaire: c'est pourquoi, sans offense ni malice, je disais feu la citoyenne. Eh bien! Cadet s'est dit: « Il n'y a plus

personne à la maison, on va m'oublier. » Il a sans doute senti la farine, il a dit : « Les fariniers, ça a toujours de quoi vivre. »

— Et il ne connaissait pas Gosse?

— Comment voulez-vous? Cadet était toujours dans le jardin avec la citoyenne et l'enfant. C'était un chien un peu aristocrate, ayant été élevé dans les châteaux. Gosse ne venait jamais qu'au cabaret, jamais dans le jardin. »

Pourvoyeur tomba en réflexions.

« Je ne sais quel soupçon me traverse l'esprit. Ce chien d'aristocrate qui s'attache à cet ivrogne! Ah! est-ce qu'on n'a point parlé d'un chien qui accompagne ce chef d'aristocrates, cet Aristobule qui m'a échappé ? C'est impossible... Vous avez bien reconnu le meunier? demanda-t-il à haute voix.

— Mais oui. D'ailleurs tous les meuniers se ressemblent : c'est de la farine, et puis de la farine.

— Mais c'était bien la voiture de ce Gosse ?

— Pour ça, oui. Pourtant, dit Barthélemy, je me tourmentais en pensant : C'est drôle ! Gosse a toujours deux chevaux à sa voiture, et il me semblait que ce matin encore...

— Ah! cria Pourvoyeur l'aîné en jurant et en se frappant le front, est-ce que j'aurais contribué à faire échapper!... Une voiture! une voiture, au nom de la loi !

— Voilà, citoyen, dit, en s'avançant, le cocher à figure de chanoine.

— Ah! c'est toujours toi? Eh bien ! soit. Tu vas me

mener à la poursuite de cette voiture. Tu connais le chemin de Bièvre, par Châtillon et le Petit-Bicêtre! Si tu marches bien, c'est un assignat de vingt livres; si tu marches mal, c'est un coup de pistolet.

— Ah! citoyen, vous pouvez bien me donner d'avance l'assignat, ça vous évitera la peine de fouiller à votre poche. »

Ils partirent. Ils avaient à peine disparu au tournant des Quatre-Chemins, que l'on vit accourir de Paris vers la barrière un cavalier — un autre farinier aussi — qui poussait vivement un gros cheval.

« Vous n'avez pas vu ma voiture, citoyens, la voiture de L'Union Gosse, meunier du peuple, premier officier municipal de Bièvre?

— Ta voiture? Oui, elle vient de passer.

— Ah! bon! C'est la citoyenne qui va me faire une vie! Voyez si c'est juste. Il n'y avait pas plus d'une heure que j'étais au cabaret. Je sors, plus de voiture. J'avais mis le second cheval à l'écurie; la voiture attendait devant la porte du cabaret du marché. Allons, il faut courir après. Ah ben! la citoyenne va m'en faire voir! »

Les sectionnaires réjouis jetèrent un regard distrait sur la carte qu'il leur présentait, et il se lança, en activant le trot de son gros cheval, dans la direction suivie par les deux voitures.

V

Incidents de route.

La plupart des personnages importants de notre drame sont maintenant espacés le long de la route, bien connue des Parisiens, et qui mène de la barrière d'Enfer au Petit-Bicêtre.

Le Boulanger était parti le premier, en boitant. Mais quand il eut dépassé les maisons du bourg de Montrouge, son pied boiteux se redressa comme par miracle, et malgré la chaleur, la houppelande et le lourd bâton, il avança d'un pas rapide.

Paul et Pluc venaient ensuite. Puis trottait la voiture de farinier contenant l'homme à qui l'on avait fait tant de difficultés pour le laisser sortir de Paris. L'Agent national du district était, on se le rappelle, assis dans le fond de la charette à côté du maire de Meudon.

Pourvoyeur l'aîné ou le Grand, comme l'on voudra, suivait, mené par le cocher à la figure ronde. Enfin l'homme monté sur un des chevaux d'attelage de L'Union Gosse, venait de quitter Paris, en maugréant comme nous l'avons vu.

Le cheval du gros cocher était de beaucoup supérieur aux autres et la façon dont il allongea le pas en laissant la barrière persuadait à Pourvoyeur qu'il ne tarderait pas à rattraper les gens qu'il poursuivait.

Il était, à cette heure, convaincu que le meunier de la voiture n'était pas L'Union Gosse. Mille petites indi-

cations qui lui revenaient maintenant à l'esprit lui persuadaient que ce personnage n'était autre que le fameux Aristobule, c'est-à-dire le chef du parti royaliste, Batz ou un autre, mais probablement Batz. Pour lui encore ce Batz était le fiancé de cette jeune fille que lui, Pourvoyeur, se réservait de pourvoir d'un mari. Cet Aristobule, ce Batz, enfin, le chef, quel qu'il fût des royalistes, avait surtout le mérite d'être, aux yeux de l'ami de Robespierre, le détenteur de ces papiers dont il a été question et dont nos lecteurs connaissent l'importance suprême.

Le coquin avait bien l'espérance, s'il ne s'était pas trompé dans ses habiles arrangements, de saisir ce personnage, cette nuit même, au moment des fiançailles. Il avait tendu un piége de façon à le capturer avant cela même, de manière à l'envelopper aux portes de la maison où Marie-Thérèse attendait, pleine de confiance dans les précautions prises. Mais peut-être s'était-il trompé, peut-être Aristobule échapperait-il cette nuit, quoique le traquenard eût été adroitement préparé. Pour cela donc, il valait mieux le surprendre et le saisir immédiatement, avant qu'il ait eu le temps de trouver une cachette pour les mystérieux documents qu'il portait avec lui, et à l'heure même où, se croyant bien dissimulé par son déguisement, il ne songerait même pas à essayer de résistance.

C'était toutes ces pensées qu'il ruminait en s'asseyant à côté du gros cocher.

En outre, il entrevoyait, vaguement encore, que cette aventure lui fournirait quelque occasion ou de

pénétrer le secret du conciliabule qui allait se tenir, ou d'empêcher les effets qu'il prévoyait devoir être funestes à son dieu Maximilien.

Du même coup il arrêtait notre héros et le mouvement thermidorien.

C'est donc bien lui qui tient la double clef de notre drame. C'est à sa suite que nous nous mettons.

Sa grande satisfaction ne tarda pas à diminuer. Aux Quatre-Chemins la voiture s'arrêta net. Pourvoyeur jura.

« Veux-tu marcher, scélérat?

— Si je veux marcher! c'est mon plus vif désir. Cocotte partage mes vœux et elle souhaite te faire oublier, citoyen auguste, car la majesté est écrite sur ton front, la façon familière dont elle t'a jeté ce matin sur le pavé.

— Veux-tu marcher, misérable!

— Marcher! je marcherais sur la tête pour te plaire, et Cocotte ne forme d'autres vœux en ce moment que celui de posséder des ailes; marcher! mais dans quelle direction?

— Scélérat, je t'ai dit tout droit.

— Tu n'ignores pas, citoyen, qu'il y a droit et droit. Est-ce tout droit dans la direction de là? continua-t-il en montrant la route de Fontenay.

— Droit sur Châtillon, vil coquin.

— Citoyen, tu vas être obéi, comme le génie lui-même de la liberté. »

Et Cocotte reprit son trot allongé, qui ramena la

sérénité sur la face du président du Comité révolutionnaire de Meudon.

Au bout d'un quart de lieue le véhicule s'arrêta de nouveau.

« Citoyen, dit le gros cocher d'un air convaincu, ta défiance me blesse. Cocotte elle-même ressent mon indignation. Confie-moi patriotiquement le but exact de notre course. Je suis digne de te comprendre ; et par cette noble confiance tu décupleras ma bonne volonté et le zèle de Cocotte.

— Je n'ai pas besoin de ta bonne volonté, infâme gueux, tu as une face luisante d'aristocratie et l'air sournois d'un ci-devant. Marche, ou je te tue. Mais il ne m'importe pas que tu saches ou non où nous allons. Je te l'ai dit et c'est sincère, malheur à toi si tu doutais de la parole d'un sans-culottes, qui te parle avec la fière attitude d'un peuple libre, — au fond, pensait Pourvoyeur, c'est peut-être simplement un imbécile, — nous allons, je te le répète au Petit-Bicêtre.

— Pas plus loin ?

— Ah ! c'est pour cela que tu m'interrogeais ! Je jure que nous n'allons pas plus loin. »

La voiture reprit sa route, tandis que le cocher, se tournant vers l'espion, continuait la conversation.

« Il me semblait pourtant que tu voulais poursuivre un homme dans cette voiture de farinier.

— Et quand cela serait ! Eh bien, écoute et tremble ! oui je poursuis un ennemi de la patrie, je le poursuivrai jusqu'aux entrailles de la terre, au nom du Comité de Salut public. Ainsi prends garde à toi.

— Je prends garde. Mais la pureté de mon âme m'enlève toute lâche frayeur. Seulement, j'ai suivi toute cette affaire à la barrière. Toi, citoyen auguste, car ta face respire toujours la majesté de ton cœur, tu n'es pas, malgré ton intelligence qu'illumine la gloire du Comité de Meudon, sanctuaire divin de la liberté, tu n'es peut-être pas cocher, hein? Tu ne sais peut-être pas mener les chevaux, hein?

— Sans doute; où veux-tu en venir?

— A ceci qui est lumineux comme les rayons purs et rouges de ce soleil qui va se coucher. Malgré le génie de la patrie qui couvre de majesté ta face auguste, tu n'as pas remarqué qu'il y avait ce matin deux chevaux à la voiture du farinier Gosse, d'après les récits du public, et que ce soir il n'y en avait plus qu'un. Qui te dit que celui que tu veux poursuivre n'est pas resté en arrière avec l'autre cheval? et ainsi nous courons comme la foudre elle-même après quelqu'un qui est innocent, en nous éloignant d'autant plus de celui qui est coupable. »

C'était bien évidemment une des préoccupations de l'ex-chanoine. Ainsi ne savait-il pas, au fond, s'il devait aller vite ou lentement, si son ami était le meunier de la voiture qui était en avant, ou si Aristobule ne s'était pas enfui avec le second cheval qui était en arrière. Pourvoyeur, frappé de cette réflexion, hésita un instant.

« Non, dit-il enfin, c'est bien en avant qu'il faut aller!

— Ah! tu en es sûr, pensa le gros cocher, et tu

n'entends rien aux chevaux ! attends ! attends ! »

Alors commença la plus curieuse course. Cocotte allait bon train. Mais elle semblait avoir perdu la tramontane. Les roues choisissaient les plus gros pavés, les plus profondes ornières, la voiture bondissait à disloquer l'espion. Le cheval semblait vouloir suivre tous les chemins, excepté celui qui était devant lui. Il se précipitait à droite, puis à gauche, cherchant toutes les routes de traverse, tous les sentiers.

« Cocotte n'a pas l'habitude de quitter la ville, disait le cocher avec une figure paterne. Vois-tu, citoyen auguste, car ton visage respire de plus en plus la majesté, on ne sait à quel point un cheval est malin. Cocotte, que tu vois, s'est dit : le Petit-Bicêtre, soit ! mais mon écurie est derrière moi, et en tournant à droite et à gauche, je m'en rapprocherai toujours plus tôt que si je vais tout droit. Qu'est-ce que tu dis de ça, hé, citoyen ! crois-tu qu'il y ait beaucoup de citoyens?...

— Je dis, s'écria Pourvoyeur, pâle de fureur, que je devrais punir tes trames perfides. Je te méprise, il me suffit de les déjouer. Tu vas descendre. Je confisque ta voiture au nom de la patrie et la conduirai moi-même. Ainsi je punis ta malice. »

Il le saisit au collet d'une main vigoureuse et le jeta hors de son siége. Le cocher, après avoir trébuché, vint se placer à quelques pas au-devant de Cocotte.

« Je proteste au nom de la liberté, dit-il ; tu as mis mon attelage en réquisition, c'est-à-dire moi et ma bête, tu n'as pas le droit... mais le génie de la patrie

ne permettra pas cette injustice! Et si tu crois que Cocotte... »

Pourvoyeur avait tiré les rênes avec violence, en jurant, en injuriant le cheval et en le battant avec fureur. La bonne bête, peu habituée à ce traitement immérité, voyant son maître devant elle, et sentant une main inhabile en même temps qu'elle entendait une voix inconnue, résista et refusa avec énergie. Les coups et les cris redoublèrent, Cocotte se cabra et rua. Pourvoyeur lâcha les rênes et le fouet pour se retenir aux parois de la voiture.

Le gros cocher suivait cette lutte d'un air narquois. Il approcha et apaisa le cheval. Pourvoyeur sauta à bas et s'approcha de l'homme avec des blasphèmes et d'horribles menaces.

Le gros personnage passa la main sous sa carmagnole en jetant un vif regard autour de lui.

Un homme accourait qui les précédait.

« Je prends à témoin, cria le cocher, les astres de la patrie, que je subis les derniers outrages de ce citoyen, uniquement parce qu'il est porteur d'un ordre du Comité. »

L'homme qui accourait, c'était le commandant Pluc.

« Où est Paul? cria Pourvoyeur.

— Écoute avec patience, s'écria le pauvre Pluc.

— Monte en voiture. Toi, cocher maudit, monte sur ton siége. Pluc, tu es un vieux soldat; tu as tes pistolets. Je t'ordonne, au nom du Comité de Salut public, de brûler la cervelle à ce scélérat s'il obli-

que une seule fois à droite ou à gauche, s'il quitte le trot.

— Mais avec une lourde charge en plus...

— Ou s'il ouvre encore une fois les lèvres.

— J'obéirai, dit vivement Pluc en armant un pistolet. »

Il était heureux d'esquiver par un service une partie de la colère de son tyran. Il monta à la suite de celui-ci. Le cocher grimpa en poussant un imperceptible soupir.

Il comprenait que, pour le moment du moins, il n'avait qu'à obéir. Cocotte prit son bon trot.

« Eh bien? dit l'espion à mi-voix.

— Eh bien, ton fils m'a quitté. Il court vers Meudon.

— Vers Meudon? Et tu n'a pas pu...

— Il m'a insulté et battu! C'est plus qu'un vieux soldat n'en doit supporter, même d'un enfant! Et tu m'as interdit de me défendre.

— Voudrais-tu, misérable, abuser de ta force contre un enfant! Et qu'est-il allé faire à Meudon?

— Puis-je le savoir? Il était furieux. Il te maudissait, il maudissait la République, c'est-à-dire son père et sa mère...

— C'est bon, continue, imbécile! Te crois-tu au club? Ensuite.

— Il disait qu'il connaissait tes trames, en partie du moins, et qu'il allait à Meudon avertir les gens que tu devais tourmenter. »

Pourvoyeur se précipita sur Pluc dans un accès de

rage. Il le secoua. Le brave soldat, rendu couard par la terreur, furieux et patient, se laissait faire. L'espion ne tarda pas à maîtriser ce moment de folie. Il réfléchit.

« Eh bien, dit-il à mi-voix, raison de plus pour saisir cet aristocrate avant qu'il n'arrive au Petit-Bicêtre. Toi, Pluc, je te pardonne si tu sais racheter ton crime. Tais-toi. Tu es plus criminel que tu ne penses. Et ta lâcheté met à chaque heure la patrie entière, la République et Maximilien en un péril suprême. Tais-toi. Nous allons être bientôt en haut du mont de Châtillon. Tu sauteras à bas de la voiture. Tu courras à travers champs jusqu'à la porte de Trivaux, où est la maison du garde principal du bois de Meudon. Tu lui remettras ce papier. C'est un ordre de venir, avec le plus grand nombre de ses hommes et le plus tôt possible, entourer sans bruit le cabaret du Petit-Bicêtre et obéir à mes ordres. »

Pluc s'inclina. Il sauta bientôt à bas de la voiture et disparut vers la droite du chemin.

On arrivait au bord de cette immense plaine qui va jusqu'au bois de Verrières et à la vallée de Bièvre. La nuit venait ; le ciel était pur. Les étoiles ne brillaient pas encore, mais la lumière de la lune mêlait déjà son éclat aux reflets rouges des derniers rayons du soleil couchant. Ce crépuscule d'été était clair comme une journée de printemps.

Pourvoyeur crut apercevoir, à plusieurs centaines de pas en avant de lui, une grosse voiture. Il crut aussi la reconnaître pour la voiture du meunier. Il se leva,

cria, agita son bonnet, tout en excitant son cocher. Mais la voiture du meunier paraissait si peu touchée de ces marques d'intérêt qu'elle activa son train.

Pourvoyeur montra au gros conducteur le bout de son pistolet, et, debout, les regards fixés sur le but qu'il poursuivait, il constata qu'il gagnait peu à peu.

Tout entier à sa fièvre, il ne remarquait pas que sa voiture s'approchait insensiblement du bord de la route, où le talus était haut d'environ trois pieds, ou plutôt il s'en aperçut un peu tard, juste au moment où la voiture tombait du haut de ces trois pieds dans le champ voisin.

Il était agile, vigoureux, plein de sang-froid. Il tomba sur ses pieds. Après un tournoiement de quelques secondes, il vit le cocher qui se relevait à ses côtés, il arma vivement son pistolet, ajusta l'homme, tira.

L'homme tomba comme une masse.

VI

Deux bons républicains.

L'Agent national Descluziers et son ami Testart avaient essayé de lier conversation avec leur conducteur, le soi-disant L'Union Gosse. Mais il était évidemment ivre. Il ne répondait que par des interjections de colère contre les sectionnaires parisiens et leur lieutenant, par des membres de phrases inachevés, par des bribes de chansons, par des exclamations furieuses et des jurons qui se terminaient en grognements,

« Et dire, murmura Testart à son ami, que voilà les gens sur lesquels on s'appuie pour soulever la banlieue d'abord et les Parisiens ensuite ! »

L'Agent national haussa les épaules et sa belle figure s'attrista.

« Ce L'Union Gosse, continua Testart, qui n'avait suivi Descluziers qu'à contre-cœur dans la voie réactionnaire où celui-ci se lançait, ce L'Union Gosse est pourtant un des hommes sur lesquels on pouvait compter le plus, un homme influent sur ses concitoyens, sage, dévoué à la République et à la liberté. Si celui-là est ainsi, qu'en sera-t-il des autres que nous devons trouver là-bas au Petit-Bicêtre, et de tous ceux que les Montagnards doivent visiter, réchauffer, enflammer aujourd'hui même, ce soir, cette nuit, dans divers endroits autour de Paris...

— Que veux-tu, mon ami ! Pourquoi reprocher à un homme qui se noie la dernière branche, si mauvaise qu'elle soit, qu'il trouve sous sa main?

— Qui se noie ! Tu veux dire qui se jette à l'eau. Tu sais que je ne partage pas tes opinions. Je subis l'influence de ta haute intelligence, de ton pur civisme et de ton noble dévouement à la liberté. Mais mon âme résiste et me dit que tu t'engages dans une fausse route en voulant soulever la France contre Robespierre. »

Descluziers lui serra la main en lui montrant L'Union Gosse qui avait cessé de chanter. Mais le brave homme semblait bien incapable de malice et d'espionnage.

Le sommeil succédait à l'exaltation de l'ivresse. En vain luttait-il et s'agitait-il, ses phrases s'achevaient

en un balbutiement, ses paupières se baissaient lourdement et sa tête tombait sur son épaule, où elle oscillait comme une masse privée de vie. Puis il se réveillait brusquement, regardait autour de lui comme un homme égaré qui essaye de recueillir ses idées, puis il tressaillait. Il se dressait sur ses pieds, criait, chantait en faisant claquer son fouet, regardait derrière lui et poussait son cheval qui trottinait, et ne tardait pas à reprendre son pas assez lourd.

La pauvre bête ne comprenait pas grand'chose à ces capricieux traitements, car son maître n'avait jamais jusqu'ici dépassé cette nuance de l'ivresse qui donne uniquement la volubilité; et aujourd'hui il en était venu jusqu'à la brutalité. De plus, elle dressait de temps en temps les oreilles en se demandant évidemment, dans sa philosophie de cheval, par quel hasard elle se trouvait, pour la première fois de sa vie, rentrant chez elle sans être précédée de son compagnon. Ces réflexions, cette absence et peut-être un peu de mauvaise humeur contre cet animal tyrannique et capricieux qu'on nomme l'homme, ralentissaient son allure que les coups intermittents du conducteur activaient pour peu d'instants.

« Tu regardes bien souvent derrière toi, citoyen officier municipal, dit Descluziers.

— Hein! murmura Gosse! Bon, à ct'heure! est-ce que la patrie m'empêche de regarder où je veux! Si je suis suspect, dis-le, et guillotine-moi tout de suite, mais tout de suite. C'est ici que je veux être guillotiné. Ah! mais, faut pas vouloir m'embrouiller, dis donc! L'Union Gosse, le meunier du peuple et de la

liberté, et de l'égalité, et de la fraternité où la mort! Allons, coupez-moi le cou! Regardez! Voilà, on me vole mon cheval! Il ne m'en reste plus qu'un; alors on me donne deux hommes de réquisition. Mon autre cheval, pas celui qu'on a volé, l'autre, n'est pas content de ce qu'on profite du moment qu'il est seul pour augmenter sa charge! Moi, je ne dis rien, et je pourrais me plaindre, du moment qu'on me vole. Alors je me dis, voyons un petit peu si mon cheval ne viendrait pas derrière nous pour rejoindre son camarade, son écurie et ma patrie. Eh bien! tu suis mon raisonnement, hein! Sais-tu ce qui arrive? Ces deux ivrognes que j'ai dans ma voiture de réquisition m'accusent d'être soûl! Ça m'a fait... Eh! eh!... dor-ormir. »

Son menton retomba sur sa poitrine.

« Il est absolument ivre, dit Testart. Il n'est pas plus capable de nous entendre que les pierres du chemin. Je te disais, Victorien...

— Je sais ce que tu veux me dire, dit Victorien avec tristesse. Voilà des mois entiers que nous discutons les mêmes idées, depuis que cette effroyable et injuste et inhumaine tyrannie a succédé au pur amour pour la liberté, au saint enthousiasme pour la patrie. Tu admets, avec moi, qu'un ulcère horrible ronge le sein de la République. Nous sommes, toi et moi, dévoués à cette République, et nous sommes prêts à lui donner notre sang, mais nous ne nous entendons pas dans notre dévouement pour elle. Chacun de nous représente un des deux partis qui sont réellement dévoués à la liberté en France. Moi, je la veux pure; toi,

tu dis : Il suffit qu'elle soit. Moi, je dis : Coupons le mal ; et la République guérie refleurira dans sa beauté et sa fécondité ; toi, tu dis : Ne faisons pas d'opération, l'opération emporterait la malade avec le mal. Tu ajoutes : Vois ce que désirent les aristocrates, nos ennemis ; la chute de Robespierre, donc n'attaquons pas Robespierre.

— C'est vrai, qu'as-tu à répondre à cela?

— Ce n'est pas comme aristocrates qu'ils demandent la chute de Robespierre, c'est comme hommes. Ce n'est pas contre la République qu'ils luttent, c'est contre la tyrannie inhumaine. Ainsi ils mettent de leur côté la nature, la justice, la philosophie sociale, qui étaient pour nous contre l'ancien régime. Ils ne voient pas en Robespierre un chef de parti, mais un chef de vampires, et ce n'est pas le républicain qu'ils veulent voir disparaître, c'est l'animal venimeux. »

Descluziers avait raison, l'angoisse était grande en l'âme des républicains sincères qui comprenaient l'horreur de cette société et qui craignaient, en y touchant, de détruire l'arche sainte, la République. Ils se dressaient en deux camps, selon la générosité, la largeur ou l'étroitesse de leurs idées. Je laisse de côté les mille considérations personnelles qui venaient influencer les hommes même les plus sincères dans un sens ou dans un autre.

Nos deux républicains représentaient bien chacune de ces deux nuances nobles du parti républicain. Testard comprenait avec son cœur les arguments de son ami ; mais il était obstiné comme les cerveaux fermés

où le vent de l'imagination ne vient pas fréquemment renouveler l'air, rafraîchir et mobiliser les idées ; et, comme toutes les intelligences étroites, il tombait dans les formules convenues et les mots admis quand les raisons lui faisaient défaut.

« Mais, Victorien, dit-il sévèrement, quelle que soit la justesse de tes idées, il faut au moins qu'elles s'appliquent avec principe et logique. En cherchant un point d'appui dans toute la banlieue qui entoure Paris pour sauver Paris de la tyrannie, tu ne vois pas que c'est une nouvelle fédération que tu crées.

— Fédération ! mot terrible et criminel ! On a détruit les idées justes, humaines, sages ; on les a remplacées par des mots qu'il faut adorer ou maudire ! Eh bien ! fédération, pourquoi pas ! »

Testart ne put s'empêcher de reculer, tant les esprits étaient devenus serviles, tant la tyrannie était énergique, tant les proscrits, hommes, idées ou mots, étaient lâchement abandonnés.

Descluziers sourit avec amertume et le voile de tristesse s'épaissit sur ses beaux yeux.

« Ami, dit-il, la France est devenue lâche ! Elle a pour cent ans de lâcheté dans les veines. Tu viens de me prouver qu'il nous faut être vainqueurs ou nous tuer. Laisse-moi parler. Oui, la fédération c'est la France. Sais-tu pourquoi ce mot est devenu criminel ? parce qu'il déplaisait à la tyrannie parisienne, parce que les nouveaux tyrans ne pouvaient souffrir d'être surveillés par la patrie : la Commune de Paris a proscrit ce mot parce qu'elle veut être toute la France. Fédération de

la banlieue, n'est-ce pas? Pourquoi la banlieue n'aurait-elle pas autant de droits que les faubourgs? Et pourquoi le Grand-Montrouge n'aurait-il pas son mot à dire tout aussi légitimement que le Petit-Montrouge? Pourquoi celui-ci aurait-il le droit de tyrannie parce qu'il demeure en deçà de la barrière de l'Observatoire, et pourquoi celui-ci n'aurait-il pas même le droit de protester parce qu'il habite la première maison au delà. Il ne s'agit pas d'un octroi, mais de la patrie.

— Tiens, dit brusquement Testart, ne vois-tu pas une voiture qui nous suit? On dirait qu'on agite quelque chose et qu'on nous appelle. Citoyen Gosse, hé! citoyen Gosse, regarde donc derrière toi. »

Le citoyen bondit, se retourna brusquement. Sans le soir qui tombait, on eût pu voir une ombre qui couvrit son visage, mais ce ne fut qu'une ombre.

« Ce n'est pas mon cheval, dit-il rudement. Alors ça m'est égal! C'est François Magon, un ivrogne fini; il me fait signe de l'attendre pour nous arrêter au cabaret. Non, on me prendrait encore mon dernier cheval! Va te promener. J'en aurai assez à endurer de la citoyenne sans m'attarder encore plus. Hue, le vieux, marche. Il ne faut pas que François Magon... »

Et rouant son cheval de coups, il parvint à le mettre au trot.

« Tiens, s'écria-t-il, voilà là-bas le *Boulanger du Peuple*, un brave ça! Pas ivrogne? Et il ne demande pas des réquisitions. Hue, vieux, ou je t'étrangle! Au diable François Magon. »

Mais le cabriolet gagnait. Descluziers et Testart,

distraits par le mouvement plus vif, s'amusaient de cette course.

Tout à coup un coup de pistolet retentit. Le magistrat se réveilla en Descluziers.

« Arrête, citoyen Gosse, dit-il avec autorité. Je ne laisserai pas un crime s'accomplir. Testart, conclut-il en voyant que Gosse ne tenait nul compte de son injonction, saute à la bride du cheval et arrête cet ivrogne. Au nom de la loi, citoyen, moi, Agent national de ce district, je te défends de bouger.

— Si tu es l'Agent national, pour lors, c'est différent, dit Gosse après une seconde de réflexion! Premier officier municipal de Bièvre, obéissance à la loi. Je vas même retourner un brin du côté du pistolet. »

L'Agent national descendit, et pendant que Testart se tenait à la tête du cheval, Descluziers s'avança vers l'endroit d'où le coup avait été tiré. Il était suivi de près par le *Boulanger* qui, au moment d'être atteint par la première voiture, s'était arrêté au bruit et revenait aussi sur ses pas.

« Eh! Boulanger du peuple souverain; bonsoir, dit le soi-disant Gosse. Me reconnais-tu? As-tu du feu? »

Batz tressaillit à ce mot de passe.

« Je crois que je te reconnais.

— Oui, oui, c'est bien moi. Ces scélérats de sectionnaires ne voulaient pas me laisser quitter Paris. J'ai eu du mal et ma pipe s'est éteinte.

— Attends, je vais te la rallumer. Mais il faut que j'aille voir s'il n'y a pas quelqu'un de tué.

— Ce Boulanger, dit Gosse au maire qui tenait la

bride du cheval, c'est bon comme l'Être suprême, il ne peut pas voir souffrir un chien. Tu peux lâcher la bride, citoyen, nous allons rejoindre, foi d'officier municipal. »

Descluziers et Pourvoyeur, qui s'étaient rencontrés, s'avançaient vers la voiture du meunier en échangeant de vives paroles.

Batz avait continué son chemin vers l'autre voiture. Le cheval et le cabriolet étaient debout au pied du talus que nous avons indiqué.

Un homme, le gros cocher, était couché au haut de ce talus. Mais Batz crut voir que cet homme remuait et rampait, d'un mouvement insensible, dans la direction de la voiture.

« Camarade, dit-il, je vois que tu n'es pas mort. J'espère que tu n'es pas blessé. Une bonne pipe suffira à te guérir. As-tu du feu? »

L'homme se redressa et regarda attentivement le survenant qui, après l'avoir considéré un instant, se pencha vers lui :

« Je comprends tout, dit-il, mon pauvre comte — le chanoine avait été des comtes de Lyon. — Vous avez deviné qu'on poursuivait Lozembrune, et vous avez voulu le sauver. Êtes-vous grièvement blessé?

— En aucune façon. Je n'ai pas été touché. J'ai été étourdi par la violence du coup, qui a été tiré presque à bout portant, et renversé par un choc d'air, à ce que je crois. Je vais gagner ma voiture, prendre à travers champs jusqu'au premier chemin, et brûler la politesse à ce coquin, en attendant qu'on lui brûle autre

chose. Ah! ah! je l'ai jeté deux fois aujourd'hui dans la poussière, c'est de bon augure pour qu'à la troisième il y reste. Avez-vous besoin de moi, baron?

— Non, hélas! il n'y a plus rien à faire. Nous sommes bel et bien vaincus. Que chacun se sauve comme il peut, je n'ai pas d'autre ordre à vous donner. Nous n'avons plus un refuge. La France est abrutie, livrée pieds et poings liés à Robespierre, qui triomphe décidément. Tâchez de fuir, et dites à nos amis d'en faire autant. Voyez les Montagnards eux-mêmes : ces héros de vaillance tremblent. Les membres des Comités de Surveillance et de Salut public, ces maîtres fourbes, ces rois de l'espionnage et de la dénonciation, sont vaincus en ruses et en espionnage. Ils sont tellement surveillés par Maximilien, qu'ils sont obligés de venir aux champs pour tenir des conciliabules. Et encore, la présence de ce misérable qui vous voulait tuer me donne à soupçonner que ce plan des Tallien et autres est découvert.

— Et vous, cher baron?

— Moi, je reste ici le dernier, comme un capitaine sur son navire en perdition. Je représente le roi de France, Louis XVII, roi prisonnier et torturé.

— Eh bien, nous resterons aussi. Cette vie m'amuse. Voyez, je suis gras comme... un chanoine. Seulement, comme je vais avoir ce coquin sur les épaules jusqu'à ce que je le mette sur le flanc, je change de métier, je deviens serrurier, et c'est mon ami le brigadier, aujourd'hui serrurier, qui devient cocher.

— Restez donc. Autant vaut mourir, en compagnie

de tout ce qui est noble et pur, que d'aller végéter sous les dédains des petits princes allemands. Assistez avec nos amis aux prochaines séances de la Convention. Faites qu'il y ait bon nombre d'honnêtes gens dans les tribunes publiques. Qui sait? Allez. »

Le gros homme se laissa glisser le long du talus, monta en voiture et disparut.

VII

Comment Lozembrune échappa encore une fois.

Batz revint vers l'autre voiture, à côté de laquelle l'on échangeait les gros mots.

« J'ignore, disait Descluziers, jusqu'à quel point il vous est permis de brûler la cervelle à un cocher parce qu'il conduit mal.

— Moi je ne l'ignore pas, répondit insolemment Pourvoyeur, et cela me suffit.

— Vous oubliez trop que vous parlez au principal magistrat de ce pays ; car nous sommes dans le département de Seine-et-Oise.

— Et toi, Agent national, tu oublies trop deux choses : la première, c'est que l'esprit de la constitution est basé sur la défiance continuelle et incessante contre le magistrat et sur la souveraineté toujours active de chaque citoyen.

— Mais la loi.

— La loi? Nous vivons sous la loi du salut public;

toutes les lois sont suspendues jusqu'à la destruction de l'aristocratie de toute sorte, citoyen, sauf la loi du salut public. D'ailleurs, moi aussi je suis magistrat, le premier magistrat, puisqu'en ma qualité de président du Comité révolutionnaire, je représente le peuple plus que n'importe qui, plus que le maire lui-même de Meudon, qui n'ose pas dire le contraire.

— Mais c'est un horrible mépris et renversement de tout gouvernement.

— Sois tranquille. Je rendrai compte de ma conduite à de plus puissants que toi, qui fais le fier et qui es si peu puissant que j'ignore ce qui me retient de t'arrêter toi-même.

— Moi? dit Descluziers d'un ton dédaigneux. Au nom de qui?

— Au nom de cela, répliqua Pourvoyeur avec un commencement de colère. »

Il tira de la poche de sa carmagnole un papier qu'il déplia vivement et passa à Victorien.

« Un blanc-seing... du Comité de Salut public!

— Oui... Que j'y mette ton nom, et je t'arrête.

— Non, dit Victorien en lui rendant son papier avec un calme hautain. Il y manquerait encore beaucoup de choses : d'abord mon consentement et quelques signatures. Je n'y vois que celle de Robespierre, Robespierre n'est pas le Comité, et il faut plusieurs signatures pour arrêter un homme comme moi.

— Nous discuterons cette question d'ici à peu de jours, dit Pourvoyeur en ricanant. Au moins une seule suffira-t-elle pour arrêter ce scélérat. »

Il montra le soi-disant farinier, qui poussa un éclat de rire.

« Ah ! ah ! Et pourquoi arrêter le meunier du peuple, premier officier...

— Parce qu'il n'est rien de tout cela, mais le fameux Batz, le chef de la Conspiration de *l'Étranger.*

— Vous êtes fou, ou badin, ou ivre, dit froidement Descluziers. Qui prouve cette étrange assertion ?

— Ce chien, et c'est assez pour moi.

— Adieu, citoyen ; reprenez votre voiture et votre bon sens. Nous continuons notre route.

— Comment, tu n'as pas entendu que j'arrête ce scélérat au nom du Comité !

— Je vous dis que votre papier ne représente pas le Comité, dit Descluziers, qui s'échauffait un peu, et ce scélérat est un brave citoyen bien connu.

— Je te dis que non. Prends garde. Tu assumes sur ta tête une responsabilité terrible.

— Ma tête en répondra. »

Pourvoyeur était habitué à voir tout se courber sous ses moindres caprices ; trouvant de la résistance dans une question où il était convaincu qu'il était dans la vérité et qu'il représentait un intérêt supérieur à tout, il sentit son cerveau envahi par un flot de chaude colère. Mais c'était un homme vraiment puissant : il lutta et retrouva son sang-froid.

« Voyons, toi, maire de Meudon, parle : est-ce là cette carogne de farinier ? »

Testart était naturellement brave et ferme, il trem-

bla pourtant devant cet espion, et ce fut d'une voix hésitante qu'il répondit, selon sa conscience :

« Rien ne me porte à croire que ce ne soit pas L'Union Gosse.

— C'est bien, je saisirai les fils de cette infâme conspiration. Mais parle, toi, qu'on nomme le Boulanger. Je t'ai toujours soupçonné d'être un modérantiste, un indulgent déguisé, peut-être même un contre-révolutionnaire, pourtant je veux bien, à défaut d'autres, m'en fier à toi.

— Citoyen espion, dit le Boulanger d'une voix sourde et railleuse, regarde, ta voiture s'est enfuie. Je pourrais te casser les reins, comme à un vil calomniateur, et quand je t'aurais jeté dans quelque fossé du bois de Verrières, tu aurais le temps de voir moisir ta langue de lâche dénonciateur. Je suis un bon Français, moi, je n'ai qu'un bâton et je ne parais pas bien jeune; tire ton sabre, viens là sous la lune qui se lève, et tu verras si je suis un indulgent. »

Il leva son bâton; mais Descluziers se précipita sur lui, tandis que Lozembrune — nous n'avons pas besoin de dissimuler que c'était bien lui qui s'était enfariné et avait pris le nom de Gosse — essayait de sauter à bas de la voiture pour courir sur l'espion. Testart le retenait.

Pourvoyeur réfléchissait.

« Citoyen Agent national, dit-il enfin avec un calme qui saisit tous les auditeurs, je puis me tromper. Je n'ai rien contre ce meunier, si c'est le meunier. Si ce n'est pas lui, vous êtes quatre, et vous ne me le

laisserez pas arrêter. Je te dis, Victorien Descluziers, que cet homme est sans doute le plus terrible ennemi de la République. Veux-tu la destruction de la République? non. Es-tu vendu aux aristocrates? non. Veux-tu la restauration des Capet? non. Voici ce que je te propose. Tu vas t'arrêter à la première maison, qui est, je crois, le Petit-Bicêtre. Là, tu montreras cet homme : si on le reconnaît complétement, c'est bien, je me suis trompé. S'il y a doute, me jures-tu, sur ton honneur et sur l'autel de la patrie, que tu me l'amèneras demain à Meudon, au comité?

— Cela est sage. Je le jure.

— Sur ton honneur?

— Sur mon honneur.

— C'est bien. Adieu. Je vous quitte. Je suis attendu à Meudon, par mon fils, qui est... malade. A demain. »

Il prit sur la droite et disparut dans les champs cultivés qui avoisinent les bois de Clamart et de Meudon.

« Montez avec nous, citoyen Boulanger, dit Victorien. Nous ne tarderons pas à arriver. Ce que nous a proposé ce Pourvoyeur est évidemment sage et indique la bonne foi.

— On ne pouvait pas mieux dire, à moins de vouloir se faire casser les reins, répondit le Boulanger avec sa grosse bonhomie. »

Il monta et s'assit à côté de Lozembrune. Les deux républicains s'étaient mis à causer à voix basse. Quelque temps se passa. On approchait du cabaret du

Petit-Bicêtre. Le Boulanger pressa le genou de son compagnon.

« Arrêtez, lui dit-il d'une voix presque imperceptible.

La voiture s'arrêta. Le Boulanger écouta, jeta un regard perçant dans la direction du chemin que venait de suivre la voiture ; puis il se rassit et le cheval reprit son train.

« C'est bien un cavalier qui vient derrière nous, dit-il en se penchant vers l'oreille de Lozembrune, comme s'il obéissait à un cahot de la charrette. Il nous gagne. Ayez l'esprit au guet.

On apercevait l'auberge, qui s'avance dans un angle formé à l'embranchement de la route de Bièvre, laquelle quitte alors la route de Versailles et descend dans la vallée par un chemin assez abrupt, tandis que cette route de Versailles continue de suivre la plaine en ligne droite.

Le cabaret était alors la seule maison qu'on aperçût entre la lisière du bois de Meudon et celle du bois de Verrières. Comme elle était bâtie sur la pente, le côté gauche, qui regardait le bois de Verrières et côtoyait le chemin de Bièvre, ce côté gauche, dis-je, était d'un étage plus bas que le côté droit qui faisait face au bois de Meudon. Ainsi, on voudra bien se le rappeler, les salles étaient de plain-pied avec la route de Versailles, et elles étaient élevées de dix pieds au-dessus du niveau de l'autre chemin.

En descendant vers Bièvre, à un quart-d'heure environ de l'endroit où avait lieu l'embranchement, tout

au fond de la vallée, on rencontrait à gauche une ancienne maison de campagne de l'Abbaye-aux-Bois — maison vide alors. — A droite, de l'autre côté du chemin, le petit bois du Loup-Pendu montait jusqu'à la grande route de Versailles. Il était séparé de la forêt de Meudon, de la *Grange à dame Rose* et de la maison du garde de la porte de Trivaux ou de Verrières, par une plaine cultivée de moins d'un quart de lieue.

Ces brèves explications suffisent pour faire bien comprendre la disposition des lieux.

A mesure que l'on approchait de l'auberge, le cavalier qui paraissait poursuivre la voiture gagnait sur elle. On pouvait entendre sa voix, sans bien distinguer encore les cris qu'il poussait.

« Il me semblait bien que j'avais entendu quelque chose. C'est peut-être encore quelque malice de ce gueux de Pourvoyeur, dit le Boulanger. Mes vieilles oreilles, quoique bonnes encore, ne peuvent plus entendre comme à quinze ans. Voulez-vous voir, citoyens, ce que ce coureur nous veut? »

Les deux républicains se levèrent, et, tournant le dos aux deux autres, ils regardèrent le cavalier avancer.

« C'est le meunier, sans doute, dit vivement Batz à Lozembrune. Quand je vous pincerai, glissez à bas de la voiture et le long de cette pente, gagnez ce petit bois-là, en bas. Remontez-le à l'extrémité opposée, pour traverser la route et gagner le bois de Meudon. Dieu vous protége, ami! Vous jetterez votre carmagnole, qui contient ces papiers, notre dernière arme, au pied du deuxième arbre, en haut, au coin du bois;

quant aux papiers, plus importants encore, que renferme la ceinture de vos culottes... »

On entendait assez distinctement déjà les cris de : Au voleur ! au voleur ! arrêtez-le, le scélérat !

« Ah ! le gueux, le scélérat ! cria tout-à-coup le Boulanger. Il s'échappe ! A lui ! à lui ! »

Lozembrune avait sauté à bas de la voiture, puis il avait traversé un groupe qui se tenait devant l'auberge, et, se précipitant dans la pente roide du chemin, il avait disparu dans l'ombre des haies et du talus.

Le cheval arrivait comme la foudre. Le cavalier sauta à bas.

« L'Union Gosse ! s'écria-t-il haletant. A moi, camarades ! Il faut que ce gueux soit écorché vif. Allons à sa poursuite, les uns en bas, les autres en haut. Il est dans le bois du Loup-Pendu. Avertissez qu'on arrête dans la vallée tout homme inconnu. Le scélérat ! Me traiter, premier officier municipal, comme un ivrogne qui se laisse voler son cheval entre ses jambes. Allons, alerte pour le meunier du peuple ! »

Chacun se précipita, la plupart par le bas, où le fuyard venait de disparaître ; le Boulanger et Gosse suivaient la grande route.

Au bout d'une heure, la nuit était complétement venue. Les étoiles scintillaient entre de gros nuages qui passaient et disparaissaient lourdement, annonçant l'orage du lendemain. Ils couvraient, en jetant sur la terre de larges plaques d'ombres, la lune, qui reprenait parfois le dessus et remplissait de lumière les plaines et les vastes clairières.

On n'avait rien trouvé, chacun revenait vers le cabaret. Gosse et le Boulanger se disputaient vivement. Gosse affirmait qu'il avait vu une ombre bondir hors du bois, à quelques pas de ce Boulanger. Comment celui-ci avait-il pu ne rien voir?

Et puis, qu'est-ce qu'il avait ramassé à la lisière du bois? Lui, Gosse, l'avait vu baisser et relever quelque chose. Le Boulanger jurait que le citoyen officier municipal avait pris un tronc d'arbre pour un citoyen. Quant à s'être baissé, il ne le niait pas. Mais il invoquait l'opinion des citoyens présents et il leur demandait s'ils ne s'étaient jamais baissés dans un bois. Quant à avoir relevé quelque chose, il était évident que s'il avait abaissé quelque chose, il l'avait relevé...

De grands éclats de rire avaient salué cette explication bien faite pour plaire au populaire. Gosse, battu mais non convaincu, et voyant que les rieurs n'étaient pas de son côté, était rentré dans le cabaret de fort mauvaise humeur.

VIII

Une assemblée d'honnêtes gens.

Le cabaret du Petit-Bicêtre comprenait alors trois pièces : une première où l'on buvait, et deux autres à la suite l'une de l'autre qui étaient, pour ce soir, interdites au public.

Il y avait réunion, disait-on, de tous les plus riches propriétaires, marchands ou fermiers du pays, qui

avaient été convoqués par des membres de la Convention pour faire un rapport sur l'état de l'agriculture, de la moisson et des approvisionnements dans la contrée.

On entrait avec un mot de passe. La première des deux pièces livrées à l'assemblée était obscure. Elle communiquait avec une autre salle plus grande, médiocrement éclairée par une grosse chandelle placée sur une petite table.

Une vingtaine d'hommes, debout, remplissaient cette chambre. Ceux-ci, tête nue, revêtus de blouses, de vestes à manches ou de vieux habits à la française et de culottes trouées aux genoux sur des bas de coton, constituaient, si je puis dire, l'aristocratie du labeur champêtre. Leur visage rouge, intelligent et rude, laissait voir derrière la placidité *expectante* qui est le fond de la physionomie du paysan, ce je ne sais quoi d'effaré qui, avec l'insolence, caractérisait alors le visage d'un Français.

Il n'y avait plus, en effet, une société ni une patrie, il y avait une conquête, et, d'une part, l'insolence du vainqueur, d'autre part l'inquiétude du vaincu. La France n'était qu'un grand lieu de chasse où un gibier innombrable était rabattu par une masse considérable de chiens, sous le coup de quelques chasseurs, nommés Jacobins, qui versaient des larmes sur le gibier qu'ils dévoraient en le nommant « mon frère. »

Les quelques paysans ici rassemblés représentaient presque toute l'influence, la fortune acquise, l'intelligence moyenne de la grande banlieue à l'occident de

Paris. Ils étaient de ceux qui avaient volontiers applaudi aux chasseurs, mais sans vouloir être les chiens. Ils sentaient que la chasse se rapprochait d'eux, et ils voulaient encore moins être le gibier. Ils comprenaient qu'il était temps d'aviser à l'avenir; mais ils tremblaient, comme cela est le propre de la race française quand elle n'a pas une formule précise pour se guider.

Ce fut le premier sentiment exprimé par un vieux paysan à cheveux blancs qui était fort sage, qui voulait faire part de sa sagesse à ses voisins, mais qui, avec la prudence propre à la longue pratique de l'humanité, se cachait derrière eux pour les éclairer.

« Qu'est-ce qu'on nous veut? disait-il. On nous a dit de venir pour parler de grains. Je ne veux nommer personne, mais je vois ici tout le pays, tous braves gens et ayant de quoi. Qu'est-ce qu'on nous veut?

— Père Nicolas Contesenne...

— Ne nomme personne, dit vivement l'homme sage.

— Bon! Eh bien, dit le Boulanger, on veut causer avec vous des choses que vous avez sur le cœur; et comme en ce temps-ci on n'a le droit de parler à cœur ouvert sur rien, on vous a donné une réponse à bailler aux curieux qui voudraient savoir ce que vous venez faire ici. Nous venons causer grains pour obéir à la Convention.

— Oui, dit le Nestor, c'est une bonne idée, et c'est pourquoi je suis venu. Je me suis dit : Voilà des gens sages et qui connaissent les choses, on pourra causer

avec eux. J'ai vu que tout était bien arrangé. Il n'y a ici que des amis. Les fenêtres qui donnent sur la route de Versailles sont fermées avec des contrevents, les fenêtres qui donnent sur la vallée sont élevées de plus de douze pieds au-dessus de la terre; nous sommes en sûreté, à condition qu'on ira voir de temps en temps ce qui se passe dehors. Qu'est-ce qu'on nous veut? Moi, quand je ne crains rien, j'aime à dire ce que je pense. Eh! qu'est-ce qu'on nous veut? Veut-on que nous détruisions la République? »

Un murmure d'épouvante parcourut l'assemblée.

« Nous aimerions mieux mourir, répondit énergiquement Descluziers; c'est la tyrannie, non la République, que nous voulons détruire.

— C'est bon, nous n'avons pas de temps à perdre, nous. Dites-nous vite ce que vous voulez faire pour détruire le mal sans détruire la République. Nous sommes entre nous. Moi, j'aime bien à dire ce que je pense quand ça se peut. Ça se peut; marchez.

— Êtes-vous contents de la loi du *maximum* qui vous ruine, demanda le Boulanger, qui vous fait mourir de faim en vous forçant de donner votre bien au prix qu'il plaît aux Parisiens, et qui, toujours pour permettre à ces Parisiens de se *goberger*, vous oblige à n'avoir jamais chez vous plus d'une demi-livre de pain cuit ou de farine; si bien que non-seulement vous ne pouvez pas profiter de votre travail et qu'on vous force à accepter de méchant papier qui ne vaut pas deux sous, mais encore que ce que vous avez récolté en vous éreintant on ne vous le laisse pas manger. Ainsi il faut,

que vous vous ruiniez et que vous vous exterminiez de besogne et que vous creviez de faim pour tous ces criards et fainéants de Paris.

— Boulanger, tu parles bien, dit Gosse avec un ton irrité, mais d'abord je t'en veux d'avoir laissé échapper le voleur de ma voiture. D'ailleurs, nous ne voulons pas de la dîme ni de la féodalité.

— Non, non, murmura l'assemblée.

— Tu es aussi imbécile avec ta dîme qu'avec ta voiture, dit le Boulanger en souriant. Est-ce que la dîme a jamais été aussi nuisible que le *maximum*, et la féodalité a-t-elle jamais fait autant de mal que la loi des suspects ou le Tribunal révolutionnaire?

— Oui, mais nous avons la liberté, l'égalité et la fraternité, et je suis officier municipal.

— Nonobstant, dit le vieillard, tu feras bien de ne point parler si haut.

— Voilà ta liberté! Tu ne peux même point parler haut. Et qu'est-ce que ça fait d'être officier municipal si on te ruine, et si on t'emprisonne, et si on te coupe le cou? La fraternité! continua Batz, sans s'animer. Va voir ce qui se passe tous les jours à trois heures à la sortie du Tribunal révolutionnaire, et tous les jours, de quatre à cinq heures, sur le Pont-au-Change et sur le chemin qui conduit soit à la guillotine de la place de la Révolution, soit à celle de la place du Trône-Renversé. Tu as vu d'abord quinze personnes par charrette; on en mettait hier quatre-vingt-quatre. On a tout préparé pour en mettre cent soixante. Écoute encore, entends tes frères les Parisiens. Autrefois on

guillotinait un homme par jour; maintenant on en a guillotiné jusqu'à soixante et plus, et ils disent, tes frères, que ce n'est pas assez d'un seul endroit où l'on peut tuer, et qu'il en faut quatre. Voilà la fraternité. Va à la place Antoine, tu verras des fossés qui remplacent ceux de la Bastille; sais-tu pour quoi faire? C'est pour charrier le sang qui coule à grands flots chaque soir. Tu as vu un seul jour quarante-cinq magistrats de ce Parlement que vous aimiez tant monter à l'échafaud. Tu as vu des négociants qui nourrissaient dix mille ouvriers, des généraux qui avaient remporté dix victoires, tu as vu quatorze jeunes filles assassinées en un coup. Voilà la fraternité. Ah! tu en sais autant que moi sur tout ça. Et tu sais bien que ce n'est pas seulement des aristocrates, mais des ouvriers, des paysans qu'on guillotine.

— Oui, oui, répondit Gosse qui était, avec le Nestor, l'avocat de l'opinion générale, on nous déchire l'âme. Mais comment faire? Nous ne voulons pas de l'ancien régime. Débarrasse-nous de tous ces coquins de Jacobins sans nous ramener la féodalité, nous sommes tes hommes; pas à toi, tu as laissé échapper mon voleur. Mais d'abord, qu'est-ce qu'on nous veut? On nous avait dit qu'il y aurait ici des conventionnels.

— Il a raison, dit le Nestor. Il nous faut des conventionnels et qu'on dise ce qu'on nous veut. Nous n'achetons pas chat en poche. Nous sommes entre nous, on peut s'ouvrir un brin. Tout ne va pas au mieux. Mais il nous faut des représentants du peuple et qu'on dise clairement ce qu'on veut.

— Mes amis, dit Victorien, vous me connaissez et je crois que vous m'estimez.

— Oui, oui, oui, murmura l'assemblée.

— Je ne viens pas ici comme le premier de vos magistrats, mais comme un citoyen qui vient ouvrir son âme à ses frères. Vous demandez que faire, le savons-nous? Croyez-vous que nous n'aimions pas comme vous la liberté, la fraternité, l'égalité? Et moi, ne donnerais-je pas tout mon sang pour le salut de la République? Mais ne vivons-nous pas sous une dictature? Cette dictature n'est-elle pas épouvantable? Et ne pouvons-nous pas prévoir que cette dictature va être plus horrible encore, et qu'un homme, un tyran, va escamoter la République au profit de son ambition?

— Ne vous dérangez pas, citoyens, cria une voix champêtre dans l'autre pièce, ce sont deux nouveaux citoyens qui viennent d'entrer après avoir donné bien en plein le mot de passe.

— Eh bien, citoyens, continua Descluziers, que devons-nous faire? Vous parliez de conventionnels. Moi aussi, je les attendais pour me guider et apaiser mes incertitudes au nom du peuple souverain. Mais voyez où va la tyrannie! Le tyran n'a pas voulu qu'ils quittent Paris, où il veut les garder pour les égorger, il a donné ordre à ses satellites de les empêcher de sortir, et les représentants du peuple ont été obligés de rester.

— Eh bien, alors, dit le Nestor, si les conventionnels ne peuvent résister, qu'est-ce qu'on veut que nous fassions, nous autres pauvres paysans?

— C'est évident, murmura l'assemblée qui commença à regarder la porte avec quelque empressement.

— S'il y a des gens qui sont les maîtres et que le peuple les laisse faire, nous n'avons qu'à nous arranger du mieux que nous pourrons, dit Gosse.

— C'est ça, c'est bien ça, cria la masse. »

Victorien jeta sur eux un regard de pitié, haussa les épaules.

« Citoyens, dit-il d'un ton où la tristesse luttait avec le dédain, j'ai embrassé la cause de la Révolution dès son origine et je n'ai cherché le bonheur individuel que dans la félicité de tous. La raison, sans doute, m'avait bien appris que tous les hommes naissent et doivent être libres et égaux. Mais un sentiment encore plus fort, l'amour de mes semblables, m'a fait goûter le charme de cette fraternité, fille de l'égalité, qui ne doit faire de tous les hommes qu'une même famille. J'ai senti vivement la douceur d'avoir une patrie, et la gloire d'être citoyen, membre d'une grande république. Je m'honore de l'avoir désiré, d'avoir manifesté mon opinion à ce sujet dans le temps où le parti du tyran paraissait le plus fort. J'ai lutté contre les ennemis du peuple sous quelque dénomination qu'ils se soient montrés. J'ai combattu avec ses plus chauds défenseurs pour rétablir l'homme dans sa dignité et le citoyen dans tous ses droits. Je porte les glorieuses cicatrices des combats pour la liberté. Eh bien, je vous le dis, un tyran se prépare. Il a asservi déjà la population parisienne. Nous avions pensé à vous et nous

nous disions : « Ces hommes sont de bons citoyens, ils sont chéris et respectés. Qu'ils viennent à la tête de leurs concitoyens, à la tête de leurs sections, protester contre le joug de la Commune de Paris, les vrais républicains rougiront, le génie de la liberté les éclairera et nous aurons sauvé la patrie avec la République.

— Eh bien, non, s'écria le maire de Meudon, tu es mon ami, et nul plus que moi n'apprécie ton amour pour la liberté. Mais tu te trompes. Nous ne pouvons pas nous révolter. Ce serait faire une Vendée aux portes de Paris.

— Nous savons bien, dit le Nestor, comme la Convention a traité Lyon, Marseille et les autres villes rebelles.

— Et qu'est-ce qui nous dit, continua Testart, que nous ne tuons pas la République beaucoup mieux en renversant Robespierre qu'en lui donnant la dictature?

— Ah! dit Descluziers, c'est là mon angoisse.

— La République! dit le Boulanger. Parlez-nous donc de la liberté. Que vous importe le mot, si vous n'avez pas le profit. Êtes-vous des fous, des lâches ou des idiots? Que vous importe d'être républicains, si la République n'est qu'une tyrannie.

— Citoyen, tu blasphèmes, s'écria Testart.

— Et toi, tu radotes.

— Tout ça, dit Gosse, c'est fort bien. Qu'est-ce que nous voulons? Être heureux. Bon. Et ne pas être tourmentés. Bon! Alors, si en nous révoltant contre la

tyrannie nous sommes plus malheureux qu'en patientant, eh bien quoi? Mais, d'autre part, on est Français. On n'est pas plus couards que les autres. Voilà notre dernier mot. Que la Convention parle. Eh bien, le diable m'emporte si je ne cours pas sur Paris avec tous les bons b... du pays. Mais du moment que les conventionnels veulent bien être tyrannisés par Robesbespierre, qu'est-ce que fera L'Union-Gosse? Eh! camarades! Il fera le mort.

— Et il aura raison, dirent les paysans tout d'une voix. Et nous ferons le mort avec lui.

— Les conventionnels ne veulent pas de la tyrannie de Robespierre, dit un personnage qui s'avança de la chambre voisine.

— Le représentant Tallien, s'écria Descluziers.

— Seulement, dit un autre personnage en s'avançant, qui nous prouve que Maximilien veuille nous tyranniser.

— Barère, s'écria encore Victorien.

— Oui, dit ce dernier, Barras et Fréron ont été empêchés; nous, nous avons pu prendre un autre chemin. Nous voici. On nous a dit qu'on avait à nous communiquer la preuve des projets liberticides de Robespierre. Nous voici à notre poste. Parlez.

— Ces projets, dit le Boulanger, on te les a indiqués, Barère. On t'a donné un extrait des pièces, Tallien. On a raconté à vos collègues des Comités...

— On ne nous a donné que des présomptions, des présomptions vagues, des présomptions qui cachent peut-être un piége que nous tendent les aristocrates.

Il nous faut des preuves. Sans preuves, nous sommes sans droit et sans force. Si Robespierre est notre ennemi, l'ennemi de la République, qui nous dit qu'il ne cherche pas à nous faire faire une fausse démarche pour nous perdre, nous, les défenseurs de la République, et la République avec nous. S'il est l'ami de la République, qui nous dit que ce n'est pas l'étranger qui veut, en nous mettant en haine contre Maximilien, affaiblir la patrie en amenant la division entre ses défenseurs? Il n'y rien à répondre à cela.

— Barère, continua Batz, il y a à répondre ceci, que tu sais, au fond de ta conscience, que Maximilien prépare sa dictature. Avant-hier, à dix heures du matin, qu'a dit Saint-Just devant les deux Comités réunis? N'a-t-il pas proposé l'unité du gouvernement, la dictature une, pour remplacer les mille dictatures qui oppriment la France?

— Tu es bien renseigné, dit Barère en tressaillant.

— Mais faut-il en conclure d'une brusque parole d'un théoricien comme Saint-Just, que Robespierre veut supprimer la République? dit Tallien.

— Tallien, Barère sait bien que Robespierre veut supprimer la République, et toi, tu sais bien qu'il veut supprimer Tallien, et Fréron, et Barras, et Alquier, et Dubois-Crancé, et Monestié (du Puy-de-Dôme), et Bourdon, et Cavaignac, et Cambon, et tout le Comité de Sûreté générale, sauf ses deux espions, et tout le Comité de Salut public, sauf ses deux complices, et toute la Montagne, même Audouin le pur, même Léonard Bourdon l'enthousiaste. N'as-tu pas deux espions at-

tachés à tes pas, et oses-tu seulement coucher dans ta maison ?

— Tu sais beaucoup de choses, citoyen, dit Tallien ému. Alors, tu dois savoir que sans preuves sûres nous ne pouvons rien contre Robespierre. D'abord, parce que la Plaine ne sauvera pas la Montagne si nous ne lui montrons pas qu'elle est aussi destinée aux proscriptions ; et sans elle nous n'avons pas la majorité. Puis, parce que si nous ne pouvons pas frapper de lumière le peuple, jamais nous ne pourrons lutter contre la Commune, les sections, les Jacobins. Tu as entendu ce que ces citoyens viennent de dire. Crois-tu que ce soient des alliés aussi timorés qui puissent nous donner confiance ?

— Les soldats sont dignes des généraux, dit le Boulanger. Ils sont timorés parce que les généraux sont timides ; et la France s'en va dans les bras ensanglantés du monstre et du génie de la tyrannie.

— Mais pourquoi ne pas nous communiquer ces papiers ?

— Ah ! je ne les ai pas, mais je sais où ils sont. Je vous en ai fait envoyer un. J'ai fait tomber hier soir entre vos mains l'extrait d'une correspondance entre Robespierre et Benjamin Vaughan, espion de Pitt. Qu'en avez-vous fait ?

— C'était bien vague.

— Vague ! Maximilien offrait de partager la France avec l'étranger, à condition qu'il fût maître d'une partie de la patrie ! Vague ! Vous êtes comme des gens qui reculent de poste en poste devant l'ennemi qui les

épouvante, aimant mieux tomber dans un précipice que de se défendre.

— Mais enfin, pourquoi ne pas nous communiquer complétement...

— Pourquoi? parce que justement vous êtes si prudents, citoyens, dit le Boulanger avec mépris, que je crains que vous n'utilisiez ces papiers non dans l'intérêt de la patrie, mais dans le vôtre. Je crains qu'ils ne servent à la rançon non pas de la Liberté, non pas de la France, mais de votre vie. Je crains que vous ne les remettiez à Robespierre pour partager avec lui la tyrannie, et que ce qui peut sauver la France en épouvantant un tyran, serve uniquement à lui donner quelques tyrans de plus.

— Citoyen, dit Tallien avec colère, tu sais beaucoup de choses. Comment te nommes-tu?

— Je sais plus de choses encore. Et toi, sais-tu comment on nomme, comment on nommera dans l'histoire l'homme qui reçoit de sa femme ce mot : « On m'égorge, accours! » et qui se sauve? Sais-tu, Tallien, comment l'histoire le nommera? Un lâche! »

Tallien avait bondi, puis il s'était arrêté.

« Comment te nomme-t-on? Tu sais trop de choses! Il faut que le supplice...

— Tu me menaces! Les misérables! dit le Boulanger, avec un ineffable mépris, ils sont sous la tyrannie et sous la guillotine, et ils ne pensent qu'à tyranniser et à supplicier les autres. »

Un grand coup se fit entendre au volet d'une des

fenêtres qui donnaient sur la route, en face du bois de Meudon. Une voix s'écria :

« Le Boulanger est-il là ?

— Voilà comment on me nomme, dit celui-ci en approchant. Que veut-on au Boulanger ?

— Ouvrez à Aristobule. Il y va de la vie pour vous tous. »

Batz ouvrit la porte. Lozembrune sauta dans la pièce. Batz referma vite le contrevent. Au même instant, un coup de feu se fit entendre. Une balle traversa le volet qui venait d'être ouvert et brisa une vitre.

« Citoyens, dit Aristobule en respirant à grand bruit. Voilà ce qu'on gagne à vouloir vous avertir.

— Le voleur de la voiture, dirent quelques paysans qui l'avaient vu descendre de la charrette.

— Lui-même, qui était sauvé et qui revient vous dire, après avoir bien couru, je vous en réponds, que vous êtes trahis, cernés par la garde nationale de Meudon, par des sectionnaires parisiens et par les gardes du bois. »

IX

Le premier dénoument.

Un moment de silence avait succédé à cette brusque invasion d'Aristobule. L'air narquois avec lequel il avait prononcé les quelques mots qui avaient suivi le coup de fusil portèrent d'abord les membres du conci-

liàbule à prendre pour la plaisanterie d'un braconnier aux abois ces paroles fort inquiétantes d'ailleurs.

Descluziers s'avança vers une des fenêtres de la route et il l'ouvrit. Une troupe armée de fusils dont les canons miroitaient, avec des reflets livides, à la lune, accourait et occupait déjà la voie. Il referma le volet et revint silencieusement près de la porte. Gosse et le Nestor s'étaient penchés sur les fenêtres donnant du côté de la vallée. Ils avaient vu une troupe immobile et sombre qui se tenait au pied de la muraille. Ils rentrèrent leur tête. Un grand murmure s'éleva parmi les paysans, un murmure de crainte, de colère et de menaces contre les scélérats qui les avaient amenés dans ce péril.

Testart s'était précipité vers la porte d'entrée. La salle du cabaret était pleine de soldats armés de piques.

Avant qu'il eût le temps de refermer cette porte, elle fut poussée violemment. Pourvoyeur entra et s'avança jusque dans la deuxième salle à la suite de Testart.

Il promena son regard cynique et perçant sur cette bande effarée. Quand il eût constaté la présence d'Aristobule, un sourire de triomphe traversa son visage.

Puis sa physionomie prit une expression calme, solennelle, presque digne, qui tranchait avec son air habituel de pied-plat.

« Citoyens, dit-il, la République triomphe de tous ses ennemis. Et quand ses ennemis ne sont qu'égarés, elle peut être magnanime à leur égard. On vous

pardonne parce qu'on est victorieux. Robespierre est clément parce qu'il a déjoué toutes les trames. On veut bien être persuadé que vous êtes réunis ici pour causer de la moisson prochaine; partez, sauf un seul que je désignerai.

— Eh bien, Gosse, dit le Nestor, Robespierre est un brave homme. C'est bien vrai que nous étions réunis ici pour causer de la récolte; mais on aurait peut-être bien voulu nous faire des misères, le monde est si méchant. Tu peux faire mes compliments à Robespierre, de la part de Jacques Tilmant, conclut le vieux madré en donnant le nom de son plus cruel ennemi. Partons, en souhaitant le bonsoir à cet homme-là. »

Les deux conventionnels s'étaient cachés dans le coin le plus obscur.

— Un instant, dit Descluziers, nous sommes rassemblés ici et nous avons le droit d'y être.

— Crois-tu? dit Pourvoyeur en ricanant.

— Je le crois d'autant plus que c'est moi qui l'ai donné, ce droit.

— Je ne te demandais pas un pareil aveu, dit Pourvoyeur en se frottant les mains. Dame Rose sera veuve de bonne heure si tu t'amuses à répéter cela à Fouquier-Tinville.

— Je méprise tes allusions, je ne crains pas tes menaces et j'ai toujours en moi quelque chose qui m'élève au-dessus de toute crainte, c'est ma volonté d'être, de vivre et de mourir libre. Tu as parlé d'une exception. Ce serait une lâcheté à nous de permettre

qu'on fît une exception, nous sommes tous coupables ou tous innocents, étant tous ici réunis pour un même but.

— Excepté ce scélérat-là, j'espère, dit Pourvoyeur en montrant Aristobule.

— Citoyen espion, dit Aristobule en riant, n'oublie pas de me rappeler que c'est un soufflet que je te dois quand tu auras fini ton discours majestueux.

— Eh bien, c'est ce scélérat-là même que je veux garder.

— Ce n'est pas notre compagnon, dit Gosse, c'est le voleur de la voiture.

— Eh! dit Nestor en fouillant les poches de ses culottes, il est peut-être venu ici pour nous dévaliser.

— Ce n'est pas notre compagnon, dit le Boulanger, mais il est plus, il est notre sauveur. Il était libre, et pour nous avertir il est revenu ici au risque de sa vie. L'abandonner serait de l'ingratitude.

— Une lâche ingratitude, dit Descluziers.

— Ma foi citoyens, dit Aristobule, vous me comblez et me couvrez de confusion. J'espérais arriver un peu plus tôt, mais ces gaillards courent comme s'ils avaient l'habitude de fuir, et l'un d'eux m'a jeté une grosse pierre qui m'a fait trébucher, si bien qu'il faut, soyons de bon compte, me savoir gré uniquement de ma bonne volonté.

— Qu'importe, dit Gosse, on n'est pas plus couard qu'un autre, et je dis qu'en effet çà ne serait pas beau à nous.

— Peuh! dit le Nestor, si c'est l'avis de la majorité,

le peuple est souverain, et il vaut mieux tourmenter un pas grand'chose d'étranger que d'honnêtes gens comme nous et nos voisins.

— Alors, dit Pourvoyeur d'une voix menaçante, si vous résistez, vous n'êtes plus, comme vous le dites, d'honnêtes gens qui vous occupez d'un commerce utile, mais, comme on vous en accuse, vous êtes des conspirateurs, et je vous arrête, et je vous fais tous, tous transporter à la Force, où vous vous expliquerez avec le citoyen Dumas.

— Tu oserais, misérable? dit Victorien d'un ton menaçant.

— J'oserai, scélérat. Et cette fois mes papiers sont en règle, Agent national traître et perfide. Le commandant de la patrouille de la Fontaine-Grenelle a ordre d'Hanriot, approuvé par le Comité de Salut public, et je crois bien que la signature de Barère lui-même y est, d'arrêter les réunions de rebelles qui ont lieu dans Paris et ses environs.

— Eh bien, moi, Agent national de ce district...

— Sectionnaires, cria Pourvoyeur d'une voix retentissante, à la besogne! »

Les contrevents volèrent en éclats, une vingtaine de fusils s'abaissèrent sur le groupe, tandis qu'une masse de piquiers s'avançaient du fond du cabaret. Pourvoyeur avait saisi Victorien et l'entraîna dans un coin. Il s'était placé derrière lui en lui posant un bout de pistolet sur les tempes.

— Voilà mon rempart, s'écria-t-il. Au commandement de feu, tirez. »

Il y eut un moment de trouble et d'angoisse indescriptible.

« N'importe, s'écria Victorien d'une voix calme, je maintiens que ce serait une lâcheté et une ingratitude.

— Ma foi, dit Aristobule en s'éloignant de Batz qui voulait lui parler pour lui intimer l'ordre de fuir, il ne sera pas dit que je serai vaincu en générosité. Tu as bien dit, citoyen espion, que tous, sauf moi, seraient libres. Je soupçonne que tu as quelque part, en ton âme, un endroit un peu propre sur lequel tu puisses jurer un serment d'honnête homme.

— Tous, sauf toi, seront libres, je le jure sur la tête de mon fils.

— Il n'est pas possible que tu sois absolument ignoble et complétement un monstre. Je te crois donc. Monsieur, continua Lozembrune en s'inclinant gracieusement vers Descluziers, je ne veux pas être vaincu en générosité par un républicain.

— Infâme scélérat ! s'écria Pourvoyeur.

— Cela fait deux soufflets, mon garçon, ne me le laisse pas oublier. Messieurs, vous ne me devez rien. Je suis le vicomte de Lozembrune, le chef du parti royaliste. S'il y a quelqu'un qui ait plus de droit à cet honneur, qu'il me pardonne. S'il y a quelqu'un qui rencontre jamais celle... que je veux dire, qu'elle sache que je meurs en pensant à elle. Vive le roi ! messieurs. Monsieur Descluziers, votre main, vous êtes un brave.

— Citoyen, dit Descluziers avec colère, quand on fait votre métier de royaliste et d'ennemi de la Répu-

blique, on n'a pas droit à l'estime des patriotes.

— Monsieur, dit gravement Vulmer, je vous demande bien pardon d'avoir touché à votre infirmité. ».

. . . .

Une demi-heure après, tout était devenu silencieux. La salle, où venaient de se passer les précédents incidents, était vide, à peu près vide, voulons-nous dire, car Vulmer était resté lié et attaché à une chaise. La chandelle brûlait toujours sur la table et sa longue mèche carbonisée répandait une lumière lugubre.

Quelques sectionnaires veillaient aux fenêtres, et on les voyait passer et repasser sur la grand'route, tantôt éclairés par la lune, tantôt enveloppés dans l'ombre que formaient çà et là les gros nuages voyageurs. La porte était gardée par la milice de Meudon.

Vulmer avait été roulé jusqu'au coin opposé à la porte d'entrée, et opposé aussi à cette partie de la muraille qui regardait la vallée, c'est-à-dire jusqu'au coin qui tenait l'extrême bout de la maison sur la route de Versailles.

« Ma pauvre Marie-Thérèse ! murmura-t-il, j'ai hésité un peu à cause de toi ; mais il fallait à tout prix sauver Batz... Allons, je vais dormir un peu. Je suppose que maintenant rien ne s'y oppose. »

Il posa la tête contre la muraille et ferma les yeux.

Quelques instants après, une tête parut à la hauteur d'une des fenêtres qui donnaient sur la vallée, une tête étrangement coiffée. C'était la tête de ce bizarre et muet personnage qui, le matin même, avait laissé tomber un billet dans le sein d'Aristobule endormi.

« Lozembrune, murmura-t-il ! Lozembrune ! Eteins cette chandelle en renversant la table d'un coup de pied, et viens par ici. »

Mais Vulmer dormait profondément.

« Chef, dit une voix partant du pied de la muraille, descendez vite. Voilà ce coquin de Pourvoyeur. »

L'homme à la perruque extravagante sauta en bas en disant à son compagnon :

« J'ai fait ce que j'ai pu. Plus, ce serait me perdre inutilement. »

Un quart d'heure environ après, la porte de la pièce s'ouvrit prudemment et se referma, une ombre noire se mit à ramper sans bruit le long de la muraille, de façon à n'être pas vu par les sectionnaires. Quand ce fantôme fut près de Lozembrune ; il le heurta ; celui-ci répondit par un grognement.

L'être rampant s'approcha de la table et éteignit la lumière. Puis il se redressa, s'approcha de Vulmer et le poussa vivement.

« Hein ! quoi ! déjà ! Pauvre Marie.

— Réveillez-vous ! Je vais vous sauver. Êtes-vous bien réveillé ?

— Parbleu ! avec de pareilles paroles. Cela réveillerait un mort.

— Bon, attendez que je coupe vos liens... Là ! Parfait. Vous êtes un brave et honnête homme, vous. Je voudrais mourir avec vous et vous sauver tous.

— Camarade, voilà un joli madrigal ; mais je ne permets pas à tout le monde de périr pour moi.

— Taisez-vous, je suis fou ! désespéré ! Je ne cours

aucun danger, hélas! Vous allez passer par la porte. Voici le mot d'ordre : « La vertu est à l'ordre du jour. » Vous ajouterez : Je suis le fils de Pourvoyeur.

— Voilà, mon camarade, un bien vilain déguisement que vous me donnez là. Vous n'aimeriez pas aussi bien que je dise : Je suis le fils du bourreau.

— Ah! taisez-vous, dit la voix qui devint sombre. Taisez-vous! taisez-vous. Voilà que je deviens fou. Écoutez. Attendez-moi dans le voisinage, dans l'ombre des grands arbres de la route. Approchez-vous de moi; je chantonnerai l'air des *Chemises à Marat.* Il faut que je vous guide toute cette nuit. J'ai encore un bien plus grand service à vous rendre. Mais partez vite et ne vous éloignez pas, si vous aimez votre femme.

— Hein!

— Partez! partez! Je vous guiderai. »

Lozembrune se secoua et sortit sans encombre. Un instant après, on entendit des cris. C'était une des sentinelles qui signalait l'absence de la lumière dans la pièce. Pourvoyeur se précipita avec une chandelle.

« Ah! dit-il avec une voix de fou furieux, il est encore là! Mais quoi! quoi! quoi! rugit-il, en approchant davantage, ce n'est pas lui! C'est mon fils! Misérable, infâme! Cette fois, tu ne fuieras pas ma vengeance. »

Et il leva sur lui un pistolet.

« Ah! quelle joie, mon père, si vous pouviez me tuer, afin qu'en mourant je puisse vous maudire et vous exécrer sans remords. »

Le malheureux père tourna plusieurs fois sur lui-

même. Puis il bondit hors de la pièce en hurlant :

« Arrêtez-le! arrêtez-le! il s'est enfui. »

Il y eut un mouvement de trouble! Chacun courut à droite et à gauche. Un gros nuage couvrait alors la terre d'obscurité.

Pourvoyeur toujours hurlant, rugissant, blasphémant, s'avança jusqu'au bord de la route.

Tout à coup il reçut un soufflet si vigoureux qu'il perdit l'équilibre.

« Pourvoyeur, vil espion, je t'avais promis deux soufflets, en voici un!

— Ah! scélérat! cria l'espion; et dirigeant son pistolet dans la direction de la voix, il tira.

— Dans le tronc de l'arbre, cria de nouveau Vulmer. Pourvoyeur, continua-t-il en changeant de place à chaque membre de phrase, tu as voulu deux choses : prendre le baron de Batz ou Lozembrune, que tu poursuis depuis ce matin; le baron de Batz, Lozembrune, le chef du parti royaliste t'a échappé. Tu as voulu sauver ensuite Robespierre. Je porte avec moi son sort. Demain il sera décrété d'accusation par la Convention.

— Tirez, misérables, tirez!

— Je ne regrette qu'une seule chose, c'est de ne pas t'avoir payé le second soufflet que je t'ai promis.

— Lozembrune, voilà ta dette payée, cria la voix de Batz en assénant sur la joue de l'espion un soufflet retentissant.

— Merci ami. Vive le roi!

— Tirez, infâmes! A la guillotine celui qui ne tire pas. Voyons, toi, garde-chef, toi qui n'as jamais man-

qué ton coup, tire par là, dans ces corps, tire ou je te tue.

— Je ne tirerai pas, dit une voix lugubre et étrangement rauque, au risque de tuer un camarade.

— Eh bien! ce sera moi qui tirerai! »

Pourvoyeur saisit le fusil de son voisin. Il tira dans la direction du coin du bois d'où était partie la voix.

Un cri déchirant se fit entendre.

« Qu'est-ce que c'est, dit Pourvoyeur. Une lanterne; vite une lanterne. Vite, scélérats! Voulez vous me rendre fou.

On apporta une lanterne. L'espion terroriste la saisit et se précipita vers l'endroit d'où le cri était parti.

Son fils était étendu dans l'herbe qu'il rougissait de son sang.

« Merci, mon père, dit-il, vous m'avez tué, je puis mourir en vous disant: A bas la République!

Une voix déjà lointaine criait :

« Pourvoyeur, pense à Dieu. Vive le roi! »

L'espion jeta un regard effroyable sur le corps étendu. Puis il tendit le poing dans la direction de la voix.

Il se baissa, saisit son fils, le posa sur son épaule avec une force surhumaine, et montrant Meudon :

« Allons, camarades, nous avons à sauver la République et Robespierre. »

Un long silence descendit bientôt dans les plaines et les bois. L'auberge était vide, les champs solitaires.

Lozembrume était sauvé.

X

L'auteur au lecteur.

Ce 7 Thermidor, au soir, Robespierre triomphe de tous les efforts. Ses ennemis, de tout parti, sont abattus, en fuite ou épouvantés. Il tient dans sa main, avec la Commune de Paris et les Jacobins, avec les quatre cinquièmes des sections armées et l'école de Mars, presque toute la force matérielle qui existe à Paris.

Il est aussi le guide et le moteur des idées qui dominent alors; il représente le gouvernement; il a imposé ses théories personnelles, et avec une persévérance sourde, imperturbable, par une série d'efforts logiques, sans secousse, par un progrès presque insensible en ses développements, il est parvenu à transformer à son image la capitale de la France.

Nous avons essayé de montrer ce qu'étaient cette image, cette capitale et cette France de la fin du dix-huitième siècle, en peignant fidèlement le Paris de 1794 dans ses trois manifestations principales : **La Ville et le Comité Révolutionnaire de la section; le Faubourg et l'Auberge; la Barrière et la Place publique.**

Dans la partie romanesque de ce drame, nous voulions peindre l'odyssée de Lozembrune au milieu de la grand'ville en l'an II, à travers ce triple cercle de dangers que la Terreur avait si formidablement tracé pour emprisonner tout ce qui ne voulait ou ne

pouvait se courber sous le joug de la populace, à la fois fanatisée et exploitée par Robespierre.

Lozembrune a pu briser le cercle, et nous nous arrêtons-là. Nous n'ignorons pas que le lecteur peut nous demander davantage. Dans un autre roman nous retrouverons notre héros au milieu de personnages nouveaux ou déjà exquissés dans ce premier drame.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PROLOGUE. — Ce qu'on pensait dans Paris, au commencement de Thermidor, an II. 1

PREMIÈRE PARTIE.

LA VILLE SOUS LA TERREUR.

I. — Deux observateurs de l'esprit public 9
II. — Comment l'inconnu obtint une carte de civisme du comité révolutionnaire de la section Scévola 19
III. — Une héroïne. 36
IV. — De quelle façon hardie Aristobule, qui avait son projet, raconta son histoire à l'espion orateur 50
V. — Où apparait Pourvoyeur l'aîné. 65
VI. — Au coin de la rue Montagne-des-Champs . . 76
VII. — La mise hors la loi. 92
VIII. — La rue Notre-Dame-des-Champs en l'an II. . 104
IX. — Ce qu'étaient Aristobule et le mystérieux Boulanger. 111
X. — Le comité royaliste du 7 thermidor. 116
XI. — Comment les royalistes préparaient le 9 thermidor. 130
XII. — Où Lozembrune et le roman reprennent leur course. 144

DEUXIÈME PARTIE.

LE FAUBOURG DE PARIS PENDANT LA TERREUR.

Pages.

I. — L'auberge du Garde-Française. 153
II. — L'hôtelier et la citoyenne son épouse. . . . 159
III. — Un ménage en ce temps-là 170
IV. — De quelques gens de l'ancien régime, que l'on nommait les fous. 181
V. — Où l'auteur, qui vient de sacrifier le drame à l'histoire, revient au drame sans abandonner l'histoire. 192
VI. — Scène conjugale après laquelle reparaît Aristobule. 211
VII. — Où Pourvoyeur pelotte en attendant partie. . 219
VIII. — Où la chasse à l'homme reprend vigoureusement. 230
IX. — L'heure du rendez-vous de Lozembrune. . . 235
X. — Ce qui se passa au cabaret du Garde-Française quand Vulmer de Lozembrune y revint . . 248
XI. — Un lion dans la cage 256
XII. — La jalousie. 265
XIII. — La mort du fou. 270
XIV. — Comment Vulmer continua son odyssée. . . 280

TROISIÈME PARTIE.

LES BARRIÈRES DE PARIS PENDANT LA TERREUR.

I. — Où l'auteur, continuant son roman-panorama, montre ce qu'était une place publique en l'an II. 287
II. — Un homme de 89. 296

Pages.
III. — Nouvelles scènes du panorama de l'an II. . . 308
IV. — Comment un citoyen qui se disait l'Union-Gosse passa la barrière sans certificat de civisme. . 319
V. — Incidents de route 327
VI. — Deux bons républicains 336
VII. — Comment Lozembrune échappa encore une fois. 346
VIII. — Une assemblée d'honnêtes gens. 354
IX. — Le premier dénouement 365
X. — L'auteur au lecteur. 378

Paris. — E. De Soye et Fils, imprimeurs, place du Panthéon, 5.